This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN XSI4 .

42543
25

The Gift of
Prof. Benj. Peirce
of Cambridge
17 June 1856

TROIS

HOMMES FORTS

TROIS

HOMMES FORTS

PARIS — TYP. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

ALEXANDRE DUMAS FILS

TROIS

HOMMES FORTS

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

L'Auteur et les Editeurs se réservent tous droits de traduction et de reproduction.

1855

42-543
25

The Gift of
Prof. Benj. Peirce
of Cambridge
17 June 1856

TROIS

HOMMES FORTS

vivante excuse des torts que j'ai eus jadis vis-à-vis de notre père.

» C'est un bon et brave jeune homme, bien intelligent, bien honnête, et qui, je l'espère, fera honorablement son chemin dans la maison de commerce où je l'envoie à Lyon. Quant à moi, mon cher Valentin, tout m'a réussi au delà de mes espérances, et, seule, notre séparation a jeté de la tristesse sur ma vie. Cependant, j'espérais qu'un jour tu me pardonnerais, et maintenant je n'ai plus de doute à cet égard. Jean va m'informer tout de suite du résultat de sa visite, et je pense pouvoir, avant deux ou trois mois, aller te serrer dans mes bras et te dire moi-même combien je t'aime toujours.

» Ton frère,

» Onésime Raynal. »

— Voilà tout ce que mon père a écrit? demanda Jean.

— Voilà tout, répondit le curé en passant la lettre à son neveu.

— Alors il a voulu me laisser beaucoup de choses à vous dire, mon oncle, et à vous beaucoup de choses à m'apprendre.

— Parle donc, cher enfant, je t'écoute.

— Auparavant, mon oncle, voudriez-vous me dire pourquoi, mon père et vous, vous étiez brouillés?

— Écoute, mon cher Jean. Onésime me dit que tu es en état de tout comprendre; je ne te cacherai donc rien.

Il y a vingt-deux ans de cela, notre père se trouva ruiné par suite de mauvaises affaires qu'il avait faites; mais l'occasion de lui rendre, sinon la fortune, du moins le moyen de la refaire, se présenta pour Onésime. Cette occasion, c'était une jeune fille que son père consentait à lui donner avec deux cent mille livres de dot. Malheureusement Onésime était amoureux d'une autre femme, et tous nos conseils restèrent impuissants contre son amour. Il voulut épouser celle qu'il aimait, quoiqu'elle n'eût rien, quoiqu'il ne possédât rien lui-même.

Notre père me fit jurer que je ne reverrais jamais mon frère, et il le chassa de chez lui. Je fis ce serment, que l'état auquel je me destinais aurait dû m'interdire de faire.

En effet, j'étudiais pour entrer dans les ordres, et un an après le mariage d'Onésime, que nous apprîmes par les sommations qu'il fit à mon père, j'étais prêtre.

Mon père resta avec moi, vécut six ans encore, et retourna à Dieu sans avoir voulu pardonner à son fils, malgré les efforts que je fis pour obtenir de lui ce pardon. Où était allé Onésime, ce qu'il était devenu, je ne le sus jamais ; et tout en conservant pour lui, dans le fond de mon cœur, l'affection que je lui devais comme frère et le pardon que je lui devais comme chrétien, je m'enquis vainement de sa position.

Cependant il ne se passait pas de jour que je ne priasse Dieu de m'éclairer sur son compte, et, en tout cas, de lui accorder le bonheur que je lui souhaitais. Je sais maintenant pourquoi il gardait le silence, et je ne lui reproche plus qu'une chose, c'est d'avoir cru si longtemps que je pouvais lui en vouloir encore et d'avoir tant tardé à t'envoyer à moi.

A ton tour, maintenant, mon cher Jean, de me dire ce qu'a fait mon frère depuis cette époque, et ce qu'il fait aujourd'hui.

— Mon père m'a toujours caché la cause de votre séparation, reprit Jean, sans doute dans la crainte que, malgré moi, le respect que je devais avoir pour ma mère n'en fût amoindri.

De temps en temps, cependant, je l'entendais parler d'un frère dont il avait des nouvelles je ne sais par qui. Il s'entretenait toujours de ce frère, non-seulement avec amour, mais encore avec admiration et comme on doit parler d'un homme de bien et d'un saint homme.

Je me rappelle, car ces choses-là se gravent profondément dans l'esprit des enfants, que, pendant mes pre-

mières années, nous eûmes des temps durs à passer, ma mère et moi.

Mon père était souvent en voyage, il était commis dans une maison de commerce, et il gagnait très-peu de chose, de sorte que nous vivions dans une gêne presque perpétuelle; mais ma mère, digne et noble femme, travaillait nuit et jour, et prenait de moi autant de soin qu'on eût pris d'un prince. Elle ne mangeait que du pain, mais je mangeais bien, moi, et j'étais bien mis. Elle et mon père m'adoraient. J'étais leur consolation, leur espérance et leur soutien moral; sans moi, peut-être, eussent-ils succombé sous le poids de leur mauvaise fortune.

— Mon pauvre frère! dit M. Raynal avec émotion. Continue, Jean, continue, car j'ai hâte de te voir arriver au moment où Dieu lui a tenu compte de tant d'épreuves.

— Oui, mon oncle.

Mon père se conduisit si bien, il inspira tant de confiance à la maison pour laquelle il voyageait, qu'au lieu de le traiter comme un simple employé, on l'intéressa dans l'entreprise, et qu'au bout de deux ou trois ans, il se trouva avoir mis de côté une somme assez ronde. Son patron lui conseilla alors d'aller s'établir en province, joignit, comme prêt, une dizaine de mille francs à ce conseil, et nous partîmes pour une petite ville où mon père prit un magasin, tout en continuant à être le correspondant de la maison à laquelle il devait tout.

Bref, le ciel vint à notre aide, le commerce prospéra, mon père commença une petite fortune, on me mit au collége, où je reçus une bonne instruction qui devait me permettre d'embrasser la carrière que je voudrais et dont je profitai le mieux que je pus; mais j'eus la superstition de croire que je devais choisir l'état auquel mon père devait d'être ce qu'il était, et de me mettre au service de la maison qui l'avait protégé.

Je suis donc voyageur maintenant pour le compte de MM. Roussel et compagnie, et quand, il y a quinze

jours, je me suis apprêté à partir, mon père m'a pris à part, et m'a dit que la première chose que je devais faire après avoir reçu les commissions de la maison à laquelle j'étais adressé à Lyon, serait de venir demander au village de Lafou, près de Nîmes, le curé Raynal, de lui remettre la lettre qu'il me donnait, et dont j'ignorais le contenu, de l'appeler hardiment mon oncle, et de lui dire tout ce que je viens de vous conter.

— Tu le vois, mon enfant, Dieu n'abandonne jamais tout à fait ses créatures, et tôt ou tard le travail et la bonne conduite trouvent leur récompense. Toinette, allez préparer la chambre du rez-de-chaussée, celle qui est au-dessous de la mienne, car Jean va sans doute passer quelques jours avec nous, et c'est cette chambre qu'il occupera; puis, apportez-nous une bonne bouteille de vin avec des biscuits.

Toinette quitta la salle à manger.

— Je vous remercie, mon oncle, reprit Jean; mais il faut que je me remette en route dès demain, dès cette nuit même, car il faut que je sois de bonne heure à Nîmes, où j'ai des fonds à prendre avant de partir pour Montpellier. Je suis venu à pied de Nîmes jusqu'ici, et il faudra bien que je m'en retourne à pied. Or, il y a une bonne course.

— Tu t'en iras à cheval.

— Comment cela?

— J'ai un petit cheval ici, un biquet sur lequel je fais mes excursions dans les environs. Seulement je te recommande de ne pas le maltraiter. Il est un peu habitué à prendre ses aises et à aller au pas, le pauvre animal; car, comme tu le penses, je ne suis pas un excellent cavalier. Ce n'est pas pour que tu ailles vite, c'est pour que tu ne te fatigues pas que je te le prête.

— Mais une fois arrivé à Nîmes, que ferai-je du cheval?

— Tu connais bien la rue des Arènes?

— Oui.

— Eh bien ! rue des Arènes il y a un boulanger nommé Simon. Tu lui remettras le cheval, il me le renverra demain ou après-demain. Il est habitué à cela.

— Très-bien.

— Tiens, fit le curé en se levant, et en étendant la main vers la fenêtre ouverte, tu traverseras la petite cour, et tu ouvriras cette porte que tu vois à gauche, c'est l'écurie de Coquet. On l'appelle Coquet, le cheval, mais je te préviens que c'est par pure galanterie qu'on le nomme ainsi, attendu qu'il n'a aucun droit à ce nom. Tu le selleras, tu le brideras, tu monteras dessus, et tu partiras par cette autre porte qui donne sur la campagne. De cette façon, tu ne réveilleras personne, car nous dormons ici, Toinette et moi, jusqu'à sept heures du matin.

Et maintenant que nous en avons fini avec ces détails, embrasse-moi encore, cher enfant, car je suis on ne peut plus heureux de te voir, et parlons de ton père, de ta mère et de toi.

Jean embrassa de nouveau son oncle, et la conversation recommença sur la famille.

Toinette reparut bientôt portant la bouteille et les biscuits demandés.

— Ah çà ! tu ne restes que quelques heures cette fois, dit M. Raynal, en s'asseyant et en faisant asseoir son neveu à côté de lui ; mais j'espère bien te revoir sous peu et te garder plusieurs jours. Et ton père et ta mère, il faudra bien qu'ils viennent aussi, car il doit leur être plus facile de quitter leur magasin qu'à moi de quitter mes fidèles. Que deviendrait mon troupeau sans son berger ?

— Vous devez être bien aimé ici, mon oncle ?

— Ah ! que oui, que monsieur le curé est aimé, répondit Toinette, en servant deux verres. C'est qu'aussi il est bien bon. Croiriez-vous que, depuis huit jours, il court les environs, quêtant pour les pauvres, et qu'il a rapporté douze cents francs en pièces toutes neuves, et qui sont là dans un sac !

— Douze cents francs! dit Jean. Ah! c'est étrange.

— Qu'y a-t-il d'étrange, mon enfant? demanda M. Raynal.

— Promettez-moi de ne pas me gronder, mon oncle, et je vous ferai une confession.

— Te gronder, toi, après la lettre que ton père m'a écrite, et la première fois que nous nous trouvons ensemble! Parle, parle, et sois tranquille, je ne te gronderai pas, d'autant plus que tu ne dois pas avoir commis une bien grosse faute.

— Si, mon oncle, c'est une faute, mais c'est presque sans le vouloir que je l'ai commise, et c'est ce chiffre de douze cents francs qui me fait souvenir que je dois vous la confier.

— Qu'est-ce donc?

— Figurez-vous mon oncle, que, le jour de mon arrivée à Lyon, les commis de la maison où j'allais m'ont invité à dîner avec eux. Ils ont bu à ma santé; j'ai bu à la leur, et comme, pour boire à la santé de chacun d'eux comme chacun d'eux avait bu à la mienne, il m'a fallu boire à moi tout seul autant de verres de vin qu'ils en avaient bu à eux tous, je me suis trouvé un peu gai après le repas.

— Ce n'est pas là un bien grand péché.

— Aussi n'est-ce pas là qu'il est, mon oncle. Après le dîner nous sommes sortis, et ces messieurs m'ont fait monter dans une maison de jeu.

— Dans une maison de jeu! fit le curé en joignant les mains avec tristesse.

— Oui, mon oncle, mais seulement pour me faire voir ce que c'était, et sans la moindre intention ni de jouer eux-mêmes, ni de me faire jouer. Le hasard fit qu'un monsieur craintif en cette matière, qui avait mis cinq francs sur la rouge, voulut les reprendre avant qu'on tirât les cartes; mais le croupier, je sais tous ces noms-là maintenant, fit Jean en souriant, lui répondit que l'argent

posé était de l'argent joué, et ne le laissa pas rentrer en possession de sa pièce. Ce pauvre homme en parut si désolé, qu'il me fit peine, et que je lui dis, en lui donnant cinq francs :

— Monsieur, si vous le permettez, je prendrai votre place. Il y consentit. Ce que je faisais, je vous le jure, mon oncle, c'était plutôt pour que ce brave homme, qui n'avait peut-être que cette pièce de cinq francs, rentrât dans son argent que pour tenter fortune.

— Et tu perdis? demanda le curé, qui croyait maintenant que là était la faute commise par son neveu.

— Pas du tout, je gagnai; alors je laissai les dix francs, je gagnai encore. Je voulus pousser la chance jusqu'au bout, et je continuai. Savez-vous combien je gagnai, mon oncle?

— Non.

— Devinez.

— Cinquante francs, peut-être?

— Douze cents, mon oncle, douze cents!

— Douze cents francs! est-il possible? fit M. Raynal étonné.

— Mon courage m'abandonna à la vue de tant d'argent, j'eus peur de le reperdre, et je ramassai deux billets de banque de cinq cents francs et dix napoléons; je fis bien, car le coup suivant, ce fut la noire qui gagna. Voilà la faute que j'ai commise, mon oncle, et si vous le voulez bien, je la réparerai en vous donnant pour vos pauvres les douze cents francs que j'ai gagnés.

— Non, mon enfant, garde-les, mais tâche de les employer fructueusement, en te souvenant que le jeu est la plus dangereuse de toutes les passions, et qu'un joueur est le plus dangereux de tous les hommes

— Douze cents francs en dix minutes! s'écria Toinette, qui avait écouté ce récit de toutes ses oreilles et même de tous ses yeux; quand on pense qu'il y a des gens qui peuvent gagner douze cents francs en dix minutes, quand on

ne donne que douze cents francs par an à M. le curé, qui est le plus saint homme de la terre, et quand il me faudrait huit ans à moi pour gagner cette somme!

— Tu entends, mon cher enfant, ce que dit Toinette, reprit M. Raynal, je n'ai pas besoin d'ajouter autre chose.

Jean et son oncle qui, tout en causant, avaient fini de dîner, entamèrent une bouteille de vin fin, et en burent chacun un bon verre, accompagné de deux ou trois biscuits.

Pendant ce temps, Toinette était allée préparer la chambre du rez-de-chaussée, que M. Raynal destinait à son neveu, et elle était revenue en disant :

— Ah! monsieur le curé, voilà une chambre qui peut se vanter d'avoir besoin de réparations.

— Pourquoi?

— Comment, pourquoi? Vous n'avez donc pas vu le plafond?

— Non.

— Il est dans un joli état!

— Qu'a-t-il donc?

— Il a qu'il est tout lézardé entre les poutres, qu'il est mince comme du papier, et que, si vous n'y prenez garde, il s'écroulera un beau jour, et que vous tomberez vous et votre lit dans cette chambre, puisque la vôtre est juste au-dessus.

— C'est bon, Toinette, nous ferons arranger cela, et quand Jean reviendra nous voir, il trouvera une chambre magnifique et digne de lui.

Cela dit, Jean et son oncle passèrent dans le petit salon du presbytère, car c'était l'heure où les deux ou trois amis de M. Raynal avaient coutume de le venir visiter.

Ils arrivèrent bientôt, et il leur raconta le bonheur qu'il avait eu à retrouver son neveu, l'histoire de sa brouille avec son frère, toutes choses enfin qui n'étaient qu'à l'éloge du jeune homme et de son père.

Sur les dix heures on se sépara pour aller reposer, et M. Raynal conduisit lui-même son neveu dans sa

chambre, pour s'assurer qu'il avait tout ce qu'il lui fallait, et pour rester un peu plus de temps avec ce jeune homme pour lequel il se sentait déjà la plus vive affection.

— Je suis écrasé de fatigue, dit Jean à son oncle, comment ferai-je pour me réveiller à quatre heures du matin?

— D'abord, répondit M. Raynal, tu as dans ta chambre une horloge, un coucou, qui te réveillera à l'heure que tu auras marquée avant de te coucher. Ensuite, c'est demain jour de marché, et, sois tranquille, tu entendras assez de bruit dès trois heures du matin pour être sûr de ne pas dormir à quatre.

— Allons, bonsoir, mon oncle; n'oubliez pas d'écrire à mon père; il attend votre lettre avec impatience.

— Je vais lui écrire avant de me coucher, et ma lettre partira demain. Bonsoir, cher enfant, bonsoir.

L'oncle et le neveu s'embrassèrent encore une fois, et M. Raynal se retira, après avoir dit à Jean :

— Souviens-toi que c'est rue des Arènes, chez M. Simon, boulanger, que tu dois remettre Coquet, en priant M. Simon de me le renvoyer à la première occasion.

— Oui, mon oncle.

Jean resta seul, et comme, ainsi qu'il venait de le dire à son oncle, il était écrasé de fatigue, il se coucha bien vite, et s'endormit bientôt du plus profond sommeil.

M. Raynal ne l'avait pas trompé.

A trois heures du matin, Jean fut réveillé par les cris que poussaient les marchands et surtout les marchandes qui arrivaient au marché, et il eût voulu se rendormir, que cela lui eût été impossible. Il se leva donc, les yeux à demi ouverts, la tête un peu lourde encore, et s'en alla seller et brider Coquet; puis en faisant le moins de bruit possible, il fit sortir le cheval de la maison, monta dessus et prit le chemin qui menait à Nîmes.

Coquet avait une véritable allure de bidet de curé, si bien que Jean, après avoir assuré ses pieds dans les étriers,

prit les rênes dans ses mains par acquit de conscience, et ferma les yeux.

Au bout de quelques instants il dormait parfaitement, et l'intelligente bête sur laquelle il était, comme si elle eût deviné que son cavalier n'était plus en état de la conduire, évitait toutes les rencontres qui eussent pu réveiller Jean, et marchait d'un pas qui berçait agréablement le sommeil du voyageur.

Cependant, une demi-heure à peu près avant d'arriver à Nîmes, un charretier facétieux qui venait avec sa voiture au-devant de Coquet, trouva drôle, voyant que le cavalier dormait béatement, d'envoyer un coup de fouet au cheval qui ne put retenir un mouvement de peur et qui fit un petit saut de côté.

Jean perdit l'équilibre et se réveilla au moment où il allait entraîner Coquet dans un fossé. Il eut le temps de ressaisir les crins du bidet et de se remettre en selle, tandis que le charretier, enchanté de sa plaisanterie, continuait sa route en riant aux éclats.

Jean fut content à la fois d'avoir dormi et d'être réveillé, et se frottant les paupières, il aspira avec joie l'air pur et frais du matin, regarda à sa montre quelle heure il était, s'aperçut que Coquet avait profité de son sommeil pour dormir aussi, ce qui lui avait fait perdre un peu de temps, perte qu'il voulut réparer en mettant sa monture au petit trot.

Coquet parut assez étonné qu'on lui fît prendre une allure qui était si peu dans ses habitudes; mais il fit contre fortune bon cœur, et entra en trottant dans la ville historique.

Jean n'eut pas besoin de le mener dans la rue des Arènes. Coquet savait son affaire, comme on dit, et ce fut lui qui mena le jeune homme tout droit chez M. Simon.

Le boulanger était sur sa porte et reconnaissait le cheval, mais il ne reconnaissait pas le cavalier.

— Monsieur, lui dit Jean, en s'approchant de lui, je suis le neveu de M. Raynal, qui m'a prêté Coquet pour venir

à Nîmes, et qui m'a dit que je pouvais le laisser ici, ajoutant que vous seriez assez bon pour le lui renvoyer.

— Ah ! vous êtes le neveu de M. Raynal? fit le boulanger.

— Oui, monsieur.

— Vous avez pour oncle un bien digne homme.

— Je le sais, monsieur, et je suis heureux que tout le monde l'aime et l'estime comme je l'estime et comme je l'aime.

— En effet, reprit M. Simon, vous pouvez nous confier Coquet, nous le renverrons demain à son maître par un de nos garçons qui a justement besoin à Lafou.

Jean descendit de cheval, et M. Simon appela en se retournant vers le fond de sa boutique :

— François !

— Bourgeois ! répondit un grand gaillard, maigre et vêtu du costume traditionnel des garçons boulangers.

— Conduis-moi cette bête-là à l'écurie.

— Oui, bourgeois.

François prit par la bride l'animal que Jean caressait de la main comme pour le remercier de son service, et disparut avec lui dans une allée contiguë à la maison.

— Et M. Raynal va bien? demanda M. Simon.

— Il se porte à merveille.

— Voulez-vous entrer prendre quelque chose et déjeuner avec nous? ajouta le boulanger avec la cordialité provençale; le neveu de M. Raynal, c'est pour nous comme M. Raynal lui-même.

— Vous êtes trop bon, monsieur, mais je dois partir à dix heures par la voiture de Beaucaire, et auparavant, il faut que j'aille faire une course, et que je passe prendre ma malle à l'hôtel. Or, je n'ai qu'une demi-heure pour tout cela. Je ne vous en remercie pas moins, monsieur, ajouta Jean en tendant la main à M. Simon, et quand je repasserai à Nîmes, je vous demanderai la permission de venir vous remercier de nouveau.

— Mais, ce jour-là, vous accepterez mon invitation?

— Je vous le promets.

— Bon voyage, monsieur.

Jean prit congé de M. Simon, et s'éloigna.

Le boulanger resta sur sa porte à regarder passer les gens et à dire bonjour à ceux qu'il connaissait.

Il y avait à peu près un quart d'heure que Jean l'avait quitté, quand M. Simon vit dans la rue deux gendarmes à cheval qui arrivaient à fond de train, et qui s'arrêtèrent devant la boutique.

— Depuis combien de temps êtes-vous sur votre porte? lui dit l'un d'eux.

— Depuis une demi-heure environ, répondit M. Simon sans savoir pourquoi deux gendarmes avaient mis leur cheval au galop pour lui faire cette question.

— Avez-vous vu passer dans cette rue un jeune homme sur un petit cheval?

— De quelle couleur est le cheval?

— Il est blanc.

— Et savez-vous le nom du jeune homme?

Le gendarme consulta un papier.

— Jean Raynal? dit-il.

— Jean Raynal, fit le boulanger. Il y a dix minutes que je causais avec lui.

— Il est donc venu chez vous?

— Oui.

— Quoi faire?

— Déposer son cheval, lequel cheval appartient à son oncle, le curé de Lafou.

— Et vous l'avez laissé partir?

— Pourquoi l'aurais-je retenu?

— C'est vrai, vous ne saviez pas.

Pendant ce temps, la populace de Nîmes s'amassait autour des gendarmes qu'elle écoutait et regardait curieusement.

— Ce M. Jean Raynal vous a-t-il dit où il allait?

— Oui. Il va à son hôtel prendre sa malle, et il part à dix heures par la voiture de Beaucaire.

— Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement.

— A dix heures, dites-vous ?

— A dix heures.

— Il est dix heures moins un quart.

Allons, nous arriverons à temps, à moins qu'il ne se doute de quelque chose. Merci, monsieur.

Et le gendarme toucha son cheval de l'éperon.

— Pardon, pardon, fit le boulanger, renseignements pour renseignements : que s'est-il donc passé? je m'intéresse à ce jeune homme, moi.

— Oh! nous n'avons pas le temps de vous raconter cela, fit le gendarme en s'éloignant. Du reste, vous le saurez bientôt; mais, si vous portez intérêt à ce jeune homme, je vous plains, car il a une mauvaise affaire sur les bras.

Et les deux gendarmes, ayant mis leurs chevaux au galop, disparurent dans la direction du bureau des diligences, laissant les commères se presser autour de M. Simon et lui demander des détails, puisque c'était lui qui avait eu l'honneur d'être interrogé par les gendarmes.

Pendant ce temps, Jean, qui était loin de soupçonner ce qui se passait, s'était rendu chez les correspondants de la maison dont il était le voyageur, avait reçu d'eux une traite qu'il avait immédiatement expédiée à son patron, et de là, courant à l'hôtel, il avait pris sa malle et s'était fait conduire à la hâte au bureau des diligences de Beaucaire.

Il trouva la diligence prête à partir et les deux gendarmes qui demandaient les passe-ports aux voyageurs.

Jean tira son passe-port de sa poche et l'offrit aux gendarmes pour en finir plus vite avec cette formalité.

— C'est bien vous qui êtes M. Jean Raynal? demanda un des deux soldats.

— Oui, monsieur.

— Neveu de M. Raynal, curé de Lafou?

— C'est moi-même.
— Vous avez passé la nuit chez lui ?
— Oui.
— Et vous êtes parti de Lafou...
— A quatre heures du matin.
— C'est bien cela. Veuillez nous suivre, monsieur.
— Vous suivre? où ?
— Chez le procureur du roi.
— Mais, messieurs, il faut que je parte. Est-ce que mon passe-port n'est pas en règle ?
— Il ne s'agit pas de votre passe-port.
— De quoi s'agit-il donc?
— Nous avons un mandat d'amener.
— Un mandat d'amener!
— Oui.
— Contre moi?
— Contre vous.

Jean regarda les gendarmes, les croyant fous.

— C'est impossible, reprit-il.
— Regardez.

Et en même temps, les gendarmes mettaient leur mandat sous les yeux de Jean.

— Il y a erreur, messieurs, sans aucun doute.

Et Jean regardait autour de lui, pour convaincre non-seulement les gendarmes, mais les personnes qui se trouvaient là, qu'il était victime d'une méprise.

Or, les gendarmes étaient ébranlés, intimidés même par la tranquillité de Jean, et eux qui avaient vu bien des criminels dans leur vie, et qui s'y connaissaient, se refusaient à croire que ce jeune homme pût être coupable du crime odieux dont il était accusé.

— Allons, messieurs, en diligence! fit le conducteur, pour disperser les rassemblements qui s'étaient formés dans la cour.

— Allons, monsieur, suivez-nous, dirent les deux gendarmes en faisant placer Jean entre eux deux. Ce n'est pas

nous les juges, il faut que nous obéissions. Monsieur le procureur du roi demeure à d'eux pas d'ici, et s'il y a méprise on vous mettra tout de suite en liberté.

C'est l'occasion de faire cette remarque, que les gendarmes font presque toujours leur devoir avec une dignité, avec une politesse parfaite. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu un gendarme maltraiter un accusé, cet accusé refusât-il de le suivre, ou l'eût-il même frappé.

— Marchons alors, dit Jean avec confiance, car sur mon honneur je ne comprends rien à ce qui m'arrive.

— Nous le croyons, fit celui des deux gendarmes qui avait interrogé le neveu du curé, car si vous étiez coupable, et que vous puissiez garder le sang-froid que vous avez, vous seriez un bien grand scélérat.

L'autre gendarme approuva du regard la remarque physiologique de son camarade, et tous trois prirent la rue qui devait les conduire chez le procureur du roi.

Il va sans dire que les gamins les suivaient, et que les habitants de cette rue, paisible d'ordinaire comme toutes les rues de Nîmes, étaient sur leurs portes, se demandant les uns aux autres ce qu'avait fait cet homme qu'on emmenait.

Le prisonnier arriva bientôt chez le procureur du roi. Une cravate blanche, une croix de la Légion d'honneur, un regard qui essaye d'être fin et une voix doctorale, tels sont les procureurs du roi de tous les pays. Celui de Nimes ne différait en rien de ses collègues.

— Vos nom et prénoms? dit-il à Jean.

— Jean Raynal, répondit celui-ci.

— D'où venez-vous?

— De Paris d'abord, de Lyon ensuite.

— Qu'alliez-vous faire à Lafou?

— Porter à mon oncle une lettre de mon père.

— Les deux frères étaient en dissentiment depuis plusieurs années?

— Depuis vingt-deux ans.

— Et vous veniez?

— Pour opérer un rapprochement entre eux.

— C'est bien cela, fit le magistrat en parcourant un papier qui avait l'air d'une déposition; eh bien! monsieur, vous êtes accusé d'avoir assassiné votre oncle et la femme qui était à son service.

— Moi, s'écria Jean, en se mettant à rire.

— Oh! ne riez pas, monsieur, car rien n'est plus sérieux; vous êtes accusé ensuite d'avoir volé à votre oncle une somme de douze cents francs, fruit d'une quête qu'il avait recueillie pour les pauvres de son village.

— Monsieur, ce que vous me dites là est impossible, fit Jean, matériellement impossible, et je n'ai pu m'empêcher d'en rire, parce que non-seulement je n'ai pas assassiné mon oncle et Toinette, mais encore parce que je sais qu'ils se portent à cette heure comme vous et moi.

— Ainsi vous niez les faits?

— D'abord, je nie que j'en sois l'auteur, puis, je vous le répète, monsieur, je nie qu'ils se soient accomplis. Permettez-moi de vous faire une question, monsieur.

— Parlez.

— Quand dit-on que mon oncle et sa servante aient été assassinés?

— Cette nuit.

— Vous voyez bien qu'il y a erreur, monsieur, puisque cette nuit j'ai couché chez mon oncle.

— Aussi, est-ce bien pour cela que l'accusation se porte sur vous.

— Mais, monsieur, je vous jure que je suis innocent, et que mon oncle est en parfaite santé. Je couchais au-dessous de sa chambre: s'il eût été assassiné, j'eusse entendu des cris ou un bruit quelconque; on n'assassine pas deux personnes sans que cela fasse au moins une rumeur dans la maison.

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur? vous êtes dénoncé comme l'auteur évident de ce crime. Répon-

dez-moi maintenant : voulez-vous me montrer les papiers que vous avez sur vous ?

Jean tira son portefeuille et le remit au procureur du roi. Celui-ci le visita.

— Voici deux billets de cinq cents francs, dit-il, et dix louis dans un morceau de papier.

— Eh bien ! monsieur ?

— Eh bien ! monsieur, ne viens-je pas de vous dire que vous êtes accusé d'avoir volé douze cents francs à votre oncle ?

— Mais, monsieur, ces douze cents francs que voici, je les ai gagnés à Lyon.

— Où ?

— Dans une maison de jeu, fit Jean en rougissant.

— Ainsi vous êtes joueur. En effet, dans une lettre que votre oncle a écrite à votre père avant de se coucher, et qui est entre nos mains, il parle de ce défaut. Voici même ce qu'il dit, continua le procureur du roi en prenant un papier au dossier qu'il avait devant lui :

« Jean a joué, donne lui des conseils, et fais-lui de la » morale à ce sujet. Le jeu est une passion qui peut me- » ner à tous les crimes. » Votre oncle ne se trompait pas, monsieur.

— Ainsi vous croyez que je suis l'auteur de ce meurtre épouvantable, monsieur ?

— Il ne m'est pas permis d'avoir une opinion là-dessus, mais je dis que, malheureusement, les charges les plus graves pèsent sur vous. Cette brouille de vingt-deux ans entre les deux frères, votre visite inattendue, cet assassinat, qui n'a pu être commis que par une personne qui était dans la maison, puisqu'il n'y a eu aucune effraction extérieure ; cette somme de douze cents francs volée, et une somme égale trouvée sur vous, mise à part de votre autre argent, votre départ projeté de Nîmes par la première diligence qui partirait, départ qui ressemble à une fuite, tout cela est effrayant de gravité.

— Mais il est effrayant aussi, monsieur, fit Jean en se laissant tomber anéanti sur une chaise, que tant de charges puissent accabler un innocent, car, sur ma mère, je suis innocent de ce crime.

Et, en disant cela, le jeune homme portait les deux mains à ses yeux. Cette fois il ne riait plus et ne pouvait même retenir ses larmes.

— Voici qui est plus étrange encore, dit le procureur du roi en se penchant en avant et en regardant avec une attention toute particulière un des bras de Jean. Veuillez vous approcher de moi, monsieur.

Jean s'approcha sans comprendre ce que lui voulait le procureur du roi.

— Donnez-moi votre bras droit.

Jean obéit.

— Il y a du sang sur votre manche, fit le magistrat.

— Du sang !

— Regardez.

En effet, de larges gouttes de sang teintaient de rouge la manche de la redingote de Jean, et, quoique séchées à cette heure, il était facile de voir qu'elles étaient récentes.

— Trouverez-vous une objection à cela ? continua le procureur, convaincu, par cette dernière preuve, qu'il avait sous les yeux le véritable assassin du curé, assassin d'autant plus coupable, qu'il savait nier avec le ton le plus parfait que puisse prendre l'innocence.

— Du sang ! murmurait Jean. Êtes-vous bien sûr que vous voyez du sang sur cette manche ? moi, monsieur, je ne vois plus rien ; mes yeux se troublent, mon cerveau éclate. Du sang ! mon Dieu ! du sang ! qui a mis ce sang là ? Mais je suis victime d'une horrible fatalité !

— C'est bien, monsieur, répliqua le procureur du roi en se rasseyant, et d'une voix où ne perçait plus la moindre sympathie, c'est bien, je dresse mon procès-verbal, et nous allons passer à la confrontation.

— A la confrontation ! répéta machinalement Jean.

— Oui, vous allez être confronté avec les deux cadavres.

— Mon oncle et Toinette sont donc bien réellement morts?

— Hé ! monsieur, vous le savez bien.

— Ainsi, je ne rêve pas, fit Jean en regardant autour de lui ; ainsi je suis accusé d'avoir tué deux personnes, moi, moi, Jean Raynal, qui me disposais tout à l'heure à partir en chantant, moi qui dormais il y a deux heures, et j'ai du sang sur mon habit ! et tout cela est bien vrai ! Ah ! c'est à en devenir fou, c'est à en mourir d'étonnement !

— C'est bon, monsieur, reprit le procureur du roi, de plus en plus convaincu de la culpabilité de Jean, c'est bon. C'est maintenant une affaire entre la justice et vous.

— Et pourquoi cette confrontation avec les cadavres ? demanda Jean.

— Parce que la justice espère que le criminel, ne pouvant supporter la vue des victimes, avouera la vérité.

— Mais il me sera permis de l'embrasser, ce cadavre, n'est-ce pas, monsieur ?

— De l'embrasser !

— Mon pauvre oncle, qui m'aimait déjà tant, qui avait été si bon pour moi, monsieur, qui voulait me garder auprès de lui, et qu'on a lâchement assassiné, lui et cette pauvre femme, pour voler une somme de douze cents francs. Pourquoi ne m'a-t-on pas assassiné, moi ? je ne souffrirais pas tant aujourd'hui. Que va dire mon père, que va devenir ma mère, monsieur, quand ils vont apprendre la mort de leur frère et l'arrestation de leur fils?

Et le jeune homme fondait en larmes, et il était si convaincu que tout le monde devait croire à son innocence, et qu'il trouverait de la sympathie chez le premier venu, que, pris du besoin d'épancher sa douleur dans le sein de quelqu'un, il posa sa tête sur l'épaule du procureur du roi, qui s'était levé.

Celui-ci le repoussa doucement.

Malgré l'habitude qu'il avait de ces sortes de scènes, il ne pouvait se défendre d'une certaine émotion.

— Ce garçon là n'est pas coupable, dit tout bas un des gendarmes à son camarade, car ils étaient entrés avec le prisonnier dans le cabinet du magistrat, et se tenaient, les bras croisés, devant la porte. Si c'était moi le procureur du roi, je prendrais sous mon bonnet de le mettre en liberté.

— Ho! fit l'autre avec une intonation qui signifiait : Tu ferais là une chose bien grave.

— Partons, messieurs, fit le procureur du roi. Gendarmes, faites avancer une voiture, et dissipez les groupes que nous trouverions dans la rue en descendant.

— Merci, monsieur, fit Jean.

Jean et le procureur du roi montèrent dans une voiture, où le juge d'instruction et le commissaire de police, qu'on avait fait mander, montèrent avec eux.

On se rendit à Lafou, où il n'était question que du crime qui avait été commis la nuit précédente.

La route avait été silencieuse.

Ce qui arrivait à Jean était si étrange, si peu prévu, que le jeune homme avait fini par oublier où il allait, et que, par moments, ressoudant sans interruption le passé et le présent, ce qu'il avait fait jusqu'au matin et ce qu'il comptait faire ce jour-là, il se croyait sur la route de Beaucaire, et ne se rappelait plus qu'il était accusé d'un meurtre, et qu'il voyageait escorté de deux gendarmes et de trois magistrats.

Aussi eut-il réellement besoin d'un moment de réflexion pour se rendre compte de l'agitation au milieu de laquelle il revoyait le village qu'il avait trouvé si calme la veille.

— Le voilà! le voilà! dit une voix sortant des groupes qui s'étaient formés autour de la maison du curé, dont le garde-champêtre et deux gendarmes, qu'on avait fait venir de Nîmes, défendaient la porte.

Jean regarda par la portière, et reconnut dans celui qui

venait de dire : Le voilà! l'homme auquel la veille il avait demandé l'adresse de son oncle.

L'ambition de cet homme, en ce moment, était d'être appelé comme témoin dans cette affaire.

Il y a des gens qui croient donner de l'importance à leur personne quand ils peuvent jouer un rôle, si obscur qu'il soit, dans un drame comme celui que nous écrivons aujourd'hui. Ce qu'ils veulent, c'est parler en public, c'est fixer un moment l'attention, c'est être un objet de curiosité pendant quelques jours, pour les commères de leur village ou les portiers de leur rue. Ce qu'ils diront, ils ne le savent guère; ce qu'ils ont dit, ils ne le savent plus. Mais leur but est atteint, et ils ne savent pas surtout, les malheureux, que leur déposition pèse d'un poids énorme, si petite qu'elle paraisse être, dans la balance de la justice, et que, pour cette pauvre vanité dont ils se parent, ils ont quelquefois aggravé la position d'un coupable, ou, ce qui pis est, aidé à la condamnation d'un innocent.

Le procureur du roi, le juge d'instruction, le commissaire de police et Jean Raynal entrèrent dans la maison du curé.

Que de gens eussent voulu les y suivre!

— Reconnaissez-vous les lieux? demanda le juge d'instruction à l'accusé.

— Oui, monsieur, répondit Jean avec calme, car, plus il réfléchissait, plus il lui semblait impossible que son innocence n'éclatât point aux yeux mêmes des plus aveugles et des plus méchants, ces aveugles volontaires.

— Écrivez tout ce que vous entendez, continua le juge d'instruction, en s'adressant au commissaire de police; puis, se tournant vers le jeune homme, il ajouta : Veuillez nous raconter ce qui s'est passé depuis le moment de votre arrivée dans cette maison jusqu'au moment où vous l'avez quittée.

Jean raconta tout ce que nous savons déjà, et le commissaire de police dressa acte de ce récit, sans en modifier un terme et sans en changer un mot.

— Montons maintenant, dit le juge d'instruction en étudiant l'accusé, afin de surprendre quelque chose sur son visage à ce mot qui lui annonçait qu'il allait se trouver face à face avec ses victimes.

Mais le visage de Jean prit, non pas une expression de crainte, comme s'y attendait le magistrat, mais une expression de pitié et d'attendrissement.

— Mon pauvre oncle! murmura Jean d'une voix mouillée de larmes, et il suivit le procureur du roi qui avait passé le premier.

Accompagnés d'un médecin qu'on avait fait demander, le procureur du roi, le juge d'instruction, le commissaire de police et Jean entrèrent dans la chambre du curé, où un hideux spectacle les attendait.

M. Raynal, en chemise, gisait à terre dans une mare de sang; il avait la tête et la poitrine littéralement labourées de coups de couteau. Etait-il sorti de son lit après avoir été frappé? Était-ce pendant la lutte qu'il avait roulé à terre? Nul, excepté l'auteur du crime, n'eût pu le dire, et l'auteur du crime n'était certainement pas là.

— La mort a dû être instantanée, dit le médecin, après avoir examiné le cadavre : cette blessure, celle-là, ajouta-t-il en montrant une plaie à la hauteur du cœur, a dû être faite la première, et elle était mortelle; les autres coups étaient inutiles, et le meurtrier ne les a portés que pour plus de sûreté ou par un excès de barbarie.

Jean versait de grosses larmes en regardant le corps ensanglanté qui l'avait pressé la veille dans ses bras.

— Et c'est moi qu'on accuse, disait-il, et s'agenouillant devant le cadavre de son oncle, il déposa pieusement un baiser sur le front du mort.

— Reconnaissez-vous M. Raynal? demanda le juge d'instruction.

— Oui, monsieur.

— Avouez-vous avoir commis le crime?

— Écrivez, monsieur, fit Jean en se tournant vers le

commissaire de police, que, la main étendue sur le cadavre de mon oncle, avec lequel j'étais confronté, j'ai juré que j'étais innocent.

— Écrivez ce que vient de dire l'accusé, dit le procureur du roi au commissaire de police.

Quand le commissaire eut fini d'écrire :

— Voyons à présent le cadavre de la servante Toinette, dit le juge d'instruction.

On passa dans la chambre de la vieille femme, qui ne portait la trace d'aucune blessure, et qui était encore couchée dans son lit.

— Cette femme a été étranglée, dit le médecin après l'avoir attentivement examinée, et celui qui l'a tuée devait être doué d'une grande vigueur, car il ne l'a étranglée que d'une main.

— Croyez-vous que monsieur ait pu être assez fort pour tuer ainsi cette femme? demanda le procureur du roi au médecin en montrant Jean.

Le médecin regarda le jeune homme.

— Montrez-moi votre main, lui dit-il.

Le jeune homme obéit.

— Serrez le cou de cette femme avec votre main droite.

Jean prit la moitié du cou de Toinette dans sa main en détournant la tête.

— C'est à peu près la même main, fit le docteur, et comme, dans un pareil moment, les forces doublent, monsieur eût pu étrangler ainsi la servante de M. Raynal. Cependant, je me permettrai de dire que si, comme médecin, je puis le croire, comme physionomiste et comme homme j'en doute.

— Merci de ces bonnes paroles, monsieur, dit Jean avec reconnaissance, et puissé-je trouver pour cette affaire la même impartialité que j'ai rencontrée jusqu'à présent!

En parlant ainsi, Jean se tournait vers les trois magistrats.

— Conduisez-nous maintenant à la chambre où vous

avez couché cette nuit, lui dit le juge d'instruction, et faites venir les témoins qui ont signalé M. Jean Raynal comme le meurtrier probable de son oncle.

— Quels sont ces témoins? demanda Jean.

— Ce sont les trois personnes qui ont passé la soirée d'hier avec vous et votre oncle, à qui M. Raynal a raconté ce qui avait amené autrefois une brouille entre votre père et lui, et auxquelles, enfin, il a fait part du but de votre visite; puis un jeune homme qui étant venu faire visite ce matin à votre oncle, et ayant trouvé la porte fermée et la maison silencieuse malgré les coups qu'il frappait, a fait enfoncer la porte et est venu dénoncer ce qu'il a trouvé dans l'intérieur de la maison.

— Et ces témoins entendus, que fera-t-on de moi, monsieur? demanda Jean.

— On vous incarcérera préventivement dans la prison de Nîmes.

— Et combien de temps y resterai-je avant d'être jugé?

— Un mois, deux mois au plus.

— Deux mois en prison! Oh! je ne vivrai jamais tout ce temps-là, dit Jean en sanglotant. Mais du moins, monsieur, me sera-t-il permis d'écrire à mon père et à ma mère cette affreuse nouvelle, car, s'ils l'apprennent par les journaux, ils mourront de saisissement?

— Vous pouvez leur écrire tout de suite, monsieur, pendant que nous allons visiter la maison et chercher quelques indices qui puissent nous mettre sur les traces du véritable coupable.

On donna du papier, une plume et de l'encre à Jean; et s'asseyant entre les deux gendarmes, qui avaient ordre de ne pas quitter ses côtés, il écrivit à ses parents l'horrible malheur qui le frappait.

Deux mois après les événements que nous venons de raconter, une foule immense se pressait à la porte de la cour d'assises de Nîmes. C'était le jour où devaient s'ouvrir les débats relatifs à l'assassinat du curé de Lafou.

Depuis le moment où Jean avait été arrêté, plus on avait fait de recherches pour que la vérité se fît connaître, plus les charges qui pesaient sur ce malheureux jeune homme étaient devenues graves, à ce point que le jour où les débats commencèrent, tout le monde était convaincu de sa culpabilité, et attendait impatiemment sa condamnation : car le curé de Lafou était connu et adoré de tous à vingt lieues à la ronde.

Cependant Jean n'avait rien négligé pour sa défense. Il avait fait venir ses patrons, ses amis, tous ceux qui pouvaient donner sur sa moralité un renseignement utile, soit par les rapports qu'ils avaient eus avec lui, soit même par ce qu'ils avaient entendu dire du commis.

Quant au père et à la mère de Jean, ils n'avaient, pendant ces deux mois, quitté leur fils que quand on les faisait sortir de sa prison.

On plaignait les parents; mais l'opinion publique, nous le répétons, était unanime à condamner l'accusé. Jean n'était plus reconnaissable.

La fatalité avait pesé sur lui de tout son poids; il était pâle et maigre comme un mourant; ses yeux étaient hagards; il semblait ne plus vivre que par la douleur.

Cinq personnes seulement étaient convaincues de son innocence : c'étaient son père et sa mère, qui savaient leur fils incapable, non-seulement d'un meurtre, mais même d'une mauvaise pensée; c'était son patron qui avait reçu de lui une traite à la date du jour où il avait été arrêté; c'étaient enfin les deux gendarmes qui l'avaient conduit chez le procureur du roi.

Ce procès était depuis deux mois le sujet de tous les entretiens, et il ne s'était guère passé une semaine sans que le journal de Nîmes donnât quelques nouveaux détails sur l'accusé. Il n'y avait donc rien d'étonnant que, le jour où devaient commencer les débats, les portes du tribunal fussent dès le matin envahies par une foule curieuse, au milieu de laquelle, comme toujours, les femmes

se faisaient remarquer par leur nombre et par leur ardente curiosité.

Enfin la séance s'ouvrit à midi.

L'huissier annonça :

— La Cour!

Les jurés prirent place, le président s'assit en agitant sa sonnette pour imposer silence, et le silence fait, il dit:

— Qu'on introduise l'accusé.

Jean parut alors entre deux gendarmes. Il était dans l'état que nous avons dit tout à l'heure, c'est-à-dire méconnaissable.

Combien deux mois avaient changé le gai voyageur que nous avons vu, au commencement de cette histoire, suivant le chemin qui mène de Nîmes à Lafou! Mais aussi que de choses, que d'anxiétés, que de terreurs, que de pressentiments pendant ces deux mois!

Le père et la mère de l'accusé, aussi pâles tous les deux que leur fils, étaient assis à côté de son défenseur.

Le président donna à l'huissier l'ordre de lire l'acte d'accusation, dont les détails que nous connaissons firent frissonner l'auditoire.

Jean était comme hébété.

A peine si les interrogatoires éternels, si les questions de l'avocat chargé de le défendre, si le chagrin de ses parents, si le spectacle de sa propre douleur lui avaient laissé assez de raison pour répondre d'une façon lucide aux demandes qui allaient lui être adressées. Il regardait avec un profond sentiment de pitié tous ces êtres qui se réunissaient pour le voir souffrir, et dont pas un peut-être ne le plaignait.

De toutes les tortures que l'enfer a inventées, croyez-vous qu'il y en ait une plus grande que celle de savoir qu'en expiation d'un crime dont on est innocent, on va être indubitablement condamné, peut-être à mort, au moins au bagne, et que quelques accents que l'on emploie pour convaincre ses juges et l'auditoire, on ne convaincra

personne de rien, si ce n'est sa hardiesse et son impudence?

Dante a oublié ce supplice-là.

— Vos noms et prénoms, demanda le président à Jean, quand l'huissier eut fini la lecture de l'acte d'accusation.

— Jean Raynal, répondit le jeune homme d'une voix presque éteinte, mais empreinte d'une étonnante douceur.

— Votre profession?

— Commis voyageur.

— Où êtes-vous né?

— A Paris.

— Quel âge avez-vous?

— Vingt et un ans et trois mois.

Un murmure d'indignation courut dans l'auditoire, murmure qui pouvait se traduire par ces mots : Si jeune et déjà si criminel!

— Vous êtes accusé, reprit le président, d'avoir, dans la nuit du 15 au 16 avril dernier, assassiné le sieur Valentin Raynal, curé du village de Lafou, et la demoiselle Toinette, sa servante.

— Je sais que je suis accusé de cela, monsieur.

— Vous continuez à nier le crime?

— Oui, monsieur le président.

— C'est bien. Racontez-nous les faits qui sont à votre connaissance, puis nous passerons à l'audition des témoins.

Jean raconta, pour la dixième fois peut-être, son arrivée chez son oncle, sa conversation avec lui, son sommeil profond de la nuit, son départ du matin, sa visite à M. Simon, et enfin son arrestation au moment de quitter Nîmes.

La déposition des témoins commença. Que de preuves la justice des hommes peut avoir pour condamner un innocent, avec la conviction qu'elle sévit contre un grand coupable!

Le premier témoin que l'on entendit fut ce paysan auquel Jean avait demandé où se trouvait la maison du curé.

— Avez-vous remarqué quelque agitation alors, soit

dans l'allure, soit dans la voix de l'accusé? demanda le président à cet homme.

— Non, monsieur le président; l'accusé avait chaud, voilà tout. (On rit.)

Toutes les fois que des gens sont réunis pour entendre juger et condamner un homme, ils ne laissent jamais passer une occasion de rire.

— C'est bien! allez vous asseoir, dit le président au témoin, enchanté d'avoir été le premier appelé, parce que, de cette façon, il pouvait, d'une bonne place, assister à tous les débats et n'en point perdre un mot.

Le second témoin fut un des trois amis du curé qui étaient venus passer avec M. Raynal la soirée qui précéda le crime.

Celui-là était un homme de soixante ans, d'une intégrité et d'une vertu proverbiales dans tout le département.

Après l'avoir questionné sur ses noms, qualité et profession, le président lui dit :

— Quel langage M. Raynal tint-il vis-à-vis de son neveu pendant cette soirée?

— Un langage tout à fait paternel. Il paraissait avoir pour l'accusé la plus grande affection.

— Quelle était pendant ce temps la contenance de son neveu?

— Celle d'un jeune homme reconnaissant de l'intérêt qu'on lui porte.

— Fut-il question de la dissension qui avait existé entre les deux frères?

— Oui, monsieur le président.

— Qu'en disait M. Raynal?

— Il la regrettait.

— Avant cette circonstance, M. Raynal vous avait-il quelquefois parlé de son frère?

— Oui, monsieur. M. Raynal était un de mes bons amis, et il me confiait toutes ses pensées.

— En quels termes vous parlait-il de M. Onésime Raynal ?

— Je dois à la vérité de dire qu'il me l'a représenté quelquefois comme un homme d'un caractère violent. Mais son opinion s'était bien modifiée par la suite, et il m'a souvent exprimé le désir de revoir ce frère et de le presser dans ses bras.

Les deux témoins suivants firent la même déposition, en ajoutant que le curé leur avait dit avoir touché une somme de douze cents francs dans la journée.

— Cette somme était en pièces de cent sous, objecta le défenseur de Raynal, et les douze cents francs trouvés sur l'accusé étaient en deux billets et en dix louis.

— M. le curé ne nous a pas dit, répondirent les témoins, en quelle monnaie étaient les douze cents francs qu'il avait reçus. Il nous a dit les avoir, voilà tout.

— D'ailleurs, fit l'avocat général, l'accusé, les eût-il pris en argent, eût pu, chez un changeur, les transformer en or et en billets.

— Aussi, répliqua le défenseur, est-ce pour cela que nous voudrions pouvoir prouver que les douze cents francs de M. Raynal étaient en pièces de cinq francs, parce que nous défierions l'accusation de retrouver le changeur.

Aucun témoin ne put éclairer la justice sur ce fait.

Le jeune homme qui avait le premier annoncé le crime fut entendu. Il ne savait rien, sinon qu'étant venu la veille au soir pour voir M. Raynal, et ayant appris de Toinette qu'il était en famille, il n'avait pas voulu le déranger, et, couchant à Lafou, avait remis sa visite au lendemain.

C'était alors qu'inquiété par le silence de la maison à laquelle il frappait, il avait pris sur lui de faire enfoncer la porte.

Les témoins à décharge furent entendus. Tous ils venaient constater la bonne conduite de Jean jusqu'au jour où l'accusation s'empara du jeune homme ; mais nul ne put donner de détails sur lui, à partir de ce jour.

Le croupier de la maison de jeu comparut à son tour.

— Reconnaissez-vous monsieur? lui demanda le président en lui montrant l'accusé.

— Non, monsieur le président.

— Vous ne vous rappelez pas l'avoir vu dans la maison dont vous faites partie?

— Il y vient tant de monde qu'il nous serait difficile de nous rappeler tous les visages.

— Cependant l'accusé affirme avoir gagné douze cents francs, le 8 avril; vous souvenez-vous de cela? C'est vous qui les lui auriez payés, dit-il.

— C'est moi qui paye tout le monde, c'est moi qui fais les jeux. Des centaines de mille francs me passent chaque jour par les mains. Il me serait donc impossible de me souvenir si j'ai compté à quelqu'un douze cents francs, qui sont une somme bien peu importante.

— Allons! Dieu le veut, murmura Jean.

Il en fut ainsi de tous les témoins.

Tous les habitants de Lafou voisins de la maison où demeurait le curé avaient été cités. Parmi eux, il y en avait qui s'étaient couchés tard, d'autres qui s'étaient levés avec le jour; il y en avait même qui n'avaient pas dormi. Eh bien! aucun d'eux ne put dire qu'il avait vu entrer chez M. Raynal, soit le jour, soit la nuit, une autre personne que son neveu.

A chaque instant, les preuves morales s'amoncelaient contre Jean. Il était anéanti. Sa pensée lui échappait.

Par moments, il croyait être là pour le compte d'un autre, et d'un autre côté il était lui-même si épouvanté de ce concours de circonstances aggravantes, qu'il en arrivait à se demander si réellement il n'avait pas tué son oncle.

L'avocat général, tous les témoins entendus, se leva et soutint l'accusation en ces termes :

« Messieurs les jurés, il y a des crimes pour lesquels votre justice n'a même pas besoin de discuter avec votre

conscience, et que vous pouvez condamner hardiment si vous voulez venger la société compromise. Le crime que vous avez à juger aujourd'hui est un de ces crimes-là. Il a été commis dans des circonstances qui ne laissent aucun doute sur son véritable auteur. L'assassin, c'est l'homme que vous avez sous les yeux, c'est celui qui, depuis deux mois, a vu s'amonceler autour de lui les preuves les plus accablantes, sans pouvoir détruire même la plus petite. Peut il rester le moindre doute dans votre âme? Rappelez-vous les faits, et le doute n'existera plus, et la lumière se fera. Heureusement on peut appliquer à la justice le mot de l'Évangile : *Deus dixit : Fiat lux; et lux facta est.* »

L'avocat général passa son mouchoir sur ses lèvres pour laisser à ses auditeurs le temps de faire courir dans la salle un murmure d'admiration; puis, content de l'effet produit, il continua :

« Ressoudons les uns aux autres les chaînons de l'accusation, et nous verrons si la vérité n'est pas patente. Un seul homme est entré chez M. Valentin Raynal, dans la journée du 15, un seul homme en est sorti au milieu de la nuit du 15 au 16; cet homme, c'est Jean Raynal. Pendant le temps que l'accusé est resté chez son oncle, un crime a été commis; quand je dis un crime, c'est deux crimes que je devrais dire, puisque c'est de deux victimes qu'il nous faut aujourd'hui venger la mort. Sur qui doivent se porter les soupçons? naturellement sur le seul homme que l'on ait vu entrer ce jour-là chez le vénérable curé de Lafou. Et quelles preuves l'accusation trouve-t-elle contre cet homme? Ici, je suis presque pris de pitié devant l'aveuglement même de celui qu'on accuse, et qui continue à nier son crime, au lieu de tenter d'apaiser la justice par la franchise de ses aveux. Cet homme nie, il nie! et l'on retrouve dans sa poche une somme de douze cents francs, quand une somme de douze cents francs a été dérobée à la victime! Il nie! et ses vêtements portent

les traces du noble sang qu'il a répandu! Il nie! et, dans une lettre écrite par son oncle, deux heures avant de tomber sous les coups de ce parricide, nous trouvons que ce jeune homme, qu'il a reçu comme son fils, a la fatale passion du jeu, et le pieux vieillard, comme si Dieu, au service duquel il a vécu, lui envoyait un pressentiment, ajoute que cette passion mène à tous les crimes. Il ne savait pas, le saint homme, que la première victime de cette passion, ce serait lui. Il nie! et nous connaissons tous la cause de sa visite à son oncle; et après vingt-deux ans de séparation, cette visite, qui a pour résultat un assassinat, n'est-elle pas une preuve de plus de la culpabilité de Jean? preuve si grave qu'à mon avis, ajouta l'avocat général en regardant le père et la mère du jeune homme, l'accusation eût dû amener trois accusés sur le banc où je n'en vois qu'un. »

Onésime Raynal et sa femme étaient tellement absorbés par leur douleur, que, la tête baissée et se tenant par la main, ils n'entendirent point ce que disait l'avocat général, dont les paroles n'arrivèrent à leurs oreilles que comme un bourdonnement de plus.

« En effet, reprit le magistrat en relevant la manche de sa robe, pour donner plus de liberté à son geste, rappelez vos souvenirs; souvenez-vous de la déposition unanime des trois premiers témoins que nous avons entendus : le curé de Lafou, en maintes circonstances, avait parlé du caractère violent de son frère. Que vient donc faire tout à coup ce neveu après vingt-deux ans de séparation? Qu'est-il? sinon l'envoyé de la haine! Qu'est-ce? sinon l'instrument de la vengeance!

» Oui, messieurs, l'accusé est coupable; oui, vous pouvez condamner sans doute et sans remords. La société a remis entre vos mains le plus sacré de ses droits; usez-en sans faiblesse. Que votre mission vous grandisse et vous mette au-dessus des impressions vulgaires. Ici, vous n'êtes pas des hommes, vous êtes des consciences, et n'ou-

bliez pas que Dieu lui-même a dit : « Celui qui frappera de l'épée périra par l'épée. »

L'avocat général se rassit, en se dandinant de droite à gauche, au milieu de l'admiration et de l'approbation générales.

Le défenseur prit alors la parole. Il raconta la vérité, de sorte que personne ne se laissa convaincre par ce qu'il disait.

Son plaidoyer fini, Jean lui serra la main pour le remercier de la peine inutile qu'il venait de se donner. Il était onze heures du soir. A la clarté des lampes qu'on avait allumées, on voyait la grande figure du Christ qui occupait le fond de la salle, et qui levait les yeux au ciel avec un air de sérénité dans la douleur, comme pour dire au coupable : Repentez-vous, et le ciel vous pardonnera; comme pour dire aux innocents : Courbez-vous comme moi et mourez en souriant si l'on vous condamne. Vous serez glorifiés dans le ciel et vous serez les bien-aimés de Dieu.

Le président se leva, et, d'une voix solennelle, il dit :

— Le jury va passer dans la salle des délibérations. J'invite le père et la mère de l'accusé à se retirer pendant que l'on prononcera le jugement.

Les deux vieillards, — nous disons vieillards, car en deux mois, le père et la mère de Jean avaient vieilli de vingt années, — les deux vieillards se levèrent, soutenus par deux huissiers, et quittèrent la salle en jetant un dernier regard plein de larmes sur leur malheureux fils, qui leur souriait pour leur donner du courage.

Cette scène impressionna vivement l'auditoire.

En se retirant, Onésime Raynal et sa femme entendirent sur leur passage ces deux mots souvent répétés :

— Pauvres gens !

Et ils virent des larmes que l'on essuyait.

En ce moment, on eût voulu entendre acquitter Jean, car enfin le cœur de l'homme est bon.

Les jurés se retirèrent dans la salle des délibérations.

— Faites sortir l'accusé, dit le président.

Jean sortit, accompagné de deux gendarmes.

Un quart d'heure après, le jury rentra.

Le chef du jury prit la parole :

— Sur notre âme et sur notre conscience, oui, nous déclarons l'accusé Jean Raynal coupable du crime d'homicide volontaire avec préméditation, sur la personne de Valentin Raynal, son oncle, et de Toinette Belami.

— Faites rentrer l'accusé, dit le président.

Jean rentra.

— En conséquence, fit le président en se levant ainsi que toute la cour, ainsi que tout l'auditoire, et en se découvrant, en conséquence, la cour condamne l'accusé Jean Raynal à la peine de mort. Accusé, avez-vous quelque chose à dire ?

— Rien, monsieur le président, répondit Jean d'une voix calme, sinon que, moi aussi, sur ma conscience et sur le Dieu qui nous écoute, je jure que je suis innocent.

La foule se retira silencieuse et profondément émue.

En apprenant cette condamnation, le père de Jean se sauva de la ville sans qu'on sût jamais ce qu'il était devenu, et la mère du condamné devint folle.

Un mois après cette séance, on lisait dans la *Sentinelle* de Nîmes, à la date du 16 juillet :

« Hier a eu lieu l'exécution de Jean Raynal, dont nos lecteurs se rappellent sans doute avoir lu le procès il y a un mois environ.

» L'accusé s'était pourvu en cassation ; mais son pourvoi a été rejeté, et l'on est venu lui annoncer hier matin qu'il n'avait plus que deux heures à vivre. Jean Raynal a pleuré abondamment en entendant la lecture du rejet de son pourvoi, et il s'est confessé au prêtre qui est entré dans sa prison quelques minutes après, et qui ne l'a plus quitté que sur l'échafaud.

» Après sa confession, il a dit à l'ecclésiastique :

« — Si chrétien que l'on soit, mon père, c'est bien triste de mourir innocent, et de mourir à mon âge.

» — Notre-Seigneur est mort innocent, lui a répondu le saint homme.

» — Oui, mon père; mais sa mort rachetait quelque chose, tandis que la mienne ne servira à rien.

» Le bourreau est entré alors, et la toilette dernière a commencé.

» — Désirez-vous quelque chose avant de mourir? a-t-on demandé à l'accusé.

» — Une feuille de papier, une plume et de l'encre, a-t-il répondu. On lui a donné ce qu'il demandait, alors, il a écrit ces mots !

« Au moment de mourir, je pardonne à ceux qui m'ont condamné; car, devant les preuves qui pesaient sur moi, si j'eusse été à leur place, j'eusse fait comme eux; mais je jure de nouveau que je suis innocent du crime pour lequel je meurs, et j'espère qu'un jour la vérité se fera connaître pour la réhabilitation de ma mémoire et de celle de mon pauvre père, qui a disparu, et de ma mère, qui est folle.

» JEAN RAYNAL.

» 15 juillet 1825. »

» — Mon père, a dit l'accusé au prêtre, veuillez garder ce papier; je le dépose entre vos mains. C'est l'avenir de l'homme qui n'a plus que deux heures à vivre.

» Jean Raynal est alors monté dans une voiture après avoir refusé de manger et de boire, et il a gravi les degrés de l'échafaud avec un calme qui semblait tenir de la résignation.

» Deux minutes après, la justice des hommes était satisfaite. »

II

Le Nicolas.

Huit ans se sont passés.

Nous sommes au mois d'octobre 1833, il est neuf heures du soir, et sur cette vaste mer des Indes, qui promène patiemment et bruyamment ses vagues des îles de la Sonde au cap de la Brume, se confondant avec l'obscurité, un vaisseau creuse péniblement son sillon.

Ce vaisseau, c'est le *Nicolas* qui vient de l'île de Madagascar, qui va relâcher au Cap et qui s'arrêtera à Marseille.

Le pont du navire est silencieux et désert.

A l'exception de l'officier de quart, qui, couvert de son caban, se promène les mains derrière le dos, et du pilote qui se tient à la barre, personne ne s'y trouve.

C'est que la nuit est non-seulement obscure, mais froide; c'est que le ciel et la mer sont d'un gris d'ardoise, et qu'une petite pluie fine fouette les cordages du bâtiment.

On n'entend que le craquement du navire qui se fatigue à dompter cette mer puissante, hennissant sous la proue, comme le cheval sous l'éperon du cavalier.

Descendons alors dans l'entre-pont, et voyons ce qui s'y passe.

Dans une large cabine, qui sert de salle à manger le jour, de salon le soir, et qu'éclaire à cette heure une lampe couverte d'un large abat-jour vert, pendue par une tringle de fer à l'une des poutres du plafond, quatre personnes sont assises autour de la table nue. Deux de ces personnes jouent aux dominos : c'est le commandant Durantin et le docteur Maréchal.

La troisième lit, la tête appuyée sur sa main droite, son coude et son livre posés sur la table.

Le quatrième ne fait rien matériellement, mais paraît

plongée dans une méditation si profonde, qu'il se pourrait bien que des quatre personnes qui sont là elle fût la plus occupée.

Le commandant est un homme de quarante-cinq ans environ, en petite tenue de bord, vrai marin à l'œil franc, au nez d'aigle, aux dents blanches.

Le docteur est un homme de trente ans à peu près, à la physionomie ouverte, au regard clair et limpide, comme doit être le regard d'un homme bien portant de cœur, d'estomac et d'esprit.

Celui qui lit est un jeune homme qui peut compter vingt-cinq années au plus; il a nom Félicien Pascal; son visage est pâle, ses yeux, ombragés de grands cils noirs, sont d'une douceur parfaite, et sa bouche, facile au sourire, semble ne lui servir qu'à dire de pieuses paroles; quoiqu'il ne porte pas le costume de prêtre, il a reçu la tonsure, et il a toute la douceur évangélique d'un jeune ministre de Dieu; quand sa main s'abaisse pour feuilleter son livre, on ne peut s'empêcher de remarquer la blancheur féminine et l'aristocratique finesse de cette main. Il est tout vêtu de noir, de taille moyenne, et il paraît plutôt frêle que fort.

A l'heure où nous faisons sa connaissance, son visage, appuyé sur sa main, encadré dans ses longs cheveux noirs, à demi éclairé par la lampe au-dessous de laquelle il lit, est le plus agréable et le plus sympathique qu'on puisse voir; c'est le repos de l'âme pris sur le fait, c'est la foi vivante, c'est la conscience incarnée.

Le dernier personnage assis ou plutôt étendu, un peu loin de ses compagnons, sur un canapé qui est adossé à la cloison de la cabine, se trouve dans la pénombre des pieds à la tête. Il a trente ans; il est de taille moyenne, paraît vigoureux, et ses traits ainsi que son costume sont un assemblage de distinction acquise et de vulgarité native.

Analysons cet homme et commençons par la tête.

Un teint un peu brûlé par le soleil des tropiques, mais

blanc de nature ; des cheveux blonds, ondés naturellement et entretenus avec un soin presque prétentieux; un front mat et poli comme l'ivoire, et que bombent les bosses de la résolution et de la volonté; des sourcils d'un arc pur et dessinés d'un seul trait, servant de voûte à des yeux d'un bleu si pâle qu'ils échappent au regard des autres avec une étrange mobilité, sans compter que ces yeux passent brusquement d'une douceur angélique à une fixité si étrange qu'ils creusent comme deux trous sous les paupières, et semblent ceux d'une bête fauve, voilà ce qui frapperait d'abord dans le visage de cet homme. Le nez est droit et bien fait, et le reste de la figure peut tromper aisément l'investigation physionomique, à cause d'une barbe épaisse qui commence aux oreilles et qui ne laisse plus voir que des lèvres minces, s'ouvrant sur d'assez belles dents..

Au contraire du jeune homme que nous avons décrit tout à l'heure, celui dont nous nous occupons maintenant a les mains fortes et les doigts carrés ; il a d'elles un très-grand soin; mais s'il a pu parvenir à les rendre blanches, il n'a pu parvenir à les rendre élégantes. Des manchettes de batiste plissées les couvrent à demi, et un diamant d'une grande valeur brille au petit doigt de la main droite.

Cet homme porte une cravate de foulard blanc, nouée négligemment autour de son cou, un gilet d'étoffe anglaise à grands carreaux rouges, jaunes et verts, et une épaisse chaîne d'or court sur la blancheur de sa chemise, et va se perdre, ainsi que la montre qu'elle porte, dans le gousset gauche de ce gilet voyant.

Complétez le costume par une espèce de jaquette de velours noir, par un pantalon de cachemire d'étoffe brune, par des bas de soie blancs et des escarpins qui essayent de donner de la finesse aux pieds qu'ils renferment, et vous aurez le portrait complet de ce quatrième personnage, surtout si vous faites émaner de son individu un de ces parfums saisissants comme l'ambre ou le musc, et dont les habitants des colonies ont l'habitude et le tort de s'entourer.

Cet homme est-il bon ou mauvais ? c'est ce qu'on ne saurait dire.

Ce n'est qu'en l'étudiant qu'on découvre les lignes fatales qui font son caractère particulier. Ces lignes sont-elles le résultat de malheurs subis ou de passions exercées ? Est-ce un méchant ? est-ce un homme de bien ? Tantôt le regard de cet homme semble partir d'un foyer de fiel, tantôt il acquiert une douceur merveilleuse ; rien n'est plus souple que cette physionomie.

Tandis que l'on remarque la contraction amère et railleuse de ses lèvres, on est tout étonné de voir cette amertume et cette raillerie se fondre en un sourire qu'envierait la bouche d'une jeune fille, et cela aussi rapidement qu'un nuage d'été change de forme sous le souffle de la brise.

Cependant, au premier abord, nous le répétons, c'est un homme comme tous les hommes.

Des livres posés sur le poêle, des cartes géographiques accrochées aux panneaux, un thermomètre, achèvent le simple ameublement de cette cabine, propre et luisante d'acajou.

Le seul bruit que l'on entende, nous le répétons, est, si nous pouvons nous servir de ce mot, la respiration du navire à laquelle se joint le petit frémissement des objets intérieurs qu'agite le mouvement du vaisseau, et de temps en temps le bruit des dominos que remuent les deux partenaires.

III

Une partie de dominos.

— Domino ! s'écria tout à coup le commandant. Oh ! mon pauvre docteur, vous n'êtes pas de force. Voyons, continua M. Durantin, en prenant la carte qui lui servait de marque et en comptant les crans ; j'avais soixante-dix-sept points, et vingt-trois de ce coup-ci, ça me fait juste cent.

— Comme vous le dites, capitaine, fit le docteur, je ne suis point de force, voilà la quatrième partie que vous me gagnez ; j'aurais besoin de renfort. Monsieur Valery, voulez-vous vous joindre à M. Pascal et faire une partie à quatre ?

M. Valery, l'homme au gilet rouge, s'entendant interpeller, se leva, et s'approchant de la table avec l'air d'un homme qui se réveille :

— Je le veux bien, dit-il.

— Et moi aussi, répondit le jeune homme en fermant son livre.

Puis, se frottant les mains, il ajouta :

— Savez-vous qu'il fait un peu froid ce soir, capitaine ?

— Voulez-vous que nous fassions faire du feu ?

— Oh ! ce n'est pas à ce point, reprit Félicien ; mais enfin, il fait froid.

— C'est mon avis, dit M. Valery en prenant place auprès de la table, ce temps pluvieux pénètre les os. J'ai mal à la tête, et j'avoue qu'un peu de feu ne me ferait pas de peine.

— Depuis quelques jours, vous paraissez mal à votre aise, monsieur Valery, dit le docteur ; faisons-nous une petite consultation ?

— Oh ! c'est parfaitement inutile, je n'ai rien.

M. Durantin sonna.

Un matelot parut.

— Du feu, dit le capitaine.

Un instant après, le poêle ronflait.

Tout le monde se sentant plus à l'aise, on commença gaiement la partie, et l'on causa tout en jouant. M. Valery, seul de tous, frissonnait.

— Dans combien de jours serons-nous au Cap ? demanda Pascal à M. Durantin.

— Dans deux jours au plus tard.

— Savez-vous que le *Nicolas* file vite !

— Ah ! il fait ses huit nœuds à l'heure.

— A vous de jouer, capitaine.

— Six partout ?

— Oui.

— Je boude.

— Et vous, monsieur Valery ?

— Moi, j'ai du six.

— Vous avez donc hâte d'arriver au Cap ? reprit le commandant en s'adressant à Félicien.

— Oui, j'ai hâte de retourner en France, et comme il faut auparavant que je reste deux ou trois mois au Cap, je voudrais y être déjà. Il me semblerait que je me rapproche de ma mère.

— Votre mère habite la France ?

— Oui, capitaine, avec ma sœur.

— Quelle partie de la France habite-t-elle ?

— Le Poitou, son pays natal et le mien.

— Tiens ! je suis Poitevin aussi, moi, fit M. Maréchal ; ainsi, nous sommes compatriotes.

— Blanc et deux, fit M. Valery.

— Deux et as, répondit le capitaine en posant son domino.

— De quelle ville êtes-vous, docteur ? reprit le jeune homme.

— Je suis de Melle, une charmante petite ville, située sur le coteau qui sépare les deux vallons baignés par la Légère et la Béronne.

— Moi, je suis de Moncontour, qui est sur la rive droite de la Dive.

— C'est un charmant endroit que je connais beaucoup, mais c'est tout petit.

— Mille habitants tout au plus.

— Et comment se fait-il que vous ayez quitté ce petit bourg, et que vous vous trouviez, si jeune, sur nos mers du Sud ?

— Blanc partout, fit M. Durantin. Voilà que vous causez

maintenant, il n'y a plus moyen de vous faire jouer. Blanc partout.

— Vous savez bien que nous n'avons pas de blanc, capitaine, puisqu'il y en a sept fois sur le jeu.

— Alors, abattons.

— Abattons.

— Un! fit M. Durantin en montrant son point d'un air triomphant.

— Il faut avouer que le capitaine joue bien, dit Pascal en souriant; puis, se tournant vers M. Maréchal pendant qu'on retournait les dominos :

— Ne me demandez-vous pas comment il se fait que j'aie quitté Moncontour, et que je sois si jeune et tout seul au milieu de la mer du Sud?

— Oui.

— Oh! mon Dieu! c'est bien simple; dès que j'ai eu l'âge de comprendre, j'ai été pris du désir d'être prêtre. Quand j'étais tout enfant, les cérémonies religieuses, l'encens, le chant des enfants de chœur, les fleurs de la Fête-Dieu, les jeunes filles vêtues de blanc aux processions et défilant dans un rayon de soleil, à l'ombre des bannières de la Vierge, tout cela me remplissait d'une sainte exaltation et me faisait verser des larmes de joie. Plus tard, cet instinct religieux est devenu du raisonnement, et j'ai compris ma vocation. Mon père était mort; ma mère, qui ne voulait me contrarier en rien, m'a fait entrer au séminaire de Niort, et j'ai étudié la théologie jusqu'à l'âge de vingt et un ans. Alors j'ai reçu les premiers ordres, car, comme vous le voyez, je porte la tonsure; mais avant de prononcer d'irrévocables vœux, j'ai voulu voir, étudier, comparer entre elles les autres religions, afin que ma foi fût plus que du sentiment, et procédât de la discussion. Je suis donc parti et je reviens.

— Convaincu? demanda M. Valery.

— Convaincu, oui, monsieur, qu'il n'y a qu'une reli-

gion réelle, juste, éternelle, celle à laquelle je vais vouer ma vie, le christianisme.

— Ainsi, vous allez entrer dans les ordres? dit à son tour M. Durantin.

— Oui, commandant.

— L'instruction que vous avez, l'étude spéciale que vous avez faite, vont tout de suite vous donner droit à une position élevée.

— Oh! mon ambition est bien mince, je ne veux qu'une chose, c'est être le curé de notre petite église de Moncontour, et continuer à vivre là entre ma mère et ma sœur, au milieu de mes souvenirs d'enfance et de tous les braves gens que je connais dans ce village, qui manqueraient à mon cœur si je les quittais pour jamais. J'ai touché les confins du monde et voilà ce que je rapporte.

— Savez-vous que c'est tout bonnement le bonheur que vous rapportez?

— Je le crois.

— Mais pourquoi vous arrêtez-vous au Cap? Je me permets de vous faire toutes ces questions, ajouta le capitaine, parce que vous-même voulez bien nous entretenir de vous, et que je m'intéresse à votre destinée; car, foi de marin, je ne connais rien de plus respectable et de plus intéressant qu'un jeune prêtre qui applique à l'amour de la religion toute l'exaltation de la jeunesse.

— Merci de votre intérêt, capitaine, répondit Félicien, tendant la main à M. Durantin. Je m'arrête au Cap pour y recueillir un petit héritage que nous y avons fait, ma sœur et moi, une cinquantaine de mille francs environ que nous a laissés un oncle qui était venu vivre là. Cette somme arrondira la dot de ma chère Blanche, et si j'ai la joie, à mon retour, de la marier à quelque honnête homme qui la comprenne et apprécie toutes les bonnes qualités de son cœur, je ne demanderai plus rien à Dieu.

— Quelle chose curieuse que la vie! observa le capitaine, qui n'avait cependant pas l'habitude de faire de la

philosophie, nous voilà quatre dans cette chambre, venant tous quatre physiquement du même pays, et pas un de nous n'a la même destinée que les autres : Maréchal est médecin, moi je suis dans la marine, M. Pascal va entrer dans les ordres, et vous, monsieur Valery...

— Moi, c'est plus prosaïque que tout cela, je retourne tout bonnement en France, après avoir fait ma fortune dans le commerce, à l'île de Madagascar où j'étais depuis sept ans.

— Eh bien ! vous n'êtes pas encore le plus malheureux de nous tous ; n'est-ce pas, Maréchal ?

— Je le crois bien ! fit le docteur.

— Aussi, je ne me plains pas, répliqua M. Valery, tant s'en faut. Et en disant cela il passait la main sur son front comme un homme qui souffre de la tête.

Un silence de quelques minutes succéda à cette conversation. Chacun méditait. L'âme saisit si vite un prétexte pour se replier sur elle-même.

Ce fut le capitaine qui le premier rompit le silence.

— Ah çà, Maréchal, nous n'avons pas fini notre partie.

— C'est juste. Et M. Maréchal prit sept dominos pendant que les autres en faisaient autant.

— Pardonnez-moi, messieurs, si je quitte la partie, interrompit M. Valery en se levant, mais je me sens mal à mon aise et je vais me coucher.

Le docteur regarda le passager.

— En effet, vous êtes pâle, monsieur, lui dit-il ; donnez-moi votre main. Vous avez un peu de fièvre.

— Oh ! ce ne sera rien. La mer m'indispose toujours un peu J'ai besoin de repos, voilà tout.

— En tout cas, avant de me coucher, je passerai vous voir.

— Merci, docteur, mais il est inutile que vous vous dérangiez pour cela.

M. Valery salua ses trois compagnons et quitta la salle pour se diriger vers sa cabine.

— Chacun pour notre compte, maintenant, dit le capitaine, qui, comme on le voit, était un enragé joueur de dominos. A qui de poser ?

— A vous, capitaine.

— Eh bien ! alors, double-cinq.

IV

Force et faiblesse.

Il y avait à peu près trois quarts d'heure que M. Valery s'était retiré, et les trois joueurs, qui avaient cessé leur jeu, prenaient le thé en causant, quand la porte de la salle s'ouvrit, et qu'il parut.

Il avait endossé une robe de chambre, et il était pâle comme un mort.

— Ah ! vous nous revenez, fit le capitaine, c'est bien, cela. Mais tout en parlant ainsi, M. Durantin regardait avec inquiétude le jeune homme qui rentrait, et disait tout bas au médecin :

— Voyez donc comme il est pâle !

— Oui, je vous reviens, répliqua M. Valery en s'asseyant, car il semblait avoir de la peine à se tenir debout, et en essayant un sourire, mais c'est pour demander une petite consultation au docteur.

Et pendant qu'il parlait, on entendait claquer les dents du malade.

Il tendit la main à M. Maréchal.

— Vous avez une forte fièvre, monsieur, lui dit le docteur.

— Oui, je souffre beaucoup, répliqua M. Valery d'une voix calme et presque avec fierté.

— Ne vous êtes-vous pas couché ?

— Si fait.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait appeler alors ?

— A quoi bon vous déranger pour si peu de chose ?

— C'est une imprudence que vous avez commise.

— Oh! je suis bien constitué.

— Oui! mais il y a des constitutions qui ne résistent pas à certaines attaques.

— Est-ce à une de ces attaques que j'ai affaire?

— Je ne dis pas cela; seulement, je vous le répète, vous avez une fièvre intense, et vous ne sauriez prendre trop de précautions.

— Eh bien! docteur, dites-moi ce qu'il faut faire et je le ferai.

Il était facile de voir les efforts de M. Valery pour parler avec sang-froid et pour garder son calme. Malgré lui, il tremblait de tous ses membres, et ses lèvres violacées s'agitaient sans cesse. On eût dit qu'il se plaisait à cette lutte de sa volonté contre son corps.

— Pendant que vous habitiez l'île de Madagascar, reprit M. Maréchal, avez-vous ressenti quelquefois les symptômes que vous ressentez aujourd'hui?

— Jamais.

— Et cela vous a pris tout à coup?

— Tout à coup.

— Veuillez vous lever, si cela vous est possible.

M. Valery se leva, mais il fut forcé de porter la main à son front, comme pour comprimer l'éblouissement qui passait devant ses yeux et le vertige fiévreux dont il se sentait pris au moindre mouvement qu'il faisait.

Le docteur entr'ouvrit la chemise du malade un peu au-dessous du cou et se mit à examiner sa poitrine, marbrée de larges taches rouges.

— Diable! murmura-t-il, voilà qui est sérieux!

— Que dites-vous, docteur?

— Rien!

— Vous avez secoué la tête, cependant.

— A vrai dire, j'ai vu les premiers effets de votre imprudence.

— La tache rouge! fit M. Valery avec une intonation

qui prouvait qu'il avait déjà remarqué ce symptôme et qu'il en était inquiété.

— Oui.

— Alors, c'est dangereux?

— Non, mais enfin... c'est à soigner.

— Commandant, ajouta le docteur en se tournant vers M. Durantin, il faudrait faire donner à monsieur une cabine plus grande et plus aérée que la sienne.

— Sur le pont?

— Oui, si cela est possible.

— Il y a celle qu'occupait l'ambassadeur français; c'est un véritable appartement. Je la mets à la disposition de M. Valery.

— Vous sentez-vous la force de vous y rendre, monsieur? demanda le docteur au malade.

— Oh! certainement, je suis plus fort que vous ne croyez.

— Eh bien! veuillez y aller tout de suite, c'est plus prudent.

— Bonsoir, messieurs, fit M. Valery; pardonnez-moi de vous avoir dérangés.

— Demain, monsieur, nous irons savoir de vos nouvelles, et de quoi que vous ayez besoin cette nuit, réveillez-nous si nous dormons.

M. Valery remercia le capitaine, et s'apprêta à quitter la cabine.

Mais quand il eut fait quatre pas, il fut contraint de s'arrêter, et la nature reprenant le dessus, il chancela. Il fit un effort violent; mais avant même qu'il eût pu s'appuyer au mur, il s'évanouit dans les bras du docteur qui avait prévu ce qui arriverait, et qui se tenait derrière lui.

— Deux hommes! demanda le médecin.

On fit venir deux matelots.

— Transportez monsieur dans la cabine de l'ambassade et couchez-le. Les deux matelots prirent M. Valery, l'un

par la tête, l'autre par les pieds, et le transportèrent dans sa nouvelle chambre.

— Est-ce grave ce qu'a M. Valery? demanda le capitaine.

— Si c'est grave, je le crois bien; c'est tout bonnement une attaque de fièvre jaune dont il aura emporté le germe de l'île de Madagascar. Cette île-là n'en fait jamais d'autres, voilà pourquoi j'ai demandé une cabine isolée; cette fièvre est contagieuse, et il ne serait pas drôle que nous l'eussions tous.

— Oh! le malheureux! s'écria Pascal; espérons que Dieu le sauvera.

— Pour qu'il soit descendu ainsi avec une pareille fièvre, il faut que ce soit un rude gaillard, car, moi qui suis fort, que le diable m'emporte si, dans le même cas, j'aurais bougé!

— Il faut que quelqu'un le veille, n'est-ce pas? demanda Pascal.

— Oui.

— Eh bien! moi je vais le veiller.

— Êtes-vous fou! nous avons des hommes pour cela. C'est une fièvre terrible, je vous le répète, qui se gagne en cinq minutes; non-seulement je ne vous laisserai pas veiller auprès de M. Valery, mais encore, si vous voulez l'allez visiter demain, je vous donnerai un flacon que vous me ferez le plaisir de respirer tout le temps que vous resterez auprès de lui.

— Rejoignez-le, docteur, fit le commandant, il doit avoir besoin de vous.

M. Maréchal disparut.

Pendant ce temps on avait couché le malade toujours évanoui.

M. Maréchal lui fit respirer des sels et le fit revenir à lui.

En rouvrant les yeux, M. Valery parut avoir perdu un peu du calme qui ne l'avait pas abandonné jusqu'à son évanouissement.

Le docteur lui demanda :

— Comment vous sentez-vous?

— Je souffre.

Il y avait un commencement de terreur dans cette réponse.

— Je me suis donc trouvé mal? continua-t-il.

— Oui.

— Où cela?

— En bas.

Le docteur se leva.

— Vous me quittez? lui dit le malade.

— Un instant.

— Où allez-vous?

— Chercher de la flanelle et préparer une potion pour vous frictionner.

— Un autre ne pourrait-il se charger de ce soin?

— Non, pourquoi?

— C'est que je voudrais que vous ne me quittassiez pas.

— Souffrez-vous davantage?

— Oui, je souffre beaucoup; mais je ne suis pas encore mort.

M. Valery prononça cette phrase avec un certain air de défi fait à la douleur.

Cependant il était couvert d'une sueur froide, et se sentait près de se trouver mal de nouveau.

— Je ne suis plus aussi fort que tout à l'heure, ajouta-t-il comme pour excuser son premier mouvement, et cet évanouissement m'a un peu ému; c'est la première fois de ma vie que je me trouve mal.

— Respirez ceci pendant que vous serez seul; dans quelques instants je serai auprès de vous; prenez patience et couvrez-vous bien.

Et pour plus de sûreté, M. Maréchal couvrit lui-même le malade et borda son lit.

Quand M. Valery fut seul, il regarda autour de lui, croyant ainsi se rendre mieux compte de sa position ; puis

il pencha son oreille sur lui-même, comme pour s'entendre vivre et s'assurer qu'il existait encore. Il releva bientôt la tête en souriant.

— J'étais fou, murmura-t-il, ce n'est rien; un homme comme moi ne meurt pas en un jour.

Alors il se mit à considérer ses mains dans lesquelles on eût dit que le sang n'avait jamais circulé, et ce fut avec une sorte de joie farouche qu'il se livra à cet examen. Il fit jouer ses doigts et craquer ses articulations, et de cette même main il toucha sa poitrine, respirant en même temps qu'il la pressait, et un nouveau sourire de triomphe entr'ouvrit ses lèvres pâles.

— C'est que, dit-il, j'ai bien cru que c'était la fin.

Et à cette idée un frisson involontaire lui courut par tout le corps.

En ce moment, un matelot parut, apportant du linge et des fioles.

— Monsieur a-t-il besoin de quelque autre chose? demanda cet homme sans approcher du lit.

— Non. Qu'apportez-vous là?

— Des fioles que M. Maréchal m'a remises pour vous.

— Où est-il, M. Maréchal?

— A la pharmacie. Voulez-vous que j'aille l'y chercher? proposa cet homme, qui paraissait avoir grande envie de quitter cette chambre, car le docteur lui avait recommandé d'y rester le moins de temps possible.

— Non, répondit le malade, qui avait remarqué la contrainte du matelot. Non, restez auprès de moi.

Le matelot s'adossa à la cloison, et se mit à tourner son bonnet entre ses mains.

M. Valery le considéra quelques instants, puis il lui dit:

— Approchez-vous donc un peu, mon ami; vous semblez avoir peur d'attraper le mal que j'ai : il n'est pas contagieux cependant.

Le matelot fit un pas, mais un seul.

— Vous avez donc réellement peur? ajouta M. Valery d'un ton presque irrité.

— Dame! monsieur, j'ai une femme et des enfants, moi, et l'on a bien vite attrapé la fièvre jaune.

— La fièvre jaune! s'écria le malade en pâlissant; est-ce donc la fièvre jaune que j'ai?

Le matelot comprit qu'il venait de commettre une faute; mais il se dit en lui-même : Tant pis, chacun pour soi; et il répondit à M. Valery :

— C'est M. Maréchal qui a dit cela.

— La fièvre jaune! répéta le passager dont le regard devint fixe; la fievre jaune ! mais on en meurt avec des douleurs affreuses, n'est-ce pas?

— Oh! oui, monsieur!

— Tu as donc vu des gens en mourir, toi?

— Oui, monsieur, souvent ; mon frère en est mort; voilà pourquoi j'en ai si grand'peur.

Et le marin ne se gênait pas pour tenir son mouchoir sur sa bouche et son nez.

— Alors tu connais les symptômes de cette fièvre?

— Oui.

— Comment commence-t-elle? demanda M. Valery, en faisant un grand effort pour paraître calme.

— Par des vomissements, par des frissons, par des douleurs dans la tête et dans l'estomac, et puis le corps se couvre de taches rouges.

— Comme celles-ci? continua le malade en montrant sa poitrine marbrée.

— Oui, monsieur, répondit le matelot en avançant la tête pour mieux voir, mais reculant en même temps son corps.

— Alors, je vais mourir, moi! fit M. Valery.

Et il poussa un cri qui ressemblait au rugissement du tigre. Il y avait dans ce cri tout ce qu'un homme peut mettre de colère et de douleur dans une seule note de l'âme.

Le malade prit sa tête dans ses deux mains et la cacha dans son oreiller, s'arrachant les cheveux avec rage.

— Mourir, mourir! répétait-il, mourir maintenant, mourir riche, mourir à trente ans, c'est impossible, je ne le veux pas.

Et en parlant de la sorte il étendait le poing, mais il retombait bientôt épuisé et sans force.

Le délire apparaissait déjà.

— Je veux voir le docteur, je veux voir le docteur! cria le malade, allez me le chercher tout de suite.

Le matelot, qui ne demandait qu'à s'en aller, disparut à ce mot.

— Je ne veux pas mourir, répétait toujours M. Valery, comme s'il eût voulu se convaincre que sa volonté pouvait éloigner la mort; et, le pouls doublé par la fièvre et la surexitation morale, il courut à la porte comme un insensé, et l'ouvrit brusquement au moment où le docteur l'ouvrait de son côté.

— Si vous commettez de pareilles imprudences, dit M. Maréchal d'un ton presque sévère, je vous fais attacher dans votre lit, monsieur, car votre vie est sous ma responsabilité, et je veux que, s'il arrive un malheur, je n'aie au moins rien à me reprocher.

— Oui, docteur, oui, je vous obéirai, répliqua le malade en se recouchant, timide comme un enfant surpris en faute par sa mère. Vous me sauverez, vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Je ferai tout pour cela, et j'y réussirai, si vous n'entravez pas la science par de nouvelles folies.

— C'est que j'ai peur de la mort, voyez-vous.

— Cependant, tout à l'heure, vous faisiez preuve d'un grand courage.

— Parce que je suis plein d'orgueil et que je ne croyais pas que j'allais mourir. Mais maintenant que je sais quelle maladie j'ai, je vous le répète, j'ai peur. Le médecin, c'est comme le confesseur, on peut tout lui dire. Sauvez-moi, et je vous donne la moitié de ma fortune; sauvez-moi, monsieur, je vous en supplie!

M. Maréchal regarda avec étonnement et presque avec défiance cet homme si fort quand il ne croyait pas au danger, si humblè depuis qu'il le voyait en face.

— Oui, monsieur, on vous sauvera, tranquillisez-vous.

— Vous m'en répondez?

— Je ferai tout au monde pour cela.

— Il est impossible que je meure, répétait M. Valery, je ne le puis pas, je ne le veux pas.

Répéter les mots qu'il disait, essayer de découvrir un sens dans le flot de paroles, de prières, de blasphèmes qui s'échappait de sa bouche serait chose inutile.

Il en fut ainsi pendant toute la nuit, et, chose étrange! au milieu de son délire il ne cessa de répéter le nom de Pascal et de le demander. Jusqu'au matin on le frictionna pour rétablir la circulation du sang, et l'on employa tous les moyens humains.

Au jour, il revint un peu à la raison, et dès qu'il put articuler un mot, donnant suite à l'idée fixe de son délire :

— Docteur, dit-il à M. Maréchal, voulez-vous prier M. Pascal de venir me parler?

— Ce que vous avez à lui dire est-il bien important?

— Oui.

— C'est que la moindre fatigue peut vous faire mal.

— Soyez tranquille, je ne lui dirai que deux mots.

Le docteur envoya chercher M. Pascal, qui descendit à l'instant même.

— Vous voulez me parler, monsieur? dit-il au malade.

— Oui.

— Si je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi.

— Je vais mourir, monsieur.

— Vous vous exagérez votre mal, n'est-ce pas, docteur?

M. Valery secoua la tête.

— Le docteur essaye de me faire espérer; mais moi aussi j'ai vu des gens mourir de la fièvre jaune, et je connais les symptômes de la mort; voyez.

En disant cela, le passager découvrait ses bras et sa poitrine tachés de plaques ternes.

— Oui, j'ai du feu dans la gorge et de la glace aux pieds : oh ! je vais mourir, je le sens, je le sais.

Et, comme un enfant, le malade se mit à pleurer.

Il faisait pitié à Pascal, il faisait presque honte au médecin.

Les deux hommes se regardaient.

— Il faut que je reprenne du calme à tout prix. On assure que lorsqu'on souffre comme moi et que l'on se confesse, quelquefois Dieu pardonne, non-seulement à l'âme, mais même au corps, et que l'absolution a fait des cures merveilleuses. Je veux me confesser; je veux tenter cette dernière chance : après, Dieu me fera peut-être vivre.

— C'est d'un bon chrétien, monsieur, répondit Pascal, quoique le sentiment auquel vous obéissez ne soit pas tout à fait un sentiment religieux; mais Dieu achèvera de vous éclairer : malheureusement, il n'y a pas de prêtre à bord.

— Et vous?

— Moi, je n'ai pas encore été ordonné, monsieur.

— Mais vous serez prêtre un jour, sans aucun doute?

— A moins que Dieu ne me rappelle à lui avant que je prononce mes vœux.

— Eh bien! vous recevrez avant la confession que vous recevriez après.

— C'est impossible.

— Impossible! s'écria le mourant avec terreur.

— Oui.

— Alors vous me laisserez mourir dans le blasphème et la malédiction. Eh bien! soit; je maudis Dieu et la religion!

— Silence, malheureux! silence!

— Il faut que je me confesse, vous dis-je, continua le malade, les yeux fixes, l'écume à la bouche, et près de retomber dans le délire. Le passé m'étouffe, il faut que vous le connaissiez. Je suis un misérable, écoutez.

— Cet homme a le délire, il devient fou, murmura Pascal.

— Non; cet homme souffre de l'âme autant que du corps, davantage peut-être, dit M. Maréchal au jeune homme; comme chrétien et comme médecin, je réclame de vous le service qu'il vous demande.

Pascal hésita pendant quelque temps.

Le malade tenait les yeux ardemment fixés sur lui.

— Oui, se dit Pascal après quelques moments d'examen, M. Maréchal a raison. Ce malheureux souffre de l'âme : il y a peut-être un malheur dans le passé de cet homme; il y a peut-être pour moi dans l'avenir, si j'entends cette confession, le mal à réparer et le bien à faire.

— Eh bien! monsieur, continua-t-il, pour calmer le moribond, je consens à vous entendre; mais, quoi que vous ayez à révéler, je vous préviens que je ne vous donnerai pas l'absolution, car je ne puis la donner.

— Vous pouvez prier pour moi, vous pouvez me dire d'espérer, n'est-ce pas? C'est tout ce qu'il faut. Laissez-nous seuls, docteur, et vous, mon frère, asseyez-vous auprès de moi et hâtons-nous. Oh! qui m'eût jamais dit que la confession serait un besoin pour moi! Je souffre tant!... Dieu en abuse et se venge bien!... Écoutez-moi, mon frère!

— Pas encore, fit Pascal!

— Pourquoi?

— Parce qu'il se peut que vous ne mouriez pas, monsieur, et alors vous auriez peut-être un jour le regret d'avoir confié à un homme un souvenir qui semble peser lourdement sur vous. Votre conscience, comme la mienne, serait troublée si vous surviviez à cette confession. Je ne la recevrai que lorsque le docteur aura perdu tout espoir, et Dieu merci, nous n'en sommes pas encore là. Calmez-vous, vous avez un peu de délire. Si je reçois votre confession, c'est à votre sang-froid, à votre repentir, et non à l'agitation de votre fièvre que je veux que Dieu la doive.

Reposez-vous une heure ou deux et nous verrons. En ce moment, il vous serait impossible de mettre longtemps de la suite dans vos idées. Prenez un peu de cette potion que l'on vous a préparée; elle vous fera dormir trois ou quatre heures, et à votre réveil, le docteur me dira si franchement vous devez espérer ou non. Courage et patience, monsieur.

En même temps, M. Maréchal versait dans le verre de M. Valery quelques gouttes d'une liqueur rouge dont le flacon était posé sur la table de nuit.

Le malade but avec avidité.

Une sueur brûlante couvrit tout son corps, il lui sembla que son cerveau s'emplissait de plomb, il marmotta quelques paroles, fit signe au médecin et à Pascal de ne pas s'éloigner, et fermant les yeux malgré lui, il s'endormit au bout de dix minutes du plus profond sommeil.

Les deux jeunes gens sortirent de la chambre.

— Est-il en réel danger de mort? demanda Pascal au médecin.

— Il est midi, je vous dirai cela à quatre heures. Maintenant, allons respirer un peu d'air pur. Le délire de cet homme me fait mal, je ne sais pas pourquoi, car j'ai vu mourir bien des gens sans que cela me fît cet effet-là.

Deux heures après, M. Maréchal, accompagné de Pascal, redescendit auprès de M. Valery.

Celui-ci dormait toujours.

Le ravage que la maladie avait fait depuis vingt-quatre heures était inouï; dans la position et dans l'état où il était au moment où le docteur et son compagnon rentrèrent chez lui, on l'eût aisément cru mort.

Les yeux étaient entr'ouverts et vitreux, les joues creuses et mates, et sans des tressaillements fréquents qui agitaient ses mains, il eût eu toute l'apparence d'un cadavre.

— Le plus grand bonheur qui pourrait arriver à cet homme, dit le médecin, ce serait qu'il ne se réveillât point, car il souffrira beaucoup avant de mourir.

— Il mourra donc certainement?

— Oui, fit M. Maréchal en joignant un signe de tête à cette affirmation, pour la faire plus affirmative encore.

— Les jambes sont déjà froides et mortes, continua-t-il en soulevant le drap du lit et en montrant au futur prêtre les jambes décharnées du moribond.

— Quel changement en un jour! s'écria Pascal, et il se remit à contempler ce corps qui, à cette heure, enfermait encore quelque terrible secret, s'il fallait en croire les secousses fébriles qui l'agitaient, même pendant son sommeil, et qui bientôt n'allait plus être qu'une matière inerte, bonne à jeter à la mer.

En ce moment M. Valery se réveilla, et après avoir regardé autour de lui, il rappela péniblement ses souvenirs.

— Ah! vous voilà, messieurs, dit-il, eh bien?

Le docteur, à qui cette question s'adressait, garda le silence et regarda confidentiellement Pascal.

— Je suis à vos ordres, dit celui-ci en s'adressant au malade.

— Ainsi, il n'y a plus d'espoir?

— Qu'en Dieu, fit le médecin.

— Autant dire que tout est fini alors, fit M. Valery.

— Vous doutez de Dieu, monsieur! s'écria Pascal.

— Ah! non, je n'en doute plus, puisque je vais mourir, répliqua M. Valery; ainsi, continua-t-il, dans un moment de fièvre j'ai dit que je me confesserai; eh bien! soit, je me confesserai.

— Il est encore temps, monsieur, de revenir sur cette résolution, fit Pascal, si vous hésitez le moins du monde. Je le préférais même, car j'aurai à demander pardon à Dieu d'avoir reçu cette confession, et, si j'y consens, c'est pour la tranquillité de votre âme.

— Eh bien! asseyez-vous là, mon frère, et vous allez, je vous en réponds, entendre une chose curieuse.

Pascal regarda avec étonnement celui qui lui parlait ainsi.

— Voilà un homme étrange, se dit le docteur en s'éloignant, car il lui semblait que cette confession que le moribond voulait faire par peur quelques heures auparavant, il mettait maintenant de l'orgueil à la faire.

En effet, par un de ces brusques changements qui caractérisaient sa nature, Valery, sûr de mourir, jeta sur ce qui l'entourait, au moment de révéler sa vie, un de ces regards de colère et de défi que l'ange déchu dut jeter sur le Dieu vainqueur, quand il résolut d'accepter la lutte éternelle.

V

Le Mendiant.

Vous avez vu de ces enfants qui, grondés et punis par leur père pour une faute qu'ils avaient niée et qu'ils avaient commise cependant, s'écrier tout à coup en pleurant, en frappant du pied, en montrant les poings quand ils se voyaient dans l'impossibilité d'échapper à la punition :

— Oui, c'est moi qui ai fait cela; oui, oui, et je recommencerai encore! Et quelquefois même, dans leur jeune désespoir, et comme pour se venger de leur père, ils exagéraient la gravité de leur faute.

Eh bien! regardez ce sentiment par le gros verre de la lorgnette morale, et vous verrez que c'était à un sentiment pareil que Valery obéissait maintenant en se confessant; seulement ce sentiment était plus grand de toute la différence qu'il y a de l'enfant à l'homme, du père à Dieu, de la faute au crime, de la punition paternelle à la mort, cette punition ou cette récompense de l'éternité.

— Ah! je vais mourir, disait le passager; ah! il ne va rien rester de moi; ah! ma mort est inévitable, eh bien! je veux qu'on sache ce que j'ai été et ce que je suis.

Cette disposition du malade n'avait pas échappé à Pascal; aussi ne put-il s'empêcher de dire à M. Valery :

— Monsieur, vous ne me paraissez pas être dans l'état où doit être l'homme qui va se confesser; permettez que je me retire. Je vous le répète : la seule chose qui pourra excuser l'action que je commets, c'est le repentir que vous aurez éprouvé, et, dans ce moment, vous paraissez être loin de ce repentir.

— Ce sera à vous, monsieur, de m'éclairer, et de me donner le repentir, si je ne l'ai pas. Où serait le triomphe de votre religion, si elle n'éclairait que des croyants? Je vous l'ai dit tout à l'heure, je suis bien fou de croire au Dieu qui me tue, moi que rien n'a pu même faire chanceler dans ma vie. C'est plus qu'une confession que je vous fais, c'est une étude que je vous livre, étude qui ne peut que vous être utile dans la mission que vous accomplissez, car elle vous révèlera des mystères étranges du cœur humain; sachez-moi gré au contraire de ne pas mettre d'hypocrisie dans cette révélation : j'aurais pu faire des signes de croix et joindre les mains de façon à vous tromper, à quoi bon? De la franchise au repentir, il n'y a pas loin.

D'ailleurs cette confession ne regarde pas que moi, et quand vous l'aurez entendue, vous aurez des innocents à réhabiliter à votre retour en France, car j'ai fait du mal à des gens innocents qui en souffrent encore.

— Parlez, monsieur, parlez.

— Ah! mon frère, continua le moribond dans un des repos que lui laissait sa fièvre morale, quand vous avez pris la résolution d'entrer au service de Dieu, vous n'avez vu dans l'exercice du ministère auquel vous vous dévouiez que la joie de conférer directement avec le Seigneur, et que le plaisir tout chrétien d'enseigner la vérité aux hommes; vous n'avez pas prévu que votre mission vous ferait assister à d'effroyables spectacles et vous forcerait à de hideuses anatomies. Votre nature est douce et frêle, votre âme est née pour le bien, je l'ai vu tout de suite, êtes-vous sûr de ne pas vous enfuir épouvanté, la première fois que vous vous pencherez sur cet abîme qu'on appelle les

passions humaines et dont vous allez devenir le confesseur et le confident?

Vous venez de visiter une nature éclatante qui parle sans cesse de Dieu, et, enivré de ses rayons, de ses chants et de ses parfums, vous avez promis à ce Dieu, qui se manifestait ainsi à vous, de lui consacrer votre avenir et de vous donner tout entier à sa loi; mais votre mission a deux faces, l'une rayonnante, parce que le ciel seul l'éclaire, l'autre sombre et ténébreuse, parce qu'elle est tournée vers les hommes, c'est-à-dire vers le vice, vers le crime, vers le doute. La force que vous puisez dans votre foi vous suffira-t-elle; et, voyant Dieu si grand et l'homme si vil, n'éprouverez-vous pas le besoin de la solitude et du désert?

Peut-être cette connaissance du cœur humain vous dégoûtera-t-elle à ce point, que vous ne pourrez la supporter, comme certains médecins ont été forcés de renoncer à leur art parce qu'ils se trouvaient mal devant les cadavres infects qu'il leur fallait ouvrir.

— Vous vous trompez, mon frère, répondit Félicien d'une voix douce, j'ai pesé dans ma conscience, depuis longtemps, les nécessités auxquelles je vais être soumis, et je ne reculerai pas.

Quand je serai contraint d'entendre un de ces terribles mystères dont vous parlez, et que la confession révèle, je n'y verrai que le sentiment qui dicte cette confession, le repentir, et je prierai Dieu pour celui qui se repentira. Le Christ, en établissant la confession de l'homme au prêtre, c'est-à-dire à son semblable, a institué une loi sublime à laquelle les arguments de la religion réformée ont en vain essayé de porter atteinte.

L'homme qui a commis un crime, et qui, comme les protestants, peut, à l'heure de sa mort, ne s'en confesser qu'à Dieu, ne triomphe pas autant de lui que le chrétien qui s'humilie devant un autre homme, organe de la Divinité, et qui a reçu d'elle le droit d'absoudre avec l'ordre

d'oublier. Rien de plus beau, mon frère, continua Pascal en s'exaltant, que cette mission de guérison morale que le Seigneur confie à ses ministres.

Croyez-moi, l'homme qui ne se confesse qu'à Dieu ne se confesse pas aussi complétement et avec autant de résultat que l'homme qui se confesse à Dieu et au prêtre. Il passe une transaction tacite avec sa conscience, il n'est pas sauvé, il n'est même pas guéri.

— Vous avez peut-être raison, monsieur, et je crois qu'en effet ce doit être une consolation de se confesser quand on a la foi; mais il doit y avoir des crimes que Dieu ne pardonne pas.

— Il les pardonne tous, mon frère, quand on s'en humilie avec sincérité, quand on se repent sérieusement; si votre conscience est chargée, je vous en prie, mon frère, je vous en supplie, faites vos efforts pour mourir chrétiennement, et, au nom de notre Dieu, je vous promets le repos éternel de votre âme.

M. Valery regarda, avec un sourire moitié railleur, moitié envieux, cet homme dont la conviction était si franche et la foi si pure, et sans mettre de transition entre ce qu'il venait d'entendre et ce qu'il venait de dire, comme si son esprit irrésolu n'eût déjà plus osé douter, mais n'eût pas encore consenti à croire, il dit brusquement :

— Il y a trente ans, le curé d'un petit village nommé Lafou fut assassiné ainsi que sa servante. Le neveu de cet homme fut accusé du crime, condamné et exécuté. L'accusé était innocent.

— Oh ! l'horrible fatalité ! murmura Pascal.

— N'est-ce pas ? reprit M. Valery, c'est effroyable à penser !

— Vous avez appris, depuis son exécution, l'innocence de ce malheureux ?

— Je la savais à cette époque.

— Vous la saviez ! s'écria Félicien presque épouvanté.

— Oui.

— Et vous ne vous êtes pas écrié : Cet homme est innocent !

— Je ne le pouvais pas.

— Vous ne le pouviez pas ! Quelle raison peut avoir un homme de laisser mourir un innocent ?

— Quand il est lui-même le coupable, et que pour sauver l'innocent il faut qu'il se perde !

— Il doit le faire !

— Oui, mais il ne le fait pas, et s'il a tort comme chrétien, il a raison comme homme. La vie éternelle est une belle chose, mais elle est moins certaine que la vie de ce monde.

— Monsieur ! fit Pascal en se levant et en se reculant malgré lui.

— Je vous l'avais bien dit, que certaines choses vous feraient horreur.

— Continuez, monsieur, continuez.

M. Valery reprit :

— J'assistai aux débats, j'entendis l'arrêt, je vis l'exécution.

Félicien pâlit.

— Et je revins de ce spectacle, ajouta Valery, avec le mépris de Dieu, en me disant que décidément la justice divine ne valait pas mieux que la justice humaine.

— Ce n'était pas assez pour vous, mon frère, de laisser s'accomplir un pareil malheur, vous blasphémiez encore !

— Écoutez, mon frère, écoutez :

Il y a vingt-cinq ans, un enfant en haillons courait sur la route de Nîmes, les pieds nus, dans la poussière quand il faisait beau, dans la boue quand il faisait mauvais. Cet enfant, qui vivait d'aumônes, qui venait il ne savait d'où, qui n'avait jamais connu ni son père ni sa mère, qui couchait sur la route l'été, sous un mauvais hangar d'auberge l'hiver, qui répondait par hasard au nom de Joseph, comme il eût répondu à n'importe quel autre nom, puisqu'il n'en avait pas à lui, cet enfant, c'était moi. Une nature étrange

naissait en moi, et je le sentais. Le mal était ma seule distraction, et cela dès mon plus jeune âge. L'esprit de destruction était inné en moi.

Ajoutez à cela une remarquable intelligence, une force morale bien au-dessus de mon âge et du genre de vie que je menais.

Je volais, mais si habilement et si effrontément à la fois, qu'on ne put jamais me surprendre en flagrant délit de vol. Ceux qui me donnaient l'hospitalité, qui me nourrissaient, qui prenaient pitié de moi, étaient les victimes que je préférais.

Quand je ne pouvais rien leur prendre, j'essayais de leur faire du tort d'une autre façon. Si j'étais dans une ferme, je tuais quelque poule ou quelque lapin dont je jetais le corps dans le puits. Si un domestique me faisait coucher dans une maison particulière, je détériorais les arbres ou les voitures, je faisais mal aux chevaux, et, à défaut de cela, j'abîmais un mur ; je faisais enfin un dégât quelconque, comme s'il eût été dans ma mission de laisser de moi une trace néfaste partout où je passais.

Je n'avais cependant pas de haine contre la société ; ce n'était pas l'abandon où m'avaient laissé mes parents, ce n'était pas la misère qui me faisaient mauvais. Je serais né fils d'un roi que j'eusse été méchant comme je l'étais. C'était un résultat de mon organisation et non des événements. Les hommes me paraissaient plutôt bêtes que méchants. Je sentais dans mon jeune esprit de quoi tromper le monde entier, et je devais naturellement mépriser des êtres incapables de lutter avec un enfant.

Cependant je compris bien vite qu'il fallait utiliser cette intelligence dont j'étais doué, exercer sur une plus grande échelle les étranges qualités qui se trouvaient en moi, et donner enfin un but éclatant à ma vie obscure. Je cherchai le moyen d'abord d'arriver à tout, et le meilleur me parut être l'hypocrisie.

Je fis des choses incroyables pour mon âge.

Comme je vous l'ai dit, je mendiais ; mais, au lieu de dépenser l'argent que je récoltais à jouer avec mes camarades de mendicité, je le gardais précieusement. J'avais fait au pied d'un arbre un trou ignoré de tous, et j'enfouissais chaque soir dans ce trou ma récolte de ma journée. Il m'est arrivé de rester des nuits entières la main dans ce trou, à faire sonner les sous qu'il renfermait, comme un riche avare fait sonner des pièces d'or ; l'amour de l'argent était en moi, et j'avais hâte d'acquérir beaucoup, convaincu que j'étais qu'avec mon intelligence et de l'argent je briserais tous les obstacles qui se trouveraient devant mon ambition, vers quelque but que cette ambition se portât.

Quelquefois aussi je m'en allais jusqu'à la ville, et quand je voyais un mendiant vieux au coin d'une rue ou à la porte d'une église, j'attendais le moment où je pouvais être entendu de plusieurs personnes, et tirant quelques sous de ma poche, je les lui donnais en lui disant :

— Tenez, mon brave homme, nous sommes pauvres tous les deux ; mais vous êtes vieux et je suis jeune ; vous ne pouvez plus marcher et j'ai de bonnes jambes : voici ce que j'ai gagné hier, je n'ai besoin que de ce que je gagnerai demain.

Le mendiant me remerciait quelquefois en pleurant ; je surprenais des larmes d'attendrissement dans les yeux de ceux ou de celles qui m'écoutaient, et je m'enfuyais, comme pour me soustraire aux félicitations des témoins de cette scène, et en me disant :

— Quel bonheur qu'il soit si facile de tromper les hommes !

Comme vous le voyez, mon frère, il n'eût guère été possible de trouver une plus infâme créature que moi.

J'avais huit ans.

Mais un sentiment bizarre, et qui me rendait réellement malheureux, s'était peu à peu emparé de moi. C'était la conscience de mon infériorité vis-à-vis de l'être qui

avait fait la nature dont j'étais entouré, et auquel on a donné la dénomination de Dieu, ce mot qui sert à désigner une puissance inconnue. Quand tous les soirs je voyais le soleil s'éteindre à l'horizon, la nuit descendre et le ciel s'illuminer d'étoiles, je prenais en haine cette régularité quotidienne contre laquelle je ne pouvais rien.

Il m'est arrivé, dans mon ignorante haine pour tout ce qui était au-dessus de moi et que je ne pouvais pas expliquer, de passer toute une nuit à regarder une étoile, avec l'espérance que mon regard la ferait tomber ou l'éteindrait. Puis, quand après avoir passé des heures ainsi, je voyais l'horizon blanchir, le soleil reparaître et l'étoile s'effacer dans une brume lumineuse, je montrais le poing à ce ciel et je jurais de me venger.

Seulement, comme ce que je voulais atteindre était loin de moi, je me dis que si on peut tromper les hommes par l'hypocrisie, on ne peut tromper Dieu que par la patience. Je calculai que je pouvais vivre soixante ans, et je me mis à croire qu'en soixante ans je pourrais arriver à détruire cette harmonie universelle.

Mon imagination était tellement pervertie et tellement ardente, que, comme vous le voyez, elle était déjà entrée d'un pas dans la folie.

Un soir, dans une auberge où l'on m'avait accueilli, un homme vint loger, qui se rendait à la foire de Beaucaire, avec un grand instrument. Cet instrument était un télescope.

La nuit était superbe. Pour amuser l'aubergiste et sa femme, il tira son télescope de son étui; il l'appuya sur un pied à triple branche, et il leur fit voir la lune et les étoiles. Je fus admis à ce spectacle.

Quand je m'aperçus que ces points lumineux, qui me paraissaient gros comme des têtes d'épingles quand je ne les voyais qu'avec mes yeux, étaient des mondes quelquefois plus grands que la terre; quand j'entendis cet homme expliquer cela tant bien que mal, je poussai un cri d'é-

tonnement, et je lui demandai qui avait fait ce qu'il nous montrait là.

— Dieu ! me dit-il en me tapant sur la joue.

— Dieu !... murmurai-je ! Toujours Dieu ! et je sentis ma jalousie redoubler contre cet être qui a semé des mondes dans l'immensité comme le laboureur sème des grains dans les sillons.

La nuit même, je trouvai une destination à l'argent que j'avais ramassé. Je voulus apprendre la vérité sur ce que je voyais, et demander à la science la révélation de ces effrayants mystères. J'allai à mon trésor. Je comptai ce qu'il contenait. En pièces d'un sou, en liards et en pièces blanches, il renfermait cinq cents francs. Je pris cette somme et je partis pour Nîmes.

Quand j'y fus, je demandai quelle était la meilleure institution de jeunes gens; on m'indiqua une grande maison ceinte de murs, et d'où, quand j'en approchai, j'entendis sortir mille cris joyeux.

La volonté qu'il y avait en moi est une chose merveilleuse. Si j'avais pu l'appliquer au bien, je serais maintenant un des plus grands hommes du monde.

Je me rendis à la pension qu'on m'avait indiquée, et je demandai, toujours muni de mon sac, à parler au chef de l'établissement.

Le portier voulut d'abord me mettre à la porte, mais j'insistai tellement, que vaincu par mon entêtement, il alla prévenir le directeur, lequel me reçut.

— Monsieur, lui dis-je alors, je suis un mendiant, je n'ai ni père ni mère, mais je veux un jour être bon à quelque chose. Depuis que je mendie, je n'ai pas dépensé un sou pour moi. La charité m'a nourri, logé, habillé comme je suis là. Les quelques sous que j'ai dépensés, je les ai donnés à de plus pauvres que moi; j'ai ainsi économisé cinq cents francs. On m'a dit que votre cœur est excellent et que votre institution est la meilleure de Nîmes; je viens donc tout bonnement vous dire : Prenez mes cinq

cents francs, gardez-moi chez vous tout le temps que cette somme donne le droit d'y rester, et faites-moi apprendre, pendant ce temps, tout ce que je pourrai apprendre, surtout l'histoire des étoiles et du ciel. Le temps expiré, renvoyez-moi, je bénirai votre nom et je serai sûr de l'avenir.

Le calcul que je faisais intérieurement me réussit à merveille. Le chef de l'institution me regarda avec étonnement, avec admiration même. Il alla jusqu'à s'émouvoir, et je vis des larmes poindre à ses yeux.

— C'est très-bien, mon enfant, ce que vous faites là, me dit-il. Je vais garder vos cinq cents francs, mais pour vous les remettre quand vous quitterez ma maison, et vous ne quitterez ma maison que lorsque vous saurez tout ce que vous devez savoir.

— Imbécile! murmurai-je, et je me jetai aux genoux du directeur pour le remercier de ce qu'il faisait pour moi.

Le lendemain, il n'était question dans la ville que de mon histoire, et, à partir de ce jour, je reçus de mes nouveaux camarades le surnom du *mendiant*.

Ce fut alors que je pus me rendre compte de la mauvaise nature du cœur de l'homme, et combien on a raison de le haïr, sans même le connaître, et de le mépriser quand on le connaît.

Aux yeux de tous, n'est-ce pas que ce que j'avais fait devait être considéré comme une belle chose? Un enfant de dix ans, un mendiant, sans famille, sans principes, sans autres habitudes que les mauvaises habitudes de la misère et de l'abandon, qui parvient à réunir une somme de cinq cents francs, qui applique cette somme à acquérir de l'instruction, et à tenter de s'élever au-dessus de la position où la fatalité l'a fait naître, est évidemment un enfant digne d'éloges, ou tout au moins de sympathie. Il fallait être moi pour savoir ce que cachait le fond de cette belle action.

Je méritais donc, sinon l'amitié, du moins l'estime des enfants au milieu desquels je me trouvais, puisque aucun

d'eux n'avait assez d'intelligence pour lire la vérité dans mon âme. Ils étaient tous riches, tous heureux, tous fiers de leur fortune et de leur naissance, depuis l'enfant noble jusqu'au fils du commerçant; ils pouvaient donc, sans se faire de tort, accepter comme camarade ce pauvre petit qui, à leurs yeux, ne commettait pas d'autre crime que de venir demander des moyens d'existence à cette instruction qui devait être pour eux un jour une superfluité.

Eh bien! je ne trouvai pas une main à serrer dans la mienne. Je ne pus me mêler à aucun jeu. Ils me regardèrent du haut en bas, me baptisèrent : *le mendiant*, et tout fut dit. Mon teint hâlé, mes mains noircies par la poussière et les intempéries, mes pieds durcis par les cailloux sur lesquels je marchais sans souliers depuis neuf ans, les dégoûtèrent, et ils me laissèrent dans un coin.

— Tant mieux! m'écriai-je, en voyant ce qui se passait, et je montrai le poing à tous ces enfants qui plus tard seraient des hommes dont je pourrais me venger. Je me jetai dans l'étude, et ma vengeance commença, car, au bout d'un mois, je savais lire et écrire couramment, faire les quatre premières règles des mathématiques, et, dans la classe où l'on m'avait mis, nul n'était de force à lutter avec moi.

Cette supériorité si vite acquise ne fit qu'ajouter l'envie à la haine de tous ces petits êtres contre moi. De méprisants qu'ils avaient été d'abord, ils devinrent agressifs; ce ne fut plus assez pour eux de me détester, ils m'attaquèrent, et, sans que je leur eusse rien fait, deux ou trois d'entre eux me battirent.

Mon premier mouvement fut d'en étrangler un, car j'étais remarquablement fort pour mon âge; mais je parvins à me contenir; et avec cet air doux et résigné que je savais si bien prendre, et qui plus tard m'a si bien servi, j'allai trouver le directeur, et je lui racontai ce qui venait d'avoir lieu.

J'ajoutai, toujours du même ton, que si je devais être

un objet de discorde parmi ses élèves, je demandais à rentrer dans ma vie passée, ne voulant pas reconnaître par le mal le bien qu'on me faisait.

Le soir, ceux qui m'avaient battu étaient punis.

Le maître de cette pension était un honnête homme dans toute l'acception du terme, et j'étais moi-même une nature si vicieuse et si corrompue, que, plus j'étais forcé de l'estimer, plus je le haïssais; le bien qu'il semait sur moi poussait en mauvaises pensées contre lui.

Je devenais un savant, mon orgueil s'augmenta, et quand j'eus surpris quelques-uns des secrets de la nature, je me crus en état de commencer mon duel avec Dieu. Il n'avait rien fait pour moi, et tout ce que je pouvais être, moi seul devais en être l'auteur.

— Ah! Dieu a fait le monde! ah! il lit au fond des cœurs et voit ce qui s'y passe, me disais-je, ah! rien n'arrive que par sa volonté; eh bien! qu'il lise dans mon cœur, et qu'il m'empêche d'arriver où je voudrai, je l'en défie!

Les joies âcres que me donnait cette lutte sont impossibles à décrire. Chaque affront que l'on me faisait et qui glissait sur moi comme une goutte d'eau sur du marbre, chaque mensonge que je faisais, sous un masque d'innocence et qui surprenait la bonne foi des gens qui devaient se croire mes supérieurs en tout, me grandissaient à mes yeux et me donnaient hâte d'arriver au temps de ma vie où je pourrais mettre en jeu sur un plus grand théâtre toutes les ressources de ma perversité.

Vous devez comprendre, mon frère, quel puissant levier ce devait être dans l'avenir pour un homme, que cette théorie qui grandissait tous les jours en lui, et de laquelle il résultait que pourvu qu'on sache le cacher, on peut avoir les plus mauvaises pensées du monde et être estimé comme une âme honnête et un cœur loyal. De là, à se dire qu'on peut commettre tous les crimes, pourvu que l'on ait l'habileté de ne pas se laisser prendre, il n'y avait pas loin.

Cependant j'eus en même temps une grande joie et une grande déception. Ce qu'on m'apprenait ne suffisait plus à mon ardent désir de connaître, et je voulus étendre par moi-même les limites de mon instruction. Le monde physique me devenait trop étroit, à moi qui voulais opérer sur le monde moral.

Notre chef d'institution avait une belle bibliothèque, et souvent j'y avais regardé avec curiosité les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Comme je passais tout mon temps à lire, je demandai à notre instituteur, qui était fier de mes progrès et sûr de moi, la permission de venir prendre de temps en temps un livre pour me distraire. Il y consentit, ne se doutant pas que le premier que je lirais serait justement le dernier qu'il eût voulu que je lusse.

Je profitai, pour user de sa permission, d'un moment où il était sorti, et je m'emparai du livre de Jean-Jacques.

Quand je vis cette froide anatomie que l'écrivain a faite sur lui-même, quand je pus suivre de l'œil le scalpel moral qui décousait le cœur humain et le mettait à nu aux yeux de tous, quand je reconnus dans ce grand criminel, que l'aveu écrit de ses turpitudes a immortalisé, les mêmes impressions qu'en moi, je fus fier de la ressemblance, je m'abreuvai de cette traduction de moi-même, faite avant moi, et je me baignai pour ainsi dire dans cette poésie du mal.

Mais, d'un autre côté, moi, qui me croyais un être extraordinaire, moi qui me croyais destiné à contre-balancer Dieu, car l'orgueil est infini ; moi, qui espérais que personne n'avait jamais été aussi méchant que moi, je fus épouvanté, je fus anéanti en m'apercevant qu'un autre homme l'avait été et avait joint à cette infernale nature le talent de lui donner de l'attrait et de paraître aussi grand, plus grand peut-être sur son échafaudage de vices, que le plus grand homme de bien sur le piédestal de la vertu.

Je sentis en moi un côté impuissant, car je compris que

jamais je ne serais publiquement à la hauteur de cet homme. Ce fut la première douleur réelle de ma vie.

J'avais treize ans alors.

VI

Anatomie morale.

Si Jean-Jacques n'avait pas écrit ses *Confessions*, ou que je ne les eusse pas lues, je sens en moi que j'aurais été tourmenté toute ma vie du désir d'écrire un livre du même genre, et de me faire, aux yeux de la postérité, un manteau brodé de mes vices et de ma corruption.

J'ignore si vous avez lu les *Confessions*, mon frère, mais c'est bien à la fois le plus beau et le plus infâme livre qui soit tombé de l'orgueil d'un homme.

Si j'étais roi de France, je ferais déterrer celui qui l'a écrit, je ferais brûler ses restes par la main du bourreau, je ferais jeter ses cendres au vent, et j'essayerais de faire croire au monde entier que Jean-Jacques n'a jamais existé.

Et remarquez, mon frère, que celui qui vous dit cela est un homme qui est sûr d'avoir été plus méchant que celui dont il parle; car, malgré la peine que Rousseau a prise de se présenter toujours sous son aspect le plus défavorable, il était meilleur que moi, et à mesure qu'il s'éloignait des hommes, il se rapprochait de Dieu, tandis que je m'éloignais en même temps des uns et de l'autre.

Je me consolai cependant de cette lecture, en me promettant d'être, dans le mal, plus grand à mes yeux seuls que Jean-Jacques ne l'avait été aux yeux de tous.

Je ne voulus pas me donner d'autre confident que moi-même, et je tressaillis d'aise en songeant à l'ironie intérieure dont j'accueillerais les actions des hommes qui me croiraient leur ami ou leur obligé, et à la réputation d'honnête homme que je laisserais en mourant, quoique je

poussasse le besoin de négation presque jusqu'à nier la mort.

Je devins donc pour moi-même une étude curieuse et je la fis consciencieusement. Jusqu'à dix-huit ans je ne vis pas poindre en moi le germe d'un bon sentiment. Les rêves de la jeunesse, les illusions de l'amour me restèrent inconnus, et cependant j'étais heureux, puisque mon bonheur consistait à me mettre au-dessus des passions routinières des autres et à ne pas me laisser tromper comme eux par les impressions communes aux gens de mon âge.

Tout me réussissait dans une proportion toujours ascendante.

J'étais mauvais et l'on me croyait bon, athée et l'on me croyait religieux; enfin, ma réputation d'honneur, de courage, de loyauté, de délicatesse était établie à ce point, que je pouvais commettre un crime, avec la certitude qu'on n'oserait même pas m'accuser, et que l'on douterait encore, si l'on me surprenait le commettant.

Pour être encore plus sûr de moi, pour empêcher mon âme d'être vaincue par un bon sentiment ou par une impression inconnue; pour briser à l'avance tous les obstacles qui pourraient s'opposer à l'exécution d'un projet quel qu'il fût, le jour où j'aurais pris la résolution de l'accomplir, je soumis mes sens à des épreuves incroyables.

Je recherchai, sous le masque du dévouement, et pour m'endurcir à tout, les spectacles que les plus courageux évitent, que les plus insensibles fuient. La mort surtout était pleine d'attraits pour moi.

J'allais dans les hôpitaux; je voyais mourir des malheureux au milieu des cris de désespoir de leurs femmes et de leurs enfants, et j'avais la double force de ne rien ressentir en moi-même et de pleurer comme si ce spectacle m'eût fait souffrir. Puis je me promettais cette étude de suivre dans la vie ceux qui y restaient, après avoir été au moment de se tuer sur le cadavre des parents ou des amis perdus, et il ne se passa jamais deux mois sans que je visse

passer, joyeux ou indifférents, ceux-là que j'avais vus en proie à la plus grande douleur.

Pas une exécution n'avait lieu à dix lieues à la ronde que je n'y assistasse; et quand la tête du condamné avait roulé dans le panier, quand tout le monde, satisfait du spectacle, se retirait, moi, je m'approchais de la machine, et, sous l'honorable prétexte de prier sur un malheureux que tout le monde abandonnait, et d'accompagner jusqu'au cimetière un cadavre méprisé, j'obtenais la permission de voir la tête et de me repaître des hideuses grimaces de la mort survenue au milieu de l'élan unanime de la vie, et quand toutes les facultés sont réunies pour conserver longtemps encore l'existence à celui qui va mourir.

Aucune sensation n'était capable de m'émouvoir; rien de ce qui arrivait aux autres ne pouvait me faire pleurer, rien de ce qui ne me regardait pas ne pouvait faire battre mon cœur.

Il s'agissait donc, pour que la victoire fût complète, que je devinsse insensible à ce qui me serait personnel. C'était facile.

Je n'avais jamais rien aimé, aussi ne m'occupai-je que de vaincre la matière, ce corps stupide, cette enveloppe ridicule, qui tremble au moindre danger et se fatigue à la moindre lutte.

Je triomphai du sommeil. Je pouvais passer huit ou dix nuits de suite; je pouvais ne me nourrir que de pain et d'eau, sans rien perdre de mon énergie; l'hiver, je me jetai à l'eau deux ou trois fois pour sauver des gens qui se noyaient; mais en réalité pour voir si, le cas échéant, je pourrais sans danger supporter dix degrés de froid dans l'eau. Je sauvai les gens et l'on me donna des médailles d'honneur pour ces hauts faits. Chose étrange! je faisais le bien pour m'habituer au mal!

Comme vous le pensez bien, mon frère, j'étais sorti de pension, et quoique je fusse convaincu que l'argent est le

moyen de tout, j'en étais sorti sans vouloir reprendre les cinq cents francs que mon maître m'avait gardés.

— Non, lui avais-je dit, conservez cette somme, monsieur, non pas pour vous payer du service immense que vous m'avez rendu, mais pour subvenir aux frais de l'éducation de quelque pauvre enfant qui aura besoin de savoir lire et écrire, et qui ne possédera rien.

Ce nouveau trait de grandeur d'âme et de générosité me fit l'objet de l'admiration universelle.

On vint me proposer des places, mais je répondis que je voulais rester indépendant, et chacun admira ce caractère en se promettant de m'aider malgré moi, s'il en était besoin.

Je ne fus plus préoccupé que d'un désir, celui de faire fortune.

J'avoue que cette ambition était la seule dont je n'eusse pu triompher dans aucun cas. J'avais l'amour de l'or, je voulais en avoir beaucoup, parce que, à mon avis, la fortune était ce point d'appui que cherchait Archimède, et avec lequel on peut soulever le monde. Je voulais être riche pour voir encore mieux les misères des hommes et les injustices de Dieu.

J'avais mendié. Je voulais voir à mon tour les autres me tendre la main, pouvoir leur refuser le pain qu'ils me demanderaient, et dire à Dieu :

« Tu ne peux pas faire pour eux ce que je ferais, moi, » et, si je le veux, tous ces gens-là mourront de faim. »

Vous voyez que je ne me démentais pas un instant, et que je ne déviais pas une fois de la route que je m'étais imposée.

Je louai une chambre, en annonçant au propriétaire que je n'avais pas d'argent pour le payer, mais que j'en gagnerais un jour, et qu'il pouvait avoir confiance en moi; j'achetai des meubles par le même procédé, et je me mis à l'œuvre.

Toutes les nuits on voyait briller ma fenêtre comme une

étoile, car je travaillais jusqu'à deux ou trois heures du matin, et ceux qui passaient disaient, en montrant mes vitres éclairées :

— Voilà le mendiant qui travaille, car le surnom que m'avaient donné mes camarades m'était resté.

Ces nuits je les passais à écrire des livres pieux, destinés à la jeunesse, et que je vendais à très bas prix, mais qui me servaient à vivre.

J'étais, par-dessus le marché, adoré des curés et des prêtres, qui voulaient absolument me faire entrer dans les familles dont ils étaient les amis, pour que je fisse l'éducation des enfants, convaincus qu'ils étaient qu'on ne pouvait trouver un professeur plus instruit, ni un directeur plus pieux.

Voilà à quoi leur servait la lumière dont ils se disaient éclairés.

Je me rappelle qu'un jour, m'étant trouvé dans une voiture publique avec un prêtre et un gros marchand de rubans, tout imbu de Voltaire, ce marchand, d'assez mauvais goût, entama avec le prêtre une discussion sur la religion, et quoi que pût répondre celui-ci, il fut vaincu dans cette discussion par les raisonnements du marchand absurde. Alors je me mêlai à la conversation, et moi, moi qui ne croyais à Dieu que pour l'attaquer, je me mis du côté du prêtre, et je battis le voltairien sans qu'il trouvât une réponse à me faire.

Dix minutes après, si l'on avait voulu, j'aurais soutenu la thèse contraire avec le même succès.

Comment pouvais-je croire à ce Dieu qui, disait-on, m'avait donné l'intelligence que j'avais, et qui me laissait ainsi abuser contre lui de cette intelligence; le prouver quand je le voulais, et le nier quand c'était mon plaisir?

C'était donc justement là où les autres ont raison de puiser leur foi, que moi je puisais la négation et l'athéisme.

VII

Monsieur Raynal.

Cependant, je m'aperçus bientôt que j'avais tellement rétréci les moyens autour de moi, que tant que je resterais à Nîmes je ne pourrais y faire fortune, et mon esprit, s'enhardissant dans le mal, me conseillait de plus grands exploits que ces hypocrisies intérieures qui ne servaient qu'à amuser mon orgueil.

Sur ces entrefaites, je fis connaissance du curé de Lafou.

C'était un saint homme; et dans certaines conversations que j'eus avec lui, je distinguai bien vite un esprit éclairé, arrivé à la foi, comme vous, par le raisonnement; car j'ai retrouvé dans votre conversation les mêmes principes et presque les mêmes mots que dans la sienne. Je pris cet homme en haine; naturellement c'était un véritable homme de bien, et je le reconnaissais plus fort que moi.

Je ne cherchai plus qu'une occasion de lui faire du mal et de le faire douter, si cela était possible.

Je m'habituai tellement à cette idée, que les combinaisons les plus étranges se présentèrent à mon esprit infernal, et peu à peu, pour ne rien perdre de ma mauvaise action, je me dis que je la ferais me rapporter quelque chose par-dessus le marché. Il me sembla que depuis le temps que je provoquais la Providence, il ne s'était pas encore offert de plus belle occasion de lutter avec elle corps à corps.

Je choisis M. Raynal comme terrain où le combat aurait lieu : et dans une nuit fiévreuse où cette pensée veillait avec moi, je me rappelle avoir dit à Dieu, comme si Dieu eût été à côté de moi et eût pu me répondre :

— Voici un homme de bien qui vous aime et que vous bénissez, qui répand partout l'amour de vous et le respect de votre nom. Eh bien! moi, une des plus infimes créa-

tures de ce monde, je tuerai cet homme et j'échapperai à votre justice comme à celle des hommes; et l'argent qu'il amasse pour les pauvres, j'en ferai la base de ma fortune, et je serai riche, heureux, estimé, et j'aurai peut-être encore la joie de vous voir laisser condamner et mourir un innocent à ma place.

Il faut vous dire, mon frère, que j'avais vingt-deux ou vingt-trois ans à cette époque, et que les passions étranges qui de mon esprit avaient envahi mon cœur, n'avaient, comme je vous l'ai dit, accordé aucune place aux passions qui d'ordinaire dominent ou tout au moins occupent les gens jeunes et vigoureux. Les femmes étaient pour moi des êtres nuls, inutiles, ce qui revenait à peu près au même.

Je ne voulais être faible devant personne, et l'amour est une preuve de faiblesse qu'on donne à un être plus faible que soi.

Je refoulais donc avec toute mon énergie ces aspirations soudaines à l'aide desquelles je me disais que Dieu espérait me vaincre, je réglais avec moi-même la question de mes sens, et lorsque j'avais recouvré toute la lucidité de mon esprit et toute l'énergie de mon être, je me trouvais plus grand encore et je m'estimais davantage.

Cependant la nature, et je le comprends maintenant, a voulu qu'à l'âge que j'avais, l'homme dépensât la surabondance de sa force par tous les moyens qu'elle a mis à sa disposition, depuis le plaisir jusqu'au travail; et lorsqu'au lieu de s'abandonner à cette loi de la nature, l'homme concentre sur un seul point toutes les facultés qui doivent se mouvoir simultanément en lui vers des buts différents, l'idée unique dont il s'occupe acquiert bientôt des proportions effroyables, et fait monter sa passion dominante jusqu'aux dernières limites de l'exaltation, jusqu'aux premières limites de la folie. Si l'on est bon, on peut dans ce cas devenir un saint, si l'on est un homme ordinaire, on doit devenir fou; si l'on est mauvais comme moi, il faut devenir criminel.

Mon besoin de destruction devint une idée fixe dans mon esprit, et qui y grandit à faire éclater mon cerveau.

La haine me donnait les mêmes transports que l'amour, et la nuit, éveillé ou endormi, je rugissais à la pensée du meurtre comme un moine tourmenté de passions et de pensées de plaisir.

Je goûtais une féroce volupté à me figurer ce vieillard mort, et à voir, en imagination, couler son sang.

Quand je le quittais, après un entretien où j'avais gagné ses sympathies par mon adhésion à tous ses principes, où je l'avais édifié par la pureté de mes sentiments, je m'en revenais, insultant à ce Dieu qui ne permettait pas à ce pieux vieillard de voir clair sur mon compte, et de me chasser comme un misérable.

Je dois vous dire que je croyais ne pas craindre la mort; je l'acceptais résolûment dans le cas où je tomberais vaincu dans la lutte que j'allais commencer contre toute une société, mais je me promettais bien aussi, si j'en sortais vainqueur, d'user largement de ma victoire et de ne plus poser de bornes à mon ambition.

Vous allez voir quelle impitoyable hardiesse je déployai dans l'accomplissement de ce crime, qui a tant agité la ville où il fut jugé.

Oh! je faisais bien les choses, et dans la partie que je jouais je rendais des points à la Providence.

Un soir je partis pour Lafou, après m'être fait le serment que le lendemain M. Raynal aurait cessé de vivre, et que j'aurais dans ma poche et son argent particulier et les aumônes qu'il recueillait, et jusqu'aux économies de sa servante.

J'avais déjà en tête le projet du voyage que j'ai accompli, et je voyais dans cet argent la source première de la fortune que j'ai faite.

J'aurais pu, me direz-vous, si vous étiez homme à faire une pareille réflexion, j'aurais pu, pour tant faire que de tuer un homme, en tuer un plus riche, et m'emparer de

plus d'argent. C'est vrai ; mais, comme j'ai essayé de vous le faire comprendre, ce n'était pas tant en moi l'espoir du gain qui dominait, espoir qui n'eût fait de moi qu'un obscur voleur, que ce besoin de me prouver que j'avais raison de nier la justice divine, et de me montrer à moi-même que cet être devant lequel on se prosterne, est méchant pour les gens de bien, et bon pour les méchants, et que par conséquent il n'existe pas, ou que, s'il existe, il est un être malfaisant.

Oh ! quand la philosophie et l'orgueil entrent dans l'esprit de l'homme, ils peuvent aller et le pousser loin.

Je ne voulais pas tuer un homme ordinaire, car ma haine ne s'adressait qu'aux êtres intelligents et capables de se défendre. La preuve est que je ne me rappelle pas avoir frappé un enfant, ni battu un chien, ni coupé une fleur. L'idée ne m'en venait même pas.

Tout ce qui ne pouvait m'opposer de résistance n'existait pas pour moi.

Je partis donc pour Lafou.

J'étais maître de moi ; j'étais sûr que mon sang-froid ne m'abandonnerait pas et que ma main ne tremblerait pas.

Ceci se passait au mois d'avril 1825.

J'arrivai chez M. Raynal. Je sonnai. Toinette, sa servante, vint m'ouvrir.

Il pouvait être neuf heures du soir. Je lui demandai si M. Raynal était seul, elle me raconta qu'il était au salon avec trois personnes et un neveu qui était venu le voir ce soir-là pour la première fois de sa vie, et qui était le fils d'un frère qu'il n'avait pas vu depuis vingt-deux ans, histoire que je connaissais dans tous ses détails, car M. Raynal me l'avait racontée souvent.

Toinette ajouta que ce jeune homme coucherait dans la maison, et ne tarderait même pas à prendre du repos, car il était très-fatigué. C'était un obstacle, mais aussi une espérance de plus : au lieu d'une victime, j'en avais trois, et trois bien et dûment innocentes.

Toinette insista pour que j'entrasse; je m'y refusai, prétextant que je ne voulais pas troubler, par ma présence, une scène de famille, et ajoutant que, d'ailleurs, je verrais M. Raynal le lendemain, mon intention étant de coucher à Lafou dans l'auberge voisine.

Je m'y rendis, en effet; je soupai tranquillement, et à onze heures du soir, quand tout le monde dormit, je quittai ma chambre.

Comme j'en sortais, je rencontrai la maîtresse de la maison, qui avait été retenue dans sa cuisine par des soins de ménage, et qui montait se coucher plus tard que de coutume.

— Où allez-vous donc? me dit-elle.

— Je n'ai pas encore envie de dormir, lui répondis-je, je vais me promener sur la route, au clair de la lune.

— Bonne promenade! fit-elle; et elle disparut.

Rien de ma part n'étonnait cette femme dans la maison de laquelle j'avais couché plusieurs fois, et qui ne m'avait jamais vu vivre comme tout le monde.

Je me dirigeai vers la route en chantant, et le bruit de ma chanson, qui troublait le silence de la nuit, dut arriver jusqu'aux oreilles de mon hôtesse.

La lune, que j'apercevais derrière l'aqueduc, était magnifique et jetait une clarté égale à celle du plus beau jour. De larges rayons blancs passaient à travers les arcades du pont, et venaient éclairer jusqu'aux moindres détails du paysage.

Un autre que moi eût reculé, car j'avais à redouter non-seulement qu'on me vît, mais encore qu'on vît mon ombre trois fois plus grande que moi.

Cela ne fit que m'enhardir.

Je connaissais admirablement les êtres de la maison du curé.

J'entrai dans le cimetière toujours ouvert et contigu au presbytère; je montai sur une tombe adossée au mur et je me trouvai en un instant sur le toit de la maison.

Je pénétrai par la fenêtre du grenier et je descendis tranquillement à la cuisine, où j'allumai une lampe.

VIII

Le Crime.

M. Valery s'arrêta un instant pour s'assurer de l'effet qu'il produisait sur Pascal. Pascal priait.

— La lampe allumée, reprit le moribond, je m'acheminai vers la chambre qu'on avait donnée au neveu de M. Raynal.

C'était un beau jeune homme, ce Jean Raynal, à la figure franche, à l'air calme, et qui reposait dans sa conscience.

Il dormait profondément. C'était tout ce qu'il me fallait.

J'approchai de son lit, tenant ma lampe d'une main et mon couteau de l'autre. Au moindre mouvement qu'il eût fait, je l'eusse tué.

J'eus beau mettre la lumière aussi près que possible de ses yeux, il ne se réveilla pas.

La maison était à moi.

Je montai alors dans la chambre de Toinette. Je n'eus pas besoin d'arme pour la tuer. Je lui saisis le cou d'une main et je serrai vigoureusement pendant dix minutes environ.

La tranquillité avec laquelle j'assistais à cette mort que je donnais moi-même est une chose indescriptible.

Au bout de dix minutes, Toinette était morte sans pousser un cri, sans faire un mouvement.

Je passai de là dans la chambre de M. Raynal.

Lui aussi, il dormait comme un juste.

Je m'arrêtai quelques instants à le considérer, et déposant ma lampe sur une table, je tirai mon couteau, couteau que je n'avais même pas pris la peine d'apporter, et que j'avais trouvé dans la cuisine.

Il me sembla qu'en assassinant ce juste j'allais assassiner l'humanité tout entière, et je lui portai dans la poitrine un coup à tuer trois hommes, en même temps que je lui fermais la bouche pour l'empêcher de crier.

Il était fort cependant, et il se débattit. Alors je le pris dans mes bras pour qu'il ne fît point de bruit en roulant sur le parquet, et lui labourant le visage et la poitrine à coups de couteau, je l'achevai ainsi.

Pas une goutte de sang n'avait sauté sur moi.

J'allai au secrétaire, je pris un sac contenant douze cents francs; puis, dans un tiroir à secret, que j'avais vu M. Raynal ouvrir souvent, car il était loin de se défier de moi, je pris encore trois mille francs en or : ses épargnes personnelles, que nul ne lui connaissait.

Je refermai le secrétaire; je m'assurai que le curé était bien mort, et, reprenant ma lampe, je redescendis, froid et impassible comme une statue.

Je rentrai dans la chambre du neveu; il dormait toujours.

Je crus alors entendre un bruit extrêmement faible et que je ne pouvais définir; ce bruit semblait sortir du lit de Jean. Je me penchai dessus, et je vis des gouttes de sang qui tombaient du plafond sur les habits de celui qui dormait.

Le plafond était lézardé, et comme le cadavre de l'oncle gisait au-dessus du lit du neveu, le sang filtrait à travers les fissures du plafond.

— Voilà le véritable criminel, me dis-je en voyant ces preuves sanglantes qui rougissaient les vêtements de cet homme endormi et souriant dans son sommeil.

J'allai remettre la lampe dans la cuisine, et, chargé de mon butin, je sortis de la maison comme j'y étais entré.

Le premier bruit que j'entendis quand je fus dehors fut un rossignol qui chantait.

La lune était toujours sereine.

Je repris le chemin qui conduisait à l'auberge, en ac-

compagnant ma marche de la chanson que je chantais quelques instants auparavant. Tout cela s'était si vite accompli que mon hôtesse ne dormait point encore et que, m'entendant rentrer elle me cria :

— Déjà de retour ?

— Oui, lui répondis-je, l'air m'a fait du bien et j'ai envie de dormir; mais faites-moi réveiller demain de bonne heure, parce que je veux voir M. Raynal avant de partir.

Je m'endormis après avoir tranquillement déposé sur ma table le sac de douze cents francs qui, dans le cas où je serais arrêté, devait être la preuve de mon crime. Comme vous le voyez, mon frère, je faisais bien les choses.

A huit heures on me réveilla; je m'habillai et je me rendis chez M. Raynal. J'eus beau frapper, on ne m'ouvrit pas, naturellement. J'allai faire part de mon inquiétude au garde champêtre, l'autorité du pays, et j'étais là quand on enfonça la porte et quand on trouva les deux cadavres.

Ce que j'avais prévu arriva. Jean Raynal fut arrêté, jugé, condamné, exécuté. Les preuves surgirent contre lui avec une effroyable profusion.

J'ai voulu suivre toutes les péripéties de ce drame, et j'ai visité l'accusé dans sa prison. Je lui ai donné des encouragements. Je lui ai conseillé d'avouer la vérité. Il a béni mon nom et m'a remercié.

Pendant deux mois encore, je restai à Nîmes; puis j'allai à Marseille avec des lettres de recommandation, et je trouvai moyen de me faire transporter pour rien à Madagascar, où j'arrivai, possesseur de cinq mille deux cents francs que j'avais volés à M. Raynal, et auxquels je n'avais pas encore touché.

Je partis pour Madagascar, comme je vous l'ai dit, me jurant qu'à trente ans j'aurais fait une fortune qui pourrait m'ouvrir toutes les voies, quel que fût le but où je tendisse.

Mes idées commençaient à se modifier. En philosophie, j'étais arrivé où je voulais. Je ne pouvais pousser plus loin l'investigation des choses et le mépris des hommes ; je ne vis plus dans la vie que la jouissance des plaisirs matériels, et dans les êtres que des instruments à mes plaisirs.

Je restai six ans à Madagascar, et je possède un million.

Je n'ai pas besoin de vous dire par quels trafics j'acquis cette fortune. Hommes et choses, je vendis de tout.

Je revenais donc riche, prêt à m'abandonner sans frein à toutes les passions que j'avais repoussées jusqu'alors comme dangereuses, et auxquelles je pouvais me livrer maintenant sans craindre qu'elles détruisissent rien en moi; je me disais : A moi l'amour des femmes! à moi la conscience des hommes! à moi le monde, enfin, si je le veux! quand j'ai été pris de cette fièvre dont je vais mourir.

Dieu m'attendait sans doute à cet angle de ma vie, et j'avoue que j'ai plus souffert moralement à l'idée de mourir au milieu de ma fortune acquise, et sans en avoir joui, que je n'eusse souffert si j'étais mort sur l'échafaud comme l'assassin de M. Raynal.

— Bien joué! me suis-je écrié en regardant le ciel, quand je me suis vu malade d'une maladie mortelle et en essayant encore de railler Dieu ; mais les souffrances physiques sont devenues telles, que je me suis avoué vaincu, et que j'ai supplié le médecin de me sauver. Il ne le peut pas.

Dieu est donc le plus fort! Je serai beau joueur. Hâtez-vous, mon frère, de me dire comment je pourrai apaiser ce Dieu que j'ai tant offensé et réparer, autant que cela sera possible, le mal que j'ai fait.

Le malade, épuisé de fatigue, vaincu par la douleur, laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

IX

La Réparation.

Qu'on nous permette une comparaison, la seule qui puisse analyser l'état de cet homme en ce moment.

Il était entré dans sa confession comme un fanfaron entre dans un souterrain obscur dont l'orifice est encore éclairé par le jour. Il porte la tête haute, il rit, il chante pour convaincre ceux qui le voient, qu'il est brave, et qu'il traversera ce danger sans peur.

Bientôt cependant son chant et son rire cessent, car le jour diminue et le danger commence. Puis, quand il doit se baisser; quand, à chaque instant, il se heurte les genoux ou se déchire le visage, quand, pour faire un pas, il est forcé de trouer l'ombre épaisse avec ses deux mains; quand il lui faut ramper comme une couleuvre; quand rien ne lui arrive plus de la vie extérieure; quand l'air lui manque; quand son courage n'a plus d'autre spectateur que lui-même, alors un frisson glacial s'empare de lui et l'étreint comme un linceul de plomb; il s'arrête, il ouvre des yeux effarés, et, pris de la terreur de mourir ainsi, loin du jour et loin des hommes, il pousse des cris et prie Dieu de le sauver. Il se retourne, et le cœur haletant, s'ensanglantant le visage, se meurtrissant les membres, il marche, il se glisse, il rampe jusqu'à ce qu'il arrive à ce rayon de jour qui l'a accompagné quelque temps, qui est pour lui la vie; et dès qu'il le revoit, il tombe à genoux, et, avouant qu'il a eu peur, il montre, pour s'en excuser, le sang de ses blessures et les meurtrissures de son corps.

Il en était de même moralement pour M. Valery.

Tant que son orgueil avait pu éclairer le commencement de sa confession, il l'avait faite hardiment, et pour donner à celui qui la recevait le spectacle de sa force et

de sa lutte avec Dieu; mais lorsqu'il avait vu que Pascal n'applaudissait pas à cette volonté du mal dont il était le confident; quand il s'était retrouvé seul et sans appui dans le souvenir de son passé fangeux; quand il avait senti que l'air véritable lui manquait dans cette atmosphère de crimes et d'iniquités; alors, lui aussi, il avait eu peur, il avait regardé autour de lui avec effroi, et, ne voyant plus l'antre de sa vie éclairé que d'un rayon, le repentir, il s'était à tout hasard cramponné à ce rayon comme un homme qui se noie, à la branche qu'on lui tend, et il avait dit à Pascal, pour son âme, ce qu'il avait dit à M. Maréchal, pour son corps : Sauvez-moi!

Félicien, qui avait entendu toute cette histoire, dans l'attitude d'un homme forcé de regarder les profondeurs d'un précipice plein de reptiles et de méphytiques émanations; Félicien, qui, tout en ne perdant pas un mot de cet étrange récit de l'orgueil humain, avait pu suivre cependant la gradation du sentiment qui y avait présidé, et qui devait mener le moribond, sinon au repentir, du moins à la crainte morale de la mort; Félicien, disons-nous, quand Valery se fut tu, regarda quelques instants ce malheureux sans lui répondre, mais avec des yeux plus éloquents que la bouche :

— Eh bien! mon frère, demanda le malade, vous ne me dites rien.

— Je vous ai dit, monsieur, répondit Pascal, que je ne pouvais vous donner l'absolution.

— Oui; mais vous pouvez m'aider à mourir.

— Ainsi vous avez peur de la mort?

— Oui; mais non comme tout à l'heure. Je n'ai plus peur de la mort physique, de l'anéantissement de mon corps et de la destruction de mes sens humains, j'ai peur que, de l'autre côté de la tombe, il y ait quelque chose.

— Il y a Dieu, monsieur, Dieu qui punit et qui récompense.

— Voyons, mon frère, est-il un moyen d'apaiser ce

Dieu? demanda le moribond d'une voix affaiblie et avec le regard d'un homme que le délire va reprendre; car, chez cette nature indomptable, le repentir ne pouvait être que le résultat de l'affaiblissement des facultés.

— Oui, il y a un moyen.

— Lequel? dites-le vite, mon frère.

— C'est de profiter du peu de temps qui vous reste à vivre pour rendre à la mémoire de celui que vous avez perdu, et à sa famille, l'honneur que vous leur avez enlevé. Il faut écrire le récit du crime que vous avez commis, en détailler les circonstances, puis vous signerez cette déclaration, vous me la remettrez, et, une fois de retour en France, quand j'aurai été ordonné prêtre, je réhabiliterai Jean Raynal. A cette condition, Dieu, j'en suis sûr, consentira à être clément pour vous.

— Donnez-moi de l'encre, du papier et une plume, fit le malade, et, d'une main fiévreuse, il écrivit :

« Aujourd'hui, 20 septembre 1833, au moment de rendre mon âme à Dieu, touché de repentir, je déclare être l'assassin de Valentin Raynal, curé de Lafou, et de sa servante, Toinette Belami, crime pour lequel un innocent, Jean Raynal, a péri sur l'échafaud.

» Je fais cette déclaration et je la signe avant de détailler toutes les circonstances qui doivent l'appuyer aux yeux des juges, afin que si la mort me surprenait pendant que j'écris les faits principaux, — ma culpabilité et l'innocence de Jean Raynal fussent connues, et que la mémoire de ma victime pût être réhabilitée.

» A bord du *Nicolas*.

» Joseph Valery (de Nîmes), surnommé *le Mendiant*. »

— Est-ce bien ainsi, mon frère? demanda le moribond à Pascal, en lui passant le papier qu'il venait de signer.

— Oui, mon frère, et puisse le sentiment qui vous guide être un sincère repentir!

— Maintenant je vais détailler le crime, n'est-ce pas?

— Oui, et pendant ce temps, je prierai pour vous.

Valery reprit la plume et se mit à écrire le récit de l'assassinat aussi clairement que possible, en le signant encore de son nom de Joseph et du nom de Valery qu'il avait pris à Madagascar.

Quand Pascal eut lu ce récit :

— Mourez en paix, mon frère, dit-il au malade, je vous promets le pardon de Dieu.

— Eh bien! promettez-moi de consentir à ce que je vais vous demander.

— Je vous le promets, monsieur, si ce que vous me demandez est juste.

— Je n'ai pas d'héritiers, mon frère, et j'ai une immense fortune. Voulez-vous me permettre d'en faire don à cette sœur que vous aimez tant, et que je ne connaîtrai jamais, mais qui priera pour moi?

Pascal devint rouge sous cette offre comme sous un affront.

— Ceux qui sont riches et qui meurent sans héritiers, répliqua-t-il, ont les pauvres pour héritiers naturels.

— C'est juste, mon frère, pardonnez-moi la proposition que je vous ai faite, et veuillez vous charger encore d'une mission.

En disant cela, Valery écrivait une donation de toute sa fortune aux pauvres de Nîmes, et donnait l'ordre à son correspondant, M. Morel, qui en était le dépositaire, à Paris, de la remettre aux mains de Félicien Pascal.

A peine si cette donation était lisible, tant était faible la main de celui qui l'écrivait.

— Bien, mon frère! très-bien! fit le jeune homme, en lisant le papier, voilà une partie de votre passé complétement purifiée.

Le malade ferma les yeux sans répondre.

Il sentait la vie se retirer de lui.

Félicien regarda quelques instants ce corps qui avait renfermé une âme si corrompue, et qui n'était déjà plus

qu'une inerte matière, frissonnant sous le souffle glacé de la mort.

Puis, il quitta sans bruit la cabine, pour ne pas réveiller le moribond, à qui Dieu envoyait le sommeil comme première récompense de son premier remords.

Deux heures après on était arrivé au Cap.

— Eh bien! demanda Félicien à M. Maréchal, au moment où celui-ci revenait de voir le malade, qui l'avait fait appeler en se réveillant.

M. Maréchal secoua la tête.

— Il est mort? fit Pascal.

— Pas encore, mais cela ne peut pas tarder. La tête n'y est déjà plus.

— Que vous a-t-il dit?

— Il m'a demandé du vin de Madère.

— Vous lui en avez donné ?

— Je lui en ai donné une bouteille. Il ne vaut même plus la peine qu'on lui refuse quelque chose.

Félicien, qui avait hâte de quitter le vaisseau, où il lui semblait que, depuis cette confession entendue, il respirait mal à l'aise, descendit une dernière fois auprès du mendiant.

— Courage, mon frère, lui dit-il en lui prenant la main.

M. Valery essaya de répondre, mais ses lèvres s'agitèrent convulsivement et il ne put arriver à prononcer une parole.

La bouteille de Madère était vide.

Au contraire de M. Maréchal, nous croyons que le mourant avait toute sa tête, et que, ne pouvant supporter le poids de ses souvenirs, il avait cherché l'oubli dans l'ivresse.

X

Félicien Pascal.

Comme nous l'avons dit, le premier besoin qu'avait éprouvé Félicien en quittant la cabine de Joseph, avait

été de regarder le ciel et d'aspirer le plus d'air pur possible, comme pour chasser l'atmosphère putride dans laquelle il lui avait fallu vivre le temps qu'avait duré cette confession, et pour se convaincre que ce qu'il venait d'entendre n'était qu'une déplorable exception dans les conditions humaines; mais quand il s'était retrouvé seul au Cap, il avait posé sa tête entre ses mains, et il s'était de nouveau penché sur l'abîme que le mourant lui avait montré et dont il avait éclairé les plus sombres profondeurs.

Le doux jeune homme, pris d'un amour immense pour Dieu, amour inspiré par le spectacle des grandes choses de la nature et des vastes solitudes de l'Inde, n'avait vu dans la mission qu'il s'était promise que le malheur à consoler, que le bien à faire, et il n'avait pas prévu qu'au milieu de cette foule d'hommes qui représentent la civilisation, il trouverait de pareils crimes et de pareils vices.

Il retombait donc épouvanté de cette première confession que le hasard lui avait fait connaître, et il en était à se demander s'il aurait la force d'assister souvent à ces effroyables anatomies du cœur.

Mais il s'écria tout à coup, après avoir longtemps réfléchi :

— Plus le devoir est difficile à remplir, plus il est agréable à Dieu qu'on le remplisse.

Cependant il sentait la nécessité de distraire bien vite son esprit de la préoccupation dans laquelle le récit de Joseph l'avait jeté, et, comme après Dieu rien ne pouvait plus occuper son esprit que sa mère et sa sœur, il écrivit à l'une et à l'autre, en n'adressant toutefois sa lettre qu'à l'une des deux, à sa mère :

« C'est aujourd'hui le 20 septembre 1833; nous voilà arrivés au Cap, ma bonne mère, c'est te dire que je suis en route pour te revoir bientôt.

» Le vaisseau qui m'a déposé ici repartira demain, et te portera cette lettre dont notre docteur, un de nos compatriotes, veut bien se charger, tandis que je serai encore loin de toi; mais je m'en console en me disant que c'est

du bonheur de Blanche que je m'occupe ; car cet héritage que je viens recueillir ici, et qui nous appartient à elle et à moi, il est bien entendu que je le lui abandonne, et qu'il lui servira de dot, si, comme je l'espère, grâce à son esprit, à ses bons sentiments et à la beauté dont Dieu lui a fait don, ma chère sœur trouve un honnête homme qui l'aime comme elle mérite d'être aimée, et dont elle devienne la femme.

» Oui, ma bonne mère, ma résolution est bien prise, oui, je veux entrer au service de Dieu.

» Tu essayais, dans la dernière lettre que j'ai reçue de toi, à Bourbon, de m'éloigner de cette pensée. Il te semble que ton amour jaloux me possédera moins.

» Tu te trompes, ma mère. Je serai plus à toi de cette façon que si je prenais ma place dans les carrières enviées des hommes. Dieu, les malheureux, toi et ma sœur, vous serez mes seules amours.

» Tu me disais de réfléchir longtemps avant d'exécuter mon projet. J'ai réfléchi, car tes conseils, je les suis religieusement, j'ai tout pesé dans ma conscience et dans ma raison, et ma résolution n'a point changé.

» Si tu avais vu comme moi, ma mère, la nature que je viens de visiter, si tu avais pu boire la vérité aux sources éternelles des solitudes et des immensités, si tu avais pris Dieu sur le fait au sein de toutes ces splendeurs, tu reviendrais animée de l'esprit qui m'anime, et tu dirais comme moi : Dieu seul est grand, et tu n'aurais plus d'autre ambition que de le servir et de le révéler.

» Ne me disais-tu point aussi, dans ta lettre, chère et bonne mère, que je suis bien jeune encore, que j'ai vécu d'une vie indépendante, et que, comme tous les hommes, je puis être sujet aux passions; qu'alors placé entre elles et mon devoir, je serai peut-être malheureux, et que tu redoutes de me voir souffrir ?

» Il n'y a victoire que là où il y a lutte, ma mère. S'il plaît au Seigneur d'éprouver mon âme et de la tenter, je

lui offrirai avec joie le triomphe que je remporterai sur moi-même, car je lui sacrifierai tout; mais Dieu adoucira mon chemin et me laissera venir tranquillement jusqu'à lui.

» Qu'ai-je à redouter, d'ailleurs? je te le demande. Tu m'aimes, je suis aimé de Blanche, et je vous aime toutes les deux.

» Mon esprit, fortifié par l'étude, par une expérience précoce, par les spectacles magnifiques auxquels j'ai assisté, est parvenu à assigner à chaque chose sa véritable place. Les passions qui agitent les hommes et que tu crains pour moi, me semblent bien mesquines et bien étroites, et c'est parce que je les ai mises avec toutes les autres choses de la vie dans le plateau de la balance, que je sais maintenant combien elles sont légères et de quel faible poids elles peuvent peser dans l'existence d'un homme qui marche les yeux tournés vers la vérité.

» Vois donc, au contraire, mère, quelle douce existence ma résolution te prépare.

» D'abord, je ne te quitterai pas. La petite maison où je suis né, et qui est le nid de tous nos souvenirs heureux, tu continueras à l'habiter, et j'y viendrai souvent.

» Je la vois d'ici, avec ses volets verts, avec ses grands chèvrefeuilles qui courent le long de ses murs blancs, et dont les fleurs éclatent au soleil en gerbes roses. La grille qui la précède cache ses barreaux dans les feuilles, et dérobe aux envieux, s'il y en a, le tableau du bonheur intérieur et des joies familières.

» J'ai ma petite chambre pleine de livres, et je suis là, travaillant et lisant, tandis que ma sœur et toi vous causez, assises dans le jardin.

» Puis Blanche se marie; de beaux et bons enfants blonds naissent autour de moi, et je les aime comme si j'étais leur père. Je prends en main leurs jeunes âmes et je les éclaire dès les premières années; je leur explique le but des choses auxquelles le Seigneur leur permet d'assister.

» Mon beau-frère est un bon et brave homme, qui devient ton second fils, et qui reste auprès de toi, tandis que je vais consoler mes malades, secourir mes pauvres ou instruire mes fidèles, tandis que je vais semer un peu de bien dans l'universelle famille. Puis, comme nous aurons vécu sans reproches, nous mourrons sans effroi, et la mort, ce sommeil éternel, nous viendra douce et tranquille, semblable au sommeil quotidien.

» Depuis longtemps imbus des grands principes de la vie éternelle, nous ne verrons dans cette loi de la nature qu'un bienfait du ciel, que le repos après la fatigue, que la récompense après le travail. Comme nous aurons donné le tableau de notre vie unie et transparente aux enfants qui nous serons venus, nous leur donnerons en dernier exemple le tableau de notre mort calme et souriante, et cet enseignement dernier sera peut-être celui qui leur profitera le plus.

» Nous aurons accompli chacun notre mission, et nous aurons peut-être la joie d'avoir rendu meilleurs ceux qui n'étaient que bons, et bons ceux qui étaient méchants.

» N'en doute pas, ma bonne mère, voilà l'avenir que Dieu nous réserve. En est-il un plus doux? en connais-tu un plus beau?

» Bonne et tendre mère, je te vois d'ici, lisant ma lettre, tandis que Blanche pose sa tête sur ton épaule pour mieux écouter les paroles que je vous envoie à toutes deux; ou si c'est Blanche qui lit, je te vois, suspendant le travail que cette lecture interrompt, essuyer tes yeux aimés pleins de ces larmes que les mères donnent si vite au souvenir de leurs enfants.

» Le soir où cette lettre sera venue te trouver dans ta petite retraite, tu dormiras plus heureuse, n'est-ce pas? Tu la plieras et tu la cacheras dans ton sein, comme un avare cache son trésor, et quand tu seras seule dans ta chambre, couchée entre ta lampe et ton grand christ qui te bénit chaque jour du fond de ton alcôve, tu rouvriras

cette lettre et tu la liras encore, et tu remercieras l'image du Dieu qui a mis des joies si pures dans le cœur de ses créatures.

» Oh! oui, le monde est bon. Oui, il y a encore de bonnes et chastes sensations dans la vie, de bonnes larmes à répandre, de bonnes pensées à avoir. J'ai besoin, malgré moi, de m'en bien convaincre à l'aide de ton souvenir, car aujourd'hui j'ai eu une des plus tristes émotions de ma vie.

» Moi qui t'ai toujours tout confié, je ne puis cependant te confier celle-là. Elle ne m'appartient pas, mais tu t'y trouves mêlée encore, puisque avec Dieu tu m'en consoles.

» Tranquillise-toi cependant, ma bonne mère, il ne m'est arrivé aucun malheur, et je n'en ai point à redouter.

» Que la vie a de phases singulières! C'est aujourd'hui le 20 septembre 1833, j'ai aujourd'hui vingt-quatre ans! Je ne puis m'empêcher de songer à ce qui se passait ce jour-là dans notre petite maison. Je venais de voir la lumière; il y avait donc un être de plus au foyer, petit être qui venait de compléter la trinité de la famille, — le père, la mère et l'enfant.

» Je vais te revoir bientôt et nous serons trois au foyer, et cependant un de ceux qui étaient là est mort, mais un autre est venu et a pris sa place, puisque Blanche est née huit ans après moi, et que notre pauvre père est mort deux ans après sa naissance.

» Quelle admirable chose que cette transmission de la vie, qui fait qu'un être continue à vivre dans d'autres!

» Ainsi mon père est mort, matériellement mort, mais l'âme qu'il avait, nous nous la sommes partagée, Blanche et moi, et il vit en nous. Ce n'est plus le même visage, mais ce sont les mêmes pensées, la même foi, les mêmes sentiments. Il eût eu dix enfants, qu'il eût revécu dix fois sur cette terre, tandis que son âme serait cependant retournée tout entière vers Dieu.

» Oh! ma mère, que la religion qui nous a révélé tous

ces mystères est une belle et grande chose, et que l'on a raison de se dévouer à elle!

» Mon père était bien ému ce jour-là, tu me l'as dit souvent. Il était pâle, et, les yeux fixés sur toi, il attendait, en murmurant une ardente prière, que tu jetasses le cri qui devait annoncer la fin de tes douleurs et le commencement de ma vie. Et j'arrivai dans ce monde, pauvre et chétif, et il me prit dans ses bras, et il s'agenouilla, et tous deux vous vous mîtes à pleurer les larmes de la reconnaissance.

» Voilà que je suis grand aujourd'hui; voilà que cet enfant, qui ne pouvait se remuer, qui était sans regard, sans voix et sans force, a franchi des milliers de lieues, a touché du doigt le bout du monde, a été aussi loin que possible à la rencontre du Seigneur; voilà que son cœur sent, que son intelligence saisit toutes choses; et il en est ainsi de tous les hommes. Que cela est beau! que cela est grand!

» Aujourd'hui, je vois ce que tu as fait, chère mère. Pour l'anniversaire de la naissance de ton fils, cette date que les mères n'oublient jamais, tu es entrée dans ma chambre, et là, tu as pensé à moi.

» Tu as touché toutes les choses qui peuvent me rappeler le plus vite à ton souvenir, et tu as vécu dans ma vie. Tu t'es dit: Où peut-il être à cette heure? et tu t'es mise à regretter cette envie dont j'ai été pris un jour de visiter le monde et de connaître.

» Puis, comme moi, tu t'es rappelé les vingt-quatre années qui se sont écoulées depuis ma naissance, et tu as redescendu dans le passé l'échelle des souvenirs heureux. Admirable chose que cette sympathie qui fait que, séparés par des milliers de lieues, deux êtres qui s'aiment, un frère et une sœur, une mère et un fils, peuvent avoir, le même jour, la même pensée, et communiquer ensemble par les invisibles chaînons du cœur.

» Et tandis que tu remerciais Dieu de m'avoir donné à

toi, je le remerciais de m'avoir fait naître ton fils. De quels soins pieux tu as entouré mon enfance! quelles excellentes choses ton esprit et ton cœur ont semées dans mon cœur et dans mon esprit! Le peu que je puis valoir, c'est à toi que je le dois.

» Laisse-moi donc t'en remercier, bonne et sainte mère.

» Sans doute tu as été visiter aussi la tombe paternelle, car tu donnes la même dévotion à ton époux et à ton enfant, tous deux loin de toi, l'un pour toute la vie, l'autre pour quelques mois encore. Tu as été t'agenouiller sur cette tombe où nous avons déposé un jour celui que nous aimions, et qui était mort en nous souriant.

» Pendant que nous pleurions tous les deux cet amour que Dieu nous reprenait, Blanche, qui n'avait que deux ans alors, et qui ne comprenait rien aux larmes, nous regardait avec ses grands yeux bleus étonnés, et quand nous revînmes du cimetière, nous la trouvâmes jouant dans le jardin. Le Seigneur, dans son éternelle justice, refuse la douleur aux cœurs qui seraient trop faibles pour la supporter; mais le cœur n'y perd pas ses droits cependant, car, lorsque l'enfant a grandi, il a par le souvenir la douleur qu'il n'a pas eue par l'impression.

» Ainsi, quoique Blanche ait à peine vu son père, quoiqu'elle ne puisse se rappeler ses traits, elle ne prononce pas son nom sans que des larmes montent de son cœur à ses yeux. C'est que ce genre de douleur est bien plus dans les souvenirs que la mort de l'être aimé fait renaître dans l'esprit, que dans la mort elle-même, voilà ce qui la fait longue et quelquefois éternelle.

» Quand, nous penchant sur le corps de celui que nous ne reverrons plus, nous nous rappelons que ce regard éteint se fixait jadis avec amour sur nous, que cette bouche nous couvrait de baisers quand nous étions enfant, nous donnait de bons et sages conseils quand nous devenions un homme; que ce cœur qui a cessé de battre

était plein d'affection, d'inquiétudes, de terreurs pour notre avenir, et quand nous voyons toute cette habitude de vie rompue, brisée en une minute, et que les caresses dont nous couvrons le mort ne le font plus sourire, et que nos cris ne peuvent le réveiller, alors, oh! oui, alors nous ressentons une douleur énorme, et nous nous sentons ensevelir sous cette douleur comme sous une montagne.

» C'est à ce moment qu'on entend le bourdonnement des moments heureux dus à celui qu'on pleure, et qui viennent chanter autour de notre tristesse, comme des oiseaux libres autour d'un oiseau prisonnier. On croit que l'on ne se consolera jamais. La vie y paraît insuffisante, et l'on se laisse tomber au fond de sa douleur. Là, on trouve Dieu, car il est au fond de tout, qui vous relève, et vous dit d'espérer encore.

» Comme tu le vois, ma mère, c'est toujours à Dieu que j'arrive, quelque chemin que je prenne.

» Adieu, ma bonne mère.

» Voici une de ces bonnes et longues causeries toutes filiales et toutes chrétiennes, comme ton cœur sait les comprendre, et comme nous en avions si souvent, lorsque assis à côté l'un de l'autre, par un beau soir de printemps ou d'automne, notre doux entretien se colorait des teintes mélancoliques du passé.

» Bientôt, nous reprendrons, je l'espère, cette tranquille habitude pour ne l'abandonner que lorsqu'il plaira au Seigneur de rappeler l'un de nous à lui.

» Embrasse tendrement ma sœur Blanche, et dis-lui bien que ma pensée est pleine de rêves et de vœux pour elle.

» Je voudrais continuer encore cette lettre, mais je tiens à l'aller porter moi-même au débarcadère, et j'ai une assez longue distance à parcourir pour y arriver, car la ville est séparée de la mer par un véritable désert de quatre lieues.

» Ton fils, FÉLICIEN PASCAL. »

Cette lettre terminée, Pascal se sentit heureux. Elle faisait un contraste si frappant avec la confession de Joseph, elle était si bien l'expression d'un cœur qui suit le sentier droit de la vie, que Félicien se reposa dans la lecture de cette lettre écrite par lui, comme le voyageur lassé se repose sous la tente qu'il a dressée lui-même.

— Puis, il la cacheta, y mit l'adresse, et prenant son bâton et son chapeau, il quitta l'hôtel où il était descendu et s'achemina vers la mer, en compagnie de voyageurs qui allaient s'embarquer sur le *Nicolas*.

Comme eux, il monta sur un mulet sans bride et sans étriers, couvert d'un sac de toile grise en guise de selle.

Des nègres, qui marchaient à côté des voyageurs, étaient chargés de conduire leurs montures.

De lourds chariots, chargés de marchandises à exporter, traînés par des bœufs qui se dandinaient sous le joug, complétaient cette caravane, et les conducteurs de ces chariots, la main gauche appuyée sur le dos des bœufs, dormaient tout en marchant.

Au loin, la mer coupait d'une ligne plus foncée l'azur du ciel avec lequel elle fermait l'horizon.

Le *Nicolas* paraissait, à la distance où il se trouvait, gros comme une coquille de noix.

Félicien ne venait pas seulement à bord pour remettre la lettre à M. Maréchal, le docteur, qui s'était chargé de la faire tenir à madame Pascal, il venait aussi pour savoir si Joseph était mort, et comment il était mort.

Enfin, la distance s'effaça peu à peu, on toucha le rivage, et au milieu des mille cris d'un embarquement, Pascal monta dans une des barques qui attendaient au débarcadère.

Une demi-heure après, il était sur le pont du *Nicolas*.

— Mon cher docteur, dit-il à M. Maréchal, vous m'avez promis de remettre une lettre de moi à ma mère?

— Et j'accomplirai avec joie cette promesse.

— Vous verrez une digne et sainte femme, une belle et

charmante jeune fille. Vous ne les connaissez pas encore, mais vous leur direz que vous m'avez connu, et elles vous aimeront tout de suite, d'abord pour cela, puis pour vous-même. Vous les embrasserez comme je vous embrasse, et vous leur annoncerez mon retour.

— Combien de temps resterez-vous au Cap?

— Deux ou trois mois, vous savez ce que sont les héritages et les gens d'affaires. On n'en finit jamais avec eux.

— Comptez sur moi.

— Et maintenant, comment va M. Valery?

— Regardez, répondit le docteur.

Et du doigt il montrait un mousse occupé à coudre un boulet dans un sac.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie qu'on prépare le boulet qu'on va lui attacher aux pieds quand on va le jeter à la mer.

— C'est donc fini?

— Non, car il peut se vanter d'avoir la vie dure comme un chat, cet homme; mais nous n'attendons que son dernier soupir pour nous en débarrasser. Il est impossible qu'il en revienne, et ce serait charité pour lui et pour nous de lui épargner les derniers moments de l'agonie. Ce gaillard-là serait capable d'empester tout le bâtiment. Personne n'ose plus l'approcher. Restez dix minutes avec nous, et vous verrez son enterrement, si l'on peut donner ce nom à cette cérémonie.

— Non, fit Pascal, je ne veux pas voir cela.

— Alors, adieu, mon frère; car cela ne tardera pas.

Les deux hommes s'embrassèrent cordialement.

Pascal, tout rêveur, redescendit dans la barque, après avoir serré la main au capitaine.

La barque s'éloigna rapidement.

Comme elle abordait au rivage, il entendit deux coups de canon.

C'étaient les adieux du *Nicolas*, qui reprenait la mer.

— C'est sans doute fini maintenant pour ce malheu-

reux, murmura Pascal, en adressant une prière au Seigneur pour le repos de l'âme de Joseph. Orgueil de l'homme ! voilà donc où tu vas !

XI

Le Retour.

Comme il l'avait prévu, Pascal resta trois mois au Cap. Il lui fallut ce temps pour recueillir l'héritage qu'il devait rapporter à sa sœur, le parent dont il héritait étant mort sans testament, et ayant laissé des affaires assez embrouillées.

Puis, qu'elles soient claires ou non, les successions ne se recueillent jamais vite. L'argent a un tel attrait, que ceux-là même qui n'en sont que les dépositaires mettent le plus de temps possible à le rendre à ceux à qui il appartient. Il leur semble que tant qu'il est dans leur caisse, il est à eux, et peut-être même nourrissent-ils une secrète espérance de le garder toujours, et de finir par se l'approprier.

La fin de décembre était donc arrivée.

C'était une mauvaise époque pour entreprendre un long voyage par mer; mais Félicien ne songeait qu'au plaisir de revoir sa mère et sa sœur, et d'entrer le plus tôt possible dans la carrière qu'il avait choisie, si l'on peut donner le nom de carrière à une mission apostolique.

Ces trois mois passés au Cap, il les avait employés à compléter ses études en théologie, commencées au séminaire; car, comme on le pense bien, les affaires ne l'occupaient pas toujours, et il n'avait plus qu'à se présenter à l'évêque pour être ordonné prêtre.

Il partit donc, et à la fin du mois d'avril 1834, il toucha la terre de France, en poussant ce cri de joie que pousse tout homme qui revoit le sol natal.

Puis, pour ne rien perdre de ses impressions, pour sa-

vourer plus à l'aise le retour, quoiqu'il eût hâte de revoir sa chère famille, il voulut faire à pied la route qui le séparait d'elle. Il fit partir ses bagages dans une voiture, et lui, son petit sac suspendu à son bâton, il se mit en route, suivant des chemins qu'il ne connaissait pas, mais dans lesquels il lui était indifférent de se perdre, parce qu'ils étaient ceux de son pays. Il faut avoir voyagé longtemps, s'être exilé volontairement, ou l'avoir été, pour comprendre les joies vraiment grandes qu'il y a à fouler la terre paternelle.

La nature se transforme tout à coup et vous sourit comme ne vous a souri aucune nature, si belle qu'elle soit. L'air semble plus léger, la route moins rude, et je mets en fait qu'on se fatigue moins à faire quinze lieues à pied sur le sol aimé, qu'à faire dix lieues dans le plus beau pays du monde, si c'est un pays nouveau.

Pascal marchait donc d'un pas rapide, heureux, jeune, franc, trouvant Dieu à chaque halte de la route, saluant les croix de bois et de pierre qui poétisent les chemins, et sur les marches desquelles s'assoient les glaneuses lassées, ne s'arrêtant que pour prendre un frugal repas ou quelques heures de sommeil, se remettant en route avec l'aube, et aspirant, dans toute leur nouveauté, les douces et pures exhalaisons du printemps.

Les plaines, les collines, les montagnes qu'il avait eu à traverser, s'effaçaient peu à peu derrière lui; il arrivait; mais à mesure qu'il approchait du terme de son voyage, des pressentiments vagues, et que tout homme a subis s'il s'est trouvé dans la même position que Félicien, s'emparaient de son âme.

Quand vous êtes resté longtemps loin des êtres que vous aimez, loin de ceux qui gardent une partie de votre cœur quand vous vous éloignez d'eux; quand le chemin que vous faisiez vous permettait de leur écrire souvent sans qu'ils pussent vous écrire à vous, voyageur rapide que leurs lettres n'eussent pu rejoindre; quand, après plusieurs mois

d'absence, vous reveniez les trouver, n'étiez-vous pas frappé tout à coup de cette idée : que depuis longtemps vous n'aviez pas reçu de leurs nouvelles, que la vie est chose bien fragile et qu'on peut retrouver vides les maisons qu'on a laissées pleines?

Vous vous disiez : Si le hasard allait faire que ma mère fût morte hier et que j'arrivasse juste pour la voir ensevelir! Cela se peut.

Si j'allais voir, tendue de noir, la maison de mon enfance; si j'allais retrouver, autour d'une bière éclairée de cierges, tristes et le front baissé, les amis souriants de ma jeunesse; ou bien si, quand je vais heurter à la porte que j'ai franchie si souvent sans me douter qu'un jour elle pourrait donner passage à un malheur, cette porte allait m'être ouverte par une personne inconnue qui me dirait : Qui demandez-vous? et qui, au nom que je prononcerais en tremblant, répondrait : La personne que vous demandez est morte il y a longtemps! et en fouillant dans mon souvenir je ne pourrais seulement pas me rappeler ce que je faisais le jour où ce malheur me serait arrivé. J'étais gai peut-être! Peut-être je rêvais à l'avenir.

Si j'allais retrouver intactes, et ensevelies sous leur cachet comme elle sous la tombe, les lettres que je lui écrivais de distance en distance pour relayer la douleur de la séparation et rapprocher fictivement le retour! Si enfin là où je comptais trouver un être plein de vie qui m'eût serré dans ses bras avec toute l'énergie de son bonheur, et qui eût versé sur moi les larmes de la joie, j'allais ne trouver qu'un marbre avec un nom, et qu'un corps insensible chez lequel le bruit de mes pas tant espérés ne trouverait plus d'écho! Ce serait horrible!

Puis, ces pressentiments vagues passant bientôt dans votre esprit à l'état de probabilités, car rien n'est plus probable que la mort, vous êtiez prêt à vous arrêter et même à retourner en arrière, le doute vous paraissant mille fois préférable à la certitude; car le doute, c'est un

coin de l'espérance. Vous regardiez alors les choses qui vous entouraient, les arbres, les nuages, l'horizon, avec cet espoir que quelque changement de la nature vous avertirait du changement que vous redoutiez; mais la nature était toujours la même, car elle ne meurt pas, elle, et l'avenir ne trahissait rien de ses secrets.

Vous continuiez donc votre route en discutant avec vous-même, et un grand battement de cœur s'emparait de vous tout à coup. Vous étiez arrivé dans la ville ou dans le village.

Alors vous étudiiez les gens qui passaient. Oh! quelle joie vous ressentiez si le premier visage de connaissance vous souriait!

Vous n'aviez donc rien à craindre, puisqu'on souriait en vous voyant, car les hommes ne peuvent pas être assez méchants pour sourire ainsi à ceux qu'ils savent attendus par une douleur.

Cependant, une superstition toute naturelle vous empêchait de questionner ce premier sourire. Vous aviez son joyeux salut comme otage, et vous ne vouliez apprendre votre bonheur que de ceux qui pouvaient vous le donner tout entier. Vous avanciez alors avec plus de confiance, et reconnaissiez les choses d'autrefois.

De loin, vous aperceviez la maison où vous alliez. Rien n'était changé extérieurement en elle.

Votre émotion devenait si forte, que vous ralentissiez le pas, vous disant : Ils sont là, ils ne se doutent pas que je suis si près d'eux. Ils parlent de moi sans doute, ils se demandent où je suis, ils me croient encore dans le pays d'où je leur ai écrit la dernière fois, et votre esprit se plaisait à composer le tableau que vous alliez avoir sous les yeux en franchissant cette porte aimée.

Enfin vous touchiez le marteau de cette porte, vous frappiez, votre bonne venait vous ouvrir, croyant ouvrir à un étranger, et, vous reconnaissant, elle se mettait à crier : C'est monsieur! c'est monsieur!

Alors il se faisait un grand bruit de chaises, de baisers, de larmes, de questions, et vous voyiez tous vos pressentiments tristes se sauver par la porte ouverte, comme des voleurs qui n'ont pu rien voler.

Un des effets magiques du retour, c'est de faire disparaître en un instant de l'esprit le temps écoulé depuis le départ et les inquiétudes conçues pendant ce temps. Celui qu'on revoit, on croit instantanément l'avoir quitté la veille, et le soir même, il est tellement rentré dans sa vie passée, et l'on est si franchement rentré dans la sienne, qu'on croit ne l'avoir pas quitté du tout.

C'est à ce moment que commence le récit des voyages, des accidents, des dangers courus, dont on peut rire, puisqu'ils sont passés; puis le voyageur questionne à son tour, et demande des nouvelles de ceux qu'il a connus, et qui, lui absent, ont continué le long et difficile voyage de la vie.

Que de destinées changées! Ceux-ci sont partis, ceux-là se sont mariés... quelques-uns sont morts! Un souhait, un souvenir, une larme tombent sur chacun des noms prononcés, et tout est dit.

Le cœur a un côté égoïste qui l'empêche de s'occuper longtemps des autres quand il est complétement heureux, et le retour au milieu de gens aimés est un des bonheurs les plus complets de ce monde.

Pascal éprouvait ce que nous venons de dire.

Si vous l'aviez vu suivre le sentier étroit, bordé de mûriers en fleurs, qui devait le mener à la maison de sa mère, vous auriez deviné dans ce voyageur solitaire l'inquiétude que nous venons d'essayer de décrire.

XII

Blanche.

Le village, placé sur une hauteur, se détacha bientôt sur le ciel, avec le clocher massif de son église, clocher semblable au sommet d'une ruche.

Moncontour est dans une situation charmante. Entouré d'amandiers et d'aubépines, il déroule tout autour de lui des collines soigneusement peignées par le fer de la charrue, et qui, là où elles sont restées vertes, sont animées par de grands bœufs blancs et roux qui les tondent, et qui, lorsque vous passez auprès d'eux, vous regardent avec ces yeux étonnés dont les bœufs ont le privilége.

La maison de madame Pascal était une des plus belles du pays, et elle était bien simple cependant. En arrivant par le chemin que suivait Félicien, c'était la première maison qu'il devait rencontrer, car elle était séparée des autres de la longueur d'un arpent environ.

Le jeune homme l'aperçut bientôt à travers un rideau de peupliers, souriante comme une jeune fille derrière son voile.

Dix minutes après, il s'arrêtait à la grille dont il parlait dans la lettre que nous avons transcrite, et, mettant la main sur son cœur, il sonnait doucement.

Ce fut le jardinier qui vint ouvrir à Pascal.

Le brave homme ne put retenir un cri en reconnaissant son maître.

Félicien lui tendit la main et la lui serra affectueusement.

— Où est ma mère? demanda-t-il.

— Ici, monsieur.

— Et ma sœur?

— Est avec madame, au fond du jardin. Je vais nir ces dames, qui vont être bien heureuses.

— Non, mon ami, restez là. Je veux avoir le plaisir de les prévenir moi-même.

Pascal poussa un bon soupir de joie, remercia mentalement Dieu, et se dirigea vers le fond du jardin qui s'étendait du côté de la campagne et qui était entouré d'un mur peu élevé.

Il aperçut sa mère et sa sœur qui se promenaient bras dessus, bras dessous, et en causant.

Il prit par l'autre bout de l'allée qu'elles suivaient, et s'avançant sur la pointe du pied, il se trouva tout à coup en face d'elles.

Rappelez-vous l'étonnement le plus heureux de votre vie, le plus grand cri de joie que vous ayez poussé, et vous aurez l'étonnement et le cri de madame Pascal.

Ne m'en demandez pas davantage. Il y a des chose qu'on sent et qu'on ne décrit pas.

Blanche ne manifesta pas de la même façon que sa mère le plaisir qu'elle éprouvait à revoir son frère. Elle pâlit en le voyant, et cette pâleur n'échappa point au jeune homme.

— Tu ne m'embrasses pas, toi, Blanche? lui dit-il.

— J'ai été tellement saisie, tellement heureuse en te voyant, répondit-elle d'une voix faible, que j'ai cru que j'allais me trouver mal.

En même temps, la belle enfant mettait la main sur sa poitrine pour contenir les battements de son cœur, et, revenue un peu de son émotion, elle se jetait au cou du voyageur.

A partir de ce moment, Blanche ne quitta plus le bras de son frère et l'accabla de caresses et de touchantes questions.

— Raconte-nous tes voyages, confie-nous tes projets; comment es-tu venu? disait-elle. Pourquoi ne nous as-tu pas averties du jour de ton arrivée?

— Je suis venu à pied, répondit Pascal, et cela, depuis Nantes.

— Alors tu dois être bien fatigué, tu dois avoir besoin de repos?

Et Blanche, sans attendre la réponse de son frère, l'emmenait dans la salle à manger, où sa mère prépara tout de suite le repas du retour, ne voulant pas, dans sa superstition maternelle, abandonner ce soin à des mains étrangères.

Blanche s'assit alors tout près de son frère, et les deux jeunes gens se prirent les mains en souriant.

Félicien ne se lassait pas de la considérer, tant elle était belle. Ces beaux cheveux ondés avec des reflets d'or, cette peau blanche et si fine qu'elle laissait presque voir la vie circulant dans les veines, ces grands yeux bleus, brillants et humides comme une fleur couverte de rosée, ce nez fin aux narines transparentes, cette bouche étroite, pourprée, entr'ouverte comme pour laisser voir les dents plus blanches que les plus blanches perles, ce cou souple et élégant, tout cet ensemble merveilleux qui, le jour où on l'avait baptisée, avait fait donner à la sœur de Pascal le doux nom de Blanche, était pour le jeune homme un spectacle dont il ne se pouvait rassasier.

Par la vie qu'il avait choisie, Blanche était la seule femme que Félicien pût aimer; aussi cet amour fraternel s'augmentait-il un peu des autres amours qui lui étaient interdits, ou plutôt qu'il s'était volontairement fermés. Mais il lui était permis d'admirer ce qui était beau, d'aimer ce qui était bon, et comme Blanche était bonne et belle, il avait tout l'idéal de l'amour dégagé de la matière et de la passion.

Cette affection était si jalouse, si prévenante, si craintive, que, comme on vient de le voir, elle s'effrayait du moindre nuage.

— Blanche, ma sœur adorée, s'écria tout à coup le jeune homme en prenant dans ses mains la tête de la belle enfant, et en posant ses lèvres sur son front, dis-moi que tu es heureuse.

— Oui, je suis heureuse, bien heureuse, mon frère! répondit Blanche avec conviction.

— Alors, maintenant j'ai faim.

Madame Pascal rentrait en ce moment dans la salle, apportant des assiettes pleines.

Son fils se mit à table entre elle et sa sœur.

Les questions recommencèrent.

— Nous reviens-tu pour toujours? demanda la mère.

— Oui, ma bonne mère, et cependant je serai forcé de vous quitter un mois, peut-être.

— Où iras-tu donc?

— Dans le midi de la France.

— Quel est le but de ce voyage?

— Les dernières volontés d'un mourant à accomplir, d'un mourant dont j'ai reçu la confession.

— Tu as reçu la confession?

— Oui, ma mère; et dès demain j'irai voir monseigneur l'évêque de Niort, à qui je me confesserai à mon tour de cette faute, car c'en est une, puisque je n'étais pas encore ordonné quand j'ai reçu cette confession. Mais comme je l'ai recueillie avec la plus grande foi, comme ma résolution de me consacrer à Dieu n'a point changé, comme de cette confession il peut résulter un grand bien pour la religion et pour plusieurs personnes, j'espère que monseigneur l'évêque me la pardonnera.

Mais tranquillise-toi, ma bonne mère, je ne partirai que lorsque je serai prêtre, et cela va prendre encore un peu de temps.

— A mon tour, maintenant. Sais-tu ce que j'ai fait, moi, pendant ton absence?

— Non, ma bonne mère : mais ce que tu as fait est bien fait, j'en suis sûr.

— Je suis allée à Niort.

— Pourquoi?

— Pour voir l'évêque.

— Et tu l'as vu?

— Oui; et je lui ai parlé de toi, et je lui ai montré tes lettres.

— Alors...

— Alors, il m'a dit que je t'envoie à lui aussitôt que tu serais revenu, et il a fait dire à M. le curé qui allait changer de diocèse d'attendre jusqu'à nouvel ordre.. Comprends-tu ce que cela veut dire?

— Oui, je crois comprendre, fit Pascal avec joie, que,

grâce à toi, ma mère, ce sera moi qui remplacerai notre bon curé.

— Justement; ai-je bien fait?

— Tu le demandes!

— Demain, de bonne heure, je me mettrai en route, reprit Félicien.

— Mais, pour cela, il faut que tu sois bien reposé. Blanche, va dire qu'on prépare pour ton frère la chambre qui l'attend depuis si longtemps, et veille toi-même à ce qu'il ne manque rien, car il va dormir un peu, n'est-ce pas, cher enfant?

La mère et le fils s'embrassèrent encore, car c'est là l'éternelle éloquence des mères et des enfants qui se revoient après une longue séparation.

Blanche quitta la salle pour faire ce que madame Pascal venait de lui dire; mais avant d'entrer dans la chambre de son frère, elle entra dans la sienne, et après s'être assurée qu'elle ne pouvait être vue, elle prit un morceau de papier, sur lequel elle écrivit à la hâte et en tremblant quelques mots.

Puis, sans se donner la peine de plier ce papier, elle le froissa dans ses mains et le cacha dans le corsage de sa robe, en attendant sans doute qu'elle pût le faire parvenir à son adresse.

Lorsque ensuite Blanche quitta sa chambre, son émotion était grande, et elle fut forcée de s'appuyer au mur pour ne pas tomber.

Ce qu'elle venait de faire était donc bien mal?

XIII

Le Secret de Blanche.

Quand Blanche eut fait préparer la chambre de son frère, elle redescendit et le lui annonça; puis, pendant qu'il s'y rendait, elle courut au fond du jardin.

Là, elle entr'ouvrit une petite porte qui donnait sur la campagne, et sortant à moitié, elle détacha une pierre mobile du mur extérieur.

Dans la cavité que laissait cette pierre une fois détachée, elle déposa la lettre qu'elle venait d'écrire, replaça la pierre dans l'état où elle était auparavant, rentra dans le jardin, referma la porte et remit la clef dans sa poche, clef qu'elle s'était procurée en cachette de sa mère, qui croyait avoir la seule.

Elle revint ensuite tenir compagnie à madame Pascal, et les deux femmes s'entretinrent des heures entières du bonheur que Dieu leur avait envoyé dans la journée avec le retour de Félicien.

Vers quatre heures du soir, le jeune homme se réveilla, et trouva l'une et l'autre à son chevet.

A peu près au même moment, un homme à cheval s'arrêtait dans la campagne, à côté de la petite porte que Blanche avait ouverte le matin, et sans avoir besoin de quitter les étriers il détachait la pierre qui cachait la lettre, et s'en retournait en lisant ce que cette lettre contenait.

Le cheval était une bête magnifique.

Quant à celui qui le montait, et qui pouvait avoir trente ans, il était beau, d'une beauté de roman, c'est-à-dire qu'il était grand, pâle, sans barbe, avec des yeux d'un bleu de saphir et de beaux cheveux blonds et abondants. Mis, du reste, avec la plus grande élégance, il maniait habilement sa monture.

Quand il eut pris lecture de la lettre de Blanche, lettre qui lui était destinée, il la replia avec soin et l'enferma dans un petit portefeuille, où se trouvaient déjà plusieurs billets de la même écriture; puis, mettant son cheval au grand trot, il arriva bien vite à une charmante maison, tenant du château, entourée d'une soixantaine d'arpents de bois, et bâtie sur une colline, à une lieue environ de la demeure de madame Pascal.

Arrivé à la grille de cette maison, le cavalier jeta la

bride de son cheval aux mains d'un valet d'écurie qui attendait son retour, et passant dans un riche salon, au rez-de-chaussée, il sonna.

— Vous préparerez la berline de voyage pour demain, dit-il au domestique qui parut.

— M. le comte part ?

— Oui.

— A quelle heure M. le comte partira-t-il ?

— A midi.

— Je commanderai les chevaux pour onze heures ?

— Oui.

— Monsieur le comte part seul ?

— Seul.

— Alors deux chevaux suffiront ?

— Parfaitement.

Le domestique se retira.

Le comte passa le reste de la journée à écrire, à se promener, à rêver surtout, car il semblait livré à une pensée grave, et toujours la même.

A dix heures du soir, il monta à cheval et reprit la route qu'il avait suivie le matin.

A cent pas de la petite porte que nous connaissons, il attacha son cheval à un arbre, et fit à pied le chemin qui le séparait du mur confident.

Alors il s'assit sur une borne, et posant ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains, il continua ses longues et soucieuses réflexions.

Qui eût vu cet homme ce soir-là ne se fût pas douté qu'il venait à un rendez-vous d'amour.

Il y avait à peu près une demi-heure qu'il attendait, ou plutôt qu'il était assis là, car il était tellement absorbé qu'il avait peut-être oublié lui-même qu'il attendait quelqu'un, quand la petite porte s'ouvrit.

Blanche passa craintivement la tête par la porte entr'ouverte, et d'une voix douce elle appela :

— Frédéric !

Le jeune homme releva la tête, et un sourire inaccoutumé éclaira son visage à la vue de Blanche.

La nuit était obscure et un peu froide.

— Je suis en retard d'une demi-heure, dit Blanche au comte, pendant qu'il prenait la jeune fille dans ses bras, et la pressait contre son sein, me pardonnez-vous?

— Je vous eusse attendue toute la nuit, Blanche, et sans vous en vouloir de votre absence.

— Que vous êtes bon!

— Non, je vous aime, voilà tout.

Frédéric avait dit : Je vous aime, d'une voix étrange. Un autre n'eût pas dit autrement : Je vous hais.

— Suivez-moi, lui dit Blanche, qui, malgré elle, avait tressailli à l'intonation que son amant avait donnée à ce mot d'amour, mais qui y était sans doute habituée, car en même temps elle prenait la main de Frédéric.

— Où me menez-vous? demanda le comte.

— Au pavillon.

— N'est-ce pas une imprudence? fit-il en hésitant.

— Ne craignez rien, tout le monde dort.

— Même votre frère?

— Surtout mon frère, qui, depuis plusieurs jours, voyage à pied.

Comme je vous l'ai écrit ce matin, je craignais bien de ne pouvoir m'échapper ce soir, Frédéric, dit Blanche à voix basse, et en s'asseyant sur un coussin aux pieds du comte; je tremblais que Félicien ne veillât et ne me gardât auprès de lui. Voyez comme je vous aime, mon ami! Pour vous, je regrette presque le retour de mon frère bien-aimé, qui n'aime que Dieu, ma mère et moi.

— Vous m'aimez donc? fit le comte en regardant la jeune fille et en passant sa main blanche et froide dans les cheveux dorés de la belle enfant.

Ainsi votre frère est revenu? reprit-il, changeant brusquement de conversation.

— Oui.

— Que vous a-t-il dit en revenant?

— Ce qu'un frère dit à sa sœur. Il m'a embrassée; mais comme son retour me faisait craindre de ne plus vous voir aussi souvent que par le passé et que je ne sais pas feindre, je suis devenue triste. Alors il m'a demandé ce que j'avais.

— Et vous lui avez dit?

— Que je n'avais rien. Et cependant, Frédéric, bientôt, n'est-ce pas? je pourrai tout lui avouer.

— Oui, ma Blanche bien-aimée; oui, ton frère saura tout.

— Comme vous dites cela, Frédéric! cette phrase dans votre bouche ressemble presque à une menace.

— Es-tu folle?

— Quel homme étrange vous êtes, et quel mystérieux pouvoir avez-vous donc en vous? Savez-vous bien que, depuis que je vous connais, depuis que vous m'avez dit que vous m'aimiez, ma vie ne m'appartient plus? Votre pensée a pris en moi la place de mon âme. Ah! c'est que vous n'êtes pas un homme comme les autres, car je suis bien sûre que je n'eusse point aimé un homme ordinaire, et je vous aime d'un amour que nulle autre peut-être n'a ressenti avant moi.

Vous souriez, laissez-moi croire que je ne me trompe point, laissez-moi cette consolation de penser que j'ai cédé à une force invincible, et que, quoi que j'eusse fait, je n'eusse pu vous échapper. Nous autres femmes, nous espérons toujours que Dieu aura fait pour nous des émotions inconnues jusqu'alors, et que les raisons que nous nous donnons ont en elles-mêmes l'excuse de notre faute.

Séparé de moi par dix lieues, par cent lieues, par un monde, vous me feriez vivre et agir comme vous le voudriez. Vous n'auriez qu'à étendre la main, je subirais votre volonté.

Quand j'essaye d'exister en dehors du cercle que votre amour a tracé autour de moi, je suis comme une folle, je

me heurte à tout comme une insensée, je chancelle comme un homme ivre, l'air me manque, et, malgré moi, il faut, si je ne veux pas tomber, que je prononce votre nom et que je me rattache à votre souvenir.

Que vous dirai-je de plus, Frédéric? Moi, élevée dans le pieux et saint respect de Dieu, fille d'une mère pure comme la Vierge, d'un père que le Seigneur lui-même devait estimer, sœur d'un homme de bien, s'il en fut, pour vous j'ai tout sacrifié : mon repos, mon avenir, mon honneur. Voulez-vous ma vie? prenez-la. Voulez-vous que je vous suive? voulez-vous que je trompe tout ce qui m'aime, que je me déshonore aux yeux de tous? dites un mot, je suis à vous.

Est-ce de l'amour que je ressens? je l'ignore; mais quoi que cela soit, c'est un sentiment, presque douloureux par moments, toujours plus fort que ma volonté et contre lequel je me brise, car je ne le comprends pas. Enfin contre vous je ne puis rien, pour vous je puis tout, excepté de cesser de vous voir.

XIV

Projets.

Frédéric, la main sur la tête de Blanche, le regard fixé sur elle, écoutait sans émotion extérieure les mots qu'elle lui disait, et qui eussent dû sortir de sa bouche plutôt que de celle de la jeune fille, car c'était sans doute avec les mêmes mots qu'il avait pris sur elle l'empire qu'il exerçait maintenant.

Seulement, ces mots avaient été, dans sa bouche, ce qu'est une épée dans la main d'un grand tireur, et dans la bouche de Blanche, ils étaient ce qu'est une arme dans les mains d'un enfant qui ne peut blesser personne, mais qui peut se blesser lui-même. Autant ils avaient eu de force sur la sœur de Félicien quand elle les avait enten-

dus, autant ils en avaient ou paraissaient en avoir peu sur Frédéric, qui les entendait.

— Et que compte faire votre frère? demanda le jeune homme, après avoir répondu par un sourire à tout ce qu'il venait d'entendre.

— Que vous importe mon frère, Fréderic, quand je vous parle de vous et de moi? Je suis toute au bonheur de vous voir, et quand je vous entretiens de mon amour, qui vous est cher, dites-vous, vous me demandez une chose qui doit vous être bien indifférente, puisque je n'y pense pas, moi, qu'elle devrait préoccuper.

— Cela prouve que je m'intéresse à tout ce qui vous touche, Blanche. Répondez-moi donc.

— Eh bien! fit la jeune fille, Félicien part demain comme je vous l'ai écrit.

— Où va-t-il?

— Il va à Niort, voir monseigneur l'évêque.

— Ensuite?

— Ensuite, il reviendra ici, il recevra les ordres, et remplacera, sans aucun doute, le curé de notre paroisse.

— De sorte qu'il ne vous quittera plus?

— Si. Il doit s'absenter un mois encore.

— Pour aller?

— Dans le midi de la France, je crois.

— Et que va-t-il faire de ce côté?

— Je n'en sais trop rien. Une confession qu'il a reçue, du bien à faire, les dernières volontés d'un mourant à remplir.

— Mais il ne partira pas avant un mois?

— Oh! non.

— En tout cas, s'il voulait partir, Blanche, vous le retiendriez.

— Pourquoi?

— Oublieuse! Avant toutes choses, avant tous ses autres devoirs, ne faudra-t-il pas qu'il nous marie, comme cela est convenu?

Ne vous ai-je pas dit, Blanche, quand vous m'avez annoncé que vous aviez un frère qui se destinait aux ordres, et qui serait prochainement auprès de vous, ne vous ai-je pas dit qu'une fois qu'il serait de retour, vous seriez ma femme, parce que je voulais que ce fût lui qui nous mariât? Je suis superstitieux, et la bénédiction de votre frère, qui est un homme de bien et qui vous aime, portera bonheur à notre amour. N'est-ce pas cela que j'ai promis, n'est-ce pas cela que vous voulez, ma Blanche bien-aimée?

Il faut que votre frère ignore maintenant tout ce qui s'est passé entre nous.

— Il l'ignorera.

— Vous ne le lui direz, Blanche, vous entendez bien, que lorsqu'il aura reçu les ordres.

— Pourquoi ?

— Comment! vous ne comprenez pas, enfant, que notre amour, si vrai qu'il soit, tout vrai qu'il est, est une faute aux yeux du monde, et serait un crime aux yeux de votre frère? Qui sait alors si cet aveu n'empoisonnerait pas les joies de son retour et ne le ferait pas dévier de sa vocation ?

Quoique cette faute soit réparable, la réparation ne pourrait avoir lieu tout de suite ; ce seraient donc plusieurs jours d'inquiétudes et de tourments pour Félicien. Au lieu de cela, Blanche, lui cacher soigneusement l'état de votre âme, c'est le laisser pieusement et sans que rien l'en puisse distraire, se consacrer à Dieu ; et quand il sera prêtre, quand sa mission sera de bénir et de pardonner, nous irons sans crainte à lui, et nous lui dirons : Nous nous aimons depuis longtemps, nous venons vous demander de nous pardonner et de nous unir. Le prêtre absoudra la femme, le frère bénira la sœur, et votre mère elle-même ignorera la vérité.

Notre bonheur passé se fondra dans le bonheur à venir et ne sera connu que de nous, de votre frère et de Dieu.

Me comprenez-vous, Blanche ?

— Vous avez raison, ami, toujours raison.

Il y eut un moment de silence.

— Et maintenant, adieu, reprit Frédéric.

— Vous me quittez déjà ?

— Oui. Il faut éviter tout ce qui pourrait nous trahir. Rappelez-vous que nos relations, surprises en ce moment, pourraient faire le désespoir de votre frère.

— C'est juste. A demain alors.

— Non, Blanche, pas à demain.

— Demain je ne vous verrai pas ! s'écria la jeune fille avec une sorte d'effroi.

— Non.

— Où serez-vous donc ?

— Sur la route de Paris, où il faut que j'aille. Les papiers nécessaires à notre mariage sont là, chère enfant, il vaut mieux que je les recueille tout de suite que d'attendre. De cette façon, nous ne perdrons pas de temps.

— C'est pour cela que vous allez à Paris ?

— Je vous le jure.

— Et vous reviendrez ?

— Dans cinq ou six jours au plus tard.

— Que vais-je devenir pendant ces jours-là ?

— Vous penserez à moi, Blanche.

— Je ne ferai que cela, vous le savez bien.

— Dès que je serai de retour, je vous préviendrai.

— Comment ?

— Par une lettre que je déposerai dans le mur.

— Que vous êtes bon, Frédéric, et que je vous aime !

En prononçant ces paroles, Blanche pleurait ; mais elle se hâta d'essuyer ses yeux.

— Blanche, Blanche, lui dit Frédéric d'une voix un peu grondeuse, si vous voulez que je vous aime toujours, ne pleurez jamais.

— Je ne pleure pas, mon ami, je ris, au contraire, regardez.

Et la jeune fille, en effet, faisant un effort sur elle-

même, riait des lèvres, tandis que de nouvelles larmes perlaient à ses yeux.

Frédéric fit un mouvement d'impatience.

— Ainsi, continua Blanche en réunissant toutes ses forces pour retenir ses larmes et pour sourire, ainsi, vous serez de retour dans six jours ?

— Oui.

— Quel bonheur ! Mais, mon ami, si vos affaires ou vos plaisirs vous retiennent plus longtemps à Paris, ne vous inquiétez pas de moi. Je prierai en vous attendant, et je serai heureuse que vous soyez heureux.

Et la pauvre jeune femme, maîtresse momentanément de son émotion, souriait comme une esclave qui redoute son maître.

— Bien, Blanche, dit Frédéric, que ne trompaient cependant pas ces paroles, mais qui voulait paraître y croire, bien, j'aime à vous voir ainsi, soyez toujours de même; ayez confiance et tout ira bien.

Le comte déposa un dernier baiser sur les lèvres de la jeune fille qui se pendait à son cou, et après avoir éteint la lampe, il ouvrit la porte et disparut dans la campagne.

Blanche, restée seule, s'appuya contre la muraille et fondit en larmes, en murmurant :

— Cette absence est toute naturelle ; d'où vient qu'elle a pour moi l'aspect d'un malheur?

XV

Robert.

Blanche passa une partie de la nuit à errer dans le jardin et à demander à l'air frais de la nuit le calme et le repos qu'elle n'eût pu trouver dans sa chambre ; car elle le sentait bien, le sommeil ne fût point venu à elle.

Quand bien même il n'a encore amené aucun malheur avec lui, l'amour, l'amour mystérieux et qui se cache, une

fois qu'il est entré dans le cœur d'une jeune fille, en chasse tout ce qui n'est pas lui, et prenant violemment ses aises, il s'y promène en conquérant et lui donne d'effroyables secousses.

Où la mènerait cet amour ? Blanche ne le savait pas, elle ne voulait pas le savoir.

Quand, pendant ses heures de solitude, elle réfléchissait et se demandait comment un si grand bouleversement s'était fait dans sa vie, elle ne trouvait rien à se répondre.

Le temps qu'elle avait vécu avant de connaître Frédéric, elle ne se le rappelait pas; puis lorsque, du passé, son esprit passait à l'avenir, quand les sombres probabilités d'un pareil événement se dressaient devant elle, elle fermait les yeux, et c'est alors qu'elle refusait de regarder.

Elle était semblable aux gens endormis qui, poursuivis d'un mauvais rêve, se voient entrer dans une rivière sans savoir nager. Ils prévoient qu'ils vont périr ; mais la main qui les pousse est plus forte que leur volonté d'aller en arrière; l'eau les gagne, et ne sachant à quoi se raccrocher, ils se livrent au courant en étendant les bras et en fermant les yeux.

Un secret pressentiment disait à Blanche qu'au bout de la route qu'elle suivait il y avait un malheur; mais comme Frédéric marchait dans cette route, elle le suivait sans pouvoir songer même à revenir sur ses pas. Comme on l'a vu, elle se demandait souvent à elle-même si ce qu'elle ressentait était réellement de l'amour.

Comment l'eût-elle su, l'innocente enfant, elle qui jusqu'alors avait vécu dans l'heureuse ignorance des passions, elle qui avait l'âme et le visage de la Vierge? Seulement elle était forcée de se dire que ce qu'elle éprouvait était étrange.

Il lui avait semblé, avant qu'elle aimât, que l'amour était une chose douce à l'âme, une sorte de breuvage qui laissait tout à coup le cœur altéré dans un indéfinissable sentiment de bien-être.

Dans ses rêves de jeune fille, elle voyait l'amour souriant, gaiement escorté du sommeil, pieusement accompagné de la prière. Elle l'avait regardé comme une fleur qui s'ouvre tout à coup dans l'âme et la parfume d'aromes divins, comme un oiseau du ciel qui s'enferme volontairement dans le cœur des femmes, ainsi que dans une cage dorée, et qui, là, chante des mélodies inconnues à la terre.

Un homme était venu à elle ; comment ? nous, le saurons bientôt. Dominée par l'étrange puissance de cet homme, poussée par ses propres impressions, elle avait cru à lui, et voilà que, dès le premier jour, elle avait en vain cherché la réalité de son rêve. Le parfum attendu ne s'était point fait sentir, la chanson espérée ne s'était point fait entendre.

Elle avait approché la lèvre de la coupe nouvelle, et il lui avait semblé, au lieu d'un breuvage doux et pur, boire une liqueur de feu. Ses yeux s'étaient obscurcis sous l'impression d'une âcre volupté ; son esprit, son âme, sa vie avaient disparu pour elle pendant quelques instants dans un monde qui n'était ni le ciel ni la terre, ni la veille ni le sommeil, ni le rêve ni la réalité.

Puis, quand elle était sortie de cet état, elle avait reculé épouvantée, car elle avait compris qu'elle ne s'appartenait plus et qu'elle avait un maître.

Cependant ne croyez pas que cette épouvante fût un remords. Plus l'âme qui se livre est pure, plus elle met de temps à se repentir.

Quand le cœur des femmes est sincère, innocent, virginal, il se revêt d'une telle poésie en se livrant, qu'avant de pouvoir être occupé par le remords il faut qu'il ait laissé couler au dehors la source pure de ses illusions, et cela prend bien des jours, car la pure liqueur des illusions ne tombe de l'âme que goutte à goutte.

Il n'y a que les cœurs usés qui se repentent vite, car eux seuls savent comme la peine suit de près la faute.

Néanmoins, quand Blanche vit qu'en une minute elle avait élevé une barrière infranchissable entre sa vie passée et sa vie à venir ; quand elle s'aperçut qu'il était inutile qu'elle regardât derrière elle, et qu'il lui serait peut-être douloureux de regarder en avant, il fallut bien qu'elle se renfermât tout entière dans cette minute qui transformait sa vie, et qu'elle s'enveloppât dans son amour, comme un voyageur, perdu dans une nuit froide et obscure, s'enveloppe des pieds à la tête dans le seul manteau qu'il ait.

— C'est ma destinée, s'était-elle dit, de suivre cet homme : suivons-le ; et elle s'était jetée à corps perdu dans cette obéissance fatale.

Ce qui prouve que Blanche était prête à tout, à souffrir, à se tuer, à se perdre pour le comte, si tel était son bon plaisir, c'est que, quoiqu'il lui eût souvent répété qu'elle serait sa femme, elle ne lui avait jamais demandé l'exécution de sa promesse et ne lui en avait jamais reparlé la première.

Frédéric pouvait l'abandonner quand il voudrait, elle en mourrait peut-être ; mais elle avait prévu ce genre de mort.

Ce n'était donc point de l'amour qu'elle ressentait pour cet homme, car jamais le cœur amoureux ne prévoit un pareil dénoûment.

L'amour, comme toutes les passions chastes, croit à l'éternité. Il veut bien admettre qu'il a eu un commencement, mais il est toujours convaincu qu'il n'aura pas de fin.

Et maintenant, si nous voulions descendre plus avant dans l'âme de Blanche, nous y découvririons bien autre chose encore, un sentiment inouï duquel elle s'efforce de détourner les yeux, mais qui l'attire par fois malgré elle, car les profondeurs de l'âme ont leur puissance attractive et vertigineuse comme les profondeurs physiques.

Nous verrions que lorsque par hasard elle songeait à

cette promesse de mariage, elle y songeait presque avec effroi. Elle sentait si bien que l'âme de son amant n'était pas la sœur naturelle de la sienne, qu'elle redoutait presque de se river trop fortement et trop éternellement à elle. Il y avait des moments où elle préférait les conséquences fatales aux possibilités promises de sa faute.

Était-ce donc là de l'amour?

Cependant ce mariage, c'était l'honneur, c'était une grande position, car Frédéric était noble comme il était beau. Mais, nous le répétons, pour les cœurs comme Blanche, toutes ces considérations du monde, tous ces préjugés sont d'un poids bien léger dans la balance de leurs sentiments.

Une partie des réflexions que nous faisons ici, Blanche les faisait dans le jardin de sa mère, pendant la nuit qui suivit l'entretien qu'elle venait d'avoir avec Frédéric, et elle essayait de les nouer les unes aux autres pour en tirer un raisonnement et s'en faire un appui.

Mais c'était impossible. Blanche, comme presque toutes les femmes, sentait et n'analysait pas. Si elle eût pu se rendre compte tout à fait de la vérité, elle fût tombée aveuglée, car la vérité, c'est le soleil : on la sent, mais on ne la regarde pas.

Le premier rayon de l'aube surprit Blanche rêvant encore dans une allée du jardin.

Alors, elle se rappela par hasard que son frère partait de bonne heure et elle voulut prendre un peu de repos.

Elle remonta dans sa chambre, sans que personne dans la maison se doutât qu'elle l'avait quittée, car madame Pascal aurait cru possibles les plus grandes invraisemblances avant de soupçonner à sa fille d'autres pensées que des pensées de prière et d'amour filial.

Brisée de corps et d'esprit, Blanche se coucha et s'endormit.

A dix heures du matin elle dormait encore.

Le sommeil était le plus heureux temps de sa vie, car

dans le sommeil, elle rêvait encore; mais elle ne dormait pas toutes les nuits.

A huit heures, Félicien et sa mère étaient levés et rôdaient dans le jardin en se donnant le bras et en parlant encore des choses d'autrefois.

— Nous t'accompagnerons jusqu'au bas de la côte, disait madame Pascal à son fils, Blanche et moi.

— Où donc est Blanche? ma mère.

— Elle dort, mais je vais la réveiller.

— Garde-t'en bien, chère mère. A son âge, le sommeil est une si bonne chose! Cependant si, une demi-heure avant que je parte, elle dort encore, nous la réveillerons, parce que je veux l'embrasser avant de partir; et d'ailleurs, elle aura assez dormi, puisqu'elle s'est couchée à dix heures.

En ce moment Blanche s'éveillait.

Elle remercia Dieu de l'avoir fait dormir et elle se leva à la hâte pour aller rejoindre sa mère et son frère.

Félicien devait partir à midi.

Il avait, à cet effet, commandé une espèce de cabriolet qui devait le mener à Niort.

A onze heures on se mit à table.

A midi, la voiture arriva.

— Allez m'attendre au bas de la côte, mon ami, dit Félicien au cocher; ma mère, ma sœur et moi, nous irons à pied jusque-là.

Madame Pascal et Blanche mirent leur châle et leur chapeau, et toutes deux, l'une toute fière d'être vue avec son fils, l'autre toujours un peu soucieuse, quittèrent la maison.

Il fallait traverser tout le village, et tous trois le faisaient au milieu des saluts de tous les braves gens qui les connaissaient, quand ils entendirent de grands cris et virent, entrant effrayés dans les maisons ouvertes, ou fuyant devant eux, tous les gens qui se trouvaient dans la rue où ils étaient.

— Sauvez-vous! sauvez-vous! criait-on de toutes parts.

— Qu'est-ce donc? demanda madame Pascal, en prenant instinctivement ses deux enfants dans ses bras. Félicien fit quelques pas pour connaître la cause de cette frayeur générale, et la rue étant devenue déserte, il aperçut un taureau furieux qui s'était échappé de son étable, et qui courait devant lui la tête baissée et prêt à broyer tout sur son passage.

Il avait déjà rencontré un cheval qu'il avait éventré et une charrette qu'il avait mise en morceaux.

La bête était à vingt pas de Pascal et des deux femmes.

Félicien regarda autour de lui. Pas une porte ouverte, et pas moyen de fuir sans être aussitôt rejoint par l'animal furieux.

Madame Pascal poussa un cri et s'évanouit.

— Allons, je vais mourir, murmura Blanche. Tant mieux peut-être.

Et elle leva les yeux au ciel, comme pour le remercier.

— Prie Dieu, ma mère; prie Dieu, ma sœur, dit Félicien en faisant lui-même un signe de croix, et voyant que le taureau s'élançait dans sa direction, il se précipita vers lui afin de lui servir d'obstacle et de faire à sa sœur et à sa mère un rempart de son corps.

Tout cela avait pris moins de temps qu'il n'en faut pour le lire.

Mais au moment où il n'était plus séparé de l'animal que de dix pas, au plus, une porte s'ouvrit et donna passage à un jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans, d'une taille herculéenne, et qui, par un mouvement plus rapide que la pensée, jetant sa veste au nez du taureau pour lui faire perdre du temps, rejetant ses cheveux en arrière et retroussant ses manches, se plaça devant Félicien, allongea les bras et attendit, immobile, comme s'il fût devenu d'airain.

Blanche regardait cela comme dans un songe, et son frère, qui s'était rapproché d'elle, lui avait pris la main.

Le taureau fit un bond, et se jeta sur son adversaire.

Blanche poussa un cri et cacha son visage dans ses mains.

— Ne craignez rien, mademoiselle, cria le jeune homme, je connais ce jeu-là.

En effet, le paysan, car c'en était un, à en juger par son costume, saisit la bête par les cornes au moment où elle baissait la tête pour l'attaquer.

L'impulsion fut si puissante, que le jeune homme tourna sur ses talons, mais sans perdre pied, mais sans lâcher les cornes et en faisant tourner le taureau avec lui.

Alors on vit les muscles de ses bras se tendre, durs comme s'ils eussent été de fer, et il sembla grandir d'une coudée.

Le taureau courba la tête sous ce joug humain et toucha le sol de ses naseaux fumants.

Un immense cri d'admiration retentit autour des acteurs de cette scène; c'étaient les fuyards rassurés qui rouvraient leurs portes et qui applaudissaient.

— Bravo! Robert! bravo! criait-on.

Robert fit ployer les jambes de son colossal ennemi, et lui posant le genou sur le front, pendant qu'il le maintenait couché, son visage s'éclaira d'un rayon de triomphe et d'orgueil bien légitime.

Robert était beau à voir ainsi : le cou nu, ses beaux cheveux noirs rejetés en arrière, l'œil en feu, le teint pâle et la bouche entr'ouverte.

Il avait l'air du jeune Hercule étouffant le lion de Némée.

Blanche, pâle, mais calme, ne pouvait le quitter des yeux, tant est attrayant le magnifique spectacle de la force victorieuse.

Pendant ce temps on arrivait avec des cordes, on attachait les jambes de l'animal mugissant, on lui liait les cornes, et s'attelant à une longue corde, plusieurs hommes traînaient le vaincu vers son étable.

Robert rabaissa les manches de sa chemise et remit tranquillement sa veste.

XVI

Ce que Frédéric allait faire à Paris.

Madame Pascal était revenue à elle.

Quand elle avait ouvert les yeux, et qu'elle avait vu à ses côtés ses deux enfants sains et saufs, elle était tombée à genoux, en les prenant dans ses bras, et elle avait rendu grâces à Dieu.

Alors Félicien l'avait relevée, et lui avait dit en lui montrant Robert :

— Ma mère, voici le brave jeune homme auquel nous devons la vie.

Pour toute réponse, la mère s'était jetée au cou du paysan, pendant que son fils lui serrait cordialement la main, et lui témoignait avec émotion toute sa reconnaissance.

Robert était en proie à une émotion joyeuse. Les couleurs avaient reparu sur ses joues, et ses yeux, mouillés de douces larmes, semblaient la double étincelle du grand foyer de vie qui l'animait, tant était brillant, tant était éclatant le point lumineux qui les étoilait.

Point de barbe, le teint brun, la bouche petite, les dents blanches, le nez bien fait, le cou admirablement attaché et entièrement découvert, des anneaux d'or aux oreilles, tel était le complément de cette bonne et belle figure.

Quant au costume de Robert, il était bien simple.

Chemise de grosse toile, pantalon de drap bleu foncé, serré autour de la taille par une ceinture de cuir, et veste de velours verdâtre jetée sur l'épaule, car il avait jugé inutile ou n'avait pas eu le temps de la remettre.

L'ensemble de ce beau garçon était si parfait, que Blanche, obéissant à un sentiment inné chez la femme, ne put s'empêcher de regarder les mains et les pieds de Robert, pour voir si cette distinction qui le caractérisait exis-

tait jusque-là. Les mains étaient admirablement faites, et les manches retroussées laissaient voir des attaches de poignet fines et souples. Quant aux pieds, ils étaient vraiment petits, et il fallait qu'ils le fussent pour le paraître dans les gros souliers qui les emprisonnaient.

Cet examen involontaire n'échappa point à l'ouvrier, et il mit même une sorte de coquetterie à ne s'y point soustraire.

Pendant ce temps, des groupes s'étaient formés autour de Félicien, de sa mère, de sa sœur et de Robert.

On complimentait le paysan, et les femmes questionnaient Blanche et madame Pascal, leur demandant si elles avaient eu grand'peur et si elles étaient bien revenues de l'émotion que cette scène avait dû leur causer.

Enfin, toute la rue et tout le village étaient en rumeur.

— Bravo! Robert! bravo! lui disait-on.

— Pardieu! répondait-il en souriant, n'est-ce pas là une belle affaire, et faudrait-il pas laisser un méchant taureau, c'est-à-dire la bête la plus bête de la création, éventrer des êtres intelligents, et qui sont de braves gens par-dessus le marché? Tout le monde en aurait fait autant, continua Robert avec une réelle modestie, et la preuve, c'est que M. Félicien, qui n'est pas habitué comme moi à ces sortes de luttes, se jetait hardiment en face de l'animal.

— Mais moi, c'était pour ma mère et ma sœur que je risquais ma vie, tandis que vous, monsieur Robert, c'était pour des étrangers.

— Est-ce que des gens qui vont mourir sont des étrangers? Est-ce que vous, monsieur Félicien, votre mère et mademoiselle, vous êtes des étrangers pour quelqu'un ici? Est-ce que tout le monde n'aime pas votre sainte mère et cette belle jeune fille?

Et en disant cela Robert rougissait, et jetant un regard d'admiration naïve sur Blanche, il semblait lui demander pardon de s'être permis de dire qu'elle était belle.

— Il n'en est pas moins vrai, reprit Pascal, que sans vous, monsieur Robert, nous périssions tous les trois. Aussi,

entre nous maintenant, il y aura, si vous le voulez bien, une amitié de frères, et, de ma part, une reconnaissance sans bornes.

— Allons ! s'écria Robert avec élan, et en prenant les deux mains de Félicien, il paraît décidément que cela peut être bon à quelque chose d'avoir les poignets solides.

— Mais, monsieur, dit tout à coup Blanche, qui, depuis quelques instants, considérait Robert plus attentivement encore, vous êtes blessé !

— Où donc? s'écria Félicien avec inquiétude.

— Là, répliqua Blanche, en montrant du doigt une tache de sang sur la chemise du jeune homme; et obéissant à son premier mouvement, elle tira son mouchoir et s'approcha de Robert pour étancher ce sang.

— Oh! ce n'est rien : une simple égratignure, fit le paysan. La corne de l'animal m'a effleuré en passant. Merci, mademoiselle, mais rassurez-vous, ce n'est pas dangereux.

— Et maintenant, mes enfants, dit-il d'un air joyeux en se tournant vers les paysans et les commères qui l'entouraient, il faut laisser M. Félicien et ces dames aller à leurs affaires, et vous il faut aller aux vôtres. Il n'y a pas eu de mal, c'est tout ce qu'il fallait, n'est-ce pas? Au revoir, alors.

Les groupes se dispersèrent lentement, et Robert resta de nouveau seul avec Pascal, sa mère et Blanche.

— Je reviens dans quelques jours, monsieur Bobert, lui dit Félicien; je vous verrai souvent, je l'espère.

— Tant que vous voudrez, à la condition que, quand je vous ennuierai, vous me le direz franchement; car je jette bien un taureau par terre, mais je ne suis en somme qu'un paysan, et ma conversation n'est pas toujours drôle, surtout pour les dames.

— Comment se fait-il alors que, n'étant qu'un paysan, vous vous exprimiez avec tant de facilité? demanda madame Pascal.

— Cela vient, madame, répondit le jeune homme en souriant, de ce que je suis un jeune homme instruit. J'ai été enfant de chœur ici, et notre brave curé m'a appris une foule de choses que mes semblables ignorent d'ordinaire, si bien que je me trouve savoir lire et écrire, sans compter l'arithmétique, une teinte d'histoire, et même un peu de latin, qui ne me sert pas beaucoup pendant la semaine, mais qui m'est utile le dimanche quand je vais dîner avec mes camarades. Ils me regardent comme un savant et croient à ma parole comme à l'Évangile.

En disant cela, la physionomie de Robert devenait un peu railleuse, comme s'il se fût moqué de lui-même.

— Et quelle profession exercez-vous ici?

— Je suis charpentier.

— Êtes-vous heureux?

— Ma foi, oui, très-heureux.

— Vos parents?

— Sont morts, hélas!

— Raison de plus pour vous laisser faire une famille nouvelle, monsieur Robert, dit Blanche attendrie par l'intonation que le charpentier avait donnée à sa réponse, et pour venir nous voir souvent, nous qui vous aimerons comme un frère, n'est-ce pas, Félicien? comme un fils, n'est-ce pas, ma mère?

— Vous avez l'air d'un ange, mademoiselle, répliqua Robert, en considérant Blanche, tant vous êtes bonne, tant vous êtes belle! Tenez, je n'ai peut-être qu'une vertu, mais je l'ai, c'est la franchise. Je ne sais pas cacher ce que je pense; eh bien! je pense en ce moment, et je penserai toujours que si jamais vous aviez besoin qu'un homme se tuât pour vous, vous n'auriez qu'à me faire un signe, et que je vous donnerais gaiement ma vie en échange des paroles que vous venez de prononcer et de la manière que vous les avez dites. Et là-dessus, adieu, monsieur Félicien, adieu, madame Pascal, adieu, mademoiselle, car, sur mon honneur, je n'ai plus autre chose à vous dire.

Et après avoir salué d'un regard et d'un sourire les trois personnes auxquelles il venait de dire adieu, Robert disparut par la petite porte qui lui avait donné passage quelques instants auparavant.

— Quelle belle nature ! murmura Félicien.

— Voilà un excellent cœur, dit madame Pascal.

— Le beau et brave jeune homme, pensa Blanche !

— Ma bonne mère, dit alors Félicien à sa mère, tu viens d'avoir une grande émotion dont tu n'es pas tout à fait remise. Cela t'a fatiguée; laisse-moi continuer ma route tout seul et rentre à la maison avec Blanche, après avoir été à l'église bénir Dieu pour le secours qu'il nous a envoyé.

Félicien embrassa les deux femmes, et tandis qu'elles prenaient le chemin de l'église, il descendait la côte au bas de laquelle il devait trouver son cabriolet; là, la route se divisait en deux, l'une menant à Paris, l'autre menant à Niort. Ce fut cette dernière que Félicien prit au moment où une chaise de poste entrait dans l'autre au galop de ses deux chevaux.

Frédéric était dans cette chaise de poste.

Pour les gens qui passaient, ce cabriolet et cette chaise n'étaient que deux voitures; pour le peintre qui eût voulu retracer le paysage, ce n'était qu'un effet de poussière et qu'un moyen de l'animer; mais pour nous qui connaissons les deux voyageurs, ce sont deux destinées que ces deux voitures renfermant deux hommes qui se tournent le dos physiquement et matériellement, qui ne se doutent pas, en suivant chacun une route opposée, qu'il viendra un moment où ils se trouveront face à face, et que leurs existences sont déjà fatalement liées l'une à l'autre.

Le cabriolet de Félicien s'éloigna, cheminant d'une allure douce et tranquille.

La chaise de poste disparut, rapidement emportée.

Suivons-la.

Elle arriva dans la nuit à Paris, et s'arrêta devant une élégante maison de la rue de la Paix.

Frédéric entra dans cette maison, monta au premier étage et sonna.

Un domestique vint ouvrir la porte.

— A-t-on des lettres pour moi? lui demanda le comte. J'ai écrit que j'en attendais deux.

— Il y en a deux, en effet. L'une a été apportée par un domestique en livrée, l'autre par une espèce de commissionnaire.

— Elles sont?

— Sur la cheminée de M. le comte.

— Très-bien.

Frédéric traversa un appartement très-élégant et passa dans sa chambre à coucher, sur la cheminée de laquelle il trouva en effet deux lettres, l'une d'une écriture fine, distinguée, l'autre d'une écriture commune et d'un papier commun.

Ce fut cependant à cette dernière qu'il donna la priorité.

Elle ne contenait que ces mots :

« C'est un chanteur de l'Opéra qu'on nomme G... La chose dure depuis trois mois. »

Rien de plus et pas de signature.

— Très-bien, pensa Frédéric, et un sourire ironiquement joyeux éclaira son visage.

Puis il brûla cette première lettre et passa à la seconde, qui était une invitation de bal, à laquelle était joint un billet.

« Mon cher comte, portait ce billet, voici l'invitation que vous avez paru désirer pour le bal du marquis de Thonnerins, et que le marquis s'est empressé de me remettre pour vous.

» Voulez-vous que j'aille vous prendre ou me prendrez-vous chez moi?

» Je désire vous présenter au marquis, lequel sera enchanté de faire votre connaissance, et de ne vous point traiter en invité ordinaire.

» Mille compliments empressés et affectueux.

» Baron de Sigaud. »

Frédéric sonna et dit au domestique qui parut :

— Vous connaissez le baron de Sigaud, et vous savez où il demeure?

— Oui, monsieur le comte.

— Vous irez demain matin chez lui lui dire que j'irai le prendre demain soir à onze heures.

Le comte, resté seul, parut réfléchir quelques instants; puis, avec l'air satisfait d'un homme dont l'esprit a trouvé une conclusion heureuse à la pensée qui le préoccupe, il se déshabilla, se coucha et s'endormit.

Il ne se leva que tard le lendemain, déjeuna et dîna seul chez lui, demanda sa voiture pour dix heures du soir, et se fit à dix heures et demie conduire chez le baron de Sigaud.

Une heure après, le comte et le baron entraient dans les immenses salons du marquis de Thonnerins, dont l'hôtel était situé rue de Tournon.

Une foule immense s'y pressait sous les dorures et les lustres éclatants.

Tout le monde sait ce que c'est qu'un grand bal; il serait donc inutile de donner la description de celui-là, qui devait clore ceux que le marquis donnait tous les ans.

Toutes les sommités aristocratiques se trouvaient à ce bal, car le marquis, pair de France, et descendant d'une de nos plus grandes familles, puisqu'un Thonnerins était à la première croisade, avait un des meilleurs salons de Paris, et, connu pour son dévouement à la branche aînée, recevait toute cette vieille aristocratie, qui ne voulait pas entendre parler de la nouvelle cour.

M. de Sigaud chercha longtemps le marquis avant de le trouver; mais ayant fini par le découvrir, il marcha à lui et lui présenta M. le comte Frédéric de la Marche.

Le marquis était un petit homme sec, maigre, et couronné de cheveux blancs.

Rien n'était plus hautement aristocratique que sa bouche froide et ses yeux calmes; nul ne savait mieux, avec un seul regard, mettre entre soi et les autres la distance à laquelle il voulait les tenir.

Aussi le marquis, auquel pas un des grands noms de France n'était étranger, qui connaissait tous les arbres généalogiques depuis leurs racines jusqu'à leurs dernières branches, reçut-il avec un air quelque peu protecteur ce comte de la Marche dont le nom ne figurait pas dans l'armorial, et qui, selon lui, devait être un de ces nobles comme il en naissait tant depuis l'avénement de la dynastie bourgeoise.

Cependant Frédéric était l'hôte de M. de Thonnerins, comme tel il fut honorablement accueilli, mais rien de plus, rien de moins.

Après une causerie de cinq minutes, le marquis, tout chargé de ses croix, prit congé du comte et se rendit à la circulation.

— Comment trouvez-vous le marquis? demanda le baron à Frédéric quand M. de Thonnerins se fut éloigné.

— Charmant, répondit Frédéric, auquel n'avait point échappé l'effet produit sur le vieux noble par son titre sans antécédents, mais en souriant comme un homme convaincu qu'il prendra quelque jour sa revanche de cette méprisante affectuosité.

— Il est d'une de nos vieilles maisons, n'est-ce pas? demanda M. de la Marche.

— Oh! mon cher comte, fit le baron en riant, il est plus noble que le soleil! Le monde n'était pas encore créé que les Thonnerins portaient déjà besans d'or sur azur.

M. de Sigaud, qui était d'une bonne noblesse aussi, puisqu'il eût pu faire ses preuves de 1429, était cependant loin d'ajouter à cela la même importance que le marquis, qu'il plaisantait souvent sur ses susceptibilités héraldiques.

Le baron était tout jeune, il avait vingt-huit ans, et

trouvait qu'un beau nom fait très-bien sur une carte, que des armes font bien sur une voiture ou sur un cachet de lettre; mais peu lui importait que la noblesse de ses amis fût ancienne ou récente, pourvu que ses amis fussent gais, spirituels, bons vivants et bons chasseurs comme lui?

Cependant il tenait assez à ce que les gens qu'il fréquentait eussent un titre, titre légitime ou non, et cela, non pas pour lui-même, mais pour les vrais nobles qu'il connaissait, et pour ses domestiques, qui, moins avancés que lui, et habitués à avoir du comte et du baron plein la bouche, eussent trouvé que leur maître dérogeait s'il eût reçu un homme qui se fût appelé tout court.

Le baron avait connu Frédéric dans le monde il y avait environ un mois et demi; il avait été chasser dans ses terres, son caractère lui avait plu, et s'il n'avait pas lié amitié, du moins il contractait habitude avec lui, sans trop s'inquiéter si ses parchemins étaient bien en règle.

On l'appelait comte, il avait le train de maison d'un comte : cela lui suffisait.

Comme vous le voyez, avec de pareils principes, le baron pouvait, de temps à autre, courir la chance de faire de mauvaises connaissances.

Frédéric l'avait prié de le présenter chez M. de Thonnerins. Le baron l'avait présenté, et ne voyait pas plus loin que cela.

— Le marquis n'a-t-il pas une fille? demanda Frédéric à M. de Sigaud.

— Oui.

— Jolie, n'est-ce pas?

— Charmante.

— Où est-elle?

— Tenez, voyez-vous là-bas cette jeune fille qui a des épis d'or dans les cheveux?

— Qui danse?

— Oui, avec un monsieur chauve.

— Et qui n'a même pas l'air de s'amuser.

— Ce n'est pas pour s'amuser qu'on danse avec des gens chauves. C'est elle.

— En effet, elle est fort belle. Le teint est pâle, les yeux sont noirs comme du velours, le profil net, énergique, d'une régularité merveilleuse. Quels bras! quelle taille! quelles épaules! La tête d'une Junon sur le corps d'une Vénus. Il doit y avoir autant d'orgueil que de beauté dans cette femme.

— Oui, c'est une ravissante personne, répliqua le baron avec assez d'indifférence.

— Le marquis est riche?

— Quatre cent mille livres de rentes.

— Il n'a que cette enfant?

— Et de plus, il est veuf.

— Son influence est grande, dit-on?

— Énorme. Le roi cherche tous les moyens de le rallier. S'il se rattachait à la branche cadette, une partie du faubourg Saint-Germain le suivrait; mais ce n'est pas à craindre : le marquis se ferait sauter la cervelle avant d'avoir cette pensée.

— Approchons-nous donc un peu de mademoiselle de Thonnerins.

— Ah çà! est-ce que vous voulez l'épouser? On le dirait, ma parole d'honneur, à voir la façon dont vous me questionnez sur elle et dont vous la regardez.

— Êtes-vous fou, mon cher baron? Et comment voulez-vous qu'une pareille idée me vienne, à moi, obscur gentilhomme de province?

— Ce serait tout simple qu'on fût amoureux de mademoiselle de Thonnerins et qu'on la demandât en mariage. Approchons-nous d'elle; d'autant plus qu'il faut que je lui adresse quelques compliments.

Le comte et le baron se trouvèrent bientôt derrière la fille du marquis.

Le baron lui dit quelques mots, et elle continua sa contredanse.

— Voulez-vous que je vous présente ? demanda M. de Sigaud à Frédéric.

— Plus tard, répondit celui-ci, qui ne quittait pas la jeune fille des yeux.

En ce moment, mademoiselle de Thonnerins cessait de danser, la figure étant finie pour le côté de la contredanse dont elle faisait partie.

— Je sors de l'Opéra, dit alors Frédéric au baron, de façon à être entendu de la jeune fille.

— Ah ! et que jouait-on ? répondit le baron.

— *Don Juan*, et j'ai entendu un nouveau chanteur plein de talent.

— Comment le nommez-vous? demanda machinalement le baron, car au fond il prenait fort peu d'intérêt à cette conversation.

— On le nomme G..., répondit Frédéric, qui en disant ce nom attachait ses yeux sur mademoiselle de Thonnerins, pour surprendre le mouvement qu'elle ferait.

Elle ne fit pas un mouvement.

— Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom-là, fit M. de Sigaud, et vous dites qu'il a du talent ?

— Beaucoup, et outre son talent, il aura des protections.

— Lesquelles ?

— Figurez-vous, mon cher baron, que c'est un héros de roman. Il aime une fille noble dont il est aimé.

En disant cela, le comte dardait ses yeux sur mademoiselle de Thonnerins.

Cette fois il vit trembler ses bras et ses épaules sous un frisson involontaire.

— Il faut que je vous conte cette histoire, ajouta-t-il sans perdre Léonie des yeux.

— Savez-vous le nom de la jeune fille ?

— Parfaitement.

— Dites-le-moi.

— Volontiers.

Au moment où il disait ce mot, mademoiselle de Thon-

nerins se retourna comme si elle eût été piquée par un serpent, et jeta sur le comte un regard si plein de colère et de haine, qu'il crut un moment que la jeune fille allait lui sauter au visage.

Cependant il ne bougea point et répondit par un sourire de défi à ce regard irrité.

Alors mademoiselle de Thonnerins poussa un cri et tomba dans les bras de son danseur.

— Elle est à moi, se dit Frédéric, et il se joignit à ceux qui s'empressaient autour de la fille du marquis.

XVII

Un caractère de jeune fille.

L'évanouissement de Léonie avait causé une grande rumeur dans les salons du marquis.

La musique avait cessé, les danses avaient été interrompues, et la jeune fille avait été transportée dans un boudoir où elle était restée avec une de ses parentes, sa gouvernante et sa femme de chambre.

Au bout de cinq minutes elle avait repris ses sens, et son premier mot avait été :

— Dites que je vais rentrer au bal et que les danses continuent.

Sa tante, vieille douairière, qui avait deux cent mille francs de diamants sur la tête, s'était chargée de cette commission.

Quand elle eut quitté le boudoir, Léonie avait dit à sa gouvernante :

— Merci de vos soins, ma bonne Thérèse, laissez-moi seule avec Honorine, et dites à mon père que cette indisposition n'était et ne sera rien.

Thérèse se retira.

Quand Léonie fut seule avec sa femme de chambre, elle

se leva, et lançant sur elle un de ces regards auxquels il faut répondre la vérité :

— Tu as parlé ? lui dit-elle.

La femme de chambre devina de quoi il était question, mais elle voulut paraître ne pas avoir compris, et elle répliqua :

— De quoi ? mademoiselle.

— De G...

— Je vous jure, mademoiselle...

— Ne jure pas, je le sais. Crois-tu donc qu'une chose au monde, excepté une chose de cette importance, pouvait me faire trouver mal au milieu d'un salon et me rendre ridicule aux yeux de mille personnes ?

Tu as trahi un secret que je te payais assez cher, cependant, pour que tu gardasses le silence.

Mais ce qui arrive devait arriver, et c'était une des mille conséquences probables de l'action que je commettais.

Réponds-moi donc franchement, afin que je voie s'il y a moyen de me sauver.

A qui as-tu parlé de toute cette histoire ?

— A une seule personne, répondit Honorine, qui vit bien qu'il était inutile de nier.

— A laquelle ?

— A mon amant.

— Tu as donc un amant, toi ?

— Vous en avez bien un, vous.

Le rouge monta au visage de Léonie, et si elle ne se fût retenue, elle eût souffleté celle qui lui parlait ainsi.

Mais si mademoiselle de Thonnerins était une femme d'énergie, c'était en même temps une femme de sens : elle se contint.

— C'est juste, reprit-elle, ce que la maîtresse fait, la servante peut le faire. Continue.

— Que veut encore savoir mademoiselle ?

— Le nom de ton amant.

— Georges.

— Que fait-il ?

— Il est cocher.

— Où ?

— Ici.

— Pourquoi lui as-tu tout raconté ?

— Parce qu'il y avait deux cents louis à gagner.

— Ainsi quelqu'un voulait savoir ce secret ?

— Oui, mademoiselle.

— Et il le sait ?

— Oui.

— Quel est le nom de cet homme ?

— M. le comte Frédéric de la Marche.

— Tu es une sotte, Honorine.

— Pourquoi, mademoiselle ?

— Parce qu'il fallait me dire qu'on te proposait deux cents louis pour te faire parler, et m'en demander quatre cents pour te taire.

— Mademoiselle a raison.

— Une autre fois tu feras ainsi.

— Mademoiselle ne me chasse donc pas ?

— Si je te chassais, il faudrait que je misse celle qui te remplacerait dans la confidence où tu es déjà, et tu irais dire partout ce que tu sais. C'est bien assez d'avoir été vendue une fois sans me faire vendre deux.

— Mademoiselle me pardonne-t-elle ?

— Non, mais que t'importe, pourvu que je te garde. Réponds-moi encore.

Sais-tu quel intérêt avait à le faire l'homme qui a fait ce marché avec ton amant ?

— Non, mademoiselle.

— Tu me le jures ?

— Je vous le jure.

— Tu vas probablement être la cause d'un malheur, Honorine. Si l'on t'interroge de nouveau, fût-ce mon père, surtout si c'est mon père, je te conseille de ne rien

dire, et cela dans ton intérêt, car pour lui tu ne serais pas seulement ma confidente, tu serais ma complice, et il doit bien y avoir quelque part une prison où les gens comme lui peuvent faire mettre des gens comme toi quand ils ont à se plaindre d'eux.

— Mademoiselle peut compter sur moi.

— Relace mon corsage, maintenant.

— Mademoiselle va rentrer au bal?

— Oui.

— Tout de suite?

— Oui, fais prier ma tante de venir me donner le bras.

Pendant ce temps, Léonie rajustait les épis d'or de sa couronne.

— Quel peut être le but de cet homme? se demandait-elle en pensant à Frédéric. Cela ne peut être le seul plaisir de faire une méchanceté.

Que veut-il de moi? Du reste, je vais bien le savoir.

Comment n'ai-je pas pu triompher de mon émotion? Cet homme, si méchant qu'il soit, ne m'eût point nommée.

Après cela, il fait si chaud dans ce bal, qu'on se trouverait mal pour moins que cela.

Léonie était prête à reparaître dans les salons; sa tante vint la prendre, et elle fit sa rentrée dans le bal, en souriant aux questions empressées de tous ceux qui se pressaient sur son passage.

Parmi ceux-là se trouvait Frédéric.

— Faites-vous présenter, lui dit-elle tout bas, et invitez-moi à danser.

Le bal recommença plus joyeux et plus bruyant encore, après le petit incident qui l'avait interrompu et qui avait failli le faire cesser. Comme Léonie venait de s'asseoir, M. de Sigaud s'approcha d'elle et lui présenta le comte, qui l'engagea à danser dans le cas où elle danserait encore.

Léonie accepta le bras du comte et figura de nouveau dans un quadrille.

— Ayons l'air de causer de choses indifférentes, dit-elle

à Frédéric en lui parlant comme une jeune fille parle à son danseur, en arrangeant les plis de sa robe et en regardant son éventail, car ce que j'ai à vous dire, vous seul devez l'entendre.

— Vos désirs sont pour moi des ordres, vous le voyez, mademoiselle, répondit M. de la Marche, avec ce sourire toujours le même qui doit accompagner les phrases banales qu'un étranger dit à une jeune fille quand il est forcé de danser avec elle.

La musique couvrait la voix des interlocuteurs.

— Vous venez de faire une infamie, monsieur, reprit Léonie, en portant son mouchoir à ses lèvres et en regardant le bout de ses doigts.

— A peu près, mademoiselle.

— Si je ne me fusse trouvée mal, auriez-vous nommé la personne dont vous parliez?

— Je n'eusse dit que son nom de baptême, d'abord.

— Vous aviez un but?

— Certainement.

— Et personne, excepté vous, ne sait ce secret?

— Nous sommes six à le savoir. Vous, mademoiselle, M. G..., Georges, Honorine, Dieu et moi; mais excepté ces six personnes, nul ne le sait et nul ne le saura, à moins...

Le comte parut hésiter avec intention.

— A moins que je ne refuse de faire ce que vous voudrez? dit Léonie.

— Justement.

— Avez-vous de la fortune, monsieur? reprit-elle en revenant d'un avant-deux.

— Oui, mademoiselle.

— Qu'avez-vous?

— J'ai cinquante mille livres de rentes.

— Ce n'est pas grand'chose. Est-ce que vous avez l'intention de doubler votre fortune?

— Non: mon ambition va plus loin que cela.

— C'est qu'il y a des gens qui font ce que vous faites, pour de l'argent; ma femme de chambre, par exemple.

Quelque empire que le comte eût sur lui-même, il ne put s'empêcher de rougir.

— Je ne suis pas de ces gens-là, mademoiselle.

— Pardon si je vous interromps, monsieur le comte; mais il faut, avant tout, que je vous fasse une question.

— Parlez, mademoiselle.

— C'est par notre cocher que vous avez appris ce que vous vouliez savoir?

— Oui.

— Mais quel indice a pu vous mettre sur la voie?

— Oh! mon Dieu! un incident bien simple, mais qui, simple pour tout le monde, ne pouvait l'être pour moi, qui vois un mystère sous les choses les plus naturelles et les plus fréquentes.

Il y a quelque temps, je passais, à dix heures du soir, dans la rue de Tournon; vous étiez, avec votre père, sur la terrasse de ce salon, et vous teniez un bouquet à la main.

Vous êtes belle, remarquablement belle; je m'arrêtai quelques instants pour vous voir. M. le marquis détournait la tête en ce moment.

Vous avez laissé tomber votre bouquet dans la rue, après quoi vous êtes rentrée dans le salon.

Je ne sais pourquoi j'eus l'idée que ce n'était pas par hasard que ce bouquet était tombé. Je me cachai dans l'encoignure d'une porte et j'attendis.

Un jeune homme, caché, comme moi, sous une porte voisine, sortit alors de sa cachette, s'assura que la rue était déserte, alla ramasser votre bouquet et en tira un papier. Je demandai à qui appartenait l'hôtel où nous sommes, je l'appris, je voulus suivre le jeune homme au bouquet, mais il était monté dans une voiture, et il avait disparu.

Le lendemain, je repartis pour la campagne que j'ha-

bite, et où j'avais une affaire presque aussi importante que celle-ci ; mais je laissai mon cocher à Paris avec une promesse de deux cents louis s'il parvenait à me faire savoir le nom de votre amant, car je ne doutais pas que ce jeune homme le fût.

Hier, je suis revenu à Paris, j'ai prié M. le baron de Sigaud de me présenter à M. votre père et de m'avoir une invitation pour aujourd'hui, et j'ai trouvé en arrivant, de M. Georges, devenu votre cocher et l'amant de votre femme de chambre, une lettre qui me donnait tous les détails que je voulais savoir.

— A merveille ! quelle belle chose que la franchise, et comme nous voilà maintenant à notre aise l'un vis-à-vis de l'autre !

— Savez-vous, mademoiselle, que vous êtes une femme exceptionnelle !

— Je le sais, monsieur le comte.

— Aussi, le sentiment que j'éprouvais pour vous s'augmente-t-il de l'admiration que vous m'inspirez.

— Et quel sentiment éprouvez-vous pour moi ?

— Je vous aime.

— Vous, monsieur ? et avec quoi ?... demanda Léonie en regardant fixement le comte.

— Avec mon cœur, mademoiselle.

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que si vous aviez ce cœur avec lequel vous dites que vous m'aimez, vous n'eussiez pas fait ce que vous avez fait tout à l'heure.

— Quoi qu'il en soit... je vous aime.

— De sorte que, profitant du secret que vous avez entre les mains, vous voulez être mon amant ?

— Non, mademoiselle, je veux mieux que cela.

— Ce sera difficile à trouver, monsieur.

— Vous allez voir que non, mademoiselle. Permettez-moi seulement de vous adresser une question, à mon tour.

— Je vous écoute.

— Vous aimez M. G...?

— Oui.

— Pourquoi l'aimez-vous?

Léonie fixa de nouveau ses grands yeux noirs et brûlants sur son danseur, mais, cette fois, sans dire un mot. C'était répondre.

— Et comment l'avez-vous connu?

— Je l'ai vu au théâtre plusieurs fois, il a eu l'audace de me regarder assez souvent pour être remarqué. Il s'est enquis de mon nom et de mon adresse; il est venu rôder dans ma rue, et un jour que je sortais à pied, avec ma gouvernante, il m'a glissé hardiment une lettre dans la main.

— Et cette lettre?

— Contenait trois mots : « Je vous aime. » A mon tour, je me suis enquis de son adresse, et quand je l'ai sue, je lui ai fait écrire par ma femme de chambre : « Si vous m'aimez, ne me l'écrivez plus. Libre à vous de trouver moyen de me le dire. » Trois jours après, Honorine était parvenue à le faire entrer chez moi, et cela en plein jour. Ce qu'elle avait fait le jour, elle le fit la nuit. Est-ce là ce que vous voulez savoir?

— Non, mademoiselle.

— Interrogez, alors.

— A quoi vous mènera une pareille liaison?

— Au suicide, sans aucun doute; car je me tuerai le jour où cette liaison sera connue; et au chemin que prennent les choses, elle sera connue bientôt.

— Peut-être que non. Il y a un moyen d'éviter ce malheur.

— Lequel?

— C'est d'épouser M. G...

— Moi, la fille du marquis de Thonnerins!

— Vous êtes bien sa maîtresse, vous pouvez bien être sa femme.

— Vous êtes fou, monsieur, M. G... est de ceux dont on fait des amants, mais non de ceux dont on fait des maris pour des filles comme moi. Puis, en le prenant, je voulais les émotions d'une liaison mystérieuse, et non les émotions permises du foyer conjugal. Si j'avais voulu épouser mon amant, j'aurais pris un homme du monde. J'ai pris ce chanteur parce qu'on ne le reçoit pas ici, et que le mystère est plus grand. Ce n'est pas même mon amant, c'est le laquais de mon cœur. Quand j'aurai assez de lui, je le chasserai.

— Oh! vous êtes bien une grande dame, mademoiselle, fit Frédéric avec admiration, car il était de ceux que doivent séduire de pareilles natures.

— Deux choses dominent en moi, reprit Léonie; ces deux choses sont : la volonté et l'orgueil de mon nom. A ces deux choses, je sacrifierai tout.

Voilà pourquoi, monsieur le comte, vous me voyez si rapidement franche avec vous; c'est que vous pouvez me perdre et peut-être me sauver. Imposez-moi donc vos conditions dès ce soir, sinon, plutôt que d'attendre un scandale public que vous me paraissez homme à faire, je me tuerais cette nuit, ce qui ne serait qu'une avance faite à l'avenir; car, je vous le répète, c'est ainsi que cette liaison finira. Il le faut.

Malgré elle, Léonie avait appuyé sur cette dernière phrase.

— Il le faut? répéta Frédéric avec le ton d'une question, et en fixant sur Léonie un regard qui devinait la réponse qui allait être faite.

— Oui, murmura-t-elle, il le faut, avant deux mois d'ici.

— Et d'où vient cette nécessité?

— Elle vient de ce qu'à quatre mois une femme ne peut plus cacher sa grossesse.

— Eh bien! comme vous l'avez dit, mademoiselle, moi qui pouvais vous perdre, je puis vous sauver.

— Par quel moyen?

— Je suis ambitieux, mademoiselle : je veux être quelque chose dans le monde politique, où, à mon avis, il y a une place à prendre à l'heure qu'il est; mais, pour cela, ma seule intelligence et ma seule fortune ne me suffisent pas. Il me faut l'appui d'une grande position. Pour y arriver, tous les chemins me seront bons, et je prendrai d'autant plus volontiers ceux où je pourrai en même temps rendre service à quelqu'un. Comprenez-vous, mademoiselle?

— Je commence à comprendre.

— Et vous me permettez de continuer?

— Oui.

— Je suis donc convaincu que le gendre de M. de Thonnerins pourrait arriver à cette position. Or, il n'en sait rien encore, mais il ne pourra avoir pour gendre qu'un homme qui fermera les yeux sur le passé, et qui se trompera de quelques mois dans le calcul des suites ordinaires du mariage.

— Tout cela est assez justement raisonné. Et vous avez jeté les yeux sur moi pour réussir?

— Oui, mademoiselle.

— Ainsi, vous demanderez ma main à mon père?

— Dès demain.

— Et s'il vous la refuse?

— Peu m'importera, si vous voulez que ce mariage se fasse.

— Et si je m'y oppose, moi?

— Je vous perds.

Tandis que, si vous acceptez, nul ne saura ce qui aura eu lieu, et une fois ma femme, vous serez libre et maîtresse de vos actions, car, comme vous le pensez bien, je ne suis pas de ceux qui mettent leur honneur dans la fidélité de leur femme.

— Et vous êtes comte? demanda Léonie après un moment de réflexion.

— Oui.

— D'un vrai comté?

— Non. Mais le titre est bien à moi; je l'ai acheté et payé.

— En dehors de cela, êtes-vous un assez honnête homme?

— Oui.

— Comtesse de la Marche! cela fait encore assez d'effet! Puis, j'ai toujours compris l'ambition. Demandez ma main à mon père, monsieur.

— Vous me le permettez?

— Oui. Quand on croyait mourir et qu'on trouve une occasion de vivre, on aurait tort de n'en point profiter.

— Dès demain je ferai cette demande. Une fois mariés, nous quittons la France.

— Pour dix mois.

— Vous êtes un ange, mademoiselle.

— N'est-ce pas?

La contredanse était finie.

Frédéric reconduisit Léonie à sa place; et comme il n'avait plus rien à faire dans la maison, il la quitta.

Le lendemain, à quatre heures, il se faisait annoncer chez M. de Thonnerins, lequel, rencontrant le soir le baron de Sigaud, lui disait :

— C'est bien vous qui m'avez amené hier un certain comte de la Marche?

— Oui.

— Eh bien! il est très-original, votre faux comte.

— Comment cela?

— Devinez ce qu'il est venu faire aujourd'hui chez moi.

— Que diable voulez-vous que je devine!

— Il est venu me demander la main de ma fille! fit le marquis en riant.

— Lui?

— Lui-même.

— Que lui avez-vous répondu?

— Je lui ai répondu que je la lui refusais, et savez-vous ce qu'il a ajouté alors?

— Non.

— Il m'a donné son adresse, et il m'a dit que si je changeais d'avis d'ici à demain, je le lui fisse dire. Je trouve l'idée étourdissante.

— Qu'a dit de cela mademoiselle Léonie?

— Elle n'en sait rien encore. Elle a dormi tout le jour, mais elle rira bien quand je le lui conterai.

— Et elle est tout à fait remise de son indisposition?

— Tout à fait.

Quand, après avoir quitté le baron, le marquis rentra chez lui, Léonie le fit prier de passer chez elle.

Léonie était seule dans sa chambre, éclairée par les bougies d'un candélabre colossal autour du pied duquel jouaient des amours aux ventres bombés et le long duquel s'enroulaient des pampres et des vignes.

Par le candélabre, jugez du reste de la chambre : tapis moelleux, murs blancs, rideaux de satin, corniche d'or, lit et meubles de Boule, glaces géantes, parfums de toutes sortes, ornements de toute espèce.

Lorsque le marquis entra dans cette chambre, Léonie, vêtue d'un peignoir de soie blanche, brodé à la main de boutons de roses et de feuilles vertes, peignoir sans taille, aux manches larges laissant voir les riches dentelles d'une chemise de nuit dont les manchettes couvraient à moitié les mains de la jeune fille, Léonie, disons-nous, étendue sur une causeuse, un de ses bras posé sur le dos du meuble et sa tête posée sur ce bras, paraissait réfléchir profondément tout en regardant ses petits pieds roses qui, comme deux oiseaux dans un buisson, jouaient sur le coussin où ils étaient posés, et dans lequel ils s'enfonçaient et disparaissaient aux trois quarts.

— Vous m'avez fait demander, Léonie? dit M. de Thonnerins en entrant et en baisant presque cérémonieusement la main de sa fille.

— Oui, mon père, veuillez vous asseoir et m'écouter.

Léonie ne changea point de pose pour cela.

Le marquis prit un fauteuil, le roula près de sa fille, et s'assit.

— C'est de choses sérieuses que j'ai à vous parler, mon père.

— Je vous écoute.

— Vous avez reçu une visite, aujourd'hui ?

— J'en ai reçu plus d'une.

— Mais vous en avez reçu une qui avait ou qui semblait avoir un caractère plus grave que les autres.

— En effet.

— Celle que vous a faite le comte Frédéric de la Marche. Il venait vous demander ma main.

— Qui vous a dit cela?

— Je le sais, mon père.

— Est-ce avec votre consentement qu'il le faisait?

— Oui, mon père.

— Est-ce que vous aimeriez cet homme ?

— Certes non ! Je ne l'estime même pas.

— Comment, alors, l'avez-vous autorisé à une pareille demande ?

— Vous le saurez tout à l'heure, mon père; mais procédons par ordre. Qu'avez-vous répondu au comte ?

— J'ai répondu que je lui refusais votre main.

— Et vous avez eu tort.

— J'ai eu tort ?

— Oui; parce que maintenant il va falloir la lui proposer.

— Vous devenez folle, Léonie.

— Je ne crois pas, mon père. Je ne suis pas folle, j'obéis à une nécessité, voilà tout.

— Expliquez-vous donc.

— J'ai un amant, mon père!

Le marquis fit un bond sur son fauteuil.

— Qu'avez-vous dit là? s'écria-t-il en pâlissant.

— J'ai dit que j'avais un amant, répondit froidement et tranquillement la jeune fille.

Le marquis regarda autour de lui comme un homme frappé d'un coup de foudre, et ce fut lui qui, à son tour, crut qu'il était fou.

— Voyons, mon enfant, voyons, reprit-il en se rasseyant, en tâchant de reprendre un peu de calme, en riant presque, voyons, parlons sérieusement.

— Mais c'est très-sérieusement que je vous parle, mon père.

— Vous avez un amant!

— Oui, je vous le répète.

— Vous, ma fille!

— Moi, Léonie de Thonnerins; combien faut-il vous le dire encore de fois, mon père?

— Et quel est cet homme?

— Je ne vous dirai pas son nom, car, en vérité, le pauvre garçon n'est pas cause de tout cela, je me contenterai de vous dire sa position : c'est un comédien.

— Un comédien! fit le marquis en cachant son visage dans ses deux mains. Mais il est impossible que cela soit!

— Cela est cependant.

— Savez-vous, Léonie, reprit le marquis avec une belle et fière intonation, savez-vous que vous avez déshonoré mon nom, et que je devrais vous tuer.

— En effet, cela serait votre devoir; malheureusement, ce n'est pas votre droit. D'ailleurs, le déshonneur n'existera que lorsqu'il sera connu, et j'ai trouvé, ou plutôt M. le comte Frédéric de la Marche a trouvé une combinaison qui l'ensevelira dans le plus profond mystère.

— Elle! Léonie, comtesse de Thonnerins! murmurait le marquis en se frappant le front. C'est à en perdre la raison.

— Veuillez m'écouter, mon père. Vous me connaissez, n'est-ce pas? vous savez que j'ai autant que vous l'orgueil de ma race. Je serais donc morte avant de laisser tomber

une tache dessus. Mon plan était arrêté, ma résolution était prise. Je ne pouvais pas épouser l'homme auquel je me suis donnée. Malheureusement, la nature ne se conforme pas à ces préjugés humains, et je suis enceinte de deux mois.

— Allez, continuez, dit le marquis d'une voix éteinte, tandis que deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

— D'ici à peu de temps, je me serais donc tuée comme par accident, et vous-même n'auriez rien su de la cause de ma mort. Il était impossible que cet enfant vînt au monde, et que notre nom fût traîné dans la boue. Les bourgeois auraient trop ri.

Vous voyez, mon père, que cette résolution ne me rendait pas plus triste et que je dansais hier aussi gaiement que jamais. C'est que j'ai dans les veines le sang le plus pur de France et que je connais ses exigences. Cependant il est triste de mourir à mon âge; je me disais cela quelquefois.

Hier, un homme a raconté derrière moi toute cette histoire, moins le nom, qu'il allait peut-être dire quand je me suis retournée, folle et prise de l'envie de l'étrangler. Il a fallu me contenir. La colère m'a étouffée, et je me suis trouvée mal. Cet homme qui savait tout, c'est M. de la Marche.

De retour au salon, j'ai dansé avec lui, et comme il était évident qu'il n'avait agi ainsi qu'avec un but, je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il m'a répondu qu'il voulait ma main et qu'il jetterait un voile sur le passé. C'était un moyen de faire vivre mon enfant, de m'épargner un double crime et de ne pas quitter un monde qui, en somme, me plaît assez. J'ai accepté le marché.

Si vous avez un autre moyen, proposez-le, mon père, et nous verrons auquel nous devrons donner la préférence.

Le marquis se leva chancelant sous cette révélation comme sous un monde.

— Mais cet homme est un misérable, dit-il tout à coup.

— Oui, mais c'est un misérable qui peut me sauver si nous faisons ce qu'il veut, et me perdre si nous ne le faisons pas ; qui, si je me tue, dira la cause de ma mort, et salira ma mémoire et votre nom ; qui, si je refuse, racontera la vérité et me déshonorera ; qui, si j'épouse un homme d'honneur, et qui me croira pure, ce que, du reste, je ne ferais pas, dira tout à cet homme, et me condamnera à la honte. Non, mon père, j'ai bien réfléchi depuis hier.

Maintenant que cet homme connaît mon secret, le seul moyen de tout réparer, c'est de m'accorder à lui. Puis, nous seuls saurons de quelle manière il m'a obtenue, car il n'ira certainement pas le dire. Il est de naissance obscure, c'est vrai ; mais enfin il est à peu près riche, il se fait appeler comte, il a acquis sa fortune lui-même, ce qui est assez honorable, dit-on ; s'il n'est rien dans le passé, vous le ferez quelque chose dans l'avenir.

Vous passerez pour un esprit au-dessus de préjugés trop ridicules. On croira que c'est un mariage d'amour, et tout sera dit. A moins que vous n'aimiez mieux donner ma main au père de mon enfant ; mais, outre que ce serait un scandale énorme, moi je n'y consentirais pas.

Ce que venait de dire Léonie avait tellement bouleversé M. de Thonnerins, que si en ce moment il eût voulu sortir, il se fût heurté à tous les murs comme un homme ivre. On eût dit que ses cheveux blancs venaient de blanchir encore. Ses yeux regardaient attentivement un coin de la chambre et ne le voyaient pas, et sa tête s'agitait avec un hochement nerveux sous un souffle d'idée fixe et de folie, comme la cime d'un arbre sous le vent qui va le déraciner.

— Mais, demanda-t-il avec une voix douloureuse qui prouvait déjà l'affaiblissement de ses plus nobles énergies, mais ce comédien se taira-t-il ?

— Oui, il m'aime.

— Il y a d'autres confidents, sans doute.

— Bouches qu'on ferme avec des serrures d'or. Le comte de la Marche est seul à craindre.

— Je vous obéirai, ma fille; demain j'irai chez le comte, fit le vieillard brisé.

— Vous n'avez pas besoin d'un long entretien avec lui, mon père, tout est convenu.

— Mais, ce mariage fait, vous ne me verrez plus, Léonie; car, si les autres ignorent votre faute, moi je la connaîtrai, et je ne vous pardonnerai jamais.

— Comme il vous plaira, mon père.

— Après-demain nous quitterons Paris, et nous nous rendrons dans notre terre du Dauphiné, où le mariage se fera.

— Le plus tôt possible, n'est-ce pas?

— Dans un mois au plus tard. Vous n'avez plus rien à me dire, Léonie?

— Non, mon père.

— Je me retire, alors.

— Adieu, mon père.

Le marquis sortit de la chambre de sa fille, tressaillant au moindre bruit, comme si ce bruit eût été une voix, et que cette voix lui eût répété ce qu'il venait d'entendre.

Ce fut ainsi qu'il regagna son appartement, et congédiant son valet de chambre qui l'attendait pour le déshabiller, il s'enferma, et toute la nuit resta seul et pleurant de grosses larmes qui tombaient sur ses mains, car il n'avait même pas la force de les essuyer.

XVIII

Ce que le monde appelle un beau mariage.

Lorsque son père ne fut plus auprès d'elle, Léonie reprit ses réflexions pendant quelque temps; puis, sautant en bas de sa causeuse, elle s'approcha de sa glace et se regarda.

— C'eût été malheureux de détruire cela, se dit-elle en souriant à sa beauté, et je remercie Dieu d'avoir mis M. de la Marche sur mon chemin.

C'est un homme extraordinaire que cet homme. Quel regard, quelle force, quelle énergie dans la volonté! Voilà un caractère dans le genre du mien. Si j'allais l'aimer!

Ce serait encore ce qui pourrait m'arriver de plus heureux, et ce ne serait pas étonnant, après tout.

Léonie sonna.

Honorine parut.

— Vous avez vu M. G....? lui dit mademoiselle de Thonnerins.

— Oui, mademoiselle.

— Vous lui avez dit?...

— Ce que mademoiselle m'avait chargée de lui dire.

— Que nous devions cesser de nous voir?

— Oui, mademoiselle.

— Et il vous a donné?...

— Un petit paquet que voici.

Ce paquet contenait cinq ou six lettres.

— Le compte y est, fit Léonie, et elle brûla ces papiers à l'une des bougies.

— Voilà tout ce qu'il a dit? continua-t-elle.

— Il a ajouté qu'il partirait ce soir.

— Puis?

— Puis, il a pleuré.

— De vraies larmes?

— Oui, mademoiselle.

— Après demain, mon père et moi, nous partons. Vous pourrez retourner dans votre pays, comme vous avez paru le désirer souvent.

Le notaire de mon père vous remettra vingt mille francs, qui vous serviront de dot quand vous épouserez Georges, qui est libre de quitter l'hôtel à partir de demain, et auquel M. le comte de la Marche, que j'épouse, remettra aussi une somme de vingt mille francs pour le remercier de son zèle pendant qu'il était à son service. Est-ce là ce que vous désirez?

— C'est plus que je n'ambitionnais, mademoiselle.

— Alors, laissez-moi, je me déshabillerai toute seule, et rappelez-vous cette maxime arabe : La parole est d'argent, le silence est d'or! Allez.

Honorine baisa la main de sa maîtresse, et disparut en promettant de se taire, et décidée à tenir sa promesse.

Léonie, restée seule, se déshabilla, se mit au lit et lut jusqu'à deux heures du matin.

A ce moment elle s'endormit.

Le lendemain, à dix heures du matin, le marquis demanda sa voiture et se rendit chez le comte.

Celui-ci écrivait quand on annonça M. de Thonnerins.

Le marquis était pâle comme un marbre. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, nous le savons.

— Voilà un homme qui souffre beaucoup, pensa Frédéric, et se levant, il offrit cérémonieusement un siége au père de Léonie.

— Merci, monsieur, lui répondit le marquis d'une voix grave et d'un air digne, comme s'il eût pris vis-à-vis de lui-même l'engagement de n'accepter de l'homme à qui il avait affaire, que ce qu'il était forcé d'accepter; merci, monsieur, je resterai debout.

Frédéric s'inclina et resta debout aussi.

— Je vous attendais, monsieur le marquis, dit-il.

— Je crois, monsieur, que nous ne devons échanger que les paroles strictement nécessaires, répliqua M. de Thonnerins; vous me permettrez donc d'être aussi concis que possible; car, puisque vous savez la cause de ma visite, vous devez comprendre combien elle m'est pénible.

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Vous êtes venu hier me demander la main de ma fille. Vous saviez ce que vous faisiez et à quoi vous vous engagiez en faisant cette demande?

— Oui, monsieur.

— Comme à moi, ma fille vous avait tout dit?

— Oui, monsieur.

— Je vous donne la main de mademoiselle Thonnerins, monsieur.

Le comte s'inclina de nouveau, et un sourire imperceptible de triomphe entr'ouvrit ses lèvres.

— Réglons les conditions maintenant, reprit le marquis.

Frédéric releva la tête comme pour mieux écouter.

— Ma fille a deux cent mille livres de rentes qui lui viennent de sa mère, et qui lui serviront de dot quand elle se mariera. Elle est fille unique, j'ai quatre cent mille livres de revenu, et tout me porte à croire que je ne vivrai pas longtemps.

M. de la Marche fut pris de ce sourire nerveux dont sont pris les jeunes joueurs quand ils gagnent un gros coup, et il lui fallut toute la force de sa volonté pour ne pas se mettre à rire de joie devant le vieillard qui lui parlait.

— Demain, continua le marquis, nous partons, ma fille et moi, pour notre terre de ***, en Dauphiné, terre qui lui appartient, et qui fait partie de la dot.

C'est là que le mariage aura lieu.

Tout cela vous agrée-t-il, monsieur le comte?

— Parfaitement, monsieur le marquis.

— Le mariage se fera dans un mois. Dans un mois, j'aurai obtenu ce que tout gouvernement doit à mon gendre, une mission de ministre plénipotentiaire, soit à Vienne, soit à Berlin, et vous pourrez partir avec la comtesse le lendemain même de votre mariage.

Dans un an, vous demanderez un congé; vous recevrez la croix, car vous aurez eu le temps de rendre des services à votre pays; vous passerez quelques mois dans vos terres, et vous arriverez à la chambre des députés d'abord, à la chambre des pairs ensuite; je vous en donne ma parole d'honneur.

Tout est-il bien convenu ainsi?

— Oui, monsieur.

— Dans trois semaines vous nous aurez rejoints en Dauphiné, car il vous faut bien ce temps pour mettre en règle vos papiers de famille.

— Dans trois semaines je serai auprès de vous, monsieur le marquis.

— Avec vos parents, si bon vous semble.

— Je n'ai plus de parents, monsieur.

Le marquis s'inclina pour prendre congé du comte.

Alors Frédéric lui tendit la main.

M. de Thonnerins eut l'air de ne point voir cette main étendue vers lui, et après avoir salué de nouveau le comte, il quitta, sans ajouter une parole, la chambre où cet entretien venait d'avoir lieu.

Quand il eut refermé la porte derrière lui, Frédéric resta quelques instants les yeux fixés sur cette porte.

— Six cent mille livres de rentes, dit-il, car le bonhomme ne fera pas de vieux os, la pairie, la croix et une des plus jolies femmes du monde, tout cela pour deux cents louis, tout cela en quarante-huit heures ! Ce n'est ni cher ni long.

Le comte sonna et donna l'ordre qu'on mît les chevaux à la berline de voyage.

Il repartait pour Moncontour.

Comme on le voit, il tenait parole à Blanche.

XIX

Confidences forcées.

Pendant le temps que Frédéric était resté à Paris, Blanche était allée tous les matins et tous les soirs demander à la pierre du mur si elle cachait quelque chose, espérant toujours qu'une circonstance imprévue ramènerait le comte plus tôt qu'il n'avait promis de revenir.

Enfin, le soir du cinquième jour, elle trouva une lettre, lettre qui lui demandait un rendez-vous pour le soir même.

A dix heures elle entrait dans le pavillon que nous connaissons, avec Frédéric; et elle lui disait, comme pour résumer toutes ses impressions depuis quatre jours :

— Frédéric, laisse-moi reprendre ma vie que tu avais emportée avec toi!

— Croyais-tu donc ne plus me revoir, Blanche! demanda le comte en prenant dans ses mains la tête de la jeune fille à genoux devant lui, et en fixant sur elle un regard rempli d'amour.

— N'avais-je pas ta parole que tu reviendrais? quelles craintes pouvais-je conserver? Seulement, j'étais triste de ton absence. Puis, si j'étais sûre de ton retour, il s'en est fallu de bien peu que, moi, je manquasse au rendez-vous.

— Que veux-tu dire?

— J'ai failli mourir, Frédéric.

— Que s'est-il donc passé?

— J'ai couru un danger effrayant, mon ami, et sans un miracle que Dieu a fait, tu ne me reverrais pas aujourd'hui.

Frédéric avait pâli en entendant ce que sa maîtresse lui disait.

— Te voilà tout ému du danger que j'ai couru. Que tu es bon, et que je suis heureuse d'être aimée de toi!

Et en même temps Blanche baisait les mains du comte avec des larmes de reconnaissance.

— Enfin, reprit celui-ci, tu n'as plus rien à craindre de ce danger?

— Non. Veux-tu que je te le raconte?

— Certes.

— Le jour de ton départ, ma mère et moi, nous reconduisions mon frère à la voiture qui devait l'emmener et qui l'attendait en bas de la côte, quand tout à coup un taureau, échappé de son étable, s'est précipité sur nous. Il n'y avait pas moyen de fuir.

Je voyais la mort en face, avec regret peut-être, car je suis jeune et je t'aime, mais sans peur, je te le jure. J'ai

fait le signe de la croix, j'ai prononcé ton nom, j'ai fermé les yeux, et, calme, j'ai attendu.

L'animal n'était plus qu'à dix pas de nous, quand un jeune homme, un ange, un dieu, s'est jeté au-devant de lui, et avec une force dont il me serait impossible de te donner l'idée, a saisi l'animal par les cornes et l'a terrassé.

Avant de remercier le ciel de ce miracle, j'ai pensé à toi, Frédéric, et je n'ai rendu grâces à Dieu que parce qu'il permettait que je te revisse. Ma mort t'eût fait de la peine, n'est-ce pas?

— Oui, Blanche, ta mort eût été pour moi un grand malheur, et j'en serais mort, je te le jure.

Frédéric ne mentait pas. Il fût mort de la mort de Blanche.

Aussi, quoique le danger fût passé, le comte, en l'entendant raconter, n'avait-il pu retenir un mouvement de terreur.

— Et cet homme, demanda le comte, cet homme qui vous a sauvés tous trois, qui est-il?

— C'est un simple charpentier, tout jeune, du nom de Robert.

— Et il n'a pas été blessé?

— Non. Il est venu nous voir tous les jours depuis cette aventure, et prendre de nos nouvelles.

— Il me paraît fort bien élevé, ce charpentier.

— Il l'est en effet. J'ai été tout étonnée de trouver tant de distinction dans un homme de sa classe. Il est noble de visage et de cœur, c'est un bon et brave jeune homme.

— Avec quel enthousiasme tu en parles! Blanche; tu vas me rendre jaloux de M. Robert, fit le comte en souriant.

— Cela n'est pas à craindre.

Cependant je l'aime, je te l'avoue, mais pour toutes sortes de raisons, si bien que le sentiment qu'il m'inspire ne peut être que de l'amitié, tandis que vous, Frédéric,

je vous aime, sans savoir pourquoi, ce qui prouve que le sentiment que vous m'inspirez est de l'amour.

Cependant j'ai du plaisir à me trouver avec ce jeune homme : mon âme sympathise avec la sienne ; il est loyal, il est grand, et l'on voit qu'il peut laisser sa vie exposée au grand jour, sans craindre qu'on y trouve une tache, une ombre même : ce qu'il dit est frais comme de l'eau de source.

Le cœur se rafraîchit dans sa société, et si tu voyais comme il aime sa sœur, comme il la protége, comme il la surveille, comme il devient faible et timide, ce colosse, quand l'enfant est malade ou pleure! Il nous a amené quelquefois cette chère petite, enfant de huit ans, blonde et rose comme un ange.

Nous ne savons qu'inventer pour le remercier du service qu'il nous a rendu.

Aussi, soignons-nous à qui le mieux, ma mère et moi, sa chère Suzanne, orpheline, à laquelle lui, l'orphelin aîné, il faut qu'il serve de père et de mère.

Il met à ce devoir, qui est un bonheur pour lui, une touchante tendresse. Rien n'est trop beau pour sa chère enfant. Il l'habille comme une petite duchesse; rien n'est curieux et sympathique à voir, comme ce grand garçon jouant avec cette frêle créature. On dirait un lion apprivoisé par une colombe.

Hier, elle avait pris des ciseaux pour jouer, et elle s'était coupé un peu le doigt. Une goutte de sang a rougi l'orifice de cette blessure. Robert est devenu blanc comme un linge, et ma mère a été forcée de le soutenir pour qu'il ne tombât point.

Suzanne a vu quel effet son imprudence avait produit sur son frère, et, courant à lui, la douce enfant lui a dit, avec un sourire :

« Ce n'est rien, frère, ce n'est rien, ne pleure pas. »

Robert l'a prise dans ses bras, et il a effacé avec ses

lèvres cette goutte de sang qui l'avait tant ému. Oh ! réellement, c'est là une belle et bonne nature.

Cela vous ennuie peut-être, Frédéric, que je vous parle de cet homme?

— Au contraire, Blanche, continuez. Ceux que vous aimez ne sont-ils pas d'avance mes amis? Et d'ailleurs ce Robert m'a rendu un assez grand service en vous sauvant la vie, pour que je prenne plaisir à entendre faire son éloge.

— C'est qu'il y aurait presque ingratitude à ne pas parler de lui. Dans la lettre que mon frère nous a écrite de Niort, il tient deux pages sur trois.

C'était vrai, et Félicien, avec cette science qu'il a acquise des hommes, avait reconnu dans Robert un honnête homme. Leurs deux âmes étaient tout à fait de la même essence, l'une un peu plus rêveuse, un peu plus poétique, un peu plus ouverte par l'étude et la philosophie; l'autre aussi loyale, aussi juste, aussi franche, et suivant une route aussi droite dans un monde moins élevé : toutes deux enfin ne comprenant que le bien. De pareils caractères se reconnaissent, quand ils se rencontrent, à certains sentiments, toujours les mêmes, et qu'on pourrait appeler le signalement du cœur.

Alors ils s'abordent tout de suite en se disant : Tiens ! nous sommes frères ! et l'engagement qu'ils prennent d'une amitié réciproque et d'une estime mutuelle est pris pour toute la vie.

— Croiriez-vous, Frédéric, reprit Blanche, que moi, qui n'ai pas rougi de ma faute quand je me suis retrouvée en face de mon frère, j'en rougis intérieurement devant ce jeune homme? Si je l'avais connu avant de vous connaître, je crois que je ne vous aurais jamais cédé.

— Vous l'eussiez peut-être aimé?

— Non, mais j'aurais mieux compris le mal que peut faire à un frère la faute de sa sœur, et par son amour pour Suzanne, j'aurais mieux compris l'amour de Félicien pour moi.

Il ne faut pas m'en vouloir de tout ce que je vous dis là, Frédéric; vous savez que lorsque je suis avec vous, je laisse mon cœur s'ouvrir et se montrer tel qu'il est : la franchise de la femme est une preuve de plus de son amour. Je vous aime tant que je puis vous avouer sans crainte que quelque chose eût pu m'empêcher de vous aimer.

Je disais l'autre jour à Robert :

« Si, lorsque Suzanne aura l'âge que j'ai, elle commettait une faute, que feriez-vous ? »

Robert me regarda comme s'il eût deviné l'intérêt indirect que je prenais à la réponse, et me dit :

« Elle ne la commettrait pas, mademoiselle. »

J'ai rougi malgré moi, et je crois qu'il a remarqué ma rougeur. C'est alors que cette terreur m'a traversé l'esprit, que vous ne reviendriez peut-être jamais...

— Et notre mariage, enfant ! répliqua Frédéric.

— Notre bonheur, n'est-ce pas ? Voyons, quand se fera-t-il ?

— Quand revient ton frère ?

— Dans quinze jours ; mais ce qui fait que je suis encore plus heureuse de ton retour, c'est que demain soir je pars pour aller rejoindre Félicien, et que si tu avais seulement tardé quarante-huit heures, je serais partie sans savoir quand je t'aurais revu.

— Tu vas à Niort ?

— Oui, avec ma mère.

— Qu'allez-vous faire là ?

— Tu n'as donc pas écouté ce que je te disais : je vais rejoindre mon frère, qui nous a écrit que l'évêque avait levé toutes les difficultés et ferait pour lui, en quelques jours, ce qu'il met deux mois à faire pour les autres.

Ainsi, Pascal va entrer au séminaire de Niort, comme cela est l'usage, recevoir les deux derniers ordres, et dans quinze jours il sera curé de notre église, et pourra nous marier avant son départ, si tu le veux.

— Eh bien, oui, mon enfant, pars en toute sécurité, va rejoindre ton frère, et sois tranquille, avant son ordination, j'aurai trouvé moyen de te revoir, et avant son départ, il saura tout notre mystère d'amour. Ne t'inquiète de rien, ne trahis rien, et tout se fera comme tu le souhaites.

— Merci, Frédéric, merci, ton amour est toujours le même, toujours noble et généreux.

— Et je vais rester quinze jours sans te voir, ajouta Blanche avec tristesse.

— Tu m'écriras.

— Tous les jours.

— N'y manque pas.

— Crois-tu donc que je puisse t'oublier, Frédéric, toi ma vie, toi mon âme, toi mon honneur?

Et la jeune fille jeta ses bras autour du cou de celui qu'elle croyait pouvoir regarder comme son fiancé.

Quand un enfant ou un homme ivre commettent un crime, la loi les condamne rarement. L'un échappe à sa justice, l'autre à sa sévérité, parce qu'elle reconnaît que le premier n'avait pas encore assez d'intelligence, et que le second n'avait plus assez de raison pour comprendre ce qu'ils faisaient. La société devrait agir vis-à-vis de la femme comme la loi vis-à-vis des hommes ivres et des enfants; car la femme a l'éternelle enfance de la raison et l'éternelle ivresse du cœur.

Ainsi, il n'est pas de position plus chanceuse pour une jeune fille que celle où se trouvait Blanche.

A dix-huit ans être déjà la maîtresse d'un homme qu'une fantaisie a amené, que peut remmener un caprice, et n'avoir d'autre garantie pour l'avenir que la parole de son amant; certes, c'est là une des phases les plus dangereuses que puisse traverser la vie d'une femme. Il semblerait qu'elle ne doit dormir ni jour ni nuit, placée qu'elle est entre un passé d'innocence détruite et une réparation à venir, qu'une parole promet, mais que rien n'assure.

On pourrait croire que cette femme va tout à coup, se trouvant au milieu de tant de ruines, être épouvantée et prise de folie, se sauver devant elle comme pour échapper à cet effroyable spectacle et se briser le front contre la réalité.

Eh bien ! non ; elle ne songe même pas au danger qu'elle court ; elle se repose sur la parole de son amant, elle s'endort dans sa confiance, et elle donne à l'avenir le même sourire qu'au passé. Elle n'espère même pas, elle est convaincue ; elle ne fait pas le moindre doute que toutes les combinaisons de son âme réussiront.

Voilà pourquoi le jour où il leur est démontré qu'elles se sont trompées, les femmes n'ont plus de refuge que dans la mort, tant le désespoir qui s'empare d'elles est subit et inattendu. Elles se sont abusées avec une telle foi, elles se sont si bien habituées à cet aveuglement moral, qu'elles ne peuvent supporter le premier rayon de vérité qui pénètre dans leur vie, et qu'elles tombent tuées par la lumière comme par la foudre.

D'où leur vient cette étrange organisation qui fait qu'elles se trompent presque toutes de sentier au même endroit du chemin, qui fait que l'exemple leur est parfaitement inutile, et qu'elles tombent l'une après l'autre dans le même précipice, sans pouvoir se retenir aux maigres branches qui le bordent ? Quel a été le but de Dieu en les faisant ainsi ? C'est ce que nous ne saurions dire. Nous constatons le fait, mais nous ignorons la cause.

Il est cependant bien prouvé maintenant que jamais une pareille faute ne finit bien. Il y a non-seulement les romans, mais il y a encore les réalités quotidiennes qui démontrent cette vérité.

Jamais un homme qui a séduit une jeune fille ne l'a épousée, à moins qu'elle ne fût dotée de quelque grand diable de frère portant épée et moustaches, à moins que le père n'en appelât aux tribunaux et ne demandât l'appui de toute une société pour réparer l'erreur de sa fille.

Un mariage contracté par de tels moyens est une réparation et en même temps un aveu public d'une faute qui eût toujours dû rester ignorée, et à coup sûr, n'a pas en lui les conditions d'une vitalité heureuse ; sans compter que bientôt la jeune fille s'aperçoit qu'elle n'aimait pas son amant, et qu'il vaudrait encore mieux pour le repos de son cœur, car c'est toujours au nom de leur cœur que parlent et pensent les femmes, que le mariage n'eût pas eu lieu, que la faute n'eût pas été réparée, et qu'elle fût libre au lieu d'être éternellement rivée à un homme qu'elle détestera peut-être.

De là à tromper cet homme, y aura-t-il bien loin ? et cet homme, qui aura commencé par tromper, lui, aura-t-il le droit de se plaindre qu'on le trompe ? Et cependant, à son tour, il aura le droit de venir demander à la société réparation de la même faute qu'il a commise.

Telle est la marche ordinaire des choses, quand le suicide ne tranche pas dès le premier acte les péripéties de ces drames intérieurs.

Ces sortes de mariages ne sont donc pas des réparations, mais des châtiments. Ce n'est pas avec les syllabes d'un nom et une signature sur un morceau de papier timbré qu'on raccommode l'honneur des familles et qu'on assure le bonheur des femmes.

Eh bien ! vous raconterez, vous écrirez, vous prouverez tout cela, et vous ne changerez rien à ce qui est. Si c'est un livre que vous faites avec ces vérités, on appellera cela un roman, c'est-à-dire une chose fausse, sans importance, et qui, par conséquent, devra rester sans effet ; si c'est un fait que vous racontez, on appellera cela un malheur, comme une voiture qui verse ou une maison qui s'écroule, et tout sera dit.

Nous ne demandons certainement pas que les jeunes filles soient initiées théoriquement à toutes les réalités de la vie ; mais nous voudrions qu'on leur laissât entrevoir un coin de ce monde moral dans lequel elles doivent en-

trer un jour, et nous sommes convaincu que si ce spectacle détruisait en elles quelques illusions, il empêcherait aussi de grands malheurs dont ces illusions sont les causes.

Notre morale, au contraire, veut qu'on entretienne l'ignorance la plus complète dans le cœur des filles, et qu'on livre au mari un corps vierge et une âme toute naïve.

Là s'arrête la mission des parents; si bien que le lendemain du jour où les filles sont mariées, c'est-à-dire où, devenues femmes, elles ont le droit de tout connaître, comme elles n'ont été prévenues de rien, elles se trouvent au milieu du monde comme un soldat sans armes au milieu d'ennemis armés, forcées ou de se rendre tout de suite, ou de succomber avec le plus d'héroïsme possible, mais condamnées d'avance à une défaite quelconque.

Cependant nous ne nions pas la vertu forte par elle-même, nous croyons, nous savons qu'elle existe, et nous sommes son religieux défenseur. Mais nous sommes bien forcé d'avouer aussi que beaucoup de femmes ont fait en un instant le malheur de toute leur vie, ont dissipé en une minute le trésor de leur passé et l'espérance de leur avenir, et que l'on eût peut-être évité cette chute si, avant qu'elles entrassent dans leurs rôles d'épouse et de mère, on leur avait dit, en s'adressant à leur raison et en leur montrant quelques-unes des plaies de notre société :

— Regardez cette femme couverte de fleurs et de diamants, voyez comme elle est pâle, voyez comme son regard est triste, comme le désenchantement est dans toute sa personne! Cela vient d'une faute qu'elle a commise, cela vient d'une seconde d'erreur que des années n'effaceront pas et qui finira peut-être par la tuer.

Cette seconde lui a-t-elle donné plus de bonheur à elle seule, par la passion qu'elle assouvissait, que ne lui eussent donné de bonheur vingt ans de fidélité obscure et de tranquillité domestique? Non. Elle a été précédée de la

crainte, elle a été suivie du remords et elle n'a révélé aucune des joies qu'elle promettait. L'amour, cette incessante curiosité, trompe toujours quand il se cache pour séduire. Le feu qu'il allume détruit, car, quoi que l'on fasse, tout incendie laisse des cendres.

Voyez cette autre, vêtue de misère et d'impudeur! Elle était belle, elle était aimée, elle était pure; sans savoir pourquoi, elle a donné sa beauté, elle a trompé qui l'aimait, elle a taché son innocence. Aujourd'hui, pour vivre, elle est forcée de vendre ce qu'elle a donné; le monde la repousse, son époux la méprise, et ses enfants la nient.

Voilà ce qu'il arrivera de vous si vous faites comme ces femmes.

Si l'on parlait ainsi aux jeunes filles, au lieu de jeter un voile obscur sur ces turpitudes, croyez-vous qu'elles ne seraient pas prises de la sublime vanité de la vertu?

Ce n'est pas assez de leur montrer l'attrait du bien, il faut leur montrer la hideur cachée du mal; car le jour où le mal voudra les attirer, il couvrira son visage d'un masque si séduisant, que si elles ne devinent pas dessous un visage hideux, elles le suivront non-seulement avec confiance, mais encore avec joie.

Nous nous appesantissons sur tous ces détails, parce que dans notre société moderne la femme a pris une place si importante, que toutes les grandes questions morales reposent sur elles : questions d'amour, questions de famille, questions de bonheur enfin.

Si, comme les Orientaux, nous avions simplifié la femme en la réduisant à l'état d'animal et d'esclave, si nous l'enfermions dans un sérail et que nous eussions dans notre poche la clef de sa vertu; si, quand elle nous trompe, nous avions le droit de mort immédiate sur elle, ce serait tout autre chose.

Mais nous avons fait une part à son âme, à son intelligence, à sa volonté, nous avons accroché notre existence, notre bonheur, notre honneur même au moindre de ses

caprices; nous ne la tuons pas, c'est elle qui nous tue, qui nous ruine, qui nous exile, et son influence s'exerce sur la génération qui lui succède comme sur celle qui la précède, puisque, fille, elle peut déshonorer son père; puisque, femme, elle peut déshonorer son mari; puisque, mère, elle peut déshonorer ses enfants : c'est donc sur elle qu'il faut jeter les yeux, c'est donc l'assainissement de cette source de la vie morale qu'il faut avoir en vue.

Pourquoi avons-nous justement été donner le pouvoir à la faiblesse?

Ah! fous que nous sommes!

Nous faisons des révolutions pour substituer un roi à un autre, pour remplacer un mot par un autre, pour n'avoir plus de tyrans, disons-nous, pour être libres enfin, et nous subissons dans notre civilisation, sans y prendre garde, sans paraître même la soupçonner, tant nous en avons l'habitude, l'effroyable tyrannie de la femme, tyrannie d'autant plus redoutable, qu'elle n'a ni le droit, ni la raison, ni la force.

Nos projets, nos ambitions, notre fortune dépendent d'elle.

Que de hautes et belles destinées sont tombées tout à coup, poussées par une petite main qu'eût broyée une main d'homme en la pressant. Comme l'a dit un de nos plus spirituels écrivains, Dieu a mis la femme sur la terre pour que l'homme ne pût pas faire de trop grandes choses.

Ainsi, pour revenir à notre sujet, car les exemples valent mieux que les maximes, voilà une mère, madame Pascal, qui a derrière elle quarante ans de vertu à offrir à Dieu; voilà un jeune homme, Félicien, qui n'a pas un reproche à se faire dans le passé, et dont la sainte espérance est de se consacrer au culte du Seigneur et au soulagement de l'humanité; eh bien! il se trouve entre cette femme et cet homme, types d'honneur et de vertu, une enfant, fille de l'une, sœur de l'autre, innocente et pure

comme tous les deux, mais que son innocence et sa pureté ont laissée sans défense contre les séductions d'un homme.

Voilà donc trois destinées sur lesquelles deux ne devraient être responsables en rien, puisqu'en rien elles ne sont coupables, voilà donc trois destinées qui reposent sur la loyauté d'un homme et sur la faute d'une jeune fille.

Si Frédéric refuse d'épouser Blanche, voilà le passé de la mère souillé, voilà l'avenir du frère détruit, voilà la vie de Blanche flétrie à tout jamais, et voilà au bout de quelques mois, car nous n'avons peut-être pas encore dit tous les malheurs qui menacent la jeune fille, voilà une quatrième créature encore plus innocente que les autres, puisqu'elle descend du ciel, encore moins responsable surtout, qui va venir au monde et qui n'aura ni famille, ni nom, ni estime à attendre de ce monde où elle va entrer, qui portera éternellement le poids de la faute de sa mère et que la société condamnera.

Au milieu de tout cela, que fait Blanche?

Songe-t-elle à tous ces dangers? Prévoit-elle tous ces malheurs? Non.

Elle dort, nous le répétons, confiante dans la parole de son amant, sûre d'aimer, sûre d'être aimée, coupable aux yeux du monde, innocente à ses propres yeux et aux yeux de Dieu; car, si elle s'est trompée, elle s'est trompée loyalement, en croyant marcher dans le chemin de son cœur.

Et cependant, celui-là serait infâme qui accuserait Blanche, qui lui demanderait compte de sa faute, qui voudrait l'en punir, qui lui jetterait une pierre; car Blanche ne s'est perdue que par innocence, car elle ne savait pas qu'une bouche peut mentir, elle qui n'avait jamais eu autour d'elle que des âmes loyales; car lorsque son amant lui a dit : Je t'aime! elle l'a cru, car elle croit, car elle est convaincue qu'elle sera sa femme.

Ainsi, non-seulement Blanche, sur qui pèse une si grande responsabilité, à l'innocence de laquelle deux destinées, deux hommes, deux existences sont attachées, non-seulement Blanche n'est en proie à aucune terreur, mais encore elle est heureuse et fière de ce qui devrait la désoler, et dans sa solitude elle s'écrie avec joie, avec certitude, hélas! Je suis mère!

Supposez maintenant qu'au milieu de cette joie on apporte une lettre de Frédéric, qui lui dise qu'il ne la reverra jamais et qu'il part, lettre qui a été écrite bien des fois dans des situations semblables, que lui restera-t-il à faire?

Il lui restera la mort, ce premier moyen du désespoir, ce dernier moyen de l'honneur.

Si elle a la force de ne pas mourir, elle se trouvera entre la société et Dieu.

L'une lui dira :

— Cache ta faute, quand même pour cela il te faudrait commettre un crime, détruis ce que la nature a fait, couvre ton passé d'un sourire, et je ne dirai rien.

L'autre lui dira :

— Tu es mère, tu te dois à ton enfant, à cette douce et frêle créature qui n'a pas demandé à venir au monde, et que tu n'as pas le droit de détruire au profit des préjugés. Tu es mère, aime ton enfant.

Quatre mots sur un morceau de papier, et Blanche se trouvera dans cette effroyable position.

Ce qui n'empêche pas qu'elle sourie en attendant l'heure du départ, et qu'elle réponde à Robert, qui vient lui faire visite avant qu'elle parte, et qui lui dit :

— Vous paraissez bien heureuse, mademoiselle Blanche?

— En effet, monsieur Robert, je suis bien heureuse aujourd'hui.

N'est-ce pas, qu'il faut qu'une femme soit bien pure pour faire une telle réponse dans de telles conditions?

Blanche était seule dans le salon du rez-de-chaussée quand Robert y entra, accompagné de Suzanne.

Comme nous venons de le dire, le jeune homme remarqua l'air joyeux de mademoiselle Pascal; mais ce que nous n'avons pas dit, c'est que lorsqu'elle lui eut répondu : « Oui, je suis bien heureuse, » il n'ajouta rien, et ne lui demanda pas tout de suite la cause de ce bonheur qui se manifestait si franchement.

Au contraire de la jeune fille, Robert devint soucieux et s'assit dans un coin du salon, où, posant sa tête sur une de ses mains, il se mit à contempler silencieusement la sœur de Félicien.

Pendant ce temps, Suzanne courait embrasser Blanche, qui l'asseyait sur ses genoux.

Un certain changement s'était opéré dans Robert depuis qu'il était admis dans la famille de Félicien.

Il s'était efforcé de faire oublier qu'il était un homme du peuple, un simple ouvrier; non pas qu'il rougît de l'état qu'il exerçait, il avait le cœur trop élevé pour cela, mais parce qu'il avait compris que plus il se rapprocherait de la position de ceux qui le recevaient, plus on aurait de plaisir à le recevoir, quoique madame Pascal, sa fille et Félicien, ne fussent pas gens à s'occuper beaucoup de l'extérieur d'un homme sur le cœur duquel ils savaient à quoi s'en tenir.

Robert était donc devenu presque coquet. Il arrangeait ses cheveux avec soin, mettait sa cravate sans négligence, portait une veste neuve d'une coupe gracieuse, une chemise de fine toile, un pantalon bien fait et des souliers presque fins. On n'eût jamais dit que ses mains maniaient la scie et le rabot, tant elles étaient devenues blanches de hâlées qu'elles étaient.

Ce changement s'était fait presque sans que Robert y songeât, et comme instinctivement.

S'il n'y eût eu dans la maison que madame Pascal et Félicien, peut-être n'eût-il pas eu lieu; mais Robert

trouvait qu'on n'était jamais assez beau ni assez élégant quand on approchait de cette vivante perfection qu'on nommait Blanche.

Suzanne aussi se fût ressentie de cette métamorphose, si, comme on le sait, elle n'avait été depuis longtemps la plus élégante enfant à vingt lieues à la ronde.

Blanche n'avait pas été sans s'apercevoir de tout cela, et elle avait deviné qu'elle était la cause de la coquetterie du jeune homme; elle lui en avait su gré, car les femmes ont, même sans arrière-pensée, ce côté frivole de la reconnaissance.

Robert venait souvent faire visite à la famille Pascal, et depuis le peu de jours qu'il la connaissait, une réelle intimité, grâce à la façon dont il avait fait leur connaissance, s'était établie entre lui et les membres de cette famille.

Il y a en effet dans la vie des événements si imprévus et si complets, qu'ils établissent, entre les gens qui y sont mêlés, une affection antérieure de vingt années au jour où ils se sont accomplis.

Cependant, si souvent que Robert fût venu voir madame Pascal et sa fille, il n'était pas venu aussi souvent qu'il en avait eu l'envie.

Quelquefois, après avoir quitté la maison de Félicien, il s'arrêtait à la porte, comme s'il eût eu regret d'en être sitôt sorti, c'est-à-dire après une visite de deux ou trois heures, et souvent il était revenu le soir même jusqu'à la grille, et s'en était retourné tristement sans y être entré, après avoir réfléchi, en mettant la main sur la sonnette, qu'il est indiscret de faire le même jour deux visites sans cause.

Il lui était arrivé alors, pour avoir un prétexte de revenir, de laisser Suzanne avec Blanche, et il gagnait à cette petite politique une bonne causerie d'une heure quand, le soir, il revenait chercher l'enfant.

Il ne pouvait donc pas manquer de venir faire ses adieux a mademoiselle Pascal avant qu'elle quittât le village; seulement il ne s'attendait pas à la trouver si joyeuse, quoiqu'il fût tout naturel qu'elle eût plaisir à aller rejoindre son frère.

Il est vrai que sa joie ne lui venait pas de là.

Et cependant, puisqu'elle avait été si triste quand Frédéric l'avait quittée pour aller à Paris, elle eût dû être triste à l'idée qu'elle le quittait pour quinze jours au moins.

Mais non, elle connaissait la cause de cette nouvelle séparation, tandis qu'elle ignorait celle du départ de son amant. Du moment que Frédéric était revenu, comme nous l'avons dit, c'est qu'il ne voulait pas l'abandonner : elle était donc certaine de le trouver au retour.

— Nous venons te dire adieu, fit Suzanne avec sa douce voix d'enfant, en jetant ses bras autour du cou de la jeune fille, et en collant un gros baiser bien rose et bien sonnant sur la joue de sa chère Blanche.

— Cela me fait du chagrin que tu t'en ailles, ajouta Suzanne.

— Pourquoi, chère petite?

— Parce que je t'aime bien et que je ne te verrai plus, et puis parce que Robert t'aime bien aussi, et que cela lui fait de la peine de ne plus te voir.

Blanche regarda le jeune homme en souriant.

Robert devint tout rouge.

— Suzanne a raison, dit-il, cela me fait de la peine de ne plus pouvoir venir dans cette maison où madame Pascal et vous, mademoiselle, me recevez si bien. Nous qui n'avons pas de famille, nous sommes si heureux quand on veut bien nous accueillir et nous aimer un peu!

— Mais nous reviendrons bientôt, monsieur Robert, et j'espère bien que vous reprendrez l'habitude de nous faire visite.

— Oui, mademoiselle, si vous le permettez.

Robert se tut et continua de contempler Blanche, qui jouait avec Suzanne.

Tout à coup il se leva, et passant la main sur son front, il murmura :

— Je suis fou!

Et s'approchant de la fenêtre, il regarda dans le jardin.

Blanche avait remarqué le mouvement du jeune homme et presque entendu les mots qu'il avait dits.

Elle déposa Suzanne par terre, et se levant à son tour, elle vint à Robert :

— Qu'avez-vous donc, monsieur Robert, lui dit-elle, vous avez l'air d'avoir du chagrin ?

— Pas du tout, mademoiselle.

— Vous êtes triste, cependant. Allons, contez-moi ce que vous avez ; je vous consolerai peut-être.

— Contez-moi plutôt ce qui vous rend si joyeuse, mademoiselle, répondit Robert ; ce sera le meilleur moyen que je sois consolé, si j'ai besoin de l'être.

— Mon frère, veux-tu que j'aille jouer dans le jardin? dit Suzanne en tendant ses petites mains et en levant sa blonde tête vers Robert comme pour être plus sûre d'obtenir ce qu'elle demandait en joignant une caresse à sa demande.

— Oui, mon enfant, va jouer où tu voudras, dit Blanche en ouvrant elle-même la porte du salon à Suzanne et en l'embrassant.

Après quoi elle revint s'accouder à la fenêtre où s'appuyait Robert, mais sans répondre à la question qu'il lui avait faite, ou plutôt au désir qu'il lui avait témoigné de connaître la cause de sa joie.

C'était presque avouer que cette cause avait un côté mystérieux.

Robert n'en désira que plus la connaître, non par l'effet d'une vulgaire curiosité, mais parce qu'il lui semblait instinctivement que ce qu'il voulait savoir le regardait ;

puis quelque chose lui disait qu'il y avait un chagrin pour lui dans la joie de Blanche, et l'homme est toujours poussé malgré lui à rechercher ce qui doit lui faire de la peine.

Ce n'était pas par distraction que Blanche ne répondait pas, elle réfléchissait, au contraire, se demandant si elle devait répondre.

— Or, il y a des secrets que la femme, avec ce besoin de confidence et d'appui qui est en elle, a peine à tenir longtemps enfermés au fond de son cœur, même quand ces secrets concernent les choses les plus sérieuses et les positions les plus graves de la vie. La joie est, dans ces cas-là, une mauvaise conseillère; car la joie est expansive et amène l'aveu sur la bouche, sans que celle qui le fait comprenne comment il y est venu.

Après quelques instants de silence et de réflexions, Blanche regarda fixement Robert, comme pour s'assurer une dernière fois qu'elle avait affaire à un honnête homme, incapable de la trahir si elle lui confiait quelque chose.

— Oui, je suis heureuse, reprit-elle, j'ai besoin de le dire à quelqu'un, car la joie est difficile à porter à soi toute seule, et il n'y a que vous dans le monde à qui je puisse dire pourquoi je suis heureuse, car vous êtes mon ami, n'est-ce pas, monsieur Robert?

— Vous n'en doutez pas, je l'espère, mademoiselle, répliqua le jeune homme, et si au lieu d'un bonheur vous aviez un chagrin, et que ma vie pût vous être bonne à quelque chose, je pense que vous n'hésiteriez pas à me la demander, car moi je n'hésiterais pas à vous l'offrir, et cela en souriant. Ne vous ai-je pas dit cela une fois? Je pense toujours de même.

— Oui, monsieur Robert, oui, je sais que vous m'aimez comme vous aimez Suzanne, et je vous suis bien reconnaissante de cette bonne et franche affection, née si vite et qui, j'y compte bien, durera longtemps.

Aussi je regarderais comme une mauvaise action de

vous cacher la cause d'un bonheur qui m'arrive, quand vous me la demandez, et quand je suis sûre qu'elle sera enfouie dans votre cœur plus profondément encore que dans le mien.

Ce que je vais vous dire, nul ne le sait et nul, excepté vous, ne le saura avant quinze jours. Je me marie, monsieur Robert.

Le jeune homme devint pâle comme un marbre, si pâle, que Blanche le remarqua et lui dit :

— Qu'avez-vous donc?

— Je n'ai rien, mademoiselle, répondit Robert avec calme.

— Vous êtes tout pâle.

— Oui, j'ai le sang au cœur, comme mon père, qui est mort d'un anévrisme, et de temps en temps, sans raison, je me sens pâlir.

— Il faut soigner cela.

— Oh! qu'importe cela ou autre chose? Il faut toujours mourir d'une maladie; autant mourir de celle-là!

Et Robert, sentant qu'il étouffait, non par suite d'une douleur physique comme il venait de le dire, mais par suite de ce qu'il venait d'entendre, fit deux ou trois tours dans la chambre en portant sa main de son cœur gonflé à ses yeux prêts à se remplir de larmes.

Chez les constitutions vigoureuses, les symptômes des douleurs morales sont presque les mêmes que chez les enfants. La nature est pleine de ces compensations-là.

Blanche regardait Robert avec étonnement, avec inquiétude même, car elle prenait au sérieux la raison qu'il lui donnait.

Cependant il triompha de son émotion, et revenant auprès d'elle, il reprit :

— Pardonnez-moi cette question, mademoiselle; mais comment se fait-il que monsieur votre frère et madame Pascal ignorent une chose de cette importance, quand vous, vous la savez?

— Voilà justement où est le secret, répliqua Blanche, et voilà pourquoi il faut de la discrétion.

Blanche ne put s'empêcher de rougir aux premiers mots de cet aveu.

— Ainsi, vous épousez un homme que vous aimez? demanda Robert en tremblant, et avec cette âcre volupté qu'éprouve un blessé à irriter sa blessure.

— Oui.

— Et cet homme est jeune?

— Il a trente ans.

— Il est riche, sans doute?

— Oui, mais cela n'ajoute rien à mon amour.

— Vous l'aimez donc?...

Blanche fit un signe affirmatif.

— Et il vous aime?

— Oui.

— Avant de demander votre main, il vous a fait sa cour?

— Il a voulu d'abord s'assurer si je l'aimerais.

— En effet, c'est un ami de votre famille?

— Non. Ni ma mère ni mon frère ne le connaissent.

Robert regarda Blanche avec étonnement.

— Comment se fait-il, alors, demanda-t-il, que vous le connaissiez, vous, mademoiselle?

Blanche rougit, et commença à regretter sa confidence.

Elle avait cru qu'elle dirait à Robert :

J'épouse un homme qui m'aime et que j'aime, et qu'elle pourrait s'en tenir là.

Mais pour que Robert se contentât de cela, il eût fallu qu'il n'éprouvât point ce qu'il éprouvait pour Blanche, et voyant son embarras, il reprit :

— Comment se fait-il que vous le connaissiez, vous, mademoiselle?

— C'est par hasard, balbutia Blanche.

— Et vous avez parlé à cet homme?

— Deux ou trois fois, monsieur Robert, répondit-elle, car elle ne voulait pas dire toute la vérité, et cherchait

encore à se tirer de la fin de son aveu avec des paroles en l'air; mais elle avait affaire à un homme d'honneur, qui venait de s'apercevoir qu'il l'aimait à donner son âme pour elle, et qui, pris du pressentiment que la joie de cette jeune fille sans expérience pouvait cacher un malheur, était résolu à tout apprendre, dût ce qu'il apprendrait lui briser le cœur.

— Et deux ou trois fois vous ont suffi, reprit-il, pour savoir et pour vous dire l'un et l'autre que vous vous aimiez et pour parler de mariage?

— Oui, monsieur Robert, répondit Blanche presque avec le ton suppliant d'une femme qui voudrait qu'on ne l'interrogeât plus.

— C'est agir bien rapidement, continua Robert sans la quitter des yeux; c'est engager bien vite son amour et son avenir.

— Oh! je suis sûre qu'il m'aime! se hâta d'ajouter Blanche.

— Il est vrai qu'il ne faut pas vous voir souvent pour vous aimer, mademoiselle; mais cependant, je vous le répète, il y a imprudence à donner son amour et sa main à un homme qu'on n'a vu que deux ou trois fois. Peut-être l'avez-vous vu plus souvent?

— Oui, en effet, je l'ai vu plus souvent.

— Mais où le voyiez-vous, mademoiselle, puisque votre mère et votre frère ne le connaissent pas?

Blanche essaya encore de donner le change à Robert, mais la pauvre enfant ne savait pas mentir.

— Je le voyais à l'église.

— Et c'est là qu'il vous parlait? Comment faisait-il, puisque madame Pascal ne vous quittait pas?

— C'est pourtant là que je le voyais.

Robert fit un mouvement.

— Et chez des amis, ajouta brusquement la jeune fille, mais sans oser lever les yeux sur l'ouvrier.

— Vous ne savez pas mentir, mademoiselle.

— Je ne mens pas.

— Si! répliqua-t-il d'un ton ferme, car c'est ici même que vous voyez cet homme.

— Comment le savez-vous?

— Vous voyez, pauvre enfant, que vous ne savez pas mentir.

Maintenant, Blanche, continua Robert, en prenant la main de mademoiselle Pascal, il faut me dire la vérité.

— Oh! jamais!

— Il le faut cependant, s'écria Robert plus pâle encore.

— Vous me faites peur, fit Blanche avec effroi; je vous en supplie, ne me demandez plus rien.

— Écoutez, mademoiselle, reprit Robert, avec émotion après un moment de silence, c'est vous qui avez provoqué cette confidence que je ne vous demandais pas; il est trop tard maintenant pour que vous reculiez; au nom du ciel, dites-moi tout, ou je raconte à votre mère ce que je sais déjà.

— Vous ne ferez pas cela, vous m'avez juré de vous taire.

— Si vous me disiez toute la vérité, mais non si vous manquiez de confiance.

— Eh bien! je vous dirai tout, mais vous garderez le silence.

— Je vous le jure. Parlez.

— Non, pas aujourd'hui, monsieur Robert.

— Elle est donc bien terrible, cette chose qui vous rendait si joyeuse, demanda Robert à voix basse. Oh! Blanche! Blanche! j'entrevois un malheur dans votre vie. Cet homme est un misérable.

— Que dites-vous là? mon Dieu!

— Voyons, Blanche, voyons, répondez-moi comme vous répondriez à Dieu, et le secret que vous verserez dans mon sein, je vous jure de nouveau que nul ne le connaîtra; mais répondez-moi, sinon vous me laisserez supposer un plus grand malheur, une plus grande faute peut-être que la vérité.

— Je suis coupable, monsieur Robert, fit Blanche, qui ne put retenir ses larmes.

— Est-ce que je vous dis cela, mon enfant, est-ce que j'ai le droit de vous le dire, d'ailleurs? Je suis votre ami, votre frère, et non votre juge.

Reprenez du calme et répondez-moi sans feinte, et surtout ne pleurez pas, je vous en supplie. Voulez-vous me répondre ?

— Oui, monsieur Robert; interrogez.

— Vous avez reçu cet homme ici?

— Oui.

— Dans votre chambre?

— Jamais.

— Dans le jardin, alors?

— Oui.

— Le soir, sans doute?

— Le soir.

Robert hésita quelques instants avant de continuer cet interrogatoire.

Il eût été facile de voir que c'était autant pour lui-même que pour la jeune fille qu'il tardait à le reprendre; car chaque pas qu'il faisait dans la vérité était une torture nouvelle pour lui.

Un instant, Blanche espéra qu'il s'en tiendrait là; mais il reprit avec précaution, avec courage même :

— Vous pouvez tout me dire, à moi qui n'ai aucun droit sur vous, mon enfant, car je ne suis ni votre mari, ni votre frère. Ce n'est donc que pour votre bien que je vous interroge, et ce que vous me direz sera mort pour les autres, je vous le répète.

Vous avez aimé cet homme tout de suite?

— Oui. Les mots qu'il me disait étaient si nouveaux pour moi!

— Et vous lui avez avoué que vous l'aimiez?

— Oui.

— Et...

— Assez, monsieur Robert, assez; je vous en prie, s'écria Blanche en tombant aux pieds du jeune homme.

Et en parlant ainsi, Blanche cachait sa tête dans ses deux mains.

Robert avait bien souffert quand ses parents étaient morts, car il les aimait comme aiment tous les grands cœurs, mais il n'avait jamais souffert comme il souffrait en ce moment.

— Qui sait si le malheur s'arrête là? murmura-t-il; puis il ajouta plus haut :

— Ainsi, vous appartenez à cet homme?

— Je n'ai pas dit cela.

Robert espéra qu'il s'était trompé.

— Dites-vous vrai, Blanche? s'écria-t-il, en la relevant et en lui prenant les mains, oh! dites-moi que vous n'appartenez pas à cet homme.

Blanche ne répondit rien; elle pleurait silencieusement.

— Ainsi ce mariage, fit Robert d'une voix faible, en se laissant tomber sur une chaise, car il n'avait plus la force de se tenir debout, ainsi ce mariage n'est qu'une réparation?

— Oh! il m'aime; il m'a juré qu'il m'épouserait.

— Enfant!

— Vous en doutez?

— Oh! je doute de tout maintenant!

— C'est un reproche que vous me faites, et vous m'aviez promis de ne pas m'en faire.

— Pardon. Ainsi, cet homme, vous l'aimez?

— Mon amour est ma seule excuse, Robert!

— Pourquoi ne vous épouse-t-il pas tout de suite, s'il vous aime?

— Oh! c'est un bon sentiment qui lui fait retarder notre mariage. Il veut que ce soit mon frère qui nous marie, et il ne veut pas en ce moment distraire Félicien de ses vœux et de la religion.

Mais il m'a promis de tout lui avouer le jour même où il serait ordonné prêtre, afin, m'a-t-il dit, que, comme

chrétien, il soit forcé de pardonner ce que, comme frère, il ne pardonnerait peut-être pas.

— C'est bien, Blanche, répondit Robert forcé d'appuyer sa main sur sa poitrine pour respirer; cet homme est peut-être un honnête homme après tout, mais faites-moi un serment.

— Lequel?

— Jurez-moi que si, avant que M. Félicien soit prêtre, cet homme revient sur sa parole, vous me ferez connaître son nom et ne direz rien à votre frère ni à madame Pascal de tout ce que vous venez de me dire.

— Pourquoi ce serment? Et que ferez-vous quand vous saurez son nom?

— Croyez-vous à mon amitié, mademoiselle, et à mon honneur?

— Aveuglément.

— Que vous importe alors ce que je ferai?

— Eh bien! je vous promets de vous dire ce nom, si ce que vous craignez arrive.

Robert tendit la main à la jeune fille, en lui disant :

— Essuyez vos yeux, mademoiselle, votre mère peut descendre d'un instant à l'autre, et il faut qu'elle ignore le sujet de vos larmes.

Robert fit un mouvement pour quitter le salon, Blanche le retint.

— Vous me méprisez, maintenant? lui dit-elle.

— Vous mépriser, Blanche, vous! s'écria le jeune homme. Oh! non.

Et prenant la tête de la belle enfant dans ses deux mains, il l'embrassa avec force et sortit brusquement pour ne pas lui donner le spectacle de l'étrange émotion qui l'étouffait.

Puis, prenant Suzanne dans ses bras, il quitta la maison de madame Pascal, et courut comme un fou jusque chez lui.

Arrivé dans sa chambre, il se laissa tomber sur son lit et s'écria, en donnant un libre cours à ses larmes :

— Ma bonne petite Suzanne, ma sœur adorée, je suis bien malheureux !

L'enfant cacha sa tête dans le sein de son frère, et voyant les grosses larmes qui tombaient de ses yeux, elle se mit à pleurer aussi.

XX

Suzanne.

Lorsque Blanche fut seule, et se rappela quelle confidence elle venait de faire à Robert, elle fut épouvantée et se demanda comment cela était arrivé.

La douce enfant, habituée à vivre dans sa conscience, n'avait su ni cacher sa joie, ni cacher sa faute, et elle eût fait à tout autre l'aveu que venait de recevoir le frère de Suzanne.

Seulement, cet aveu fait à un autre que Robert, eût été un malheur pour Blanche, tandis qu'elle connaissait assez le jeune homme pour être sûre qu'il ne trahirait pas une syllabe de ce secret, dont elle commençait maintenant à sentir la terrible importance.

Mademoiselle Pascal comprit par l'effet que cette confidence avait produite sur Robert, c'est-à-dire sur un étranger, car elle ignorait les véritables sentiments de l'ouvrier pour elle, quel effroyable bouleversement elle eût causé dans le cœur et dans la vie de son frère ou de sa mère, si l'un deux l'eût surprise.

Elle gagna donc à cette confidence faite, d'abord de faire porter à un ami la moitié d'une pensée lourde, et ensuite de comprendre qu'il fallait qu'à tout prix Félicien et madame Pascal ignorassent jusqu'à l'époque où elle devait la leur apprendre, cette partie de son passé.

Une autre pensée acheva de rassurer Blanche et de la

convaincre que c'était un bonheur pour elle d'avoir mis son secret dans le sein d'un honnête homme. Elle voyait dans Robert plus qu'un confident, elle voyait un appui, et si un malheur lui arrivait, elle entrevoyait le droit de dire au jeune homme : C'est à vous de me sauver, et elle était instinctivement persuadée qu'il la sauverait.

Cependant les craintes que Robert avait manifestées pour l'avenir, et au sujet desquelles il avait exigé un serment de la part de la jeune fille, ébranlaient un peu la confiance que Blanche avait en Frédéric, et lui faisaient voir à quel fil léger son honneur était suspendu.

Elle eût donc voulu avoir une entrevue avec son amant et puiser un peu de foi aux paroles du comte, mais elle partait dans deux heures et n'avait nul moyen, ni de se rendre chez Frédéric, ni de lui écrire sans se compromettre.

Alors il lui fallut bien se contenter d'évoquer les promesses qu'il lui avait faites, et raccrocher son espérance à ses souvenirs.

Quand madame Pascal descendit auprès de sa fille, celle-ci avait eu le temps de se calmer, et sa mère ne put rien deviner de ce qui avait eu lieu. Elle s'étonna cependant que M. Robert ne fût pas venu la voir, elle et Blanche, avant qu'elles partissent.

Mais Blanche, qui n'avait aucune raison de cacher à sa mère la visite du jeune homme, lui dit qu'il était venu et qu'il l'avait chargée de lui faire ses compliments de départ.

Nous avons dit plus haut que le cœur de la femme est plein de confiance; c'est ici le cas de le répéter.

Plus elle réfléchissait à la scène du matin, plus Blanche remerciait Dieu de l'avoir fait naître : elle s'appuyait maintenant des deux côtés, et elle sentait que si l'un des deux venait à lui manquer, l'autre ne lui ferait pas défaut.

Vers trois heures, elle partit pour Niort avec sa mère.

Robert n'avait pu résister au désir de la voir encore une fois, et au moment où elle montait en voiture, il

vint à elle et lui serra la main, en disant à madame Pascal que, n'ayant pas voulu la déranger le matin, il était venu l'attendre à la voiture, pour la prier d'offrir à Félicien de nouveaux témoignages de sa vive sympathie.

Il échangea avec la jeune fille un signe qu'elle seule pouvait comprendre, et qui était un nouvel engagement de dévouement et de discrétion.

La voiture partit.

Le même jour, les deux femmes étaient à Niort, et Félicien se jetait dans leurs bras.

— Je suis heureux, ma mère, fut le premier mot que le jeune homme dit à madame Pascal, dans le parloir où il la reçut, ainsi que Blanche.

La jeune fille regardait autour d'elle.

Cette austérité tranquille des longs corridors, que troublait de temps à autre le pas d'un élève, ces voûtes sonores, dont la prière seule avait le droit de frapper l'écho, ces grands murs blancs, sur lesquels apparaissait de distance en distance un grand christ d'ébène ou d'ivoire, ces stalles de bois poli, régulièrement adossées au mur, ces lampes de fer suspendues entre les arcades, la vie monacale enfin, qui lui apparaissait dans toute la rigidité de ses devoirs, tout cela jetait la sœur de Félicien dans une profonde rêverie, car cet avenir cloîtré était un de ses avenirs possibles.

Aussi se disait-elle :

— Oui, le cloître doit être un doux asile pour l'âme quand elle y entre par la vocation, mais ce doit être dans le premier temps un abri difficile, quand elle y arrive par le repentir. Oui, il doit être heureux ici, celui qui, comme mon frère, n'a eu que les pures ambitions de l'étude religieuse, et que les tranquilles désirs d'un cœur voué à Dieu.

Mais quand un instant on a cru aux autres félicités de ce monde, quand on les a laissé pénétrer dans son cœur et qu'on les a vues s'enfuir comme des voleurs, emportant

toutes vos illusions et vous laissant seuls dans le désert de vos souvenirs et de vos croyances, quand la prière n'est plus que le refuge d'une faute, oui, il doit y avoir des heures douloureuses pour celle qui vient s'y cacher et qu'y suit, malgré elle, un rayon de sa vie d'autrefois. La lutte est longue, sans doute, entre ce passé exigeant et ce calme avenir. Mais Dieu l'emporte à la fin et garde dans le trésor de sa clémence, pour celle qui se repent, la consolation ou tout au moins l'indifférence du passé.

— A quoi songes-tu, Blanche? demanda Félicien à sa sœur, car la méditation de la jeune fille était visible pour tout le monde.

— A toutes les choses qui frappent l'esprit, mon frère, quand on entre dans un lieu comme celui-ci.

Félicien fit visiter à sa mère et à Blanche les longs corridors, les salles immenses, les escaliers silencieux du pieux monument.

De temps à autre, il rencontrait un de ses frères en Dieu qui le saluait d'une inclination de tête, et Blanche regardait avec une curiosité mêlée d'intérêt ces jeunes hommes qui avaient brusquement fermé la porte de leur cœur aux choses de la vie. L'un deux cependant rougit en voyant la jeune fille; et quand il fut passé, il se retourna pour la regarder encore, puis il disparut dans l'angle du corridor.

Qui sait quelles pensées emportait avec lui cet homme de vingt ans, aux yeux noirs, aux lèvres rouges, qui allait se consacrer à l'Église et que faisait tressaillir le bruit d'une robe de femme !

Après tout, il n'y a victoire que quand il y a lutte.

Madame Pascal et sa fille restèrent avec Félicien jusqu'à l'heure du dîner, moment auquel elles prirent congé de lui, en lui promettant de le venir voir le lendemain.

Toutes deux rentrèrent à l'hôtel, l'une joyeuse d'avoir vu son fils heureux, l'autre, l'esprit plongé dans un ordre d'idées nouvelles et tristes même, car rien n'est plus triste,

quand on laisse derrière soi ceux que l'on aime, que ces chambres d'auberge aux murs froids, aux aspects inaccoutumés, dans lesquelles la vie semble mal à son aise, où l'on se sent entouré de gens insensibles à votre joie comme à votre douleur, et qui n'ont pour vous qu'une affectuosité de passage, cotée à un certain chiffre, qu'ils mettent et qu'ils rejettent avec les draps du lit.

Blanche n'était pas tout à fait dans ces conditions-là, me direz-vous, puisqu'elle avait sa mère auprès d'elle.

Certes, Blanche aimait sa mère, et cependant elle eût préféré être seule dans cette chambre d'auberge; car, seule, elle eût pu donner audience à toutes ses pensées, et verser dans une lettre le trop plein de tristesse qu'elle était forcée de repousser au fond de son cœur et qui l'étouffait par moments; tandis qu'au contraire, il lui fallait écouter ce que lui disait sa mère, toutes choses auxquelles, dans une autre circonstance, elle eût pris au moins cet intérêt respectueux que doivent les enfants aimants aux paroles de leur mère, si frivoles qu'elles leur paraissent, mais auxquelles, dans la position où elle se trouvait, Blanche eût bien voulu ne pas répondre.

Jusqu'à dix heures du soir, madame Pascal parla de son fils à Blanche, et Blanche l'entendit, si elle ne l'écouta point.

Blanche ne dormit point.

Elle passa la nuit à écrire à Frédéric et à chercher un moyen de lui faire tenir cette lettre, mais le jour vint sans qu'elle l'eût trouvé. Rien n'est plus difficile à trouver en effet que ces petits moyens dont ont besoin les grandes questions de la vie, que ces petits ressorts du grand mécanisme moral.

Cette longue lettre où Blanche avouait à son amant cette vérité qui n'était encore connue que d'elle, c'est-à-dire que sa faute aurait un jour une preuve vivante, cette lettre qui, si elle tombait en d'autres mains que celles du comte, pouvait tuer deux personnes d'un seul coup, elle

n'osait naturellement la confier à personne et la cachait dans son sein, sans savoir qu'en faire.

A onze heures, madame Pascal et Blanche étaient à table quand on frappa à la porte.

Madame Pascal se leva et alla ouvrir.

— Monsieur Robert, s'écria-t-elle, vous ici !

Blanche devint pâle.

Depuis que le jeune homme était devenu son confident, elle pouvait craindre qu'il ne devînt le messager d'un malheur.

Mais Robert souriait de façon à lui faire comprendre qu'il n'apportait aucune mauvaise nouvelle ; et cependant elle vit bien que c'était pour elle qu'il était venu à Niort.

Naturellement, Suzanne accompagnait le jeune homme, et l'enfant quitta son frère pour aller se jeter dans les bras de Blanche.

— Comment se fait-il que vous soyez à Niort, monsieur Robert ? demanda madame Pascal à l'ouvrier, tout en le faisant asseoir à côté d'elle.

— J'ai une affaire à terminer ici, madame, répondit Robert, et j'ai voulu profiter du moment où vous y êtes pour y venir. Je vous savais seule avec mademoiselle Blanche. Deux femmes seules sont toujours exposées à un danger quelconque, surtout dans une ville où elles ne connaissent personne.

J'avais donc hâte de me mettre à votre disposition et de voir si je pouvais vous être bon à quelque chose. Puis, je désirais voir M. Félicien, que j'aime de tout mon cœur, et que nous attendons tous avec bien de l'impatience à Moncontour.

En parlant ainsi, Robert regardait mademoiselle Pascal, regard qui voulait dire que de toutes les raisons qui l'avaient fait partir, la plus sérieuse et la plus vraie était celle qu'il ne disait pas.

— Et vous êtes descendu dans cet hôtel ? demanda Blanche.

— Oui, mademoiselle.

— Y avez-vous retenu un appartement?

— Pas encore. D'ailleurs, il ne me faut qu'une chambre, à moi.

— Oui, car nous garderons Suzanne avec nous tout le temps que vous resterez à Niort. Ma mère, rends à M. Robert le service d'aller lui choisir une chambre commode.

— Ne prenez pas cette peine, madame, fit Robert en se levant; mais Blanche lui fit signe de se rasseoir, et que c'était avec intention qu'elle éloignait sa mère.

Robert se rassit.

— Vous devez être fatigué, reposez-vous, dit madame Pascal; Blanche a raison, je me charge de vous installer. N'êtes-vous pas comme mon enfant, monsieur Robert, vous qui m'avez conservé les miens?

— Eh bien! mademoiselle, demanda Robert à Blanche quand madame Pascal se fut éloignée, vous n'avez encore rien à me dire?

— Rien, monsieur Robert.

— J'avais de sinistres pressentiments, et voilà pourquoi je suis parti. Vous l'avez compris, sans doute?

Rappelez-vous, mademoiselle, que vous m'avez juré de me dire le nom de cet homme, si cet homme manque à ses serments.

— Oui, Robert, fit Blanche en tendant la main au jeune homme; oui, je me le rappelle. Mais, grâce à Dieu, je pense que je ne mettrai pas votre bonne amitié à l'épreuve, et que vous apprendrez ce nom en même temps que tout le monde.

— Quel nom? demanda Suzanne avec cette éternelle curiosité des enfants devant lesquels on cause sans se défier d'eux.

— Le nom d'une dame chez qui l'on te mènera jouer, lui répondit Robert.

— Tu disais que c'était un homme? fit Suzanne.

— Je me trompais, chère enfant.

Et Robert embrassa sa sœur comme réponse dernière et concluante.

— Ne parlez pas devant cette enfant, lui dit tout bas Blanche, et rendez-moi un service.

— Lequel?

— Accompagnez ma mère au séminaire, afin que je reste seule.

— Avez-vous donc quelqu'un à recevoir? demanda Robert d'une voix tremblante.

— Non, mon ami, mais j'ai quelque chose à faire.

— Vous me pardonnez mon arrivée ici, Blanche?

— Non-seulement je vous la pardonne, mais encore je vous en suis reconnaissante.

Ne dois-je pas être heureuse de sentir à côté de moi quelqu'un qui m'aime, et qui, au besoin, me protégerait comme sa sœur? car, rappelez-vous cela aussi, Robert, vous m'avez promis votre protection.

— Et je vous la promets encore, mademoiselle. Quoi qu'il arrive, comptez sur moi.

— Voici ma mère!

— Vous avez une chambre magnifique, dit madame Pascal en entrant et en s'adressant à Robert, le n° 11; j'y ai fait transporter votre malle.

— Merci, madame, merci mille fois.

— Maintenant, il est temps d'aller voir Félicien, continua la mère, qui regardait comme temps perdu le temps qu'elle ne passait pas auprès de son fils.

— Et je vais vous accompagner au séminaire, fit Robert.

— Avec Blanche?

— Non. Mademoiselle Blanche se sacrifie aujourd'hui pour moi, et reste avec Suzanne, que nous ne pouvons emmener, et qui ne peut rester seule.

— A merveille! fit madame Pascal. Alors, monsieur Robert, partons bien vite. A bientôt, Blanche.

La mère et la fille s'embrassèrent.

Blanche remercia Robert du regard, et resta seule avec Suzanne.

Elle se mit alors à la fenêtre, suivit quelque temps des yeux madame Pascal et le jeune homme, qui se retournèrent pour lui sourire, et les ayant perdus de vue, elle rentra dans la chambre, alla fermer la porte de peur de surprise, relut la lettre qu'elle avait écrite, et ne la trouvant pas suffisante à rendre ses impressions, car son âme était pleine, elle prit du papier et une plume, et ajouta deux autres pages aux quatre premières.

Suzanne était restée à la fenêtre à regarder passer les promeneurs, les rares promeneurs, car on ne se promène pas beaucoup à Niort, surtout à onze heures du matin.

Tous ses doutes, toutes ses craintes, toutes ses espérances, Blanche les retrouvait dans sa première lettre ou les répétait dans l'autre, et sa plume courait rapidement sur le papier.

Toute aux pensées qui l'agitaient, elle oubliait parfois qu'elle n'était pas seule, et disait tout haut les mots qu'elle écrivait, si bien que deux ou trois fois Suzanne se retourna, croyant que Blanche lui adressait la parole.

Enfin, l'enfant, qui, comme tous les enfants, s'ennuyait vite d'une même chose, quitta la fenêtre et vint poser sa petite tête blonde sur l'épaule de Blanche.

— Oh! comme tu écris vite! lui dit-elle.

Blanche se retourna, l'embrassa sur le front, et lui dit :

— Laisse-moi finir ma lettre et nous jouerons.

— En as-tu pour longtemps encore?

— Non. Dans un quart d'heure j'aurai fini.

Blanche s'était remise à écrire.

— A qui donc écris-tu comme cela, à ton frère? lui demanda Suzanne, après une minute de silence.

— Oui.

— Tu aurais dû écrire avant que ta mère s'en aille, elle lui aurait remis ta lettre, puisqu'elle va le voir.

— Elle la lui remettra demain.

— Ce n'est donc pas pressé?

— Non.

Personne n'a plus de logique dans l'esprit que les enfants. Si vous ne l'avez pas encore observé, observez-le.

— Si ce n'est pas pressé, pourquoi écris-tu si vite? reprit Suzanne.

Blanche ne trouva rien à répondre à cela. En effet, il n'y avait rien à répondre.

— Moi aussi, je sais écrire, ajouta Suzanne ; et prenant une plume et du papier, elle jeta les yeux sur la lettre de Blanche, afin d'y lire un mot qu'elle pût copier.

Elle tomba sur le mot : désespoir, qui se trouvait dans cette lettre, et qui devait naturellement s'y trouver.

— Désespoir ! dit l'enfant, en appuyant sur chaque syllabe, comme pour en faire sortir leur signification, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, répondit Blanche, avec cette patiente douceur qui la caractérisait, cela veut dire une chose qu'heureusement tu ne connais pas encore; cela veut dire : chagrin sans espérance.

— Comme Robert, alors?

— Comment, comme Robert ?

— Oui.

— Robert a donc un chagrin ?

— Un grand chagrin, dit Suzanne tout bas et confidentiellement.

— Qui t'a dit cela ?

— Je l'ai vu.

— Quand ?

— Hier.

— Hier !

— Oui, quand il est revenu de chez toi.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Il m'a prise dans ses bras, et il s'est mis à pleurer beaucoup, beaucoup, en disant : Ma pauvre Suzanne, que

je suis malheureux ! Alors, moi aussi, j'ai pleuré ; mais je ne sais pas pourquoi il peurait, lui.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura Blanche, qui tremblait de soupçonner la vérité.

— Qu'a-t-il fait ensuite ? demanda-t-elle à Suzanne.

— Ensuite il a été à l'armoire, et il y a pris ses habits neufs. Tu ne les connais pas, ses habits neufs. Oh ! ils étaient bien jolis, et il les a jetés dans un coin en disant : Maintenant, c'est inutile, et il a recommencé à pleurer. Sais-tu pourquoi, toi ? Dis-le-moi, si tu le sais.

— Voyons, ma petite Suzanne, fit Blanche, en prenant l'enfant sur ses genoux, et en abandonnant sa lettre ; voyons, réponds à ce que je vais te demander.

— Demande.

— Quand ton frère avait-il commandé ces habits ?

— Il y a quelques jours.

— Depuis qu'il nous connaît, ma mère et moi ?

— Oui. Et je crois bien que c'est pour venir vous voir qu'il les avait fait faire. Il avait dit au tailleur : Je les veux tout de suite, tout de suite !

— Pauvre Robert ! fit Blanche, qui commençait à comprendre.

— Tu le plains... c'est bien cela, dit Suzanne en embrassant mademoiselle Pascal.

— Continue.

— Que veux-tu que je te dise de plus ?

— Qu'as-tu vu faire encore à ton frère ?

— Il lisait beaucoup.

— Que lisait-il ?

— Il lisait des livres d'histoire, de géographie qu'il avait achetés pour moi.

— Et pourquoi lisait-il ces livres ?

— Pour s'instruire.

— Et pourquoi s'instruisait-il ?

— Il me l'a dit.

— Et bien ! dis-le-moi.

— C'était parce qu'il voulait être aussi savant que toi; et il était devenu coquet : il restait tous les matins au moins une heure devant sa glace à mettre sa cravate et à arranger ses cheveux, surtout quand nous venions te voir. Et puis...

— Et puis, quoi ?

— Mais il ne faut pas lui dire ce que je dis là, il me gronderait.

— Je ne lui en parlerai pas, sois tranquille.

— Tu me le promets ?

— Je te le promets.

— Eh bien ! quelquefois il me prenait sur ses genoux et il me disait : Suzanne, si tu avais une petite maman, comme mademoiselle Blanche, serais-tu contente ? Et moi je lui disais : Oh ! oui, je serais bien contente ! et c'est vrai, car je t'aime bien.

Et l'enfant, prenant la tête de Blanche dans ses deux petites mains, collait ses lèvres roses sur les joues de la jeune fille.

— Et hier il ne t'a plus rien dit de tout cela ?

— Non. Il a pleuré, il a jeté ses livres et ses habits, et il n'a pas arrangé ses cheveux de toute la journée. Il n'a pas mangé non plus. Le soir, il m'a couchée et il s'est couché aussi. Et puis, quand je dormais, il m'a réveillée et il m'a dit : Nous partons.

Alors il a fait mon paquet, il a fait atteler une voiture, il m'a mis un manteau et nous sommes partis.

Cela t'amuse donc que je te raconte cela ?

— Oui, cela m'amuse, chère enfant, dit Blanche avec émotion ; mais il ne faut pas que Robert sache que tu me l'as dit, cela le contrarierait.

Pauvre Robert ! ajouta-t-elle tout bas, quelle peine j'ai dû lui faire hier !

— Qu'est-ce que tu dis, Blanche ?

— Rien, enfant, rien. Va jouer.

— Tu vas écrire encore ?

— Oui.

— Veux-tu me laisser copier le mot : désespoir, puisque je sais ce qu'il veut dire maintenant.

Et Suzanne, comme toujours, joignait une petite mine gracieuse à sa demande pour obtenir ce qu'elle demandait.

Blanche la regarda, et devant cette touchante naïveté de l'enfant, elle se sentit émue :

— Non, je vais déchirer cette lettre, dit-elle.

— Oh ! c'est dommage !

En effet, Blanche déchira la lettre, en jeta les morceaux par la fenêtre, revint s'asseoir, et prenant la sœur de Robert sous son bras, elle se mit à songer profondément, si profondément, qu'une heure après, elle était encore dans la même position, et que lorsque Robert et madame Pascal rentrèrent, ils furent forcés de frapper deux fois pour qu'elle vînt leur ouvrir la porte.

Bien des choses, pendant cette heure-là, avaient passé dans l'esprit de la jeune fille ; aussi fut-ce avec une sérieuse émotion qu'elle regarda Robert, dont, maintenant, elle se savait aimée.

Car rien n'est plus intéressant pour le cœur d'une femme que la découverte d'un pareil secret, même quand elle n'aime pas celui qui cache ce secret à tous les yeux ; même quand, comme Blanche, elle aime un autre homme.

Malgré elle, alors, si son âme a quelque loyauté, elle se sent prise d'une affection soudaine ou tout au moins d'une touchante pitié pour ce cœur qu'elle a blessé sans le vouloir et qu'involontairement elle fait et fera souffrir encore.

Quand une femme peut se dire avec certitude, en voyant passer un homme qui ne lui a jamais dit un mot d'amour et qui croit n'avoir que lui seul pour confident :

— Cet homme m'aime, et tout ce qui n'est pas moi, n'est rien pour lui ; croyez-moi, cet homme joue déjà un grand rôle dans la pensée et dans l'orgueil de cette femme,

et tôt ou tard il prendra, s'il veut, une large place dans sa vie.

Blanche était comme toutes les femmes ; et vous l'avez vu, elle avait déjà, à propos de Robert, laissé aller son cœur à une louable superstition, puisque le jour où elle apprenait l'amour du jeune homme pour elle, elle ne se sentait pas le courage de continuer la lettre qu'elle écrivait à celui qu'elle aimait.

XXI

L'Amour de Robert.

Toute la soirée Blanche étudia Robert, tantôt silencieux, tantôt expansif, tantôt souriant, tantôt triste, et se rendant compte maintenant de cette joie ou de cette tristesse.

— Que le cœur est égoïste ! se disait-elle ; comment se fait-il que dans les regards de Robert je n'aie pas depuis longtemps deviné l'amour qu'il ressent pour moi ? C'est que je pensais à Frédéric. Frédéric m'aime aussi, et cependant ce n'est pas ainsi qu'il est avec moi.

Est-ce que Robert m'aimerait autrement que Frédéric ne m'aime ?

Est-ce qu'il y a plusieurs manières d'aimer ?

Et pour répondre à cette question, qu'elle s'adressait à elle-même, l'innocente jeune fille était bien forcée de comparer entre eux les deux amours qu'elle avait fait naître.

Alors, elle voyait l'un rapide, emporté, brûlant ; l'autre, discret, timide, dévoué.

Le premier insatiable, dominateur, portant le trouble dans les sens, demandant des preuves pour croire, ne se contentant pas de l'âme, exigeant le corps, ayant besoin de l'ombre et du mystère, commençant par une faute, menant au remords peut-être.

Le second, au contraire, fait d'une admiration muette,

d'une contemplation pieuse, donnant à celui qui l'éprouve des coquetteries virginales et des timidités d'enfant, se faisant plein de respect pour celle qui le lui inspire, et accompagné d'une loyauté telle, qu'il n'ose même pas se manifester par un regard, et s'abrite derrière le silence ; si pur, si naturel, qu'il a pour confidente une enfant de dix ans, c'est-à-dire un ange.

Depuis quelques jours Blanche en était arrivée aux réflexions.

— Lequel de ces deux amours est le plus vrai? se demanda-t-elle. Est-ce celui qui se tait? est-ce celui qui parle? Celui qui se tait est le plus respectueux, celui qui parle est le plus violent.

Blanche sentait bien que, devant son estime, Frédéric était inférieur à Robert, aussi cherchait-elle des excuses à son amour et à sa faute, car l'excuser, lui, c'était s'excuser elle-même.

— La timidité de Robert lui vient de sa position, se dit-elle, comme la hardiesse de Frédéric lui vient de la sienne. Robert est un homme du peuple, Frédéric est un homme du monde. Robert est à peu près ignorant, il est d'une classe inférieure à moi, il aurait eu de la peine à exprimer ce qu'il éprouvait, tandis que Frédéric peut mettre l'éloquence et l'entraînement de sa parole au service de son cœur.

Robert eût eu crainte de m'offenser en m'avouant son amour, et Frédéric m'honorait presque en m'offrant le sien. Et cependant Robert m'avait sauvé la vie, et ce service-là le faisait mon égal.

Eh bien, qui sait si ce n'est pas ce service rendu qui a retenu son aveu? qui sait si, ayant droit à ma reconnaissance, il n'aurait pas regardé comme une indélicatesse, comme une déloyauté de se croire des droits à mon amour.

Ainsi, plus Blanche cherchait des raisons à la conduite de Frédéric, plus elle en trouvait à l'éloge de celle de Robert.

Elle n'en continua pas moins ses recherches, et avec cette teinte de mélancolie que sa position déjà exceptionnelle et que les réflexions qu'elle faisait devaient jeter dans ses pensées, elle se dit, tout en caressant la blonde tête de Suzanne qui dormait sur ses genoux, tandis que Robert causait avec madame Pascal à l'autre bout de la chambre :

— Cependant il y a une chose qui doit inspirer le même respect et la même réserve à tous les hommes de cœur, nobles ou non, c'est la pudeur d'une jeune fille, c'est son honneur, c'est sa réputation, c'est l'amour même qu'elle vous inspire.

Quand on veut faire d'elle sa femme, on doit la respecter assez pour ne pas faire d'elle sa maîtresse; car si on l'épouse après sa faute, on aura toujours cette arrière-pensée qu'elle eût pu céder à un autre, comme elle vous a cédé. Que je suis folle !

Je calcule là sans faire la part de la passion, de l'emportement de la jeunesse, de l'amour enfin que j'ai subi moi-même et qui m'a fait oublier la pudeur, le plus saint des devoirs.

Mais si Robert eût osé m'avouer son amour, il ne m'eût pas demandé ce sacrifice, lui, il m'eût dit naïvement :

« Blanche, je vous aime; voulez-vous être ma femme, voulez-vous servir de mère à ma petite Suzanne, voulez-vous être avec elle toute ma vie et toute mon espérance?

Voilà ce qu'il m'eût dit, le brave cœur; et si j'eusse accepté, il eût dansé de joie, et il n'eût peut-être pas osé demander après le mariage ce que Frédéric a exigé avant. Mais il faut dire aussi que j'aime Frédéric et que je n'aime pas Robert. Oh! oui, j'aime Frédéric !

Blanche se dit cette dernière phrase comme si elle eût eu besoin de se convaincre que ce sentiment était bien réel, comme si elle eût douté d'elle-même enfin; et aussitôt elle évoqua, pour s'en faire un appui plus solide encore, le souvenir de ses entrevues avec son amant, des paroles qu'il lui disait, enfin de toutes les raisons que le cœur

d'une femme peut avoir eues de se livrer à un autre cœur.

Elle descendait dans son esprit la pente de ses souvenirs, quand elle s'aperçut tout à coup qu'ils étaient remplacés sans efforts par le souvenir de ce que lui avait dit Suzanne, et que c'était à ce dernier qu'elle souriait intérieurement.

— Qui sait? se dit-elle alors, c'eût peut-être été le bonheur. Une existence tranquille à côté d'un homme simple, qui m'eût aimée à deux genoux, et qui toute sa vie eût été fier de moi; car pour lui, ouvrier obscur, j'eusse été un bonheur inespéré. Nous serions restés à Moncontour auprès de ma mère, qui eût été la sienne, auprès de mon frère, qui nous eût protégés de sa constante prière et de sa fervente religion.

Au lieu de cela, quand je serai la femme de Frédéric, qui est noble, qui est riche, il m'emmènera hors de ce village, loin de ma famille, loin de mes douces habitudes d'enfance et de jeunesse, loin enfin de cette vie intérieure pour laquelle je suis si bien faite. Il me conduira dans un monde que je ne connais pas et que je n'eusse pas désiré connaître.

Enfant que je suis : tout ne sera-t-il pas doux et joyeux avec l'homme que j'aimerai? et j'aime Frédéric et il m'aime.

Dix heures! Voici l'heure de nos rendez-vous; qu'il doit être triste en ce moment! Quinze jours sans nous voir. Quinze jours pendant lesquels je pourrais mourir, et je mourrais sans qu'il fût là! C'est affreux à penser.

Mais pourquoi n'est-il pas ici? Qui l'eût empêché de me suivre? Nul ici ne le connaît, nul ne sait que je l'aime. Il fût venu se loger en face de nous. Je l'eusse vu de temps en temps. Parfois j'aurais pu lui serrer la main peut-être. Je l'aurais rencontré dans la rue, à l'église; un regard de lui eût fait une journée heureuse.

Rien n'empêchait que cela fût! Pourquoi cela n'est-il pas? Robert m'a bien suivie, lui; Robert que je n'aime

pas; Robert qui sait que j'en aime un autre; car, hélas! il sait tout; Robert n'a pu se faire à l'idée de rester vingt-quatre heures sans me voir, et Frédéric, que j'aime, accepte de passer quinze jours loin de moi, et son cœur ne lui conseille pas ce que Robert a fait.

C'est étrange! Il ne m'aime donc pas autant que Robert m'aime; serait-il donc vrai que l'homme auquel on s'est donnée ne vous aime plus autant que celui qui n'a reçu rien de vous?

Ainsi, de ces deux hommes qui m'aiment, celui qui m'oublie, c'est celui à qui j'appartiens; celui qui se souvient et qui protége, c'est celui que je n'aime pas, qui ne peut être que mon frère, qui est le confident de ma faute, et qui cependant vient mettre sa vie à ma disposition.

Car, enfin, que fait-il ici? Il y est venu dans la crainte d'un malheur; il soupçonne celui qui occupe dans mon cœur la place qu'il y a ambitionnée un instant, capable de me tromper et de m'abandonner, et il veut être là pour savoir tout de suite le nom de cet homme, pour lui en demander raison sans doute, pour venger mon honneur, pour le tuer ou se faire tuer par lui.

Et cela à caûse de moi, qui ne l'aimerai jamais, et cela malgré sa sœur, dont il est l'unique soutien dans le monde.

Oh! oui, cet homme m'aime plus que l'autre...

Et si ce qu'il craint allait arriver; si, lorsque nous retournerons à Moncontour, Frédéric n'y était plus; si je ne trouvais plus qu'une lettre d'abandon, que deviendrais-je, mon Dieu! dans l'état où je suis.

Et Blanche, à cette effroyable supposition, à ce terrible pressentiment, ne put retenir un cri, et cacha sa tête dans ses mains.

— Mon enfant, qu'as-tu? s'écria madame Pascal en courant à sa fille et en la prenant avec terreur entre ses bras.

Suzanne s'était réveillée, et regardait autour d'elle avec étonnement.

Robert était tout pâle.

— Ce n'est rien, ma mère, ce n'est rien, répondit Blanche en se levant et en essayant de sourire à madame Pascal, je m'étais assoupie, et il m'est arrivé ce qui arrive souvent aux gens qui s'endorment. Il m'a semblé que je tombais, et j'ai poussé un cri.

Robert ne se laissa pas tromper par cette raison, mais madame Pascal, qui ne pouvait se défier d'elle, s'y laissa prendre et lui dit :

— Tu as besoin de repos, chère enfant; il faut te coucher; je vais préparer ton lit.

Et madame Pascal, prenant une lumière, passa dans la chambre voisine.

Alors Robert s'approcha de Blanche.

— Vous souffrez, mademoiselle? lui dit-il.

— C'est vrai, mon ami.

— Tâchez d'avoir de l'empire sur vous. Songez aux malheurs qui en résulteraient si vous trahissiez vos secrètes pensées. Ayez confiance en moi, Blanche, je vous en prie.

— Merci! Robert, merci, répondit la jeune fille en tendant sa main à l'ouvrier, mais en baissant les yeux; car maintenant qu'elle se savait aimée de lui, sa faute lui paraissait plus grande encore, et elle n'osait le regarder en face.

— Ayez confiance en moi; dites-moi tout; je vous le demande de nouveau, et tout ira bien.

— Vous avez donc deviné à quoi je pensais tout à l'heure?

— Oui. Ma pensée ne vous perd pas de vue un instant.

— Et vous me dites d'espérer?

— Oui. Car je vous donne ma parole d'honneur que le mal sera réparé, s'il y en a.

— Et vous, êtes-vous heureux, Robert? demanda Blanche, poussée par une secrète espérance que Robert, lui aussi, serait franc avec elle et lui avouerait l'état de son âme.

— Oui, Blanche, je suis bien heureux.

L'effort que le jeune homme avait fait pour répondre cette phrase était visible, et il avait un tel poids sur le cœur en la disant, qu'il détourna brusquement la tête, car il sentit qu'il allait pleurer.

En ce moment, madame Pascal rentrait.

— Ton lit est prêt, dit-elle à sa fille.

— Bonsoir, madame. Bonne nuit, mademoiselle, fit Robert.

— Vous nous laissez Suzanne, n'est-ce pas? fit Blanche.

— Oui. Puisque vous voulez bien vous charger d'elle.

— A demain, monsieur Robert.

— A demain, mesdames.

— Ah! le brave jeune homme! dit madame Pascal quand elle fut seule avec sa fille, et qu'elle eut fermé la porte; voilà le mari qu'il te faudrait.

Blanche tressaillit à ce mot; mais elle ne répondit rien.

Elle se mit au lit, et fit semblant de dormir tout de suite pour pouvoir se livrer à ses pensées.

La pauvre fille ne retrouvait plus son âme dans la confiance où elle l'avait laissée la veille. Elle n'eût pu définir ce qu'elle éprouvait, mais la révélation de l'amour de Robert pour elle avait fait passer tout à coup, entre elle et Frédéric, l'image d'un bonheur si tranquille, de joies si pures que, malgré elle, elle suivait des yeux cette image impossible.

La crainte instantanée dont elle avait été prise, comme d'un fatal pressentiment, avait jeté son esprit dans un doute trop sérieux, quoique, depuis quelques jours, comme nous l'avons dit, un doute vague se fût emparé d'elle, pour qu'elle pût fermer les yeux un seul instant de la nuit; si bien que, plusieurs fois, elle se leva pour voir si le jour venait; comme si le jour eût dû lui amener le calme.

C'est le propre des esprits superstitieux, c'est un dernier reste des préjugés de l'enfance, de croire que la lumière

du soleil chasse les douloureuses pensées qui fatiguent l'âme pendant ses insomnies.

Toute la nuit, Blanche se figura que Frédéric l'abandonnerait. Elle le voyait fuyant, laissant la maison déserte, et elle se réveillait en sursaut, couverte de sueurs froides comme la mort.

Madame Pascal dormait d'un sommeil tranquille, et Suzanne, sa petite bouche rose entr'ouverte, sa tête blonde posée sur son bras, reposait dans sa jeune innocence.

Blanche seule veillait, poursuivie par une seule et même idée, qui, à ce qu'il paraît, devait lui rendre un peu de tranquillité, car, de temps à autre, elle murmurait :

— Oui, je demanderai ce service à Robert, et il ne me le refusera pas, il est si bon! Eh bien! si ce que je crains arrive, je mourrai, voilà tout. Mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse!

Vous savez aussi bien que moi combien le silence et la solitude de la nuit exagèrent les sensations de l'âme; je n'ai donc pas besoin de vous dire à quel état de terreur fiévreuse Blanche était arrivée quand le jour parut.

Robert non plus n'avait pas dormi. Toute la nuit, il s'était promené dans sa chambre, s'accoudant de temps en temps à sa fenêtre ouverte et laissant tomber sa tête dans ses mains.

Il pleurait comme un enfant sur la faute de Blanche, et tout à coup il s'écriait :

— Oh! si cet homme pouvait ne pas l'aimer, s'il pouvait l'abandonner lâchement! alors peut-être, quand elle n'aurait plus d'espoir que dans la mort, peut-être consentirait-elle à aimer un peu celui qui la sauverait!

Les heures parurent bien longues à la jeune fille, depuis le moment où le jour se leva jusqu'au moment où elle devait voir Robert.

Afin d'apaiser un peu son agitation, et pour se convaincre que le projet qu'elle rêvait avait déjà un commen-

cement d'exécution, elle se releva doucement sur la pointe des pieds, s'assura que sa mère dormait, et, au risque d'être surprise, se dirigea vers la chambre voisine, où il y avait tout ce qu'il fallait pour écrire, et saisissant une feuille de papier, elle traça à la hâte ces mots :

« Je suis folle, Frédéric, je suis poursuivie de craintes et de pressentiments. Je viens de passer une nuit affreuse, je n'ai pas dormi une minute.

» Au nom du ciel, au nom de ce que vous avez de plus sacré, calmez-moi. Écrivez-moi que vous m'aimez toujours. Écrivez-moi d'avoir du courage, car il me serait impossible de passer quinze jours dans l'état où je suis. Il y avait des moments, cette nuit, où je voulais me sauver et courir à pied jusqu'auprès de vous.

» Remettez avec confiance une lettre à la personne qui vous porte celle-ci. C'est un ami sûr et qui ignore de quel message il est chargé.

» Un mot d'espoir, mon Frédéric bien-aimé, et tu sauveras la vie à celle qui t'aimera éternellement ! »

Blanche signa cette lettre, car elle était trop chaste pour ne pas signer ce qu'elle écrivait, ce qu'elle écrivait dût-il la perdre, puis elle la cacheta, et se remettant dans son lit, elle la cacha sous son oreiller, et attendit plus patiemment l'heure où Robert devait descendre auprès d'elle.

Cette heure arriva enfin.

Robert parut comme toujours, s'efforçant de sourire.

Blanche l'entraîna dans une autre chambre, pendant que sa mère habillait Suzanne.

— Robert, lui dit-elle, il faut que vous me rendiez un service.

— Ordonnez, mademoiselle.

— Jurez-moi que vous n'abuserez pas du nom que je vais vous dire.

— Je vous le jure.

— Jurez-moi que vous ne direz à la personne que vous allez voir que ce que je vous aurai dit de lui dire.

— Je vous le jure, Blanche.

— Eh bien! Robert, mon ami, au nom de votre mère, au nom de votre sœur, prenez cette lettre, partez pour Moncontour, et remettez-la au comte Frédéric de la Marche, qui habite le château du Nord.

— Le comte Frédéric de la Marche! balbutia Robert, dont la voix s'éteignait, tant les battements de son cœur étaient violents. Et, sans doute, il y a une réponse à cette lettre?

— Oui, répondit Blanche.

— Demain, vous aurez cette réponse.

— Pardonnez-moi ce que je vous demande là, Robert, fit la jeune fille en cachant sa tête dans le sein du jeune homme, comme s'il eût été son frère; mais, depuis hier, je ne sais ce qui se passe en moi, je souffre; seule, la réponse que j'attends du comte peut me calmer, et il n'y a que vous qui m'aimiez assez pour me rendre le service de la lui porter.

— Vous avez raison, Blanche, il n'y a que moi dans le monde qui vous aime assez pour cela.

Puis, passant dans la chambre voisine, Robert embrassa Suzanne et lui dit:

— Ma petite Suzanne, je viens de recevoir une lettre qui me force à te quitter jusqu'à demain; je te laisse avec madame Pascal et mademoiselle Blanche. Tu seras bien sage, n'est-ce pas?

— Vous allez déjeuner avant de partir, fit madame Pascal, dont la vie se continuait uniforme et régulière au milieu de ces agitations.

— Merci, madame, répondit Robert; il faut que je parte à l'instant même.

Il embrassa encore une fois Suzanne, et il sortit.

Quand il fut sur le carré, il s'appuya au mur pour ne pas tomber.

Il étouffait.

Que n'eût-il pas souffert, s'il eût su que, depuis la veille, la jeune fille se savait aimée de lui?

— J'ai fait là une mauvaise action, se dit Blanche quand elle fut seule; je me suis servie de l'amour qu'un homme de cœur a pour moi au profit de l'amour que j'ai pour un autre.

C'est plus qu'une mauvaise action, c'est une lâcheté! Mais j'étais si malheureuse, que je serais morte, et Dieu me pardonnera de n'avoir pas voulu mourir!

— Allons! Blanche, cria madame Pascal, viens te mettre à table; Suzanne est habillée, et le déjeuner est prêt.

Robert était déjà en route.

XXII

Un Ami.

Robert avait sauté sur un cheval et l'avait lancé au galop dans la route qu'il devait suivre.

Quant à définir et analyser ses impressions, cela lui eût été impossible. Elles se pressaient sans suite dans son cerveau, comme se presseraient sur un rivage une foule d'hommes surpris par la marée montante et qui se sauveraient au hasard.

Cet amour qui lui était venu, cette initiation à la vie de Blanche, ce mystère dont il était le confident, cette mère sans défiance au milieu de dangers quotidiens, ce frère pieux et tout au Seigneur, cet inconnu chez lequel il allait et qui tenait la destinée de quatre personnes dans ses mains, car la destinée de Robert commençait déjà à dépendre de Frédéric, tout cela passait comme une fantasmagorie devant les yeux du rapide voyageur, et avait un tel côté d'invraisemblance, que, par moments, tout s'embrouillait dans sa tête, et qu'il croyait avoir rêvé.

Puis son amour pour Blanche, fil d'acier qui le guidait

dans ce labyrinthe d'événements et d'émotions, se dégageait de ce brouillard moral, et Robert finissait, en le suivant, par reconnaître toutes les choses telles qu'elles étaient et par s'identifier de nouveau avec la réalité.

Ainsi, lui, Robert, aimant Blanche à donner sa vie pour elle, il allait porter une lettre de Blanche, lettre pleine d'amour sans doute, à l'homme qu'elle aimait, et l'ambition de son amour devait se borner là.

Voilà ce qu'il y avait de plus certain, voilà ce qu'il y avait de plus affreux pour le pauvre Robert.

Et cependant il était fier de se sacrifier ainsi pour Blanche. L'amour qu'il ressentait est si plein de dévouement et d'abnégation!

Quand un homme immole sa vanité intérieure, son orgueil intime à celle qu'il aime, vous pouvez dire que son amour est pur comme l'or qui résiste à la pierre de touche.

Il est plus facile de sacrifier sa vie que son amour-propre à la femme aimée.

Robert finissait par trouver une volupté âcre à faire ce qu'il faisait.

— Un jour, se disait-il, elle saura que je l'aimais et combien je l'aimais. Elle comprendra alors ce que j'aurai dû souffrir aujourd'hui, et au moins elle me plaindra, et, à défaut de son amour, j'aurai sa pitié.

Le rôle de victime n'est pas si douloureux qu'on pourrait le croire. Il a en lui-même ses compensations.

On y acquiert une admiration de soi-même qu'aucune autre position de la vie ne donne. Respectons ce sentiment. C'est celui qui a aidé la foi à faire les apôtres et les martyrs.

Robert arriva à Moncontour, entra chez lui, mit une veste et une casquette, et se rendit chez Frédéric.

Tout naturellement l'émotion du jeune homme augmentait à mesure qu'il approchait de la résidence de M. de la Marche.

— Si l'on allait me répondre qu'il est parti et qu'il ne reviendra plus! pensait-il.

Et un rayon d'espérance secrète éclairait le visage de Robert.

Il sonna à la grille du château.

— Que demandez-vous? fit le domestique qui parut à cette grille.

— M. le comte de la Marche, répondit Robert en regardant le valet de façon à lui faire comprendre que, s'il ne changeait pas de ton, il allait avoir affaire à lui.

— Dites-moi votre nom, continua le domestique d'une voix plus douce, je vais vous annoncer.

— M. le comte ne connaît pas mon nom; d'ailleurs, c'est de la part de quelqu'un que je viens.

— Eh bien! le nom de la personne qui vous envoie, alors?

— Ça, c'est autre chose : je ne veux pas vous le dire, attendu que ce n'est pas à vous qu'elle m'envoie, cette personne.

Dites donc tout bonnement à votre maître qu'il y a ici quelqu'un qui veut lui parler pour affaires de la plus haute importance. Allez, allez.

Ces deux derniers mots, et la façon dont ils étaient prononcés, décidèrent le domestique à obéir.

Robert resta seul.

— Blanche sera heureuse ici, se dit-il en regardant autour de lui et en voyant les longues allées et les voûtes vertes que formaient les grands arbres du parc.

Quelquefois je passerai devant cette grille, et je la verrai se promener au bras de son mari! J'aurai du bonheur alors pour toute ma journée.

Le domestique reparut.

— M. le comte, dit-il avec un air de triomphe, ne reçoit que les gens qui se nomment.

— Je ne me nommerai pas, dit-il, et il me recevra.

— C'est ce que nous verrons, fit le domestique en barrant le passage à l'ouvrier.

— C'est tout vu, répondit celui-ci; et prenant le domestique d'une main, il le fit pirouetter et l'envoya rouler à dix pas de lui; puis il s'achemina tranquillement vers le château, où il entra.

Il ouvrit une porte du rez-de-chaussée, et se trouva dans la chambre où était Frédéric.

— Monsieur le comte de la Marche? demanda Robert.

— C'est moi, monsieur.

Nous aurions peine à décrire le regard que le jeune homme jeta sur le comte; qu'il nous suffise de dire que toute la curiosité de son amour était dans ce regard, et qu'il fut frappé de la pâleur fatale et du regard étrange de Frédéric.

— Cet homme est un méchant! telle fut sa première pensée.

— N'est-ce pas vous qui me demandiez tout à l'heure? fit M. de la Marche d'un ton un peu hautain.

— Oui, monsieur, répliqua Robert.

— Et qui n'avez pas voulu dire votre nom?

— Par une raison bien simple, monsieur, c'est que mon nom vous est inconnu, qu'il est inutile de le dire à un valet, et que c'est à vous seul que je voulais parler. J'ai une lettre à vous remettre, une réponse à attendre, et voilà tout.

— De qui vient cette lettre?

— Nous sommes seuls ici, monsieur le comte?

— Oui.

— Cette lettre vient de mademoiselle Blanche Pascal, répliqua Robert à voix basse.

— De Blanche! s'écria le comte avec intention et en regardant attentivement le messager.

— Oui, fit l'ouvrier, qui avait rougi malgré lui en entendant Frédéric dire : Blanche, tout court.

— Donnez, donnez, reprit M. de la Marche avec empressement. Il ne lui est rien arrivé?

— Rien, monsieur le comte, rien.

Frédéric ouvrit la lettre et la dévora.

— Pauvre enfant, murmura-t-il, elle tremble toujours. Asseyez-vous, monsieur, je vais vous donner la réponse qu'elle demande.

Robert resta debout.

— Il l'aime, se dit-il.

Et, à cette pensée, il sentit au cœur cette douleur aiguë que sent l'homme qui voit s'évanouir sa dernière espérance. Un moment, malgré ses résolutions, il eut de la haine pour cet homme qu'il voyait si heureux.

Pendant ce temps-là, Frédéric écrivait :

« Rassure-toi, ma Blanche bien-aimée, je t'aime! Voilà le mot que tu me demandes. Vingt pages pleines ne t'en diraient pas davantage. »

Frédéric plia cette lettre, la cacheta et la remit à Robert.

— Merci, monsieur, fit le jeune homme en s'éloignant.

— Pardon, mon ami, reprit le comte en l'arrêtant, après un moment de réflexion, vous venez de Niort?

— Oui, monsieur.

— Et vous allez repartir?

— A l'instant même.

Le comte ouvrit un tiroir et prit dix louis qu'il tendit à Robert, en étudiant la physionomie du messager.

— Qu'est ce que cela? demanda Robert.

— C'est le prix de votre course, mon ami.

— Elle est payée, monsieur le comte, répliqua Robert avec un tremblement involontaire dans la voix.

— C'est lui, c'est Robert, se dit Frédéric, à qui l'émotion du jeune homme n'échappait point.

Puis il reprit tout haut :

— Et sans doute vous savez ce que contenait la lettre que vous m'apportiez?

— Pas plus que je ne sais ce que contient celle que je remporte, monsieur le comte.

— Cependant on ne vous avait pas caché que cette lettre était d'importance?

— Je l'ai deviné à la manière dont mademoiselle Pascal m'a sollicité de m'en charger; ce qui n'était pas étonnant, du reste, car elle sait que je lui suis dévoué corps et âme.

— Alors, monsieur, donnez-moi la main, puisque je n'ai en mon pouvoir que cette façon de vous remercier du bonheur que vous m'avez apporté aujourd'hui.

— Merci de cet honneur, monsieur le comte, fit Robert en s'inclinant et d'une voix grave et digne; mais, outre le rang, trop de choses nous séparent pour que je l'accepte.

— Je m'en doutais, pensa Frédéric, il l'aime.

Comme il vous plaira, monsieur, ajouta-t-il tout haut.

— Vous n'avez plus rien à me dire, monsieur le comte?

— Non, monsieur.

Robert salua Frédéric et se retira.

— Quand on pense, fit M. de la Marche en regardant le jeune homme s'éloigner et en souriant d'un sourire étrange, quand on pense que voilà l'homme qui épousera Blanche et qui reconnaîtra mon enfant : il y a des gens faits tout exprès pour cet emploi-là.

Il l'aime comme un fou, le pauvre garçon. Il tremblait comme une feuille tout à l'heure.

Après tout, continua Frédéric en se rasseyant et en serrant dans un tiroir la lettre de Blanche, il sera très-heureux avec elle, et elle ne sera pas malheureuse avec lui. C'est une charmante fille, et lui est un fort beau garçon, ma foi!

Le comte sonna.

— Guillemin, dit-il au domestique qui parut, vous avez bien vu cet homme qui vient de venir?

— Oui, monsieur le comte, je ne l'ai que trop vu.

— Pourquoi dites-vous cela?

— Parce que, comme je m'opposais à ce qu'il entrât,

d'après les ordres de monsieur le comte, il m'a pris au collet et m'a envoyé rouler à dix pas. Je me suis relevé tout meurtri.

— Vous ne le reconnaîtrez que mieux, alors.

Guillemin s'inclina en signe d'assentiment.

— Il ne faudra jamais le laisser entrer? dit-il, croyant prévenir ainsi la volonté de son maître.

— Au contraire, s'il se représente, il faudra avoir pour lui les plus grands égards et l'introduire immédiatement. Allez.

XXIII

Oui et non.

Robert s'était aussitôt remis en route.

Le lendemain il était de retour à Niort.

Blanche l'attendait avec une impatience indicible.

Elle était à la fenêtre quand il entra dans la rue de l'hôtel.

Elle l'aperçut et sentit tout son sang refluer vers son cœur.

— Est-ce la vie? est-ce la mort qu'il m'apporte? se demanda-t-elle.

Cinq minutes après, Robert était auprès d'elle.

— Que c'est bien à vous d'être revenu si vite! lui dit madame Pascal.

— Ma bonne mère, va toi-même surveiller le déjeuner de M. Robert, afin que rien ne lui manque, dit Blanche à sa mère.

La jeune fille rougissait intérieurement de tous les moyens qu'elle employait pour tromper sa mère, la plus sainte des femmes; mais elle y était bien forcée pour éviter de plus grands malheurs.

Sans lui dire une parole, Robert remit à Blanche la lettre du comte, et prenant Suzanne dans ses bras, il l'embrassa avec effusion.

Que de choses il y avait dans ce baiser donné à l'enfant !

— Robert, dit Blanche après avoir lu la lettre du comte, que pourrai-je jamais faire pour récompenser le sacrifice que vous m'avez fait?

— Quel sacrifice? demanda Robert.

— N'en était-ce pas un que de vous charger d'une pareille mission? Ne deviez-vous pas souffrir à vous trouver en face du comte?

— Comment le savez-vous, Blanche?

— Je sais tout, Robert; je sais que vous m'aimez.

— Qui vous a dit cela? mon Dieu!

Blanche montra Suzanne.

— Elle ne m'a pas dit que vous m'aimiez; mais je l'ai deviné à ce qu'elle m'a dit.

Aussi attendais-je votre retour d'autant plus impatiemment que j'avais à vous demander pardon d'avoir imploré de vous un pareil service.

— Oh! oui! je vous aime, fit Robert en prenant la tête de la jeune fille dans ses mains et en déposant un baiser sur ses cheveux; mais je me guérirai de mon amour, puisque c'est la seule manière que j'aie de vous le prouver.

Blanche sentit deux larmes qui tombaient sur son front.

— Méchante! fit avec sa douce petite voix Suzanne qui assistait à cette scène, à laquelle elle ne comprenait pas grand'chose, mais qui voyait pleurer son frère; méchante! voilà que tu le fais pleurer encore, lui, qui t'aime tant! Dis-lui que tu l'aimeras bien, pour qu'il ne pleure plus.

Et la chère enfant, se haussant sur ses pieds, tendait d'en bas ses lèvres à son frère, en l'attirant à elle avec ses petites mains.

— Allons, voyons, nous sommes fous, reprit Robert en essuyant ses yeux et en souriant, donnez-moi la main, mademoiselle, et ne parlons plus de cela. Et toi, Suzanne, si tu racontes encore que tu m'as vu pleurer, je ne t'aimerai plus.

Pourquoi Blanche tomba-t-elle tout à coup dans une rêverie profonde?

Pourquoi, elle, qui, quelques minutes auparavant, croyait sa vie suspendue à la réponse de Frédéric, pourquoi ne songeait-elle même plus à la lettre qu'elle tenait dans ses mains?

Pourquoi les douces images d'une autre vie que celle qui l'attendait, images qu'une terreur sinistre avait effacées tout à coup, reparaissaient-elles maintenant plus souriantes que jamais?

Pourquoi enfin, au lieu d'être toute à la joie que devait lui causer l'amour toujours le même de l'homme qu'elle aimait, Blanche ne pensait-elle qu'au mal qu'elle avait fait à Robert en le chargeant de cette étrange commission, et pourquoi eût-elle voulu, au prix de dix années de sa vie, ne pas lui avoir fait la confidence qu'il avait reçue d'elle?

Ce sont là de ces mystères du cœur qu'on signale, mais qu'on ne saurait expliquer. La jeune fille elle-même, elle surtout, n'eût pu se rendre compte de l'état où elle se trouvait.

Elle comprenait une chose cependant, et ce n'était déjà plus la délicatesse seule qui la lui faisait comprendre : c'est qu'il fallait dire quelque douce parole à ce cœur ulcéré, et verser un baume sur la blessure qu'elle avait faite.

Blanche, tout en paraissant rêver, jetait donc à la dérobée les yeux sur Robert, hésitant encore à lui dire ce qui murmurait en elle, dans la crainte d'obéir trop vite à un premier mouvement de délicate pitié, et de ne pas penser longtemps ce qu'elle pensait en ce moment.

Puis elle se disait : A quoi bon? à quoi cela nous mènera-t-il lui ou moi?

— Robert, dit-elle tout à coup en sortant brusquement de son incertitude, il y a une chose qu'il faut que je vous dise, parce qu'elle est vraie, parce que je la sens, parce que je vous en dois la confidence comme de toutes mes autres pensées.

— Dites, Blanche, dites, s'écria Robert, qui pressentait une joie dans ce qu'il allait entendre.

— Eh bien! Robert, je vous jure que si...

Blanche hésita.

— Que si?... reprit Robert en lui saisissant la main.

— Rien, fit Blanche, en retirant sa main de la main du jeune homme; voici ma mère.

— Qu'allait-elle me dire? se demanda Robert.

— Il vaut mieux qu'il ignore cela, pensa Blanche, car, en vérité, je ne suis pas sûre moi-même de le penser.

Il y avait une demi-heure que cette scène avait eu lieu, et Robert, qui, pour faire plaisir à madame Pascal, avait pris le repas qu'elle lui avait fait préparer, s'apprêtait à sortir, sous le prétexte de s'occuper des affaires qui l'avaient amené à Niort, mais en réalité pour essayer de distraire sa pensée et pour demander du calme au bruit du dehors, quand un messager entra apportant une lettre pour madame Pascal.

Cette lettre était de Félicien.

« Ma bonne mère, disait cette lettre, si M. Robert est revenu aujourd'hui, comme tu l'espérais, prie-le de venir me voir, et ne viens avec Blanche qu'une heure après que je l'aurai vu; je voudrais l'entretenir de ce dont nous avons parlé hier.

» Je t'embrasse comme je t'aime,

» Félicien. »

— Qu'est-ce que cette lettre? demanda Blanche.

— C'est une lettre de Félicien qui m'écrit qu'il nous attend aujourd'hui, mais une heure plus tard qu'à l'ordinaire. Il y a un mot pour vous dans cette lettre, monsieur Robert.

En même temps, madame Pascal passait la lettre à Robert, et celui-ci la lisait.

— Que peut me vouloir M. Félicien? se demanda-t-il.

— Allez le voir tout de suite, lui dit tout bas madame

Pascal; je ne sais pas pourquoi j'ai idée que vous serez heureux d'y être allé.

Robert partit aussitôt, et se rendit au séminaire.

Pascal marcha à lui d'un air souriant et en lui tendant les deux mains.

— Mon frère, lui dit-il, je veux vous parler de choses sérieuses. Asseyons-nous et causons. Vous aimez Blanche, Robert?

Robert tressaillit.

— Vous pouvez l'avouer, quel crime y a-t-il à cela?

— Eh bien, oui, Félicien, j'aime votre sœur. Mais qui vous l'a dit?

— Votre arrivée à Niort, sous un faux prétexte, n'est-elle pas une indication suffisante pour un cœur comme le mien, attentif à tout ce qui regarde ma sœur?

Puis, est-ce qu'un homme comme vous, doué des mêmes qualités qu'elle, peut voir une fille comme Blanche sans l'aimer? Quant à Blanche, elle vous aime aussi.

Robert pâlit à ce mot.

— Non, mon ami, vous vous trompez, dit-il avec émotion, mademoiselle Pascal ne m'aime pas.

— Qui vous l'a dit? demanderai-je à mon tour. Avez-vous fait confidence de votre amour à Blanche?

— Jamais; mais je sais qu'elle ne m'aime pas.

— C'est ce que nous saurons bientôt.

— Comment cela?

Dans une heure, Blanche va venir ici avec ma mère, et je le lui demanderai.

— Quel est donc votre but, Félicien?

— Mon but, mon ami, est ce qu'il a été toujours, de donner ma sœur à un honnête homme, qui l'aime bien, qu'elle aime et qui la rende heureuse. Or, je vous crois dans toutes les conditions que je désire.

Ce me serait, vous le pensez bien, une douce consolation, au moment où je me sépare du monde, de savoir à Blanche un protecteur comme vous. J'ai donc voulu vous

parler de cela avant de la questionner. Si Blanche vous aime, comme je crois qu'elle doit vous aimer, si elle consent à devenir votre femme, consentirez-vous à devenir mon beau-frère, mon ami?

— Dans quelque temps, dans quelque circonstance que ce soit, je jure, fit Robert d'une voix grave, d'épouser mademoiselle Pascal si elle veut bien m'accepter pour époux; mais, je vous le répète, mon frère, ajouta Robert avec tristesse, mademoiselle Pascal ne m'acceptera point.

Le soir, Blanche, restée seule pendant quelques instants dans sa chambre avec Robert, lui dit d'une voix pleine de reconnaissance et d'émotion :

— Merci, Robert, de ce que vous avez fait aujourd'hui.

— Qu'ai-je donc fait qui mérite ce remercîment?

— Malgré ce que vous saviez, mon ami, vous consentez à me donner votre nom; vous m'aimez donc bien?

— Oh! oui, je vous aime.

— Eh bien! mon frère m'a consultée à mon tour, et j'ai fait ce que je devais faire, j'ai refusé.

— C'est tout naturel, mademoiselle, vous ne m'aimez pas, vous!

— En effet, Robert, répondit Blanche, après un instant d'hésitation, et en quittant brusquement la chambre, en effet, je ne vous aime pas.

Et mademoiselle Pascal, s'enfermant dans la chambre voisine, éclata en sanglots.

— Allons! se dit Robert avec découragement, j'étais fou. Quand on pense que j'ai espéré un instant!

Encore quinze jours d'épreuve, encore quinze jours à souffrir, et quand elle sera heureuse, je confierai Suzanne à madame Pascal, et moi, je partirai.

Je me ferai soldat. Il se trouvera peut-être bien quelque part une balle pour moi.

Quelques jours se passèrent, pendant lesquels Blanche évita de se trouver seule avec Robert. Qu'aurait-elle pu lui dire après ce qu'elle lui avait dit?

Deux ou trois fois, en le voyant venir, elle s'était enfermée, et comme si elle eût eu besoin de faire faire une brusque diversion à sa pensée, elle avait commencé des lettres pour Frédéric.

On eût dit que Blanche cherchait à puiser dans la certitude qu'elle devait appartenir à un autre homme la force nécessaire contre le souvenir de Robert et contre ses propres sentiments.

Elle écrivait donc, elle jetait à la hâte les premières lignes sur le papier, puis sa main se ralentissait, puis l'expression faisait défaut à son esprit ou plutôt à son cœur, elle laissait tomber sa plume, appuyait sa tête sur sa main, et regardant avec étonnement le dernier mot qu'elle venait d'écrire, elle songeait des heures entières.

Après une heure de rêverie, elle reprenait la plume; mais, au moment de continuer sa lettre, elle se levait et la déchirait sans même la relire.

Alors elle se promenait dans sa chambre, comme un prisonnier dans sa prison.

L'âme de la jeune fille était prisonnière, en effet, et ne savait comment sortir de l'état dans lequel elle était tombée, état étrange dont elle ne pouvait se rendre compte, et qui, à chaque mouvement qu'elle faisait pour s'y soustraire, lui représentait la même réalité.

Quand elle parvenait à mettre un peu d'ordre dans ses idées, quand un peu de jour éclairait les profondeurs de ses impressions nouvelles, c'était bien pis encore, et elle était comme épouvantée de ce qu'elle y découvrait.

Ce qu'elle voyait était si contraire à ce qu'elle avait cru jusqu'alors, c'était un démenti si formel donné à ses convictions d'autrefois, le changement opéré était si effrayant enfin, que Blanche aimait mieux ne pas le sonder et cherchait à se sauver d'elle-même.

Elle était semblable à un homme ruiné tout à coup et qui aime mieux mourir tout de suite que de chercher auparavant comment il s'est ruiné. Il est douloureux de

douter des autres; il est plus douloureux encore de douter de soi, et Blanche en était arrivée là.

Depuis qu'elle était matériellement séparée de Frédéric, elle s'apercevait avec étonnement qu'elle supportait déjà sans effort cette séparation, et il y avait des moments où l'idée du rapprochement lui était pénible.

D'ordinaire, quand on s'éloigne des gens qu'on aime, le corps seul franchit l'espace qui sépare d'eux, et l'esprit reste à leurs côtés. Il n'en était pas ainsi pour mademoiselle Pascal. Son esprit était encore plus loin de Frédéric que son corps.

Bref, elle commençait à échapper à l'influence dominatrice, à la puissance magnétique qu'il avait jusqu'alors exercée sur son esprit et sur ses sens; et, ce qui était affreux pour elle dans la situation où elle se trouvait, elle commençait à analyser le sentiment qui l'avait fait tomber sous la domination de son amant, et à s'apercevoir que le cœur n'y avait peut-être eu aucune part.

Comme nous l'avons dit, c'était là une effroyable découverte, car c'était non-seulement son passé, mais encore son avenir qui allaient en être victimes.

Aussi, la chose était tellement inattendue, et Blanche comprenait si bien les conséquences qu'elle pouvait avoir, que, nous le répétons, elle s'efforçait d'en sortir brusquement, et qu'elle s'écriait :

— Je suis folle! j'aime toujours Frédéric. Quelle femme serais-je donc, si je ne l'aimais plus!

Peut-être, à l'aide de ses souvenirs et forte du respect qu'elle voulait se conserver, fût-elle parvenue ainsi, sinon à convaincre, du moins à faire patienter son cœur; mais ce changement avait une cause, mais elle n'était pas seule en jeu, et elle trouvait en son cœur un obstacle étranger à elle-même.

La cause de ce changement, cet obstacle, c'était ce sentiment tout nouveau qu'éveillait la seule apparition, le seul nom, le seul souvenir de Robert.

Comme un enfant timide qui se tient auprès d'un père redouté, ce nom venait tout doucement s'asseoir dans le cœur de la jeune fille, et lui souriait et l'attirait à lui; puis, quand il voyait ce cœur se révolter et s'irriter de sa présence, il se sauvait comme s'il eût dû ne jamais revenir, et quelques instants après, profitant d'un moment où la jeune fille ne songeait pas à lui, il revenait tout doucement reprendre sa place, et cela avec une telle insistance, que Blanche, lassée dans son étonnement et dans sa colère, restait des heures, des nuits entières à écouter les promesses qu'il lui faisait.

Il procédait, pour se faire accepter, par des moyens si différents de ceux qu'avait employés Frédéric, si sympathiques à l'organisation de la jeune fille; il était si timide, si dévoué, si reconnaissant de la moindre faveur, que chaque jour il faisait un pas de plus et s'acclimatait dans cette atmosphère de jeunesse, de pudeur et de loyauté, qui était son atmosphère naturelle, celle où il était né, celle où il devait vivre.

L'amour de Robert se prouvait tout seul, par son silencieux dévouement, et Blanche en revenait forcément à se dire :

— Voilà comment le véritable amour se manifeste.

De là à douter de celui qui s'était présenté d'une façon toute contraire, il n'y avait pas loin.

Entre le cœur soumis, respectueux, qui n'avait encore demandé que le droit de pardonner, et le cœur exigeant auquel il avait tout de suite fallu la plus grande preuve d'amour qu'une femme puisse donner, il n'y avait pas de comparaison à faire, et elle était bien sûre d'être plus aimée du premier que du second.

Mais c'eût été un malheur pour elle qu'elle aimât plus celui dont elle était le plus aimée, et pour conserver l'estime de cet homme, il fallait, puisqu'elle ne pouvait s'en convaincre, elle, le convaincre, lui, qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle ne l'aimerait jamais.

Comment, en effet, faire avouer à une jeune fille comme Blanche un changement aussi subit? Avoir appartenu à un homme dont on doit être la femme, et avouer à un autre qu'on l'aime, c'était, aux yeux de Blanche, l'acte de la plus folle impudeur, et elle comprenait qu'on mourût de cet amour, mais elle ne comprenait pas qu'on l'avouât.

Voilà pourquoi elle évitait Robert.

Auprès de lui, pressée par ses questions ou par son douloureux silence, elle eût peut-être tout dit; car, comme nous l'avons vu, la pauvre enfant ne savait rien cacher. Loin de lui, seule, elle pouvait s'abandonner sans crainte au chagrin de ce bonheur impossible.

Le châtiment suivait de près la faute, car Blanche souffrait horriblement d'avoir perdu la liberté de son cœur.

Mais plus elle songeait, plus elle faisait la solitude grande autour d'elle, plus cet amour nouveau acquérait de force, n'ayant même pas un souvenir à combattre, et se présentant à une âme qui s'enfermait et s'isolait pour le recevoir. Elle mettait donc sur la blessure de son cœur un baume qui le calmait momentanément, mais qui l'irriterait, et qui, plus tard, la ferait plus large et plus grave.

Pendant ce temps, que faisait Robert?

Tous les jours, il se promettait de ne plus venir chez Blanche, en se donnant cette raison:

— A quoi bon y aller, puisque je la vois à peine?

Et tous les jours il y venait.

Il ne la voyait presque plus, mais il voyait la porte derrière laquelle elle était, et il passait des heures à regarder cette porte à la dérobée, tandis que madame Pascal travaillait à côté de lui.

Que de regards Robert crut perdus, et que Blanche surprit! car, bien des fois, la jeune fille n'avait pu résister au désir de le voir sans être vue. Alors, comme un enfant, elle avait regardé par le trou de la serrure, et deviné les pen-

sées du jeune homme dans les regards profonds qu'il jetait sur sa chambre close.

Cependant une trop grande obstination à s'éloigner de lui eût été remarquée de sa mère, et eût paru d'une impolitesse par trop affectée, après ce qui s'était passé entre Robert et Félicien.

Blanche se croyait donc forcée, de temps en temps, de trouver un prétexte pour sortir de sa chambre et venir causer quelques instants avec Robert.

Cependant il lui avait fallu donner une raison à sa mère pour expliquer sa retraite quotidienne, et elle lui avait dit :

— Tu comprends, ma bonne mère, qu'après avoir refusé, comme je l'ai fait, d'épouser M. Robert, moins je me trouverai avec lui, mieux cela vaudra.

— C'est juste, mon enfant, avait répondu madame Pascal; mais pourquoi as-tu refusé?

— Parce que je ne veux pas encore quitter ma mère que j'aime, pour un mari que je n'aimerai pas.

Et en disant cela, Blanche demandait pardon à Dieu de ce mensonge sacrilége.

Les pères et les mères croient toujours à une réponse qui flatte la vanité de leur amour, et madame Pascal, qui n'avait aucune raison de ne pas croire, avait cru à ce que Blanche lui avait dit.

D'un autre côté, elle était devenue la confidente de Robert, qui, s'il ne lui confiait pas toutes ses impressions et toutes ses pensées, lui disait de temps en temps quelques mots qui laissaient entrevoir l'état de son âme, et qui le faisaient plaindre de la brave dame.

Un soir, comme Blanche n'avait pas paru de la journée devant Robert, qu'elle avait dîné toute seule dans sa chambre, Robert crut voir dans cet éloignement le désir que ce fût lui qui s'éloignât; il prit donc sa résolution et il dit à madame Pascal :

— J'ai un service à vous demander, madame.

— Oh! dites, monsieur Robert, dites. Le jour où je pourrai vous le rendre sera un beau jour pour moi.

— Je vais partir.

— Vous allez partir, dites-vous?

— Oui.

— Et pourquoi partir, bon Dieu?

— Parce qu'il le faut, voyez-vous, parce que je suis trop malheureux.

— Pauvre monsieur Robert! C'est vrai, vous souffrez; vous avez peut-être raison. Voyagez pendant quelque temps, cela vous fera du bien; puis, qui sait, avec le temps, les idées de Blanche changeront peut-être. Les petites filles sont si capricieuses!

Pour les mères, les filles sont toujours des petites filles.

— Et que ferez-vous? continua madame Pascal.

— Je prendrai du service.

— Vous vous ferez soldat?

— Oui. Il me serait impossible de rester à ne rien faire. La discipline, les devoirs, une guerre peut-être, me distrairont et mettront une barrière entre le présent et l'avenir.

Tant que je m'appartiendrai, je serai capable de faire des folies; quand j'appartiendrai à mon pays, quand je serai forcé d'obéir à d'autres qu'à moi-même, quand je serai contraint de vivre loin de mademoiselle Blanche, quand enfin de l'état d'homme je serai passé à l'état de chose, peut-être arriverai-je à l'insensibilité, à l'oubli, au bonheur.

Cela vaut mieux que le suicide, n'est-ce pas?

— Le suicide! grand Dieu! Avez-vous pu avoir de pareilles idées?

— Eh bien! ma bonne madame Pascal, j'ai compté sur vous, car je ne puis emmener Suzanne avec moi, dans mon régiment. Ma résolution sera même un bonheur pour cette enfant.

Voici qu'elle arrive à l'âge où la femme a besoin des

soins de la femme. Vous serez sa mère, sa tutrice, madame Pascal. Le voulez-vous? Mademoiselle Blanche se mariera un jour; monsieur Félicien va être prêtre; vous resterez seule.

Eh bien! cette enfant vous sera une distraction, vous rendra une fille en retrouvant une mère.

Vous lui parlerez quelquefois de moi, n'est-ce pas? Et si le bonheur veut que je sois tué, vous lui direz que je l'aimais bien.

Le pauvre garçon se leva comme pour échapper à son émotion; mais malgré lui les larmes inondèrent ses yeux, et appuyant ses coudes sur la cheminée, il cacha sa tête dans ses deux mains, pleurant abondamment, et disant à madame Pascal :

— Pardonnez-moi, madame; mais c'est plus fort que moi.

Madame Pascal s'était levée à son tour, et visiblement émue, elle s'était approchée de Robert comme elle se fût approchée de son fils :

— Je vous en prie, monsieur Robert, ne pleurez pas, lui avait-elle dit, vous me faites du mal; il me semble que c'est Félicien qui pleure.

— Pardon, encore une fois, ma bonne madame Pascal. Mais, aujourd'hui, l'affectation que mademoiselle Blanche a mise à se tenir loin de moi m'a fait un mal affreux. C'est plus que de l'indifférence, c'est du mépris. Et pourtant je ne le mérite pas.

Madame Pascal allait répondre, quand une main lui toucha doucement l'épaule.

Elle se retourna.

Blanche était derrière elle, pâle comme elle ne l'avait jamais été.

— Laisse-moi seule avec monsieur Robert, dit-elle tout bas à madame Pascal; il faut que je lui parle.

Madame Pascal s'éloigna, rentrant dans la chambre que Blanche venait de quitter et qu'elle referma sur elle.

Alors, la jeune fille approcha sa main d'une des mains

de Robert, qui n'avait rien vu de ce qui venait de se passer, abîmé qu'il était dans ses pensées douloureuses, et d'ailleurs la tête cachée dans ses deux mains.

— Écoutez-moi, Robert, fit Blanche de sa voix la plus douce, mais avec une émotion dont, comme on le comprend bien, elle ne pouvait être maîtresse.

Robert tressaillit au son de cette voix et au toucher de cette main.

Il releva la tête.

— Blanche ! s'écria-t-il.

— Oui, Blanche qui a entendu tout ce que vous venez de dire, monsieur Robert ; Blanche qui veut avoir une explication avec vous.

Asseyez-vous là, près de moi, et causons, mais causons bien bas, car, comme moi, ma mère pourrait entendre, et il y a des choses qu'il faut qu'elle ignore, n'est-ce pas?

En parlant ainsi, Blanche serrait significativement la main de Robert, et elle continua, quand il se fut assis auprès d'elle :

— Vous voulez partir, Robert ?

— Oui.

— Vous avez raison.

— Ainsi, vous m'approuvez ? dit Robert, qui un moment avait espéré que Blanche lui dirait de rester.

— Cette idée ne vous fût pas venue, que je vous l'eusse donnée ; il faut que vous partiez, Robert, pour votre bonheur à vous, pour mon bonheur à moi.

— Soit, je partirai. Quand faut-il que je parte ?

— Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, Robert. Partez demain.

— Demain ?

— Je vous en prie.

Robert s'inclina en signe d'assentiment. Il n'aurait pas pu prononcer une parole, et il fallait à Blanche une force dont elle ne se fût jamais crue capable pour pouvoir conserver le calme à sa voix.

Il se fit un silence assez long, silence pendant lequel Blanche ne retira pas sa main de la main de Robert.

Celui-ci parvint à dire :

— C'est bien, Blanche, votre volonté sera faite, et plutôt que vous ne l'espérez. Je partirai ce soir.

— Voilà que vous m'en voulez, ami, c'est mal.

— Moi, vous en vouloir de quelque chose! Dieu m'en garde et me fasse mourir le jour où il entrera pour vous dans mon cœur un autre sentiment que celui que je vous ai voué! mais vous me permettrez bien d'être triste à l'idée de m'éloigner de vous, et plus je comprends que vous ne pouvez m'aimer, plus je souffre que vous ne m'aimiez pas.

C'est à moi de vous demander pardon de la hardiesse que mon cœur a eue. Vous avez raison : il vaut mieux que je parte.

Adieu, Blanche, adieu!

Et le jeune homme posa ses lèvres sur le front de mademoiselle Pascal, baisa avec effusion ses deux mains et se dirigea vers la porte, le cœur et les yeux gonflés.

Blanche, debout à sa place, le regardait partir.

Au moment où il allait toucher le bouton de la porte :

— Robert, cria-t-elle, revenez!

Robert se retourna.

— Je ne puis pas vous laisser partir ainsi, reprit-elle, écoutez-moi! Qu'allez-vous faire?

— Ce que je disais à madame Pascal, je vais m'engager. Que voulez-vous que je fasse? Tant que je serai libre, j'irai où vous serez, et il ne le faut pas, vous venez de me le dire.

— Et c'est parce que je ne vous aime pas que vous changez votre vie?

— Oui, mademoiselle.

— Vous vous trompez peut-être, Robert, sur le sentiment que je vous inspire. Qui sait si un autre amour ne vous consolera pas de celui-là?

— Jamais! sur ma mère, je le jure!

— Que je suis malheureuse, mon Dieu! s'écria Blanche, qui ne pouvait plus contenir ses larmes et qui se laissa tomber sur sa chaise.

Robert la contemplait avec étonnement.

Ce pauvre cœur naïf ne pouvait soupçonner la véritable cause de la douleur de Blanche.

— Blanche, ne pleurez pas, je vous en supplie, lui dit-il en se mettant à genoux devant elle, comme un enfant qui demande pardon à sa mère; je suis déjà bien assez malheureux sans vous voir encore pleurer. Madame Pascal peut vous entendre, ne pleurez pas, vos larmes me font trop de mal : puis, qui peut vous faire pleurer, vous?

Blanche essuya ses yeux, et jeta sur Robert un regard plein de reconnaissance et de douce compassion.

— Que vous êtes bon! lui dit-elle. Quelle âme noble et généreuse vous avez! Vous serez mon ami toujours, n'est-ce pas? Si un jour j'étais malheureuse, je vous trouverais; vous me le promettez?

Vous nous laisserez Suzanne, votre chère sœur, je l'aimerai comme mon enfant, je l'élèverai dans le respect de votre nom, et plus tard vous la verrez heureuse, et son bonheur vous consolera de celui que vous n'aurez pas eu.

Oh! je la surveillerai, soyez tranquille, pour qu'elle ne prenne jamais une erreur de son esprit pour un besoin de son âme. On souffre trop quand on a la preuve qu'on s'est trompé.

— Que voulez-vous dire, Blanche? je ne vous comprends pas.

— Rien, ami, rien. Vous m'écrirez; moi, je vous écrirai souvent.

Une bonne et franche amitié remplacera un amour impossible, et si, malgré vos prévisions, vous trouvez une femme qui vous aime et que vous aimiez, vous ne me le cacherez pas, et le jour où je l'apprendrai sera un beau jour pour moi.

La vie a des nécessités cruelles, voyez-vous : il y a six mois, je vous eusse aimé. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que je vous connusse alors ?

Maintenant, si je vous aimais, mon amour serait un malheur pour vous, une lâcheté vis-à-vis de celui à qui j'appartiens, une insulte que je me ferais à moi-même.

Deux hommes pourraient avoir le droit de me mépriser, l'un tout de suite, l'autre plus tard ; car, si noble que vous soyez, qui vous dit qu'un jour vous ne porteriez pas la moitié de ma faute ? Il y a des souvenirs qu'on oublie bien difficilement ; il y a des faits qu'on ne raye pas de la vie avec sa volonté.

Une fois que je serai la femme de l'homme à qui je me suis donnée, le mal sera réparé, en ce qui regarde le monde.

Quelle excuse aurais-je de donner mon cœur à un autre maintenant ? quelle garantie offrirait ce nouvel amour ? quelle femme serais-je à mes propres yeux ? Non, mon ami, je ne peux pas, je ne veux pas, je ne dois pas vous aimer.

Si celui qui doit être mon mari ne le devenait pas ; si la mort, le hasard ou sa volonté empêchaient cette réparation, c'est à Dieu que j'appartiendrais dorénavant. Son éternité seule a assez de pardon pour un pareil malheur.

Allons, Robert, du courage. Partez, mon ami, ne vous retournez pas en arrière, ne vous occupez plus de moi. Vous vouliez rester jusqu'à ce que vous m'eussiez vue heureuse, mariée du moins. Vous avez vu le comte, vous savez qu'il m'aime et qu'il tiendra sa parole comme un honnête homme.

Puis, en tout cas, à quoi bon attendre ? Quoi qu'il arrive, il y a une douleur pour vous à rester auprès de moi. Détachez brusquement votre vie de la mienne.

Je vous en prie, je le veux, continua Blanche avec douceur, et ce qu'une sœur peut demander au ciel pour son frère, je le demanderai pour vous.

— Elle l'aime toujours, pensa Robert, et, tout pâle, il se leva.

Cette conversation avait lieu près du lit où reposait Suzanne.

Sans répondre un mot à ce que venait de lui dire Blanche, Robert s'agenouilla devant ce lit, considéra quelques instants sa sœur, essuya deux grosses larmes qui roulaient silencieusement le long de ses joues, larmes dont l'une tombait sur son passé mort et l'autre sur son avenir définitivement brisé; puis il se retourna vers mademoiselle Pascal, la prit dans ses bras, la serra contre son sein, et sortit brusquement de la chambre en jetant derrière lui ce seul mot : Adieu !

Blanche regarda cette porte qui venait de se refermer sur Robert. Si elle ne se fût retenue, elle l'eût rappelé encore une fois.

— Voilà mon bonheur qui s'en va, murmura-t-elle. A moi, maintenant, une vie de larmes et de regrets. Il se consolera sans doute, et moi je souffrirai seule ! C'est mon pardon que je gagne !

— Ma mère, continua-t-elle en passant dans la chambre voisine, pour échapper à la solitude, ma mère, M. Robert est parti.

Mais madame Pascal ne bougea point. Elle s'était endormie sur sa chaise, son travail à la main.

Ainsi, une des grandes questions de la vie de Blanche venait de s'agiter entre le sommeil d'une enfant et le sommeil d'une vieille femme.

— Ages heureux, pensa Blanche en regardant tour à tour Suzanne et sa mère ; âge que je n'ai plus, âge que je n'ai pas encore, le bonheur est en vous. L'un a l'ignorance, l'autre a l'oubli. Quand donc aurai-je des cheveux blancs !

Et Blanche déposa un baiser sur le front de sa mère qui s'éveilla.

— Tu es seule ? fit madame Pascal en ouvrant les yeux et en regardant autour d'elle.

— Oui, ma bonne mère; M. Robert est parti.

— Pauvre garçon ! il t'aime bien ; mais puisque tu ne l'aimes pas, toi, n'en parlons plus. Ton bonheur avant tout. Oh ! les mères sont égoïstes pour leurs enfants. C'est bien naturel, je crois. M. Robert t'a sauvé la vie; il lui faudrait la mienne, je la lui donnerais, mais la tienne, c'est autre chose.

XXIV

Comment Frédéric s'était fait aimer de Blanche.

Le lendemain du jour où il avait reçu la lettre de Blanche, Frédéric avait quitté son château. Huit jours après il était de retour, rapportant les papiers nécessaires pour son mariage. Il s'attendait en revenant à trouver au moins une lettre de Blanche. Comme nous le savons, la jeune fille ne lui avait pas écrit une seule fois.

Ce silence étonna le comte, et les choses qui l'étonnaient étaient rares. Aussi celle-ci lui sembla-t-elle mériter réflexion. M. de la Marche jugeait un peu les autres d'après lui, et comme il ne se faisait aucune illusion sur lui-même, il en résulte qu'il avait une mauvaise opinion de l'humanité. C'était un esprit mauvais, mais clairvoyant comme le dieu du mal, et il était difficile qu'une combinaison humaine lui échappât : nous l'avons vu, par la réflexion qu'il avait faite en voyant Robert sortir de chez lui, réflexion qui prouvait qu'il avait deviné l'amour dévoué du jeune homme pour Blanche. Donc, s'il ne faisait pas le bien, il savait du moins que le bien existe ; et ce qui augmentait sa force, c'est qu'au contraire des sceptiques ordinaires, quoiqu'il ne le pratiquât point, il le supposait facilement chez les autres, et savait, le cas échéant, ou s'en faire une arme utile, ou tout au moins le mettre dans la balance des probabilités.

Malheureusement le bien est plus redoutable que le mal, pour les méchants, bien entendu. Les mauvaises na-

tures aiment mieux avoir à combattre chez les autres les vices ou les passions qu'elles ont, qu'avoir à attaquer une vie droite et marchant sans rien cacher d'elle, comme ces guerriers qu'un talisman rendait invulnérables, et contre lesquels les mauvais génies s'épuisaient en vain.

Frédéric ne se trompait pas sur le genre d'influence qu'il exerçait sur Blanche. Il savait parfaitement que ce n'était pas de l'amour qu'il inspirait à la jeune fille.

Il avait troublé ses sens, forcé sa volonté, égaré sa raison ; mais il n'avait pas entamé le cœur de mademoiselle Pascal. Elle seule avait pu se tromper à ce bouleversement et le prendre pour de l'amour. Il fallait même qu'elle s'y trompât pour donner une raison à sa faute.

Les moyens auxquels elle avait cédé ne lui avaient d'ailleurs pas laissé le temps de la réflexion, et c'est ici le moment de les faire connaître, car nous ne croyons pas qu'on puisse présenter au lecteur une fille comme Blanche chargée d'une faute, sans expliquer minutieusement comment elle est arrivée à la commettre.

Dans ce cas-là, l'explication est presque l'excuse. Écoutez donc, et vous verrez qu'il y avait eu dans la volonté du comte un côté infernal auquel il était impossible que la pauvre enfant résistât.

C'était trois mois avant l'arrivée de son frère que Blanche avait vu Frédéric pour la première fois, et c'était à l'église qu'elle l'avait vu. Elle n'avait d'abord pas remarqué cet homme adossé, comme une statue, à l'une des colonnes près desquelles elle priait ; mais cet homme, qui semblait dans tout le corps n'avoir de vivant que les yeux, avait rivé son regard sur elle d'une si étrange façon, que deux ou trois fois, sans qu'elle y songeât d'abord et mue par la seule curiosité, Blanche avait levé les yeux de dessus son livre pour les porter sur cet inconnu.

Son premier mouvement d'enfant naïve et insouciante avait été de rire de ce regard qu'elle ne comprenait pas, puis, le retrouvant toujours aussi calme, aussi insolem-

ment fixe, elle s'était dit : Que me veut donc cet homme? et enfin, à un frémissement involontaire, elle avait compris que ce qu'elle faisait pouvait être mal, et elle avait pris la résolution de ne plus regarder de ce côté.

Mais elle sentait que ce regard l'enveloppait toujours, et, pesant sur elle, la fatiguait aussi réellement que si une main de plomb se fût posée sur sa tête. Elle voulut secouer ce magnétisme qui avait un côté douloureux ; elle passa la main sur son front, elle se confina dans la prière; mais, malgré elle, elle jeta un coup d'œil de ce côté, et trouva le regard du contemplateur mystérieux adouci, comme s'il eût deviné la résolution qu'elle avait prise de l'éviter, et comme s'il eût voulu la remercier de n'avoir pas donné suite à cette résolution.

Blanche se sentait mal à son aise dans cette église, où elle appelait en vain la prière, et sans faire à sa mère, plongée dans ses dévotions, la confidence de ce qui se passait, elle lui dit seulement :

— Allons-nous-en, ma mère, je me sens un peu souffrante.

A la porte elle avait fait le signe de la croix, et arrivée au soleil, le charme sous lequel elle s'était trouvée quelques instants avait disparu. Alors elle avait respiré librement en disant à sa mère qui s'inquiétait :

— Tranquillise-toi, ma mère, je me sens mieux. J'avais besoin d'air, voilà tout.

Quand elle était arrivée à la grille de sa maison, elle avait aperçu, à trente pas d'elle, à moitié caché derrière l'angle d'une ruelle, cet homme qui l'avait suivie jusque-là.

Alors elle avait commencé à éprouver cette peur vague, instinctive, sans cause certaine, et qu'on nomme un pressentiment.

Elle était rentrée, et tout le jour, s'exagérant l'aventure du matin, comme le fait toute jeune fille dont la vie a toujours été transparente, calme et sans incident, elle n'avait pu ouvrir une porte sans se figurer qu'elle allait

trouver, derrière, les deux yeux de l'église et de la rue.

Cependant la journée s'était passée sans qu'elle eût aucune nouvelle de l'inconnu, ce qui ne l'empêcha pas de s'enfermer le soir dans sa chambre et de s'endormir plus tard que de coutume.

Elle dormit néanmoins.

Elle avait à peu près oublié ses appréhensions de la veille, tant s'effacent vite de l'esprit des jeunes filles les impressions auxquelles leur cœur n'a point de part, et elle se disait même qu'elle raconterait cette ridicule frayeur à sa mère, ce qui prouvait qu'elle ne la subissait déjà plus, quand elle s'aperçut qu'elle n'en avait pas fini avec celui qui la lui avait fait subir.

En effet, elle se promenait le soir toute seule dans le jardin, comme cela lui arrivait souvent, quand au moment où elle passait devant le pavillon qui en occupait un des angles du fond, elle s'entendit appeler, mais si faiblement que, dans toute autre disposition d'esprit, elle eût pu croire que c'était le souffle de la brise qui passait dans ses cheveux et non pas son nom qui arrivait à son oreille.

Elle tressaillit, et involontairement elle se retourna.

Alors elle crut voir trembler les rideaux de la fenêtre du rez-de-chaussée, et elle resta convaincue que, malgré l'obscurité, elle avait, entre les rideaux à peine entr'ouverts, distingué les deux yeux de la veille toujours fixés sur elle.

La peur qu'elle ressentit fut si grande, qu'elle n'eut pas la force de se sauver, et qu'elle ne put s'éloigner qu'à pas lents.

Elle rentra dans la maison, vint s'asseoir à côté de sa mère, à qui sa pâleur n'échappa point, et à qui cependant elle n'osa faire part de ce qui venait de se passer. Elle prétendit avoir eu froid dans le jardin, et une heure après elle se retira dans sa chambre, où elle emporta un livre avec elle, prévoyant qu'elle ne dormirait pas tout de suite.

Une fois dans sa chambre, elle s'enferma à double tour

et essaya même de rouler un meuble contre la porte ; elle n'osa pas ouvrir une armoire dans laquelle elle enfermait les objets nécessaires à sa toilette de nuit.

Elle tressaillait chaque fois que le vent plus fort ronflait dans la cheminée.

Elle ne dormit que trois heures cette nuit-là.

Le lendemain, au point du jour, elle se leva et descendit au jardin. Elle voulait, en plein soleil, s'assurer si elle s'était trompée ou non la veille. Elle alla au pavillon, sans pouvoir se défendre d'un battement de cœur.

La porte du pavillon était fermée à double tour.

— Je suis folle, se dit-elle, personne n'a pu entrer ici hier au soir.

Mais en regardant machinalement à terre, elle vit des traces de pas parfaitement indiquées sur la terre un peu humide, car il avait plu les jours précédents.

Les pas n'étaient ni ceux de sa mère, ni ceux du jardinier, ni les siens ; d'ailleurs, arrivés au mur, ils disparaissaient, ce qui prouvait que celui qui avait marché là avait escaladé le mur et s'était sauvé dans la campagne.

— Cet homme est hardi, murmura Blanche.

Et savez-vous ce qu'elle fit ?

Elle avait si grand'peur, l'innocente enfant, que sa mère ne vît ces traces de pas et ne conçût un soupçon quelconque, qu'elle prit un rateau et les effaça.

En agissant ainsi, elle voulait encore, s'il était possible, se retirer à elle-même la preuve de cette étrange persécution.

Tous les deux jours, Blanche allait à la messe avec madame Pascal.

Ce jour-là était donc le jour où elle devait y retourner, puisqu'elle y avait été l'avant-veille.

Elle ne douta point un instant qu'elle dût y rencontrer l'homme mystérieux.

Elle chercha d'abord un moyen de n'y point aller ; mais, pour cela, il fallait prétexter une indisposition et alarmer

sa mère; puis, ce qui l'empêcherait d'aller à la messe, ce serait la certitude d'y rencontrer cet homme. S'il y était, c'était qu'il savait qu'elle devait y venir; si elle n'y venait pas, c'était lui avouer tacitement qu'elle le fuyait et que par conséquent elle avait peur de lui.

Blanche alla à la messe comme de coutume, se promettant de ne trahir en rien son émotion.

Cependant son premier regard en entrant fut pour la colonne où elle avait vu pour la première fois son persécuteur obstiné.

Cette fois, il n'y avait personne.

Elle prit de l'eau bénite, fit le signe de la croix et marcha vers sa chaise.

Un homme était assis sur la chaise qui se trouvait derrière la sienne.

Avons-nous besoin de dire qui était cet homme?

Blanche s'attendait si peu à le voir là qu'elle faillit pousser un cri.

Frédéric mit le doigt sur sa bouche pour lui imposer silence.

L'empire qu'il exerçait sur elle était déjà si grand, qu'elle baissa les yeux et s'agenouilla à sa place accoutumée.

Quand elle se rassit, le comte s'agenouilla, lui, si bien que ses lèvres effleuraient la tête de mademoiselle Pascal.

Elle pressentit qu'il allait lui parler.

— Ne craignez rien, mademoiselle, lui dit-il d'une voix si basse qu'il était impossible que madame Pascal l'entendît; ne craignez rien, nul ne saura jamais que vous avez daigné m'entendre. Quand vous me trouverez sur votre chemin, ne me fuyez pas, voilà tout ce que je vous demande. Je suis si heureux quand je vous vois! Vous êtes émue en ce moment, votre cœur bat, je trouble votre prière; faites un signe, et je vous prouverai mon respect en m'éloignant.

— Partez, monsieur, je vous en supplie, fit Blanche, en

tournant la tête du côté du comte, et en joignant à cette phrase un regard suppliant.

Frédéric se leva et quitta l'église.

Blanche n'entendit plus parler de lui de toute la journée.

Beaucoup plus tranquillisée, le soir, elle rentra dans sa chambre sans songer même à verrouiller sa porte.

Elle s'approcha même assez gaiement de son lit et l'entr'ouvrit.

En tirant le drap à elle, elle fit tomber un papier par terre.

Elle le releva sans soupçonner ce que cela pouvait être, et l'ouvrit sans défiance.

C'était une lettre d'une écriture complétement inconnue; mais, dès les premiers mots, à défaut de l'écriture, elle en reconnut l'auteur.

— Comment a-t-il pu déposer cette lettre sous mon oreiller? se demanda-t-elle en tenant le papier dans ses doigts tremblants. Aurait-il mis Gervaise ou le jardinier dans la confidence? C'est impossible! Ce sont de trop honnêtes gens pour consentir à de pareilles choses.

Alors, il est venu lui-même. Mais comment a-t-il fait?

Tout ce qui est étrange, original, mystérieux séduit les femmes malgré elles, et Blanche était femme.

Une fois la première émotion vaincue, il ne leur déplaît pas que leur vie prenne des teintes de roman.

D'ailleurs, jusque-là, il ne se passait rien d'inavouable, et celui qui lui écrivait faisait pour elle ce que bien des jeunes gens ont fait et font journellement pour des jeunes filles.

Ce ne fut donc pas tout à fait avec le sentiment du reproche qu'elle fit une nouvelle réflexion sur la hardiesse de Frédéric et qu'elle ouvrit le billet qui contenait ces mots:

« Vous avez vu, ce matin, comme j'ai promptement » obéi au premier ordre que vous m'avez donné ! Seul un » amour comme celui que je ressens pour vous est capable » d'une pareille obéissance, car je ne vis pas quand je suis

» loin de vous. Vous me devez une compensation à votre » cruauté de ce matin.

» Vous voyez qu'il me serait facile d'arriver jusqu'à » vous, puisque j'ai pu moi-même, et sans que personne » me vît, déposer cette lettre dans votre chambre, mais » l'entretien que je veux, c'est de vous-même que je veux » l'obtenir, et je vous le demande à genoux.

» Jamais votre mère ne descend au jardin, surtout en » ce temps, avant midi, je le sais; vous êtes donc bien » sûre qu'elle ne vous verra pas si demain, à onze heures, » vous venez ouvrir la petite porte qui donne sur la cam- » pagne et m'entendre, ne fût-ce qu'une minute. Cette » courte entrevue décidera de ma vie, et ce que vous or- » donnerez que je fasse, je le ferai. »

A la lecture de ce billet, que celui qui l'avait écrit n'avait pas signé, et dans lequel il semblait ne pas douter que Blanche vînt au rendez-vous qu'il lui donnait, la pudeur et la dignité de la jeune fille se révoltèrent, elle le déchira et en jeta les morceaux au feu avec colère, se repentant déjà de l'espèce de pardon qu'elle avait accordé aux tentatives de Frédéric, tant qu'elle avait cru que ses tentatives en resteraient à des regards, pourraient passer pour des enfantillages, et ne lui causeraient que des étonnements.

Blanche était une fille trop pieuse pour répondre autrement que par un dédaigneux silence à une pareille invitation; et à l'idée qu'un homme qu'elle ne connaissait pas, qu'elle avait vu pour la première fois quelques jours auparavant, avait osé lui écrire pareille chose, elle sentit le rouge de la honte lui monter au front et des larmes mouiller ses yeux.

Certes, ce n'était pas là une lettre bien habile, et un homme comme Frédéric aurait dû prévoir de quelle façon mademoiselle Pascal y répondrait, et par conséquent ne pas la lui écrire. Il l'avait prévu, et voilà justement pourquoi il l'avait écrite.

Ce qu'il voulait d'elle, ce n'était pas un entretien en plein jour, en plein air ; et en se faisant refuser celui-là, il se donnait presque le droit, en mettant son amour en avant, d'en obtenir un autre par tous les moyens qui seraient en son pouvoir.

Donc, non-seulement Blanche n'alla pas à ce rendez-vous, mais encore elle ne quitta pas de la journée la chambre de sa mère.

Elle était blessée dans la vanité de sa pudeur, elle était par conséquent invulnérable. Elle sentait en elle toute la force nécessaire, et du moment que les poursuites de cet inconnu cessaient d'être respectueuses, elle ne les redoutait plus.

Le soir elle ouvrit son lit avec la certitude qu'elle allait y trouver une lettre et voulut se donner à elle-même la satisfaction de la brûler sans la lire, pour rester dans une position légale vis-à-vis de sa conscience.

Il n'y avait rien.

— Tant mieux, se dit Blanche presque étonnée ; et convaincue que les choses en finiraient là, elle s'endormit, se félicitant de n'avoir pas entretenu sa mère de toute cette affaire, et de n'avoir pas donné à cette aventure plus d'importance qu'elle n'en méritait.

Le lendemain se passa sans événement : pas de lettres, pas de traces de pas, pas de regards inattendus.

Blanche était une sainte et chaste fille dans toute l'acception du terme, et joignait à ces grandes vertus morales les qualités d'intérieur qui en étaient comme les ramifications.

L'ordre dans les choses matérielles et communes de la vie était une des qualités de la jeune fille. Aussi sa chambre, dans laquelle elle se plaisait, était le cadre charmant de son existence régulière. Tout, depuis les petits tableaux qu'elle avait dessinés elle-même et qui en ornaient les murs, jusqu'aux moindres objets, y était rangé avec une symétrie si parfaite, que mademoiselle Pascal rentrant chez

elle sans lumière, la nuit, eût pu, au premier coup, trouver toute chose dont elle eût eu besoin. Les jeunes filles ont assez souvent le don d'arrangement, et elles savent s'entourer de mille riens que nous, hommes, nous briserions au moindre contact, si, pendant deux jours seulement, ils se mêlaient à nos habitudes, et au milieu desquels elles vivent pendant des années sans qu'aucun d'eux s'égare ou se détériore.

La cheminée, les étagères, les tables de mademoiselle Pascal étaient couvertes de ces mille frivolités qui n'avaient de prix que pour elle et par les souvenirs qu'elle y rattachait, car à peine si le tout eût valu cent francs. C'étaient des cachets, des dessins, des médailles, des figurines, des petites tasses de Chine. Porcelaines, cuivres, cristaux se confondaient dans une parfaite intelligence et dans une fraternelle communauté.

Aussi, quand il arrivait à la bonne de Blanche de changer de place le plus petit de ces objets, au premier coup d'œil que la jeune fille jetait par habitude autour d'elle en rentrant dans sa chambre, elle surprenait ce changement, et d'instinct le réparait. Elle avait même fini, autant par quintessence de pudeur que par amour de l'harmonie, par faire elle-même son petit ménage, et par ne laisser pénétrer personne, excepté sa mère, dans la chaleur de son nid.

Comme nous l'avons dit, le lendemain du jour où elle avait reçu la lettre de Frédéric s'était passé sans événement, quand, le soir, Blanche rentra chez elle pour se mettre au lit, laissant dans la chambre précédente sa mère qui, pour être plus près de sa fille, avait fait de cette chambre sa chambre à coucher. A peine si elle songeait à ce qui l'avait occupée pendant trois jours.

Mais en entrant, elle devint pâle et s'arrêta sur le seuil de la porte.

Une chaise était renversée au milieu de la chambre et les morceaux d'une petite tasse brisée gisaient à terre.

Il était impossible que ce fût quelqu'un de la maison qui eût renversé cette chaise et brisé cette tasse, car il eût relevé l'une et fait disparaître les morceaux de l'autre.

— Il est venu ce soir, se dit-elle.

Et malgré elle, ses yeux se fixèrent sur l'armoire où elle enfermait ses robes, et qui était le seul endroit où pût se mettre quelqu'un ayant intérêt à se cacher dans cette chambre.

A partir de ce moment, elle ne pressentit pas, elle fut convaincue que l'homme à la lettre était caché dans cette armoire.

Il y a des battements de cœur qui ne trompent pas.

Blanche avait le courage des âmes qui n'ont rien à se reprocher. Elle s'assura que sa mère dormait, elle ferma la porte qui communiquait de sa chambre à la sienne, et marchant droit à l'armoire, elle l'ouvrit.

Elle ne s'était pas trompée, Frédéric était caché là.

Frédéric sortit tranquillement de l'armoire où il venait d'être surpris, car nous devons dire que si perspicace qu'il fût, il ne s'attendait pas que Blanche devinerait sa présence dans sa chambre, et à la façon dont elle venait d'ouvrir la porte derrière laquelle il était, il comprit bien que ce n'était pas le hasard qui la lui avait fait ouvrir.

— Que faites-vous ici, monsieur? dit Blanche pâle et d'un ton sévère.

— Vous le voyez, mademoiselle, répondit le comte d'une voix calme, je vous attendais. Vous n'avez pas voulu venir en plein jour, au rendez-vous que je vous avais demandé, il a bien fallu que je demandasse à la nuit l'entretien que je voulais obtenir.

— Au risque de me perdre, monsieur!

— De vous perdre! Et comment? Je risquais de recevoir un coup de fusil comme un voleur, au moment où j'escaladais le mur de votre jardin, quand je m'introduirais ici. Mais vous, mademoiselle, vous ne risquez rien.

— C'est bien, monsieur, maintenant vous allez sortir d'ici.

— Comment, mademoiselle?

— Tout simplement par la porte.

— Mais il faut pour cela traverser la chambre de votre mère.

— Ma mère dort.

— Et si en passant je la réveille?

— Tant pis pour vous, monsieur, car alors, je lui dirai la vérité. Tout ce que je puis faire, et cela, moins pour vous que pour moi, c'est de prendre le plus de précautions possibles, afin que nul ne vous voie sortir de chez moi.

— Et si je refusais de m'en aller, mademoiselle?

— Alors, monsieur, j'appellerais.

Le comte parut réfléchir pendant quelques instants.

Blanche prit la lampe et se dirigea vers la porte de sa mère.

— Venez, monsieur, dit-elle.

— Assurez-vous d'abord que madame Pascal dort, fit le comte, c'est plus prudent, je crois.

Blanche ouvrit la porte et passant dans la chambre de sa mère, elle se pencha sur le front de madame Pascal et s'assura qu'elle dormait.

Au moment où elle relevait la tête, une chaise tomba dans la chambre voisine, et madame Pascal rouvrit les yeux, réveillée en sursaut. C'était Frédéric qui avait volontairement fait ce bruit.

Blanche ne put retenir un cri en l'entendant.

— Que fais-tu là? lui dit sa mère.

— Je croyais que tu m'avais appelée, répondit Blanche d'une voix tremblante.

— Qu'as-tu donc? Tu parais tout émue, d'où vient le bruit qui m'a réveillée?

— C'est moi qui ai fait tomber une chaise en passant par ici.

— Pourquoi n'es-tu pas encore couchée?

— Je vais me coucher, ma mère, embrasse-moi et rendors-toi vite.

La jeune fille posa ses lèvres sur le front de madame Pascal, et rentra dans sa chambre, dont elle eut soin de fermer la porte.

En ce moment, elle haïssait bien sincèrement l'homme qui l'attendait et qui, sans qu'elle fût sa complice, venait de la forcer de faire à sa mère le premier mensonge qu'elle eût fait de sa vie, car elle n'avait pas osé dire à madame Pascal la véritable cause du bruit entendu.

Et cependant, elle n'était pas coupable; mais même innocente, une jeune fille pudique comme Blanche et craintive comme elle emploie tous les moyens honorables et conciliants, avant de faire un aveu comme celui qu'elle eût été forcée de faire. De l'avis de Blanche, rien qu'une tentative comme celle du comte était déjà une tache sur sa vie, et elle aimait autant être seule à l'effacer. Elle se croyait d'ailleurs assez forte de sa conscience pour cela.

Frédéric l'attendait, les bras croisés, et adossé à la cheminée.

— Ce que vous faites est infâme, monsieur, lui dit-elle à voix basse.

— Votre mère dormait, n'est-ce pas? fit le comte, dont la bouche touchait presque l'oreille de la jeune fille; je l'ai bien vu, et je l'ai réveillée exprès, cela me donnera toujours une demi-heure pendant laquelle je vous dirai ce que j'ai à vous dire.

Et en parlant ainsi, Frédéric fixait ses yeux ardents sur Blanche.

— Eh bien! monsieur, dit-elle en acceptant résolûment la nécessité où elle se trouvait, ayons donc une explication franche; d'autant plus franche, que ce sera la seule et la dernière que nous aurons.

— Je vous aime, Blanche, répondit Frédéric d'une voix calme et grave, comme si elle était réellement un écho du cœur, et cependant si faible, que c'était plutôt

au mouvement de ses lèvres qu'au son des paroles que la jeune fille entendit ce que cet homme lui disait; car, pour que madame Pascal ne surprît rien, il fallait parler à voix bien basse, et c'était plutôt l'âme que le corps qui parlait.

Blanche regarda le comte, qui soutint le regard clair et franc de cette chaste fille.

— Vous abusez du sacrifice que je fais au repos de ma mère, monsieur, lui dit-elle, pour me dire des choses que je n'ai jamais entendues. Au nom de votre mère, monsieur, taisez-vous.

Frédéric devint silencieux, et laissa tomber sur mademoiselle Pascal un regard profond et scrutateur.

— Oui, je vous aime, murmura-t-il, comme s'il n'eût pu contenir la voix de son âme, malgré tous ses efforts. Je vous aime, et il faudra bien que vous m'aimiez.

Blanche, sans répondre un mot, marcha vers la chambre de madame Pascal.

— Où allez-vous? demanda le comte.

— Je vais rejoindre ma mère, monsieur, pour ne plus vous entendre. Je m'enfermerai dans sa chambre, et vous sortirez d'ici comme vous pourrez.

— Allez! fit le comte en tirant des tablettes de sa poche et en se mettant à écrire.

Il y avait un tel air de menace dans ce seul mot, que Blanche s'arrêta et revint sur ses pas.

— Que faites-vous? demanda-t-elle.

Le comte déchira de ses tablettes la feuille qu'il venait d'écrire, et la passa à Blanche qui lut ces mots :

« Je me suis introduit la nuit auprès de mademoiselle Pascal que j'aimais et qui m'a repoussé. Préférant la mort à l'idée d'être séparé d'elle, je me suis tué dans sa chambre. Qu'on n'accuse personne de ma mort et qu'on ne la soupçonne pas un instant, elle la plus pure et la plus chaste de toutes les femmes.

» Comte Frédéric de la Marche. »

— Vous faites cela pour m'effrayer, monsieur, dit Blanche en déchirant ce papier; vous ne vous tueriez pas.

— Vous ne me connaissez point, Blanche, continua M. de la Marche, qui s'obstinait à traiter ainsi familièrement la jeune fille, et qui répondait avec un sang-froid merveilleux, contre lequel devaient se briser tous les doutes de mademoiselle Pascal.

Et en même temps il tirait de sa poitrine une paire de pistolets de poche; et les armant tranquillement l'un et l'autre, il les déposa sur la cheminée.

Blanche vit briller les amorces à la lueur de la lampe.

— Sur ce christ dont l'image veille au-dessus de votre lit, dit le comte en étendant la main sur un crucifix qui se dessinait dans la pénombre des rideaux; sur ma mère et sur mon honneur, mademoiselle, je vous jure que si vous quittez cette chambre avant le moment où il est convenu que nous la quitterons ensemble, je vous jure que je me fais sauter la cervelle.

Cet homme pouvait mentir, mais il pouvait dire vrai. Puis, il y avait tout à craindre d'un homme doué d'une pareille volonté; et réveiller madame Pascal, c'était peut-être exposer sa vie.

— C'est bien, monsieur, je reste; mais cachez ces armes.

Le comte désarma les pistolets et les replaça où il les avait pris, sans pouvoir s'empêcher de sourire.

Quel immense mépris Blanche eût eu pour cet homme si elle avait su que ces pistolets n'étaient même pas chargés!

Maître de la position, Frédéric se rapprocha d'elle, et lui prenant la main et l'enfermant dans les siennes malgré les efforts de la jeune fille, il lui dit:

— Vous avez dû voir, Blanche, que je ne suis pas un homme comme les autres, et que l'amour que je ressens n'est pas l'amour de tout le monde. D'ailleurs, pouvez-vous inspirer un amour ordinaire?

Depuis que je vous ai vue pour la première fois, vous êtes devenue un besoin de ma vie; et, je vous le répète, le jour où je serai sûr de ne pas être aimé de vous je me tuerai : mais jusque-là je tenterai tout pour me faire aimer.

Vous me trouverez partout, comme votre ombre, en quelque endroit que vous alliez, quoi que vous fassiez pour m'échapper. Je vous suivrai, comme je suivrais mon cœur s'il marchait devant moi. Avez-vous quelque chose à m'ordonner, quelque chose d'étrange, d'impossible, je le ferai.

Certaines gens diront :

— Elle n'avait qu'à répondre à Frédéric :

Puisque votre amour est si pur, si sincère, si loyal, si capable de tout, au lieu de vous introduire, la nuit, chez moi comme un voleur, au lieu de risquer de me compromettre, au lieu de me demander à moi-même, demandez-moi à ma mère.

C'est vrai, Blanche eût pu répondre ainsi; mais, pour cela, il eût fallu d'abord qu'elle entendît ce que Frédéric lui disait, et la pauvre enfant n'avait plus la tête à elle en ce moment; elle n'était préoccupée que d'une chose, c'était de la crainte que sa mère entendît le chuchotement d'une voix étrangère; car, après le mensonge qu'elle lui avait fait, si Frédéric eût été vu de madame Pascal, Blanche eût eu toutes les peines du monde à la convaincre de son innocence; puis, il eût encore fallu pour cela qu'elle pût consentir à épouser le comte, et non-seulement elle ne l'aimait pas et ne pouvait pas l'aimer, mais encore elle le redoutait et se sentait bien près de le haïr.

L'empire que cet homme exerçait sur elle, il ne l'exerçait que par le mystérieux dont il parvenait à s'entourer, cette volonté de fer qui lui faisait accomplir tout ce qu'il avait résolu, et enfin par l'effroi qu'il inspirait à la pauvre fille, peu habituée à ces scènes de roman, au milieu desquelles elle ne se reconnaissait plus, et se demandait parfois si c'était bien elle qui s'y trouvait.

Elle subissait donc ce que lui disait Frédéric, comme un martyre auquel elle ne pouvait échapper, et, l'oreille tendue vers la porte, tout en abandonnant sa main au comte pour ne pas faire de bruit en lui résistant, elle cherchait à distinguer si, dans le silence, ne passerait pas la respiration plus rapide et plus bruyante de sa mère endormie.

Entre un mensonge à avouer et une faute à commettre, Blanche n'eût point hésité. Ce qui eût même pu lui arriver de plus heureux, c'eût été une tentative plus hardie de la part du comte. Elle eût appelé alors, et à partir de ce moment, tout eût été fini entre elle et lui ; car les obstacles qu'il eût eu à surmonter pour la revoir eussent été au-dessus de ses forces et de ses combinaisons.

Malheureusement Frédéric était un homme trop habile, un cœur trop froidement corrompu pour faire une telle sottise.

Aussi se contenta-t-il d'offrir sa vie sans rien demander en échange, et son amour resta-t-il soumis et respectueux, afin que, parti de chez Blanche, elle n'eût rien à lui reprocher, qu'une action romanesque, et que, le danger passé, elle fût forcée de se dire : Il faut réellement que cet homme m'aime pour avoir fait ce qu'il a fait.

Tout à coup Blanche dit à Frédéric d'une voix comprimée, mais impérative :

— Silence, monsieur !

Elle croyait avoir entendu que sa mère dormait.

Il y avait quelque chose de vraiment étrange dans cette conversation à voix basse entre un jeune homme et une jeune fille, dans la chambre de cette dernière, à minuit, à dix pas d'une mère ; et quiconque eût vu ces deux êtres à côté l'un de l'autre, et se parlant ainsi, eût parié sur sa vie que la jeune fille avait volontairement introduit le jeune homme.

Deux amants pouvaient seuls pousser la hardiesse aussi loin.

Blanche dégagea sa main des mains du comte et alla coller son oreille contre la porte.

Évidemment, madame Pascal dormait.

La jeune fille entr'ouvrit la porte, et passant la tête, elle écouta de nouveau.

La respiration cadencée qu'elle entendit était bien celle du sommeil, et du sommeil profond.

Elle se retourna vers Frédéric, et avec un geste plein de noblesse :

— Venez, monsieur, venez, dit-elle.

Elle tremblait que le comte en marchant ne fît craquer le parquet, mais il s'avança sur la pointe des pieds, sans qu'elle-même entendît son pas.

On eût dit que cet homme s'était exercé toute sa vie à marcher ainsi.

C'était un véritable pas de voleur de nuit.

Blanche saisit la main de Frédéric en lui disant :

— Suivez-moi.

Elle était belle ainsi, la noble fille, sûre de sa conscience, forte de sa pudeur, et coupable en apparence aux yeux même du plus indulgent qui l'eût surprise.

La lampe, déposée dans sa chambre, jetait un faible rayon dans la chambre de madame Pascal, et devenait le chemin à suivre jusqu'à la porte qui donnait dans l'antichambre.

Blanche, le cœur haletant, l'haleine suspendue, pâle comme un marbre, marchait la première; Frédéric venait ensuite, mais souriant comme si son âme, au milieu de ces émotions-là, eût été dans son véritable élément.

Madame Pascal dormait toujours d'un sommeil confiant et calme.

Au milieu de la chambre, c'est-à-dire à l'endroit le plus dangereux, puisque c'était le plus près du lit où reposait la mère, Frédéric se pencha sur Blanche, et posant ses lèvres sur son front :

— Je t'aime! lui dit-il.

La jeune fille tressaillit, mais elle ne répondit rien, comme si ce baiser et ce mot n'eussent rien touché en elle qui pût se ternir ; elle continua de marcher, et Frédéric continua de la suivre.

Ils arrivèrent à la porte qu'il fallait ouvrir et qui pouvait crier sur ses gonds avec cette terrible indifférence des objets inanimés.

Que d'existences ont été perdues, parce qu'il n'y avait pas d'huile dans les gonds d'une porte ou parce qu'une clef faisait du bruit dans une serrure !

— Je n'ose pas ! murmura Blanche.

— Laissez-moi faire alors, dit Frédéric.

Et posant sa main sur le bouton de la porte, il le tourna, tandis que, de l'autre, il tirait le verrou que madame Pascal avait soin de mettre tous les soirs.

La porte s'ouvrit sans qu'il y eût plus de bruit dans la chambre que quand elle était fermée.

Toutes les preuves de sang-froid et d'adresse que lui donnait Frédéric causaient à Blanche de nouvelles terreurs.

Que faire contre un pareil homme ?

La respiration de madame Pascal ne varia point.

Blanche était à moitié sauvée, elle s'appuya contre le mur et porta la main sur son cœur, sans quoi elle eût étouffé.

— Rentrez maintenant, lui dit Frédéric ; je n'ai plus qu'une porte à ouvrir, et vous venez de voir comment je m'en acquitte, l'escalier à descendre et le jardin à traverser.

— Non, monsieur, répondit mademoiselle Pascal en se relevant, ce n'est pas seulement de ma chambre, c'est de cette maison que je veux vous voir sortir. Je veux vous accompagner, pour qu'on ne vous arrête pas comme un voleur si l'on vous surprend, et pour pouvoir dire à qui nous surprendrait ce que vous êtes venu faire ici.

Ils gagnèrent le jardin à l'aide des mêmes précautions, et Blanche accompagna le comte jusqu'au mur qu'il allait escalader, au moment où il allait le franchir.

— Maintenant, monsieur, lui dit-elle, j'espère que je ne vous reverrai jamais?

— Vous me reverrez ce soir, Blanche, fit le comte, et il disparut.

Je vous laisse à comprendre dans quel état la pauvre fille était. Ses jambes ne pouvaient plus la porter, et une sueur froide couvrait son visage.

— Que serait-ce donc si j'étais coupable ? se disait-elle.

Elle avait laissé toutes les portes ouvertes derrière, et elle reprit le chemin de sa chambre. Madame Pascal dormait toujours. Lorsque Blanche fut retirée dans sa chambre, quand elle s'y vit seule, elle tomba à genoux et remercia Dieu, en poussant ce soupir de joie que pousserait l'être qui reverrait la lumière après être resté deux jours sous les décombres d'une maison écroulée.

— J'ai bien fait, pensa-t-elle, de ne rien dire à ma mère ; me voilà sauvée, maintenant et sans scandale ; mais il m'a dit : « A ce soir, » pour m'effrayer sans doute, car il doit bien comprendre que, maintenant que je suis prévenue, il ne franchira pas le seuil de cette chambre. J'accepte la lutte, monsieur le comte, et vous verrez que le plus fort est celui du côté duquel Dieu se met.

Blanche s'enferma, et brisée par tant d'émotions, elle s'endormit.

Le lendemain, elle crut un moment avoir rêvé ses effroyables terreurs de la nuit.

Quand elle vit sa mère et les domestiques ouvrir et fermer librement ces portes devant lesquelles son cœur avait tant combattu, nous ne saurions dire l'étrange sentiment qui s'empara d'elle : elle se mit à rire. A compter de ce moment, elle regardait le comte comme vaincu.

Blanche devait passer la soirée avec sa mère et une vieille amie de celle-ci dont la maison était à cinquante pas de la sienne environ.

Avant de partir, elle monta dans sa chambre, ouvrit toutes les armoires, regarda sous le lit, derrière les ri-

deaux, dans tous les endroits enfin où un homme eût pu se cacher, et quand elle fut sûre qu'il ne pouvait y avoir personne chez elle, elle ferma les volets de ses croisées, baissa le tablier de sa cheminée, pour plus de précaution, ferma sa porte à double tour et emporta la clef avec elle.

— De cette façon, se dit-elle, je suis sûre de dormir tranquille cette nuit.

A dix heures, elle et sa mère quittèrent la maison de leur amie et se retirèrent.

Blanche, sa lampe à la main, embrassa madame Pascal et ouvrit la porte de sa chambre. Elle poussa un cri et faillit s'évanouir.

— Qu'as-tu? mon Dieu! lui demanda madame Pascal.

— Rien, ma mère, rien ; je me suis heurtée.

Ce qui avait fait pousser un cri à Blanche, c'était une bougie brûlant tranquillement dans sa chambre, qu'elle avait laissée fermée sans lumière à huit heures du soir.

— J'en mourrai! murmura-t-elle. Et, convaincue que Frédéric était encore caché là comme la veille, et résolue à en finir, elle courut à l'armoire et l'ouvrit brusquement:

— Sortez, monsieur! dit-elle.

L'armoire était vide.

Blanche recommença les investigations auxquelles elle s'était livrée avant de partir, et ne découvrit personne.

— Que veut dire cela? se demanda-t-elle. Comment a-t-il pu pénétrer ici? Car c'est évidemment lui qui a allumé cette bougie pour me prouver qu'il était venu. Il n'y a qu'une clef de ma porte, et c'est moi qui l'ai. Cet homme est-il donc le diable?

Il s'en fallait de bien peu que l'esprit effrayé de la jeune fille crût à cette supposition.

La prière était un grand refuge, elle se mit à prier; puis elle s'enferma aux verrous et s'apprêta à se déshabiller.

Mais sa terreur était si grande, qu'elle n'ôta que son châle et son chapeau et se jeta tout habillée sur son lit.

Elle avait à craindre que Frédéric n'entrât pendant la nuit, puisqu'il passait à travers les murs, et que, déshabillée, couchée et endormie peut-être, elle n'eût plus de défense contre lui.

Ce n'était pas vivre que de vivre de la sorte.

Blanche prit un livre et se mit à lire; mais elle ne comprenait rien à ce qu'elle lisait, et tenait constamment son oreille tendue et ses yeux fixés sur les portes et les fenêtres.

Une heure se passa ainsi.

Le silence du dehors était si grand, qu'elle reprit un peu de confiance.

Elle se releva, prit des petits ciseaux à ouvrage, afin d'avoir une espèce d'arme à sa disposition, et les glissa sous son oreiller.

Elle y trouva une lettre, de Frédéric, bien entendu.

Elle l'ouvrit et la lut avidement.

Voici ce qu'elle lut :

« Vous voyez, Blanche, que, malgré toutes vos précautions, je puis pénétrer chez vous quand bon me semble. Il en sera toujours ainsi, quoi que vous fassiez; mais je veux vous prouver mon amour en ne renouvelant pas aujourd'hui vos émotions d'hier. Dormez sans crainte, chère enfant, et pensez sans haine à celui qui a mis son bonheur et sa vie dans l'amour éternel qu'il vous a voué.

» FRÉDÉRIC. »

— C'est peut-être un piége! se dit Blanche.

Et elle s'en tint à sa première résolution de se jeter sur son lit tout habillée.

Elle s'endormit d'un sommeil fiévreux et dont elle se réveillait en sursaut à chaque instant.

Cependant le jour parut, et Frédéric ne vint pas.

Alors elle comprit qu'elle n'avait plus rien à craindre.

— Ce qu'il a fait est bien, pensa-t-elle alors en soufflant sa lampe et en s'apprêtant à dormir mieux qu'elle ne l'avait fait jusque-là et à réparer ses forces épuisées.

Et elle fut reconnaissante à Frédéric d'avoir tenu sa parole.

Comme les dangers passés s'effacent vite dans l'esprit quand on a l'âge de Blanche !

A onze heures, elle dormait encore.

Avouons que ce Frédéric était un homme habile, et qu'il savait bien merveilleusement se servir des impressions qu'il faisait naître. Comme nous venons de le dire, lorsque Blanche, en se réveillant, vit qu'elle avait eu tort de se défier de la parole que Frédéric lui avait donnée, il ne fut plus le même homme pour elle, et elle ne put s'empêcher de dire : Ce qu'il a fait là est bien.

Il était entré si brusquement dans la vie de la jeune fille, il y avait si violemment brisé les habitudes prises, qu'il fallait bien qu'elle lui sût gré de la trêve qu'il lui accordait. C'était le premier homme que Blanche eût remarqué. Il est vrai qu'il ne pouvait guère en être autrement après la façon dont il s'était présenté à elle.

Quoi qu'il en soit, il l'avait forcée à s'occuper de lui, et quand à l'âge de Blanche on est forcé de s'occuper d'un homme jeune, beau, et que l'on sait amoureux de soi, on est bien près de lui pardonner ses audaces, surtout quand elles sont une preuve de son amour, que le danger est passé et qu'après avoir prouvé l'énergie de sa volonté, il se fait humble et soumis comme un esclave. Or, c'était là ce qui arrivait.

Frédéric voulait laisser à Blanche le temps de réfléchir, car il savait bien, dans son expérience du cœur, que la réflexion ne pouvait que lui être profitable.

En effet, restée seule avec elle-même, mademoiselle Pascal commença à envisager ce qui s'était passé avec moins d'émotion et à dégager ce souvenir des terreurs qui l'entouraient. Physiquement et moralement, toute chose a deux faces bien distinctes et bien différentes l'une de l'autre.

Du moment que Blanche sentait dans son cœur une

ombre de reconnaissance vis-à-vis de Frédéric pour le repos qu'il lui avait accordé, elle devait arriver à ne plus voir que la seconde face de cet événement, celle qu'elle n'avait pas encore vue.

Or, en arriver là, c'était se dire ce que toute autre se fût dit à sa place, car les jeunes filles, comme tous les gens qui ne connaissent pas le danger qu'ils affrontent, sont pleines de hardiesse dans leurs sentiments intérieurs et dans leurs pensées intimes. Elles croient que parce qu'elles sont seules quand elles pensent, que parce qu'elles ne mettent personne dans la confidence de leurs pensées, elles croient que ces pensées restent en elles et que nul ne les pourra deviner ni surprendre. Elles ne s'aperçoivent pas que le péril est justement dans cette solitude, et que la facilité qu'elles ont de s'enfermer avec ces preuves nouvelles leur en fait contracter l'habitude, le besoin même; et elles sont tout étonnées un jour que sans avoir rien dit, leur cœur se soit dévoilé à quelqu'un qui avait intérêt à le pénétrer. Elles se demandent comment il a pu deviner ce qui se passait en elles, tandis qu'il n'a eu pour cela qu'à remarquer leur rêverie, cette indiscrétion des mes silencieuses.

D'ailleurs, l'idée qu'un homme s'occupe d'elles a toujours une grande puissance sur l'esprit des jeunes filles; à plus forte raison quand celui-là qui s'occupe d'elles le leur prouve comme Frédéric l'avait prouvé à Blanche, en affrontant un danger réel, en employant des moyens étranges et en appelant à son aide des ressources de théâtre et de roman.

La nature, qui ne veut qu'une chose, l'union des corps et des cœurs, pour arriver à la reproduction qui fait la base éternelle du monde, la nature a mis deux choses dans le cœur des jeunes filles, l'inexpérience et la poésie, deux portes ouvertes à qui veut se donner la peine de les pousser. L'inexpérience leur vient de la confiance qu'elles ont en elles et du peu de défiance qu'elles ont des autres:

la poésie leur vient de leur âge, va sans cesse de leur esprit à leur cœur, et fait naître l'enthousiasme dans l'un et l'amour dans l'autre.

Presque toutes les jeunes filles qui se sont perdues se sont perdues par l'exagération d'un noble sentiment. Si j'avais une fille, je lui dirais : Combats les mauvaises pensées et défie-toi des bonnes.

Blanche n'avait pas reçu ce conseil ; aussi se laissait-elle aller sans défiance à cette dangereuse pente de l'indulgence qui mène au pardon. Pardonner à un homme qui s'est conduit comme Frédéric, c'est déjà faire acte de complicité.

Est-ce bien la faute de la jeune fille? Non, c'est la faute de la nature et de la jeunesse, qui la font fière tout à coup d'être une femme, de prendre rang dans la vie morale et de pouvoir dire : Moi aussi !

Du moment que sa pudeur croyait n'avoir plus rien à craindre, qu'elle voyait la témérité du comte se changer en humilité, car ce fut sous cet aspect nouveau qu'il se montra à elle pendant deux jours, à la messe où il la vit de nouveau et dans une lettre qu'il lui fit passer, Blanche commença à se complaire dans l'aventure dont elle était l'héroïne.

Enfermée avec elle-même, elle faisait vibrer dans son âme des cordes inactives jusque-là, et dont elle croyait qu'elle seule pouvait entendre les premiers sons. Elle était semblable à une belle enfant coquette, qui, rentrée le soir dans sa chambre, croyant n'avoir d'autres confidents que sa lampe et sa glace, dévoile peu à peu les beautés de son corps, leur sourit et les admire, sans se douter qu'un œil indiscret et curieux veille aux vitres de la fenêtre ou au trou de la serrure.

Frédéric suivait le progrès de son influence dans l'esprit de Blanche, et il lisait ce progrès dans ses yeux, ces fenêtres ouvertes de l'âme.

— Je ne suis donc plus une enfant, se disait Blanche,

puisqu'un homme m'aime, puisqu'il me l'a dit, puisque pour me le dire il a exposé sa vie. Quelle émotion j'ai ressentie quand je l'ai trouvé là dans ma chambre !

Ce n'est pas un homme ordinaire qui fait ce qu'il a fait. Il a voulu me montrer que pour me voir il pouvait tout tenter, et maintenant, craignant de me déplaire et comme pour me demander pardon, à peine s'il se montre à moi, et il ne se manifeste à mon souvenir que par des choses dont je ne puis lui vouloir, si rigoureuse que je sois.

En effet, ce n'étaient plus des lettres que Blanche trouvait le soir sous son oreiller, c'étaient des fleurs, confidentes muettes, qui lui parlaient de celui qui les avait cueillies, plus longtemps et plus éloquemment que n'eussent fait des mots, car elle pouvait les laisser près d'elle pendant son sommeil, sans crainte qu'elles disent de quelle main elles venaient.

— Mais comment fait-il pour venir dans cette chambre, les fenêtres et les portes étant closes? Quel homme étrange !

Voilà ce que Blanche se demandait et se disait, et convaincue qu'elle n'avait plus rien à redouter de Frédéric, elle s'amusait à lui susciter de nouvelles difficultés pour voir s'il en triompherait. Elle faisait un jeu de ce qui l'avait épouvantée d'abord. Ce qu'elle avait considéré comme un danger, elle le considérait maintenant comme une distraction à sa vie monotone et uniforme, et elle en arrivait à sourire d'admiration en pensant au moment que Frédéric avait choisi pour lui dire qu'il l'aimait et la baiser au front, à quatre pas de madame Pascal endormie.

Elle contractait habitude avec un nouveau sentiment. Le danger était bien plus là, pour elle, que dans les tentatives nocturnes de Frédéric.

Tous les jours, en rentrant dans sa chambre, la première chose qu'elle faisait était de glisser sa main sous son oreiller, pour voir s'il cachait quelque lettre ou quelque fleur, et cela aussi naïvement qu'un enfant qui, le lende-

main de Noël, fourre sa main dans son soulier pour voir si pendant la nuit saint Nicolas y a déposé quelque chose, et il y avait déjà désappointement chez elle quand elle ne trouvait rien.

Commençait-elle donc à aimer Frédéric? Pas le moins du monde. Son imagination de jeune fille se plaisait à accepter un rôle dans la vie d'un homme à qui elle n'en donnait pas dans la sienne, voilà tout.

N'entrevoyant plus le moindre danger dans cette distraction, elle ne songeait plus à le combattre. D'ailleurs, elle aurait eu affaire à un ennemi invulnérable, puisqu'il était invisible. Jeter les fleurs sans les garder, déchirer les lettres sans les lire, c'était là le seul genre de victoire qu'elle pouvait emporter; mais cette victoire restant sans témoins eût été une victoire inutile. Pour convaincre Frédéric qu'elle ne lisait pas ses lettres, Blanche eût été forcée de les renvoyer sans les décacheter, mais où, et par qui, et d'ailleurs, elle les trouvait tout ouvertes sous son oreiller, et dans le cas où elle eût pu les faire remettre à celui qui les lui avait écrites, il fût toujours resté convaincu qu'elle en avait pris connaissance, sans compter que la curiosité, inhérente à toute femme, faisait sa partie dans tout cela. Et qui a jamais osé dire, depuis Ève, qu'on pouvait empêcher la femme de mordre dans ce fruit éternel qui a perdu la première femme, et qu'on nommme : Curiosité?

Un mois se passa ainsi, pendant lequel deux ou trois fois, soit à l'église, soit à la promenade, Blanche rencontra le regard de Frédéric, et ne put s'empêcher de rougir devant ce regard qui se fixait ardemment sur elle. Pour le comte, cette rougeur était l'aveu de la complicité de Blanche.

Il pensa donc que le moment était venu de pousser les choses plus avant, et un soir Blanche trouva sous son oreiller une lettre ainsi conçue :

« Blanche, il faut absolument que je vous voie. Un grand malheur m'est arrivé aujourd'hui, et ma destinée est entre vos mains.

» Après ce qui s'est passé entre nous, nous ne sommes déjà plus étrangers l'un à l'autre, et j'ai presque le droit de réclamer de vous le service que le dévouement peut demander à l'indulgence.

» Cette nuit, à une heure, je vous attendrai dans le pavillon qui est au fond de votre jardin; si à une heure et demie vous n'y êtes pas venue, ce sera m'autoriser tacitement à aller vous trouver dans votre chambre, et vous savez que rien ne m'en empêchera; mais vous aimerez mieux venir à moi que de vous exposer de nouveau à l'émotion que vous avez ressentie la dernière fois que nous nous y sommes vus. »

Comme on le voit, cette lettre était écrite de façon à compromettre Blanche dans le cas où elle la montrerait à sa mère; mais l'idée ne lui en vint même pas.

— Que peut-il lui être arrivé, se demanda-t-elle, et que me veut-il?

Elle ne soupçonna pas un instant le véritable but du comte. La chaste et pure jeune fille ne discutait pas vis-à-vis d'elle-même le droit que Frédéric avait de lui demander un rendez-vous. Il avait pris depuis qu'elle le connaissait une telle place dans ses habitudes, qu'il ne lui sembla pas étonnant qu'il lui fît une pareille demande.

Après la trêve qu'il lui avait accordée, c'eût été s'exposer à une nouvelle guerre que de lui refuser, et c'eût été surtout s'exposer à une tentative dangereuse.

— J'ai lu les lettres, se dit Blanche, j'ai reçu les fleurs; il ne le sait pas, mais moi, je le sais; puis-je, quand il me dit qu'il souffre et que sa destinée dépend de moi, puis-je garder le silence? et la menace qu'il me fait de venir me trouver jusqu'ici, menace qu'il réalisera, j'en suis sûre, ne devrait-elle pas me décider à aller à lui, quand bien même j'hésiterais encore?

Cette raison était la meilleure, et c'était toujours à elle qu'aboutissaient les hésitations de la jeune fille.

Le temps s'écoulait.

Deux ou trois fois Blanche était venue voir si sa mère dormait.

Madame Pascal dormait profondément.

En attendant, Blanche ne se couchait pas, et plongée dans ses réflexions, elle regardait l'aiguille de la pendule décrire lentement son cercle de chaque heure.

— Une heure sonna.

Le cœur de Blanche battait.

— Il arrive en ce moment, dit-elle. Que faire ? Il faut que je le voie cependant, quand ce ne serait que pour lui dire de cesser cet enfantillage de fleurs et de lettres qui ne peut durer toujours. Mais quelle que soit la raison qui me mène à lui, c'est une faute d'y aller aux yeux des hommes, car Dieu juge l'intention et non le fait.

Blanche écarta le rideau de sa fenêtre et regarda la nuit.

On eût dit que le monde n'avait jamais vécu, tant tout était calme, silencieux et désert.

La pendule marqua une heure et un quart.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Cependant Blanche ne pouvait se décider à quitter sa chambre. Elle relut encore une fois la lettre de Frédéric.

— Si je n'y vais, il viendra.

L'impitoyable aiguille marchait toujours.

Trois minutes seules la séparaient de la demie.

Blanche fut instantanément saisie de l'idée qu'il n'était déjà plus temps peut-être, et fuyant devant la terreur de voir tout à coup apparaître Frédéric, elle traversa la chambre de sa mère, sans presque savoir ce qu'elle faisait, descendit rapidement l'escalier et courut au pavillon.

Le comte l'y attendait.

Une lanterne sourde éclairait cette chambre.

Lorsque Blanche fut entrée, Frédéric ferma la porte à double tour et mit la clef dans sa poche.

— Oh ! monsieur, vous me ferez mourir de peur, murmura Blanche en se laissant tomber sur une chaise, et voyant qu'il avait fermé la porte.

— Pourquoi fermez-vous cette porte? ajouta-t-elle avec une sorte d'effroi, car Frédéric était pâle, et son regard avait quelque chose de menaçant.

— Je ferme cette porte pour que nul ne nous dérange et pour que vous ne puissiez pas sortir.

— Que voulez-vous donc, monsieur?

— Je veux vous parler de choses sérieuses, Blanche. Je vous aime, fit le comte en appuyant sa main sur le dossier de la chaise sur laquelle Blanche était assise, et en penchant ses lèvres à la hauteur de son front.

La jeune fille se leva et se recula de Frédéric, qui, lui saisissant la main, la ramena à lui.

— Je vous aime, reprit-il, comprenez-vous?

— Mais, monsieur, fit Blanche d'une voix tremblante, e ne vous aime pas, moi.

— Tant pis, car il va falloir que vous m'aimiez.

— Mon Dieu! je suis perdue, s'écria mademoiselle Pascal, à qui l'intonation de la dernière phrase de Frédéric ne laissait plus aucun doute sur ses intentions.

Un instant lui suffit pour mesurer l'abîme qui s'ouvrait. Elle se vit seule, sans défense, aux mains de cet homme, tigre qui s'était fait agneau un instant et qui redevenait tigre de dents, de griffes et de cœur.

Elle jeta les yeux autour d'elle machinalement, instinctivement, pour chercher un appui, une protection, une arme.

Il ne fallait pas songer à lutter. Elle appartenait bien à cet homme.

Alors Blanche tomba à genoux, et prenant les mains du comte elle les baisa en lui disant :

— Au nom de ce que vous avez de plus sacré, monsieur, laissez-moi retourner auprès de ma mère, et je vous bénirai et je vous aimerai, je vous le jure.

— Vous tremblez, Blanche, et pourquoi? lui dit Frédéric d'une voix calme, toute pleine encore de la résolution première.

— J'ai peur.

— Ne vous ai-je pas dit que je vous aimais? Qu'avez-vous donc à craindre?

— C'est justement votre amour que je redoute, monsieur le comte. Je vous en supplie, laissez-moi sortir.

— Blanche, voulez-vous être ma femme? dit Frédéric en prenant les mains de la jeune fille et en la relevant.

— Votre femme?

— Oui. Puisque je vous aime, qu'y a-t-il d'étonnant que je veuille vous épouser?

— Est-ce là tout ce que vous voulez de moi? demanda Blanche, à qui vint tout à coup l'espérance qu'elle en avait fini avec le danger redouté.

— Oui, Blanche, c'est tout, répondit Frédéric d'une voix douce. Que croyiez-vous donc que je voulais?

— Oh! monsieur le comte, que cela est bien, fit la jeune fille, oh! je n'ai plus peur de vous quand vous parlez ainsi.

Et brisée par l'émotion qu'elle venait de ressentir et toute reconnaissante de ce qu'elle venait d'entendre, elle posa son front sur l'épaule du comte et la mouilla de larmes.

— Vous ne m'avez pas répondu, reprit Frédéric d'une voix pleine de prière, mais avec un regard qui démentait étrangement sa voix.

— Que voulez-vous que je vous réponde?

— Je vous ai demandé si vous vouliez être ma femme, Blanche.

Si Frédéric n'eût pas commencé par épouvanter Blanche, il ne fût jamais arrivé à lui faire faire la confidence qu'il voulait obtenir d'elle; mais après la peur qu'elle venait d'avoir, tout ce qui n'était pas la cause de cette peur lui semblait une concession bien petite, ou plutôt ne lui semblait même plus une concession. Les choses morales n'ont d'importance que relativement. Disons franchement les choses. Un moment Blanche avait craint d'être violée par cet homme au rendez-vous duquel elle était imprudemment venue; et cet homme, au lieu d'abuser de sa

position, lui prenait les mains et d'une voix douce et suppliante lui demandait si elle voulait être sa femme : elle devait bien quelque chose à cet homme devant lequel elle ne tremblait plus.

— Demandez ma main à ma mère, monsieur, et si sa volonté est que je vous épouse, fit Blanche, je vous promets de ne m'opposer en rien à sa volonté.

— Mais si elle me refusait votre main ?

— Je vous promets alors, ajouta Blanche en baissant les yeux, de combattre ce refus de tout mon pouvoir.

Pour sortir de cette chambre comme elle y était entrée, Blanche eût promis tout ce qu'on eût voulu. Disons cependant que ce qu'elle venait de promettre était à cette heure l'écho des secrètes pensées de son âme.

— Ainsi, vous m'aimerez un peu? reprit le comte.

— Je serai votre femme, répliqua Blanche avec une touchante pudeur, et je ne comprends le mariage qu'accompagné de l'amour.

— Cependant, tout à l'heure vous me disiez que vous ne m'aimiez pas.

— Tout à l'heure j'avais peur de vous.

— Et maintenant?

— Maintenant je sens que je n'ai plus rien à craindre.

— Vous avez raison, ma Blanche bien-aimée! Alors vous pouvez être confiante, car voilà que nous ne sommes plus des étrangers l'un pour l'autre. Dites-moi, mon enfant, continua Frédéric en faisant asseoir mademoiselle Pascal, en se mettant à ses genoux et en pressant ses mains, avez-vous pensé à moi sans trop de colère, m'avez-vous pardonné ces lettres et ces fleurs que je vous envoyais? Il m'était si doux de penser que vous toucheriez des choses que j'avais pressées sur mon cœur et portées à mes lèvres!

— Ce que je faisais était peut-être mal, mais j'ai lu vos lettres et j'ai gardé vos fleurs!

— Oh! Blanche, combien je vous aime! Parlez, parlez encore.

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur le comte? Je m'habituais lentement à ces surprises de chaque soir; je me faisais un plaisir de visiter mon oreiller, et mon étonnement, quand je ne trouvais rien, ressemblait fort à du désappointement.

Elle ne s'apercevait pas, la pauvre petite, qu'entrer avec Frédéric dans une pareille confidence, c'était courir un danger plus grand que celui qu'elle avait couru quelques minutes plus tôt, car c'était peu à peu s'en faire la complice.

Pourvu qu'on jette des fleurs sur la route qui doit l'égarer, l'âme qui la suit ne demande pas autre chose et s'y laisse conduire.

Blanche fit au comte une question qui mieux que toutes les analyses prouvera combien elle était déjà rassurée et combien, par conséquent, elle eût dû se méfier de sa confidence.

— Mais comment faisiez-vous, monsieur le comte, dit-elle, pour pénétrer dans ma chambre, quand la porte en était fermée par moi à double tour?

Frédéric ne put s'empêcher de sourire à la curiosité de mademoiselle Pascal, car il comprit par là le progrès qu'il avait déjà fait dans son esprit.

— J'avais la clef, dit-il tout simplement.

— Mais comment l'aviez-vous?

— La première fois qu'ayant trouvé votre porte ouverte, je me suis caché dans votre chambre, j'ai pris l'empreinte de la serrure et j'ai fait faire une clef sur cette empreinte. Vous voyez que je ne suis pas plus sorcier qu'un autre.

Le moyen était si simple que Blanche ne l'avait pas supposé un instant. Elle en fut presque humiliée. Cela réduisait son roman aux proportions humaines.

— Maintenant, mon enfant, ma femme, fit le comte, il faut retourner auprès de votre mère, car je ne veux pas que le moindre soupçon plane sur vous, fussé-je cause de ce soupçon. Demain, je verrai madame Pascal et lui de-

manderai votre main. Dans huit jours nous serons mariés.

Le comte appuya avec une intention cachée sur ce mot.

— Dans huit jours, c'est impossible, monsieur le comte.

— Pourquoi?

— Parce que ma mère ne me mariera pas sans le consentement de mon frère Félicien, et que Félicien ne sera de retour que dans deux ou trois mois.

— Quel âge a votre frère?

— Il a vingt-quatre ans.

— S'il allait s'opposer à votre union?

— Pourquoi s'y opposerait-il, s'il croit que cette union peut me rendre heureuse?

— Que fait-il, votre frère?

— Il est, ou plutôt il sera prêtre.

— Alors il pourra nous marier lui-même, Blanche, mais trois mois, c'est bien long.

Blanche n'était pas encore assez sûre de son cœur pour ne pas être contente de ce sursis accordé à une résolution un peu subite.

— Blanche, reprit le comte, il faut que vous m'aidiez à patienter ce long temps. Avez-vous maintenant confiance en moi, êtes-vous bien convaincue que je vous aime et que je vous respecte déjà à la fois?

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien, prenez cette clef, c'est celle de ce pavillon. Je l'ai fait faire comme celle de votre chambre. Une fois par semaine, promettez-moi de me donner une heure pendant la nuit. Accordez-moi ce que je vous demande, Blanche, au nom de mon amour respectueux, au nom de ce malheur que ma lettre vous annonçait et dont vous ne vous êtes même pas inquiétée.

— En effet, un malheur vous est arrivé, quel est-il?

— Mon père est mort ce matin, Blanche, mon père auquel je n'aurais jamais cru survivre, tant je l'aimais, et auquel j'ai survécu cependant, tant je vous aime.

Le comte cacha ses larmes dans ses deux mains.

— Aussi, reprit-il, étais-je réellement un peu fou quand je suis venu ici ce soir. Vous comprenez donc dans quelle solitude et quelle tristesse je vais vivre, Blanche, si de temps en temps un rayon de votre vie pure n'éclaire l'ombre de la mienne. Par grâce, par pitié, laissez-moi vous voir une heure de temps en temps, c'est tout ce que je vous demande. Au jour, je vais assister à cette douloureuse cérémonie de l'enterrement, laissez-moi emporter d'ici un espoir pour m'accompagner dans cette douleur, ou, je le sens, je suivrai mon père où il sera.

— Détachez une pierre du mur extérieur, dit Blanche d'une voix émue, et venez tous les jours voir si elle cache quelque chose. Quand je pourrai vous voir un instant je vous l'écrirai, gardez la clef de ce pavillon, monsieur le comte, j'ai confiance en vous.

Comme on le voit, le comte avait bien fait de garder pour la fin l'effet qu'il comptait faire avec la fausse mort d'un père qu'il n'avait pas.

C'était un grand metteur en scène que le comte.

Le lendemain, à quatre heures, il vint visiter la pierre. Il y trouva ces mots :

« A minuit, une amie de votre cœur essayera de le consoler un peu de la douleur qu'il a éprouvée ce matin. »

Ce n'était plus le comte qui écrivait à Blanche, c'était maintenant Blanche qui lui écrivait.

Ah! que l'âme va vite, quand elle se trompe de route!

XXV

Une visite inattendue.

Quinze jours après, Frédéric n'avait pas demandé la main de Blanche à madame Pascal, et Blanche était sa maîtresse.

Suivez la progression de l'empire que le comte avait exercé sur la jeune fille, et vous verrez que cela devait finir bientôt ainsi.

Comment cela s'était-il fait? Elle en était à se le demander. Ce qu'il y avait de certain, c'est que cela était, et que cela avait eu lieu de telle façon, que Blanche fut à la fois convaincue que sa pudeur avait été surprise et que son cœur s'était donné.

Les piéges comme celui que M. de la Marche avait tendu à mademoiselle Pascal sont semblables à ces immenses machines de fer dont mille rouages fonctionnent en même temps. Si l'on a le malheur d'y laisser prendre le bout de son doigt, il faut que le corps entier y passe.

Nous nous sommes appesanti sur les détails du commencement de cette liaison, parce qu'à notre avis, quand une fille jeune, belle et chaste comme Blanche se perd, il faut montrer la fatalité qui l'a perdue dans toute sa vérité et dans toute sa vraisemblance.

Toute autre à sa place se fût perdue comme elle.

— Ainsi, moi, Blanche Pascal, j'ai un amant, se disait-elle quelquefois avec étonnement en regardant toutes les autres choses de sa vie continuer leur cours régulier et harmonieux.

Alors avait commencé cette existence que nous avons décrite plus haut, qui devait avoir le mariage pour solution, et au milieu de laquelle le retour de Félicien avait eu lieu.

Frédéric, qui savait, lui, par quels moyens il s'était emparé de la jeune fille, et qui avait eu à le faire un puissant intérêt que le lecteur a deviné déjà, sans doute, et qu'en tous cas il connaîtra bientôt, Frédéric, disons-nous, lisait dans l'âme de Blanche comme dans un livre ouvert, et il commençait à trembler que l'apparition de Robert, cet ange du bien, ne bouleversât toutes ses conjectures, et ne détruisît toutes ses combinaisons.

— On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec les honnêtes gens, se disait-il. Si Blanche allait s'apercevoir qu'elle ne m'aime pas, et qu'elle aime ce Robert; si elle allait tout lui avouer, et si ce gaillard-là, s'épanouissant dans un

dévouement sublime, allait jeter par amour sur la faute de Blanche, comme moi par intérêt sur la faute de Léonie, ce voile épais que le pardon tient toujours à la main, tout mon échafaudage de fortune et d'ambition serait détruit, et Dieu sait ce qui arriverait. Or, il ne faut pas que cela ait lieu, et pour cela il faut que je voie Blanche.

Cependant Blanche avait compris qu'il fallait donner un peu de courage à Robert, cet exilé de son cœur et de sa patrie, et elle lui avait écrit une longue lettre où elle lui avait détaillé, autant qu'elle l'avait pu, toutes les causes de sa chute, pour s'en excuser le mieux possible aux yeux de l'homme à l'estime duquel elle tenait le plus.

Blanche pleura beaucoup en écrivant cette lettre, palpable et terrible réalité jetée entre les rêves d'autrefois et ses rêves présents, séparés à tout jamais maintenant comme des frères jumeaux qui s'aiment et qu'une distance infranchissable éloigne l'un de l'autre.

Pour Robert, cette lettre était une preuve de plus qu'il n'y avait rien pour lui dans le cœur de mademoiselle Pascal, et que non-seulement elle devait aimer, mais qu'elle aimait celui pour qui elle s'était perdue.

Il fallait que dans cette lettre Blanche puisât la force de vivre loin de Robert, et Robert le courage de vivre loin d'elle.

Elle se réconfortait avec le sang de sa blessure.

Pendant ce temps, Robert rôdait par la ville comme une âme égarée qui ne sait plus son chemin, mais qui ne peut sortir d'un certain cercle sans que quelque chose se brise en elle, et Frédéric prenait la route de Niort, où il arrivait vers neuf heures du soir.

Il se dirigea aussitôt vers l'hôtel où demeuraient Blanche et sa mère. Au moment où il entrait dans la rue de cet hôtel, une ombre se pencha pour le voir, ou plutôt pour le reconnaître.

Un réverbère éclaira le visage de cette ombre.

Frédéric reconnut Robert, mais il continua son chemin, comme si la rue eût été déserte.

— C'est lui, fit Robert en pâlissant, il vient la rejoindre ici. Oh! je comprends maintenant pourquoi elle m'a dit de partir.

Et le pauvre garçon, s'appuyant à la muraille, se mit à pleurer comme un enfant; puis il s'en alla dans la campagne sombre et triste comme son cœur, et s'asseyant au pied d'un arbre, il attendit là que le jour parût, car, avant de partir, il voulait voir Félicien, et lui demander des forces et des consolations.

Frédéric sonna à la porte de l'hôtel de Blanche.

— Donnez-moi un appartement, dit-il au domestique qui vint lui ouvrir la porte, et qui, la lampe à la main, passa devant lui et monta l'escalier qui conduisait aux divers logements de l'hôtel.

Selon son habitude, Frédéric examinait les localités.

— Que faisait Robert dans la rue à cette heure? se demandait-il, et il dit au garçon, pour arriver à apprendre tout ce qu'il voulait savoir :

— N'est-ce pas prochainement que doit avoir lieu à la cathédrale une cérémonie d'ordination?

— Oui, monsieur; après-demain.

— Le prêtre qu'on doit ordonner ne se nomme-t-il pas Félicien Pascal?

— Oui, monsieur, et nous avons même dans l'hôtel sa mère et sa sœur, qui occupent le numéro 8.

Et du doigt, le garçon, qui était arrivé au premier étage, montrait la porte de l'appartement de madame Pascal.

— Ah! ces dames sont ici?

— Monsieur les connaît?

— De vue et de nom seulement. Où allez-vous me loger?

— Où monsieur voudra.

— Eh bien! donnez-moi ces deux chambres, fit le comte en choisissant justement les deux chambres qui étaient au-dessus de celles de Blanche et de sa mère.

— Je vais faire le lit de monsieur.

— Faites ; mais, dites-moi, n'avez vous pas aussi dans votre hôtel un jeune homme du nom de Robert?

— Il est parti aujourd'hui même.

— Reviendra-t-il ?

— Je ne crois pas. Je vais chercher des draps pour le lit de monsieur. Quel nom inscrirons-nous sur le livre?

— Monsieur le comte Frédéric de la Marche. D'ailleurs, voici ma carte.

Et le comte se mit à marcher à grands pas, faisant sonner les talons de ses bottes sur les carreaux de sa chambre.

Madame Pascal, qui s'était rendormie sur le livre qu'elle lisait, se réveilla en sursaut à ce bruit qui se faisait au-dessus de sa tête.

Blanche était si absorbée par ses réflexions qu'elle n'entendait rien.

— Qui donc peut marcher ainsi à pareille heure ? fit madame Pascal, voyant que le bruit ne faisait qu'augmenter. Il n'y aura pas moyen de dormir. Entends-tu, Blanche?

— Oui, ma mère, j'entends.

— Ce bruit est insupportable.

— Je croyais que nous n'avions personne au-dessus de nous.

— C'est quelqu'un qui vient d'arriver, sans doute.

— Peut-être bien.

Madame Pascal patienta quelques instants encore. Blanche retomba dans ses pensées.

Les pas allaient toujours.

En ce moment madame Pascal entendit le garçon qui remontait. Elle ouvrit la porte et l'appela.

Le garçon entra.

— Qui donc est au-dessus de nous? demanda-t-elle.

— Un monsieur qui vient d'arriver, M. le comte de la Marche, ajouta le garçon, tout fier d'avoir un comte dans son hôtel.

Blanche tressaillit.

— Il est ici, fit-elle, que veut-il ?

— Eh bien ! priez le comte de la Marche de marcher moins fort dans sa chambre, fit madame Pascal, qui ne put s'empêcher de sourire de l'espèce de jeu de mots qu'elle venait de faire, sans intention, du reste.

— Ah ! si tout pouvait se terminer bien vite ! pensait Blanche ; s'il pouvait me demander à mon frère, m'épouser et m'emmener bien loin d'ici !

Le garçon remonta chez le comte, et lui dit :

— Monsieur le comte, madame et mademoiselle Pascal, qui demeurent au-dessous de vous, vous prient de marcher moins fort.

Les pas cessèrent.

— Je suis désolé d'avoir fait tant de bruit, dit le comte. Est-ce que ces dames sont couchées ?

— Non, monsieur, pas encore.

— Que font-elles ?

— La maman lit et la demoiselle travaille.

— Veuillez leur dire alors que je leur demande la permission de leur présenter mes excuses moi-même.

— Cela ne vaut pas la peine que ce monsieur se dérange, dit madame Pascal au garçon qui venait lui annoncer la visite de Frédéric.

— Il sera toujours plus poli de le recevoir, fit Blanche. Dites à M. le comte de la Marche qu'il peut se présenter.

Trois minutes après, Frédéric frappait à la porte de madame Pascal, et madame Pascal l'introduisait.

Blanche, depuis qu'elle connaissait le comte, avait eu le temps et l'occasion fréquente de se familiariser avec certaines émotions ; aussi n'était-ce pas l'inattendu de cette visite et la présence de sa mère qui faisaient battre son cœur en ce moment ; c'était cette douloureuse conviction qui pénétrait en elle qu'elle n'aimait pas cet homme à qui elle s'était donnée, que les deux sentiments qu'il lui inspirait étaient la terreur et le remords, et que ce mariage, devenu une nécessité, était un châtiment et non une réparation.

Aussi, Blanche était-elle bien pâle quand le comte entra.

— Je ne m'étais pas trompé, se dit Frédéric en remarquant cette pâleur et les efforts que Blanche faisait pour la dissimuler ; mais elle a toujours peur de moi : c'est tout ce qu'il faut.

— Madame, dit le comte, en s'approchant de madame Pascal, j'ignorais qu'il y eût quelqu'un sous la chambre où je viens d'arriver, et surtout que ce quelqu'un était la mère et la sœur de M. Félicien Pascal.

Frédéric avait trouvé le vrai moyen de prolonger sa visite.

— Est-ce que vous connaissez mon fils? demanda la mère en faisant asseoir le comte.

— Oui, madame, de nom, de réputation et de vue seulement, car je n'ai jamais eu l'honneur de lui parler ; mais nous sommes voisins de campagne, et, dans tout Moncontour, il n'est question que de ses vertus et de sa dévotion.

— Que vous me rendez heureuse en me parlant ainsi, monsieur! fit madame Pascal, tandis que Blanche, qui s'était remise à une broderie pour se donner une contenance, rougissait de voir ainsi tromper sa mère.

— Je ne viens même à Niort qu'à cause de M. Félicien, madame.

— Venez-vous donc assister à son ordination?

— Oui, madame.

— Oh! ce sera une belle et touchante cérémonie, n'est-ce pas?

— Qui va vous séparer de quelqu'un que vous aimez, et vous retirer un appui et une protection, mademoiselle, continua le comte en se tournant vers Blanche.

— Le plus sûr des appuis et la plus forte des protections, monsieur le comte, répondit Blanche, c'est la prière d'un cœur pur et l'intercession d'une âme pieuse auprès du Seigneur ; c'est l'appui et la protection que nous trouverons dorénavant dans mon frère.

— Eh bien! mademoiselle, j'ai une prière à lui adres-

ser, à ce saint jeune homme, et pour être plus sûr qu'il l'accueille, je désire qu'elle lui arrive par vous. Consentez-vous à vous en charger, mademoiselle, si madame votre mère le permet?

— Oui, monsieur, répondit Blanche; quelle est cette prière? Si elle est juste, mon frère l'accueillera.

— C'est une simple lettre à lui donner, mais mon bonheur dépendra de sa réponse.

— Et vous avez préparé cette lettre, monsieur?

— Non, mademoiselle, mais elle ne contiendra que quelques lignes, et je demanderai la permission de l'écrire ici.

— Ma mère, veux-tu donner du papier, une plume et de l'encre à M. le comte?

Madame Pascal se leva et passa dans la chambre voisine où dormait Suzanne, pour chercher ce que sa fille lui demandait.

— Que se passe-t-il donc, Blanche? dit aussitôt et à voix basse le comte, quand il se trouva seul avec mademoiselle Pascal; depuis votre départ, je n'ai reçu qu'une lettre de vous; avez-vous donc oublié la promesse que je vous ai faite, ne vous souvenez-vous donc plus que vous êtes ma femme, que je vous aime, qu'un lien sacré nous unit et que je tuerai quiconque tentera de briser ce lien?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'en venant ici, continua Frédéric d'une voix qu'il fit impérieuse et menaçante, j'ai rencontré cet homme qui vous a sauvé la vie, que vous m'avez envoyé une fois, qui vous est si dévoué, et je ne sais pourquoi je n'aime pas cet homme.

— Rien ne lui échappe donc? murmura Blanche.

— Vous ne le rencontrerez plus, ajouta-t-elle tout haut, il est parti.

— Tant mieux. Moi je viens tenir ma promesse. La lettre que je vais écrire renfermera la demande de votre main. Vous la remettrez après-demain à votre frère après

la cérémonie, et, le soir de son arrivée à Moncontour, je viendrai lui demander sa réponse et régler les conditions du mariage.

Et maintenant, silence! voici votre mère.

En effet, madame Pascal reparut, apportant tout ce qu'il fallait pour écrire.

Frédéric la remercia, et écrivit, en ayant soin que Blanche pût voir ce qu'il écrivait.

« Monsieur,

» Je me nomme le comte Frédéric de la Marche. Je » suis riche; j'aime mademoiselle votre sœur, et je crois » être aimé d'elle.

» J'ai l'honneur de vous demander sa main.

» Recevez, monsieur, l'assurance de ma haute considé- » ration.

» Comte Frédéric de la Marche. »

— Allons, décidément, se dit Blanche avec une sorte de découragement, c'est un honnête homme, et il m'aime.

Blanche se résignait.

Qui lui eût dit deux mois auparavant, à la pauvre fille, qu'il lui faudrait un jour de la résignation pour épouser l'homme sans le nom duquel la vie ne devait plus avoir pour elle que honte, remords et solitude?

Oh! le cœur, mystère!

Voilà cependant quelles étaient les pensées de Blanche, tandis que Frédéric pliait et cachetait la lettre qu'il venait d'écrire, et qu'il lui remit pour Félicien; après quoi il prit congé d'elle et de sa mère en renouvelant une dernière fois ses excuses.

Et ce qui prouve encore mieux ce que nous venons de dire, c'est que, depuis qu'elle aimait Bobert, Blanche s'était fait le serment de ne plus appartenir à Frédéric que lorsque les lois humaines lui en auraient fait un devoir.

Quelques moyens qu'il eût employés, le comte n'eût pu obtenir d'elle maintenant un seul des rendez-vous qu'il avait obtenus autrefois. C'est que Blanche enfermait dans

son cœur un sentiment pur qu'elle ne voulait souiller en rien; c'est que l'amour fait naître chez les femmes une pudeur nouvelle, bien plus forte, bien plus sûre d'elle-même que la première pudeur, voile blanc, tissu léger, capable à peine de couvrir, mais souvent impuissante à défendre celle qui sent s'éveiller dans ses sens les premières ardeurs de la vie.

Aussi la pauvre enfant se demandait-elle avec étonnement, avec terreur, comment elle avait succombé. Alors elle accusait la fatalité de tout cela.

La fatalité est le nom générique qu'on donne à toutes les passions, à toutes les fautes, à toutes les erreurs humaines, quand on arrive à l'heure du châtiment.

Nous ne croyons pas qu'il puisse exister pour une femme une douleur plus grande que la conviction trop tardive qu'elle s'est trompée, qu'elle s'est donnée sans amour, conviction jointe à la certitude qu'elle aime réellement un autre homme que celui à qui elle appartient et à qui elle doit appartenir à tout jamais.

Or, c'était à cette douleur-là que Blanche était livrée. Avons-nous besoin de dire ce qu'elle souffrait?

L'entrevue que Frédéric venait d'avoir avec sa maîtresse était la seule chose qu'il désirât en venant la retrouver. Il repartit de Niort dans la nuit.

Quand il l'eut quittée, Blanche passa dans la chambre où dormait Suzanne, et s'y enferma.

Être avec Suzanne, c'était être un peu avec Robert. La chère enfant était devenue ainsi, sans le savoir et sans y rien comprendre, la confidente et la consolation momentanée des chagrins de mademoiselle Pascal. Ne pouvant aller à l'amour de Robert, l'amour de Blanche allait à Suzanne.

C'était là le terrain où leurs chastes affections se rencontraient sans crime, et Blanche pouvait embrasser la sœur avec toute l'énergie de ses sentiments pour le frère.

— Oui, je t'aimerai, chère petite, disait-elle en prenant

Suzanne endormie dans ses bras et en la couvrant de baisers et de larmes; c'est moi qui te prends ton frère, ta seule famille, c'est moi qui suis cause qu'il part; mais je te serai une mère si dévouée, que ton jeune cœur prendra patience jusqu'au jour où Robert pourra revenir, guéri de son amour impossible.

La respiration seule de Suzanne endormie répondait à ces confidences muettes.

Blanche versait en elle, comme dans un vase pur et qui le lui devait conserver, le trop plein de ses émotions; mais, comme le vase, Suzanne ignorait qu'elle renfermât quelque chose, et si c'était miel ou poison.

Quelqu'un était loin de se douter de tous les mouvements moraux qui se faisaient autour de lui, c'était Félicien.

Heureux, fier, éclairé d'en haut, le cœur ouvert, ainsi qu'un temple, à tous les rayons purs, à toutes les saintes exaltations de la vie, il allait enfin toucher au but de ses rêves pieux, et des hauteurs où sa foi le plaçait, le monde ne lui apparaissait plus que comme une immense famille à une fraction de laquelle il allait pouvoir donner tous les jours le pain quotidien de l'âme.

La charité débordait en lui, et il se sentait l'âme assez large et assez forte pour y contenir le genre humain tout entier dans un seul embrassement.

Comme ces arbres géants qui sont chargés de nids et de chansons à leur sommet, dont le faîte est visité chaque matin par les premiers rayons du soleil, il ne voyait plus les passions humaines, semblables à des couleuvres que recèle la terre, se glisser sous l'ombre rayonnante de ses ramures et le piquer au pied pour l'abattre.

Le jour dont l'aurore trouva Robert au milieu de la pleine déserte, où il errait depuis la veille, était donc le dernier jour où Félicien s'appartînt encore, puisque le lendemain il devait prononcer d'indissolubles vœux.

Cette dernière journée, il avait voulu la donner toute à

sa mère et à sa sœur, et les deux femmes devaient venir le trouver à dix heures pour ne le plus quitter que lorsque quatre heures sonneraient, car depuis cette heure jusqu'au lendemain, nul ne pouvait le voir, et il devait se consacrer à la méditation et à la prière.

Robert le savait, et dans la crainte de déplaire à Blanche en se trouvant avec elle chez Félicien, il se présenta chez le jeune homme dès le point du jour, et le trouva se promenant dans le jardin du séminaire et lisant le livre de Dieu.

— Eh bien! mon frère, tu souffres encore, dit Félicien à Robert, en lui prenant la main.

— Oui, je suis bien malheureux! et se jetant dans les bras de Pascal, Robert ne put retenir ses larmes.

— Sois fort, ami. La douleur est une épreuve d'où l'âme sort plus pure, et le Seigneur a des consolations dans ses mains toujours ouvertes. C'est ma sœur qui te fait souffrir, Robert, pardonne-lui, pardonne-moi.

— Oh! je lui pardonne, et je vous bénis, Félicien.

— Un moment, j'avais espéré que je vous verrais unis l'un à l'autre, et que tu me remplacerais auprès d'elle. Elle ne le veut pas. Respectons la volonté de son cœur. Le cœur est la seule chose qui soit bien réellement à nous, et dont aucune force humaine ne puisse nous forcer à disposer. Que vas-tu faire?

— Je vais partir.

— Et Suzanne?

— Je la laisse à votre mère, Félicien. Elle approche de l'âge où je lui serais inutile, gênant même. Votre mère et votre sœur sauront mieux l'aimer que moi.

Je n'ai besoin de rien, je vais vendre la petite maison que j'habite, réaliser une quarantaine de mille francs par cette vente et celle d'une petite terre que nous possédons. Je vous les remettrai, cela fera une dot à Suzanne quand elle aura l'âge de se marier.

Puisse-t-elle alors ne faire souffrir à personne ce que je souffre en me séparant d'elle!

— On guérit de l'amour, Robert. Si je ne le croyais, je te dirais : Reste avec moi et mets au service de Dieu ton âme désespérée; mais peut-être un jour, quand la blessure de ton cœur se serait refermée, regretterais-tu le monde que tu aurais quitté pour toujours, et qui a un baume pour les blessures qu'il fait.

C'est par vocation et non par désespoir qu'il faut servir le Seigneur : combats donc ta douleur avec les forces qui sont en toi, et si, plus tard, tu reconnais tes efforts inutiles, alors il sera temps de venir à nous. Dieu sera toujours là.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent cordialement.

— Merci de ces bonnes paroles, Félicien; vous avez raison, et je ne voudrais pas apporter à Dieu un cœur où il resterait encore quelque chose des passions de la terre ; mais je le prierai si ardemment, qu'il fera heureuse celle qui me fait malheureux, et son bonheur sera ma guérison.

En ce moment, un jeune séminariste s'approcha de Félicien, et lui dit :

— Mon frère, celui qui vient de me remettre cette carte pour vous demande si vous voulez le recevoir.

Pascal jeta les yeux sur la carte.

— M. Maréchal, docteur à bord du *Nicolas!* Certes, oui, je veux le recevoir, s'écria-t-il; et après avoir fait signe à Robert de ne pas s'éloigner, il courut à la rencontre du médecin.

XXVI

Valery.

Félicien sauta au cou de M. Maréchal et vint avec lui rejoindre Robert, qui s'était assis tout pensif sous les arbres réguliers du jardin monacal.

— Mon cher docteur, lui dit-il, je vous présente M. Robert, un bon ami à nous, qui nous a sauvé la vie, à ma mère, à ma sœur et à moi, — et à vous, Robert, je vous présente le docteur Maréchal, avec qui j'ai voyagé de Madagascar au Cap, un bon compagnon qui sauve aussi la vie aux gens par métier comme vous par dévouement.

Robert et le docteur se serrèrent la main, et s'assirent avec Félicien sur un banc de bois.

— Maintenant, mon cher docteur, reprit Pascal, tandis que Robert, laissant retomber sa tête sur sa main, se plongeait de nouveau dans ses pensées; maintenant, dites-moi comment il se fait que je vous voie aujourd'hui.

— Vous savez bien que je suis arrivé en France il y a trois mois.

— Comment! si je le sais? vous avez même eu la bonté de faire remettre à ma mère une lettre de moi.

— Eh bien! j'ai quitté immédiatement Melle, où demeure mon père, et je me suis rendu à Paris.

— Qu'alliez-vous faire là?

— J'allais solliciter, car je me sentais pris de vos goûts sédentaires. J'avais assez des océans et des immensités. J'ai voulu être pour les malades de mon pays ce que vous allez être pour les fidèles du vôtre. Il y a un hospice dans notre ville, j'ai demandé au ministre la place de directeur-médecin de cet hospice.

— Et vous l'avez obtenue?

— Il y a huit jours. Je suis revenu aussitôt annoncer cette bonne nouvelle à mon père, et c'est alors que j'ai appris qu'une ordination allait avoir lieu à Niort, et que cette ordination était la vôtre.

Je me suis mis en route pour assister à cette cérémonie et pour vous serrer la main avant, si cela était possible. N'ai-je pas bien fait?

Vous nous avez parlé avec tant d'enthousiasme de votre sainte carrière, que j'ai tenu à vous y voir faire vos premiers pas. Dans quelques jours je repartirai, mais nous

nous verrons souvent ensuite, car Melle n'est pas loin de Moncontour.

— Que cela est bien à vous, mon cher docteur, et combien je vous sais gré de cette bonne visite! Vous le voyez, Dieu est bon et fait droit aux tranquilles ambitions des hommes.

Courage, Robert, courage, continua Félicien en se tournant vers l'ouvrier, tu es un brave cœur; que le bonheur des autres te console.

— Vous arrive-t-il donc un malheur? demanda M. Maréchal avec intérêt.

— Un malheur, non; une douleur, oui, répondit Félicien, et il serra confidentiellement la main de Robert, qui lui sourit; puis il continua, en s'adressant au docteur :

— Et notre capitaine, M. Durantin, qui était si fort aux dominos, comment va-t-il?

— Il va bien : il se dispose à partir pour Rio-Janeiro.

— Avec ses mêmes officiers?

— Oui.

— Ils sont toujours gais et bien portants?

— Toujours.

— Allons, tant mieux. Il est doux de savoir heureux les gens que l'on a connus.

— Vous ne demandez plus de nouvelles de personne?

— De qui encore?

— Il y avait un autre passager que vous à bord du *Nicolas*.

— M. Valery.

— Eh bien?

— Eh bien! quelles nouvelles voulez-vous que je demande de lui? Vous n'en savez pas plus long que moi sur son compte. Il est mort, que Dieu prenne pitié de son âme!

— M. Valery se porte comme vous et moi, mon frère.

— Il n'est pas mort? s'écria Félicien avec un étonnement auquel le souvenir des crimes de Valery et le pres-

sentiment du mal que sa méchante nature pouvait faire encore, mêlaient une sorte d'effroi, il n'est pas mort, dites-vous?

— Non.

— Que m'apprenez-vous là?

— La vérité, mon frère.

— Mais au moment où, après vous avoir remis la lettre pour ma mère, je quittais le *Nicolas*, on préparait le boulet qu'on allait lui attacher aux pieds, et l'on se disposait à le jeter à la mer!

— C'est vrai, et nous sommes entrés dans sa cabine pour voir s'il était mort, comme je le croyais, et en finir avec lui.

Vous jugez de mon étonnement, quand, au lieu d'un cadavre, je trouvai un homme debout, pâle et maigre comme un spectre, se soutenant d'une main au bois de son lit, et de l'autre cherchant un point d'appui en avant, pour pouvoir faire un pas sans tomber.

— Je suis sauvé, docteur, disait-il, je le sens. Je veux parler à M. Pascal.

Je lui appris alors que vous veniez de quitter le bord, et je lui montrai la barque qui vous emportait.

Cette nouvelle le jeta dans un grand désespoir, et il s'évanouit.

Mais, comme il l'avait dit, il était sauvé. Cette bouteille de madère, qu'il avait bue en entier, avait fait déclarer une inflammation qui avait tué l'autre. Les vomissements commencèrent, et trois jours après, M. Valery était sur pieds.

Félicien songeait profondément.

— En effet, murmurait-il, ce malheureux devait désirer de me voir.

— Voulez-vous que je vous parle franchement, mon frère, reprit le docteur après quelques secondes de silence, eh bien! j'ai regretté que cet homme ne fût pas mort.

— Pourquoi?

— Parce que je suis convaincu que c'était un misérable. Il avait trop peur de mourir pour être un honnête homme, et les mots qu'il a laissés échapper devant moi, au moment de se confesser, sont des mots de conscience lourde et de remords pesants.

— Vous vous trompez, docteur, répondit Félicien d'une voix grave.

A l'heure de la mort, l'âme devient plus scrupuleuse, plus exigeante, et s'exagère les fautes de son passé. Il y a à la fois surexcitation morale et physique : c'est dans ce cas-là que se trouvait M. Valery.

— Vous me répondez là ce que vous devez me répondre, mon frère.

Vous avez reçu la confession de M. Valery, et ne devez rien en divulguer, c'est votre devoir ; mais vous ne pouvez m'empêcher d'avoir sur cet homme l'opinion que mes impressions m'ont laissée, et, je vous le répète, mon premier sentiment, en le voyant sauvé, a été le regret.

Ce désir instantané qu'il a manifesté de vous voir m'a prouvé qu'il s'était trop hâté dans sa confession, et qu'il avait versé en vous quelque terrible secret qu'il eût bien voulu reprendre.

— En admettant que M. Valery m'eût confié un secret, c'est sous le sceau de la confession que je l'aurais reçu ; il n'eût donc pas eu à craindre que j'en révélasse une syllabe. Non. Je sais pourquoi M. Valery tenait à me voir.

Avant de mourir il m'avait fait don de toute sa fortune pour les pauvres de Nîmes, la ville où il est né, et il voulait sans doute, en se voyant vivant, annuler cette donation.

— Peut-être, mon frère, fit le docteur, que cette raison était loin de convaincre, mais qui ne pouvait faire autrement que de paraître convaincu.

— Et où M. Valery vous a-t-il quitté? demanda Pascal.

— A Marseille.

— Qu'est-il devenu, alors ?

— Je n'en sais rien.

— Le croyez-vous en France ?

— Oui. Du moins son intention était d'y rester.

— Comment le retrouverai-je ?

— Permettez-moi de vous donner un conseil, mon frère. A votre place, j'éviterais, quoi que vous m'en ayez dit tout à l'heure, toute espèce de rapports avec cet homme.

— Je ne pense pas les continuer, dit Félicien d'une voix douce ; car les routes que nous suivons sont fort éloignées l'une de l'autre : il vit dans un monde dont demain je serai complétement séparé ; mais il faut que j'aie quelques rapports avec lui, s'il est encore en France.

J'ai à lui remettre des papiers que, croyant mourir, il m'avait confiés et qui doivent lui être fort utiles.

— S'ils lui sont d'une si grande utilité, comment se fait-il qu'à votre retour il ne vous les ait pas réclamés, lui qui savait comme moi où vous trouver, puisque c'est devant lui, le capitaine et moi, que vous avez dit où vous êtes né, où vous alliez, et ce que vous comptiez faire en revenant en France.

Non, croyez-moi, mon frère, je ne sais pas pourquoi je vous dis cela, mais ne vous occupez pas de cet homme. Comme vous le disiez tout à l'heure, les routes que vous suivez tous les deux ne doivent pas se rencontrer : moi, dont le métier est de voir mourir, c'est d'après leur mort que je juge la vie des hommes, et, je vous le répète, ce Valery mourait trop mal pour qu'il mérite même que vous prononciez son nom.

— C'est mon devoir de retrouver cet homme, dit Félicien.

— Alors, n'en parlons plus.

Robert s'était levé, et se promenait avec une certaine agitation.

— Seulement, où peut-il être ? reprit Pascal.

— N'avez-vous pas dit tout à l'heure qu'il vous avait

fait une donation de sa fortune pour les pauvres de Nîmes? fit Robert en s'arrêtant.

— Oui.

— Où se trouvait cette fortune?

— Chez un correspondant à Paris, chez un M. Morel.

— Vous n'avez pas encore vu ce correspondant?

— Non. Je comptais faire tout cela après mon ordination, vous le savez.

— Eh bien! écrivez tout de suite à ce correspondant de vous faire savoir où est M. Valery. C'est à lui que ce dernier aura fait sa première visite pour donner contre-ordre de la donation, et il doit savoir ce qu'il est devenu.

— C'est juste. Attendez-moi un instant. Robert, vous vous chargerez de faire partir la lettre.

Dès que Robert eut vu Félicien s'éloigner, il s'approcha de M. Maréchal et lui dit :

— Vous paraissez bien convaincu que ce M. Valery était un misérable?

— Oui; car outre les raisons de le croire que je vous disais tout à l'heure et que j'ai, quand Félicien est sorti de la cabine où il avait reçu la confession de cet homme, il était tout bouleversé, et s'est mis à respirer comme un homme qui étouffe.

Je vais plus loin, je ne serais pas étonné que cet homme eût commis un crime, et que ce fût de cela qu'il se fût confessé à notre ami.

Ces papiers que Félicien veut lui rendre, je parierais que c'est quelque déclaration qui le compromet, et dont Pascal avait reçu de lui l'autorisation de se servir, soit pour éclairer la justice sur quelque ténébreuse affaire où il aurait joué un rôle, soit pour faire une restitution d'argent mal acquis; en un mot, je jurerais que Félicien a dans les mains de quoi perdre M. Valery.

— Alors, comment se fait-il que ce M. Valery n'ait pas tout fait depuis son retour pour rentrer en possession de

ces pièces compromettantes que vous supposez être entre les mains de Félicien?

— Voilà ce que je ne comprends pas. Peut-être aura-t-il eu peur, et aura-t-il quitté la France après avoir réalisé toute sa fortune.

— A moins, fit Robert d'une voix tremblante qui prouvait que ses craintes se soudaient plus fortement dans son esprit facile aux pressentiments, à moins qu'il n'ait cherché un moyen de mettre Félicien dans l'impossibilité d'agir contre lui.

— Oui; mais quel moyen eût-il pu trouver?

— Comment était cet homme? demanda Robert sans répondre à la question du docteur; répétez-le-moi, monsieur, je vous prie.

— Il était grand, l'œil d'un bleu étrange, assez beau garçon, les cheveux blonds, les dents blanches, la barbe blonde.

— Quel âge?

— Trente ans environ.

— Vous avez raison, docteur, c'est peut-être un grand malheur que cet homme ne soit pas mort.

— Pourquoi?

— Je ne puis vous le dire, docteur; mais promettez-moi de ne pas parler à Félicien des craintes que je viens de laisser paraître devant vous.

— Je vous le promets.

— Sur l'honneur?

— Sur l'honneur.

— Merci.

En disant cela, Robert serrait la main de M. Maréchal, et se dirigeait vers la cellule de Félicien.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda le docteur le regardant s'éloigner. D'où vient le trouble de ce jeune homme?

— C'est lui! se disait Robert, c'est lui!

Pour Robert, Valery et le comte de la Marche ne fai-

saient plus qu'un; pour ce loyal jeune homme, celui que M. Maréchal regardait comme un misérable et le misérable qui avait séduit Blanche étaient un seul et même individu; et ce n'était pas seulement de la ressemblance physique qui existait entre les deux hommes que cette conviction lui venait, elle lui venait d'un de ces pressentiments qui, rapides comme la foudre, jettent, comme elle, assez de lumière dans l'esprit pour éclairer tout à coup les choses les plus obscures.

Robert, dont toute la vie, dont toute la pensée étaient Blanche, souffrait trop depuis quelque temps pour que cette douloureuse inquiétude ne fût pas l'avertissement qu'un grand danger venait de l'horizon vers celle qu'il aimait. Les cœurs aimants pressentent dans la moindre chose un malheur pour ceux qu'ils aiment, comme les marins devinent l'orage dans une vapeur légère que personne ne remarque.

Robert aimait tant mademoiselle Pascal, que tout ce qui avait l'apparence d'un malheur, il le redoutait pour elle.

On lui eût dit qu'une maison venait de s'écrouler à dix lieues de Niort, que son amour alarmé eût tremblé un instant que Blanche n'eût été écrasée par cette maison, quoiqu'il sût Blanche à deux cents pas de lui.

Mais s'il y avait ressemblance de visages, il y avait différence de noms. C'était là une preuve de plus pour Robert, qui se disait que l'homme qui veut cacher certaines actions de sa vie, a tout intérêt à cacher son nom véritable.

Il était donc convaincu que si cela était possible, un plus grand désastre que la faute de Blanche et son déshonneur menaçait la chère famille de Félicien et Félicien lui-même. Il fallait donc aller au-devant de ce désastre et le combattre avant que madame Pascal, Blanche ou son fils le soupçonnassent; il fallait, si cela se pouvait, qu'ils l'ignorassent toujours, Robert dût-il y laisser sa vie.

C'était la volonté de Dieu, sans doute, puisqu'il avait permis au jeune homme, au moment où il allait partir, cette providentielle inspiration.

Cependant il pouvait se tromper.

Après tout, ce Valery et le comte de la Marche pouvaient être deux personnages différents. L'un pouvait avoir eu peur de la mort sans pour cela avoir commis de crime, l'autre pouvait aimer sérieusement Blanche et être dans la ferme intention de réparer une faute justifiée par la passion.

Le monde est plein de gens qui ont peur de mourir et de gens qui séduisent des jeunes filles. Il n'y a pas sur la terre qu'un homme chargé de ce double emploi. Il ne fallait donc rien brusquer, et, avant d'agir, que Robert corroborât ses prévisions des preuves les plus évidentes.

C'était pour cela qu'il montait auprès de Félicien.

Il le trouva, la tête appuyée sur une main, tenant la plume de l'autre, mais songeant au lieu d'écrire.

— Avez-vous écrit la lettre pour M. Morel, mon frère? lui dit Robert.

— Pas encore, mais je vais l'écrire.

— Dites alors à votre correspondant de me donner, à moi, le renseignement que vous lui demandez; car, si vous le voulez bien, je me chargerai de cette mission. Cela me distraira un peu, et vous aurez votre réponse plus tôt.

— Je veux bien, mon ami, que vous vous chargiez de cette mission, mais je vous préviens que si M. Morel fait la réponse que je lui demande, il vous la remettra cachetée et ne vous en dira rien.

Vous comprenez bien, Robert, que ce n'est pas que je me défie de vous, bien au contraire, car le secret le plus caché de mon cœur, si mon cœur avait des secrets, je le verserais avec certitude dans le silence du vôtre; mais personne, avec mon consentement du moins, ne doit savoir ce qu'est devenu M. Valery, avant que je lui aie remis certains papiers que j'ai là.

D'ailleurs, vous n'avez aucun intérêt à connaître la destinée de cet homme. Vous ne m'en voulez pas de cette discrétion forcée ?

— Aucunement, mon frère ; mais donnez-moi vite cette lettre, car j'ai hâte d'être de retour ici.

Félicien prit une plume et écrivit à M. Morel :

« Monsieur,

» A bord du vaisseau *le Nicolas*, qui l'a ramené en France, M. Valery, un de vos clients, s'est trouvé un moment en danger de mort. Il m'a alors confié des papiers de la plus haute importance, papiers dont le moins important est une donation de la totalité de sa fortune.

» Je viens d'apprendre que M. Valery, contre toute espérance, avait été sauvé, et qu'il était revenu en France.

» Il faut absolument, pour ses intérêts les plus graves, que je le voie.

» Veuillez donc être assez bon, monsieur, si vous le savez, pour m'écrire où il est, et remettre, sans autre détail verbal, votre réponse cachetée à la personne qui vous porte ma lettre.

» Recevez, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération,

» Félicien Pascal. »

Félicien plia, cacheta cette lettre et la remit à Robert.

— Mon ami, lui dit-il, vous me retrouverez à Moncontour, car je m'y rendrai immédiatement après mon ordination. Embrassez-moi, et bon voyage.

Robert se jeta dans les bras de Félicien, l'embrassa cordialement, quitta la cellule, traversa le jardin, recommanda une dernière fois le silence à M. Maréchal, quitta le séminaire, passa à la poste, y prit un cheval, l'enfourcha et disparut sur la route de Paris.

Robert allait comme le vent.

Jamais messager devant annoncer une mauvaise nouvelle n'éperonna tant sa monture. Aux relais, pour ne pas

perdre de temps, le jeune homme sellait et bridait lui-même le cheval qu'il devait monter.

Il arriva à Paris sans s'être reposé une minute, et il courut aussitôt chez M. Morel.

Pendant ce voyage, les choses s'accomplissaient à Niort comme le désirait Pascal.

Le jour où Robert était parti, Félicien était resté avec M. Maréchal d'abord, puis avec sa mère et Blanche jusqu'à quatre heures.

A partir de ce moment, il s'était retiré dans sa cellule jusqu'au lendemain, car jusqu'au lendemain, comme nous l'avons dit, il ne devait recevoir personne.

XXVII

L'Ordination.

A travers les méditations qui devaient naturellement précéder un jour comme celui qui allait se lever pour lui, et avoir une si grande influence sur sa destinée, Félicien remerciait Dieu d'une résolution qu'il avait prise à l'égard de Valery, et dans la sainteté de son âme, il se promettait la joie, s'il retrouvait Valery, de tenter cette conversion difficile, et se livrait au saint enthousiasme d'accomplir, au profit de la religion, cette cure merveilleuse.

Quelle confiance en lui, quelle foi il allait acquérir, quelle force il allait avoir, s'il pouvait faire pénétrer le jour du bien, la lumière du vrai dans cette âme obscure, livrée jusque-là aux plus ténébreuses passions et aux plus fatales erreurs !

Faire épeler la prière à cette bouche sacrilége, faire agenouiller cet orgueil insolent, n'était-ce pas là un triomphe magnifique, n'était-ce pas commencer sa mission par le plus éclatant des augures?

Quelqu'un qui eût pu se pencher sur cet esprit ardent de foi, conférer avec cette conscience pure comme le diamant, calme comme l'azur, rayonnante comme le ciel qui

l'inspirait, cût senti son âme s'exalter, aspirer aux régions infinies, s'épanouir dans un indéfinissable bien-être.

Félicien donnait à la religion, à laquelle il se consacrait, toutes les forces, toutes les illusions, toutes les pensées de l'homme de son âge.

Ce que la nature a mis dans un cœur de vingt ans, pour qu'il puisse admirer, comprendre, aimer toutes les choses de ce monde, ne formait en lui qu'un seul amour, chaste, puissant, immuable. Dieu l'élevait au-dessus de la terre, et le mettait en communication directe avec le principe des vérités éternelles.

Si nous ne craignions, pour expliquer de si pures exaltations, de nous servir d'une comparaison humaine, presque impie, nous dirions que le doux jeune homme aimait la vie dans laquelle il entrait, comme l'enthousiaste de dix-huit ans aime son premier rêve d'amour.

Il voyait la religion belle comme une épouse promise, épouse immatérielle, qui n'accepte que l'union des âmes, dans des sphères mystérieuses et inhabitables aux esprits ordinaires, et il adorait cette fiancée, qui apportait en dot, dans ces chastes fiançailles, son immuable virginité, sa beauté sans fin, son inaltérable amour. Son âme trop pleine débordait, sa prière se répandait en un chant perpétuel découlant de l'intarissable source de ses poétiques enchantements.

Félicien était un être si pur, que, dans l'expression de son bonheur, on retrouvait le caractère de l'expansive naïveté des enfants, qui, ne sachant comment formuler leur joie intérieure, la laissent se manifester par un chant sans cause, sans but, qui s'exhale de leur bouche comme le parfum d'un calice trop plein.

Au milieu du silence du séminaire, on entendait une voix moduler les pieuses oraisons et les saints cantiques de l'église; cette voix était celle de Félicien qui emplissait sa cellule d'une harmonie chrétienne, comme pour

retrouver les pensées de son âme jusque dans l'air qu'il respirait.

Il voyait donc venir avec une douce émotion l'heure où il allait définitivement s'unir à Dieu.

De sa fenêtre ouverte, et par laquelle sa vue plongeait sur les campagnes environnantes, il assistait au réveil de la nature, calme et imposante expression du Dieu qui la dirige et qu'elle reproduit. Les arbres chargés de la rosée de la nuit secouaient des perles sous la fraîche brise du matin. Quelques nuages blancs passaient gaiement sous le ciel, courant, légers et folâtres, dans l'immensité des plaines bleues, comme de blanches jeunes filles, pendant un jour de fête, dans le champ de leur père; la fumée des chaumières, visible respiration de la famille qui s'éveille, les parfums vivaces que le vent cueille sur le haut des collines, le bruit des animaux commençant leur travail quotidien sous l'ordre de l'homme, l'homme recommençant sa vie de chaque jour sous la volonté de Dieu, enfin cet orchestre immense où tout a sa note, même la chose inanimée, tout cela déroulait, sous les yeux et devant la pensée de Félicien, un de ces riants tableaux où l'âme prend un nouvel élan et une nouvelle vie avec le monde réveillé, et se reflétait dans la prière du jeune homme dont la vocation avait la nature pour cause et l'humanité pour but.

L'âme du jeune homme était donc admirablement préparée, par la contemplation des grandes choses de Dieu, à l'engagement qu'elle allait prendre.

A dix heures du matin, on vint le prévenir, et, dans un pieux recueillement, il se dirigea vers la grande église où l'ordination devait être faite.

C'était une belle journée, nous l'avons dit.

La maison du Seigneur avait ouvert toutes ses portes à la foule, et la foule s'y pressait, comme les abeilles bourdonnantes autour de la ruche.

Les cloches tintaient à toute volée pour appeler les fidèles.

L'encens brûlait, l'autel avait mis sa parure de fête, les fleurs se mêlaient aux flammes des cierges, et l'orgue, élargissant l'église avec sa puissante harmonie, pour que Dieu pût y entrer, la faisait grande comme le monde.

Agenouillées dans la galerie de l'orgue, madame Pascal et sa fille priaient, l'une pour son fils, l'autre pour son frère et pour elle-même.

L'évêque, revêtu de son grand costume, était assis à l'autel sur un fauteuil de velours et d'or, et sur l'autel on avait préparé l'huile des catéchumènes, un calice avec du vin et de l'eau, une patène et une hostie sur la patène, de la mie de pain, un bassin avec sa burette pour laver les mains, ainsi que des serviettes pour les essuyer.

L'archidiacre s'avança alors, et, au milieu d'un vaste silence, car toutes les voix de l'église s'étaient tues, il appela à haute voix :

— Félicien Pascal.

Toutes les têtes se tendirent, et l'on vit entrer le pieux jeune homme.

Son visage rayonnait. Il était couvert de l'amict, de l'aube, de la ceinture, de l'étole et du manipule; il tenait sa chasuble pliée sur son bras gauche, en signe qu'il n'avait pas encore le droit de la revêtir, et il portait un cierge de la main droite; il se plaça devant l'évêque qui lui sourit et auquel l'archidiacre le présenta, en disant :

— Très-révérend père, l'Église catholique, notre sainte mère, demande que vous daigniez élever à l'honneur de la prêtrise le diacre ici présent.

— L'en croyez-vous digne? demanda l'évêque.

— Autant qu'il est permis à notre faible humanité de connaître, je crois et j'atteste qu'il est digne d'être élevé à cette dignité.

— Dieu soit béni, alors, fit l'évêque en se levant, et se tournant vers la foule, il dit ces paroles consacrées :

— Mes chers frères, puisque les mêmes motifs de crainte et d'espérance doivent exister pour le pilote et pour le pas-

sager, chacun a le droit de donner son avis dans une chose où chacun a le même intérêt.

Ce ne fut pas en vain que les saints Pères établirent que l'on devait consulter le peuple lui-même au sujet de l'élection de ceux qui doivent s'approcher du service des autels, parce que ce que plusieurs personnes ignorent sur la vie et les pensées de quelqu'un, peut être connu d'autres personnes, et que l'on est porté davantage à obéir à celui qui est ordonné, quand on a consenti à son ordination.

La conduite de ce diacre, à mon avis du moins, et avec l'aide de Dieu, mérite cet honneur. Mais de peur que l'avis d'un seul ou d'un petit nombre ne soit influencé par faiblesse où par amitié particulière, il est bon de suivre l'avis du plus grand nombre.

Veuillez donc dire ici ouvertement ce que vous pensez des actes, des mœurs et du mérite de ce diacre ici présent; et souvenez-vous que vous devez rendre témoignage à la sainteté du sacerdoce plutôt que d'écouter les sentiments d'affection.

Si donc quelqu'un connaît quelque chose contre lui, qu'il s'avance, qu'il parle au nom de Dieu et dans l'intérêt de sa gloire.

Pas une voix ne s'éleva; mais un murmure d'assentiment courut dans l'église.

Alors l'évêque se tourna vers Félicien et lui dit à voix haute, et pour être entendu de tous, comme lorsqu'il s'adressait à tous :

— Mon cher fils, vous désirez être promu à la dignité de prêtre, tâchez de recevoir cet ordre dignement et de vous montrer ensuite digne de cet honneur.

En effet, le prêtre doit offrir le sacrifice, bénir, diriger, prêcher et baptiser. Il faut donc s'approcher avec une grande crainte de ce grade et veiller à ce que la sagesse divine, des mœurs pures et l'observation continuelle des règles de la justice vous recommandent à nos frères.

Dieu ordonnant à Moïse de choisir soixante-dix hommes

dans Israël pour l'aider dans son ministère et pour leur distribuer les dons du Saint-Esprit, lui dit : « Tu les re-» connaîtras à ce qu'ils sont des vieillards parmi le peuple. »

Les prêtres auront été choisis ainsi, car ils seront les vieillards du peuple, si par l'esprit, auteur des sept dons, gardant l'esprit du décalogue, la science, le travail et la chasteté les ont faits mûrs et probes avant la vieillesse. L'Église a ainsi une couronne admirable et éternelle dans cette variété de serviteurs répandus de toutes parts, et ne faisant cependant qu'un seul corps en Jésus-Christ.

Quand il eut entendu ces paroles, Félicien vint s'agenouiller devant l'évêque, qui lui imposa silencieusement les deux mains sur la tête, puis, ramenant par devant vers l'épaule droite l'étole qui pendait par derrière, et la mettant en signe de croix sur la poitrine du jeune homme, il lui dit :

— Recevez le joug du Seigneur ! son joug est doux et léger.

— Que le Seigneur soit béni ! murmura Félicien plein d'une touchante émotion.

— Et maintenant, recevez l'habit de prêtre, continua l'évêque en revêtant le néophyte de la chasuble qu'il portait sur son bras ; Dieu vous donnera la charité et la perfection.

Puis, le vénérable père, ayant ôté ses gants et passé à son doigt l'anneau pontifical, prit de l'huile des catéchumènes, en oignit les mains jointes de Félicien, en disant :

— Daignez, Seigneur, consacrer et sanctifier ces mains que nous venons de toucher avec l'huile sainte, et qu'elles puissent à leur tour consacrer ce qu'elles auront consacré, et bénir ce qu'elles auront béni.

La consécration des mains faite, l'évêque donna du vin et de l'eau au nouveau consacré, et lui dit en même temps :

— Recevez, mon fils, le pouvoir d'offrir le sacrifice divin, et de célébrer, au nom du Seigneur, la messe pour les vivants et pour les morts.

— Que le Seigneur soit béni ! dit une seconde fois Pascal, et il se releva et jetant un regard sur la foule qui l'entourait, il sourit à sa mère et à sa sœur.

— Que la paix soit avec vous! fit l'évêque, et il embrassa le jeune homme.

Alors le chant des enfants de chœur et la voix de l'orgue éclatèrent en même temps. L'Église, la sainte mère, se mettait en fête pour célébrer le nouveau fils qui lui venait.

Tous s'agenouillèrent, et bientôt les fidèles mêlant leurs voix à celle des enfants de chœur et de l'orgue, ce fut, sous la voûte sacrée, un chant général, une prière unanime.

Pendant ce temps la messe continuait et Pascal recevait la sainte communion.

Après le *Credo,* le chant cessa, et l'évêque, se levant de nouveau, reprit en s'adressant au jeune prêtre :

— Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et retenus à ceux à qui vous les retiendrez.

Ensuite, rabattant tout à fait la chasuble que Pascal gardait encore pliée par derrière, il dit :

— Le Seigneur vous revêt de la robe d'innocence. — Donnez-moi votre main.

Vous promettez de croire ce que vous lirez ?

— Oui.

— D'enseigner ce que vous croirez ?

— Oui.

— D'imiter ce que vous aurez enseigné?

— Oui.

Puis, après une pause :

— Vous promettez à moi et à mes successeurs respect et obéissance?

— Je le promets.

— Vous affirmez que vous pardonnerez à ceux qui vous auront offensé?

— Je l'affirme.

— Vous jurez que vous immolerez toutes les passions humaines au culte du Seigneur?

— Je le jure.

— Allez, mon fils, vous êtes avec Dieu. Que la paix soit avec vous !

— Dieu soit béni, dit une troisième fois Pascal, les yeux mouillés des saintes larmes de la reconnaissance et de la foi.

Les chants reprirent, et l'on commença à se retirer sous la douce impression de cette imposante cérémonie.

— Heureuse est la mère de ce juste ! disaient les mères sur le passage de Félicien, qui s'en allait jusqu'à la grande porte de l'église distribuer quelque argent aux pauvres et commencer sa mission par la charité.

Une heure après, madame Pascal et sa fille étaient réunies à Félicien. Les deux femmes se tenaient tout émues à ses côtés, et lui souriaient comme les deux images de l'espérance et de la foi.

Le soir même Félicien partit pour Moncontour, et le lendemain, toujours accompagné de sa mère et de Blanche, il quitta la maison maternelle pour se rendre au presbytère qu'il allait habiter, mais la moitié du village était venue à sa rencontre, et les maisons de la rue par laquelle il devait passer étaient toutes ornées de fleurs et de draperies.

— Bénissez notre maison, mon frère, lui disait-on de toutes parts.

Et des jeunes filles, vêtues de robes blanches, innocentes comme des anges, faisaient cortége au jeune prêtre et jetaient des feuilles de roses et de lis sur sa route.

— Vive M. Pascal ! criaient les hommes. Et c'était à qui s'approcherait de lui, lui parlerait et toucherait sa main.

Félicien récoltait dans cette manifestation unanime la moisson d'amour et de bénédictions que le bien qu'on a fait et que les vertus qu'on pratique font tôt ou tard germer dans le cœur des hommes.

— Pourquoi faut-il qu'une douleur secrète se mêle à cette joie et à ce bonheur ? se disait Blanche, dont les femmes

baisaient les mains, et à qui Suzanne disait sans cesse :

— Blanche, pourquoi Robert n'est-il pas là ?

Arrivé à la porte de l'église, Félicien trouva le curé qui l'y attendait.

Le saint homme lui dit, en l'embrassant, et devant tous ceux qui l'accompagnaient :

— Mon frère, je remets mon troupeau sous votre direction, et je le confie à votre sagesse.

Voilà dix ans que je le guide dans le chemin de la justice et de la foi.

Je vais tenter autre part ce que j'ai tenté ici. Entrez, mon frère, et soyez le bienvenu.

Vous avez de longues années devant vous; utilisez-les au service de Dieu.

D'ailleurs, vous trouverez dans vos compatriotes des oreilles toujours prêtes à vous entendre, des âmes toujours prêtes à vous croire.

Il n'y a ici ni aveuglement ni surdité volontaires. Le terrain est pur, semez-le bien, il fécondera tout seul.

Adieu, mes frères, je vous quitte; mais là où je vais, je prierai toujours pour vous; je voudrais pouvoir vous presser tous une dernière fois sur mon sein; mais ces belles enfants que j'embrasse et qui sont les anges de vos familles, vous porteront les vœux et les bénédictions que je mets dans le baiser que je leur donne.

Les petites filles, au nombre desquelles se trouvait Suzanne, se jetèrent dans les bras du bon prêtre, demandant toutes le baiser promis.

C'était une scène touchante, en vérité, et capable d'émouvoir les cœurs les plus endurcis.

L'installation de Félicien eut lieu au milieu de la joie de tous.

Cette joie qui accueillait le nouveau venu eût pu paraître de l'ingratitude vis-à-vis de celui qui s'en allait, si, depuis le retour de Pascal, le curé n'eût préparé ses fidèles

à ce départ, et ne les eût rassurés en leur disant qu'il les viendrait visiter de temps en temps.

Cependant, tout le village, Pascal en tête, lui fit cortége jusqu'à la voiture qui le devait emmener.

Quand le soir, vers six heures, Félicien se trouva seul, comme il avait demandé à l'être pendant quelques instants, il tomba à genoux au milieu de la petite chambre qu'il allait habiter jusqu'à sa mort, et laissa couler de son âme toutes les prières, toutes les joies et toutes les gratitudes qui s'y amoncelaient depuis le matin.

Il était encore à genoux quand on frappa à sa porte.

Il alla l'ouvrir, et vit Blanche toute seule, qui, s'agenouillant à son tour, lui dit, en cachant son visage dans ses mains :

— Mon frère, veux-tu m'entendre?

— T'entendre! dit Félicien en souriant, en relevant sa sœur et en l'embrassant sur le front, et pourquoi te mettre à genoux et cacher ton visage pour parler à ton frère?

— Mon bon frère, fit Blanche en posant sa tête sur le sein du jeune prêtre, promets-moi que tu me pardonneras.

— Tu m'effrayes, enfant, tu pleures. Voyons, que se passe-t-il, et que veux-tu que je te pardonne?

— Pardonne-moi de t'avoir menti, Félicien, ou plutôt de t'avoir caché quelque chose, continua Blanche après une hésitation qui semblait près de se renouveler.

— Explique-toi. Tu sais bien que je t'aime, tu ne peux rien avoir fait qui te fasse trembler devant moi.

Parle, mon enfant, je t'écoute.

— Quand j'ai refusé d'être la femme de Robert, je ne t'ai pas dit, mon frère, pourquoi je refusais.

— Tu m'as dit que tu ne l'aimais pas. C'était la meilleure raison que tu pouvais me donner.

— Il y en avait une seconde, mon frère.

— Laquelle?

— C'est que j'aimais une autre personne.

— Tu as l'âge où le cœur se décide, Blanche, tu ne peux

aimer qu'un homme digne de toi; nomme-moi cet homme, et s'il t'aime, s'il mérite d'être ton époux, il le sera.

— Il m'aime, mon frère, il me l'a dit. Voilà ce qu'il faut que tu me pardonnes.

Si Félicien eût douté un instant de sa sœur, il eût cru douter de Dieu. Si elle lui eût avoué tout ce que nous savons, il fut peut-être devenu fou, mais il ne l'eût pas cru.

— Et ta mère sait-elle cet amour?

— Non, mon frère.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt?

— Parce que j'ai voulu attendre que tu fusses prêtre, afin que tu pusses nous marier toi-même.

— Chère enfant! Et tu es sûre d'aimer cet homme?

— Oui, j'en suis sûre, murmura Blanche avec effort.

— Eh bien! dis-moi son nom, répondit Félicien d'une voix émue par ce qu'il venait d'entendre.

Blanche tira de son sein la lettre que Frédéric lui avait remise, et lui dit, quand il eut fini de la lire:

— Le comte va venir dans un instant te demander lui-même ce qu'il te demande dans cette lettre.

— Retourne alors auprès de ta mère, ma chère Blanche, et quand le comte sera parti, j'irai vous voir toutes les deux et vous apprendre ce qui aura été convenu.

Tu seras sans doute comtesse; es-tu bien sûre, mon enfant, qu'il n'y a pas d'orgueil dans ton amour? Es-tu bien sûre que Robert, qui n'a que la noblesse du cœur, ne te rendrait pas plus heureuse que cette noblesse de nom?

Réfléchis, il en est temps encore. L'heure qui va sonner sera une heure solennelle dans ta vie.

— Je te répète, mon frère, que j'aime le comte, que je ne veux et ne dois être qu'à lui, et que je mourrai si je ne suis pas sa femme.

En disant cela, Blanche ne pouvait retenir ses larmes, et se jetait de nouveau au cou de son frère, qui, se trompant naturellement sur la cause de ses larmes, lui dit:

— Tranquillise-toi, mon enfant, le comte t'aime puisqu'il demande ta main. Le comte sera ton époux.

Blanche remercia son frère du regard, lui serra la main, et s'en alla rejoindre Gervaise, qui l'avait amenée et qui devait la reconduire chez madame Pascal; puis elle regagna la maison de sa mère en longeant la rue, déserte à cette heure.

Elle passa ainsi devant la maison de Robert, devant cette maison d'où le jeune homme s'était élancé au-devant du taureau le jour où son frère était parti pour Niort.

— Pauvre Robert! murmura-t-elle en regardant tristement la petite maison silencieuse avec ses volets fermés. Il est parti maintenant, et c'est moi qui ai fait vide cette maison autrefois joyeuse.

Pourquoi s'est-il trouvé là pour me sauver la vie? Il vaudrait mieux que je fusse morte, je ne souffrirais pas ce que je souffre aujourd'hui.

Et la douce enfant jetait comme un baiser son regard plein de larmes sur la blanche maison, triste comme une tombe, et continuait son chemin, en se retournant de temps en temps pour la voir encore. Les yeux aiment à se fixer sur les lieux qu'habitaient les gens aimés.

Pascal s'était mis à la fenêtre, et suivait du regard sa sœur qui s'éloignait.

— Pourquoi suis-je si ému? se demanda-t-il quand il fut seul. Pourquoi ai-je tressailli, malgré moi, en lisant la lettre que m'a remise Blanche, comme si, au lieu d'un bonheur, cette lettre eût enfermé un malheur pour elle.

C'est encore là un des égoïsmes du cœur. Si bons que nous soyons, nous souffrons toujours à voir de nouvelles affections prendre dans le cœur de ceux qui nous sont chers un peu de la place que nous y occupons.

Puis, tant que je croyais que Blanche n'aimait personne, j'espérais encore qu'elle aimerait un jour Robert, mon pauvre Robert, qui va bien pleurer quand il va apprendre

cet amour et ce mariage, car sans doute il nourrissait dans le fond de son cœur la même espérance que moi.

Mais comment cet amour est-il venu au cœur de Blanche, comment a-t-elle su qu'elle l'éprouvait, comment a-t-elle appris qu'elle l'avait inspiré? Je ne lui ai rien demandé de tout cela.

D'ailleurs, avais-je besoin d'autre confidence? J'aurais paru la soupçonner, je lui aurais fait de la peine. Ce sentiment lui est venu comme il vient à toutes les jeunes filles.

Elle aura vu ce jeune homme pendant mon absence, ils se seront aimés, ils se le seront naïvement dit, sans vouloir d'autres confidents que leurs cœurs. Ils ont choisi le jour où je devais être plein d'indulgence et de joie, pour me l'avouer; c'est bien à eux. Pauvre Robert!

Félicien s'assit devant sa table, et posant sa tête sur sa main, à la lueur de la lampe qui éclairait sa petite chambre, il continua de songer en relisant machinalement la lettre que venait de lui remettre sa sœur.

— Quelle chose étrange que la vie! pensait-il, et comme le cœur y grandit vite aux impressions!

Il me semble que c'est hier que Blanche est venue au monde. Je la vois encore avec ses grands yeux bleus, s'agitant dans son maillot sur les genoux de notre mère. Son regard ne comprenait pas, sa bouche ne pouvait parler.

Il semble que la nature, si puissante qu'elle soit, doive mettre des siècles à faire une femme de cette enfant, une intelligence de cette faiblesse. Seize années s'écoulent, et l'œuvre de la nature est faite.

Toutes les choses de la vie sont devenues accessibles à ce jeune esprit; et voilà que les mêmes passions, à travers lesquelles elle passait quelques années auparavant sans soupçonner qu'elles existassent, et qui attendent toutes les générations au même âge de la vie, se présentent à elle, lui imposant, comme aux autres, leurs inévitables volontés.

Voilà que cet esprit pense avec un but, que ce cœur bat avec une cause; voilà enfin qu'un jour que l'être dans lequel on s'obstine toujours à ne voir qu'un enfant, arrive et vous dit :

— J'aime, et je mourrai si je n'appartiens pas à celui-là que j'aime.

Oh! mon Dieu! s'il est dans votre volonté d'éprouver par une douleur quelqu'un de notre famille, choisissez-moi pour l'épreuve, et gardez de toute atteinte la chère et belle enfant qui sort d'ici.

Pascal en était là de ses pensées, quand la porte s'ouvrit et que Robert haletant parut.

— Mademoiselle Blanche sort d'ici ? tel fut son premier mot.

— Oui, mon ami, l'avez-vous donc vue? demanda Félicien, en venant s'asseoir à côté de Robert, qui s'était laissé tomber sur une chaise, car il était épuisé de fatigue.

— Je viens de la voir passer; mais elle ne m'a pas vu. Elle me croit parti, il vaut mieux qu'elle le croie toujours. Elle m'en voudrait peut-être d'être resté. D'ailleurs, je partirai demain.

— Écoutez, mon ami, Blanche, que vous avez rencontrée, venait de me dire pourquoi elle n'avait pas consenti à être votre femme.

— Elle ne m'aimait pas, voilà tout.

— Non. Elle en aimait un autre qui l'aime, qui demande sa main et que j'attends avant une heure, continua Félicien en passant à Robert la lettre du comte.

— Voilà donc ce qu'il venait faire à Niort, pensa Robert en lisant cette lettre, le soir où je l'ai rencontré! Ai-je besoin de vous dire, mon frère, ajouta-t-il tout haut, que mon cœur est plein de vœux pour mademoiselle Pascal?

— Je le sais, bon Robert.

— Maintenant, reprit l'ouvrier d'une voix émue, car chez lui l'âme était plus brisée que le corps, maintenant,

laissez-moi vous dire que j'ai rempli la mission dont vous m'aviez chargé.

— Vous avez vu M. Morel ?

— Oui.

— Il avait vu M. Valery ?

— Qui était venu reprendre chez lui tous les fonds qu'il y avait déposés. M. Morel ne voulait d'abord pas répondre à cette lettre ; mais quand je lui ai eu dit qu'elle était d'un prêtre, et qu'il s'agissait de choses importantes dont un homme revêtu de votre caractère peut devenir le confident, il n'a plus fait de difficultés, et il m'a remis cette réponse pour vous.

— Donnez.

Robert, à ce moment suprême, fut forcé de se lever et de mettre sa main sur sa poitrine pour s'aider à respirer, car il étouffait d'inquiétude et de pressentiment.

Enfin, il tira la lettre de sa poche et la remit à Pascal.

Celui-ci s'approcha de la lampe et l'ouvrit.

A peine en eut-il lu quelques mots, qu'il devint pâle comme un mort.

Un moment Robert crut que Félicien allait se trouver mal, et se précipitant vers lui, il le prit dans ses bras.

— Que se passe-t-il, mon frère? lui dit-il, et que vous apprend cette lettre ?

Le cœur de Robert battait à lui rompre la poitrine ; car, pour lui, qui avait suivi d'un œil avide l'impression que cette lecture allait produire sur le jeune prêtre, il n'y avait plus de doute, et il était convaincu que Valery et l'amant de Blanche n'étaient qu'un seul homme.

— Ce n'est rien, mon ami, rien, répondit Félicien en pliant la lettre, en élevant la tête comme pour saisir la respiration qui lui manquait, et en faisant des efforts surhumains pour paraître calme, je vous remercie de la peine que vous vous êtes donnée. Cette lettre m'apprend tout ce que je voulais savoir.

Voilà deux jours que vous êtes à cheval, vous devez être

fatigué. Allez vous reposer, mon cher Robert. D'ailleurs, vous savez que j'attends quelqu'un avec qui je dois avoir une entrevue secrète.

Laissez-moi donc seul, et à demain, n'est-ce pas? Demain, j'aurai besoin de vous voir.

— Je ne veux pas vous quitter, Félicien, car, malgré la peine que vous prenez à me le cacher, vous souffrez en ce moment, et vous souffrez beaucoup.

— Oui, je souffre beaucoup, comme vous le dites, mais ce serait un crime, à moi, de vous dire la cause de cette souffrance. Allez, mon ami, allez.

Robert se jeta dans les bras de Félicien.

En ce moment la servante de Pascal entra.

— Monsieur le curé, lui dit-elle, il y a en bas un monsieur qui veut vous parler.

— Comment le nomme-t-on? demanda Félicien.

— M. le comte Frédéric de la Marche.

— Priez ce monsieur de monter, je vais le recevoir. A demain, Robert, à demain.

Robert quitta la chambre en se disant :

— Oh! non, pas à demain, car, ou je me trompe fort, ou je vais avoir ici quelque chose à faire.

Le comte parut et salua Félicien.

— C'est bien lui, murmura le jeune homme, en s'appuyant à sa table pour ne pas tomber.

Quand les deux hommes se trouvèrent face à face l'un de l'autre, toute leur âme passa dans leur regard. L'œil de l'un resta calme comme le premier rayon d'un jour d'été; l'œil de l'autre s'éclaira d'une lumière fauve, comme le premier éclair d'une tempête.

Pour Félicien, il n'y avait déjà plus de doute. L'être fatal qu'il avait devant lui, et dont la bouche s'entr'ouvrait dans le sourire du mal, venait briser quelque chose dans sa vie.

Les deux grands principes du monde se résumaient en eux en ce moment : le bien et mal. La lutte allait commencer. Qui des deux allait tuer l'autre?

L'orgueil seul puise sa force en lui-même, voilà pourquoi il tombe. Félicien leva les yeux au ciel et demanda au Dieu qu'il servait la force dont il allait avoir besoin, et la résignation dont aurait besoin, à son tour, la pauvre enfant pour laquelle il le priait quelques minutes auparavant.

Du reste, tout était si calme en Félicien, que Valery se dit :

— Il ne se doute de rien encore. Il ne me reconnaît pas.

La lutte commençait donc déjà par une défaite pour lui, puisque Pascal savait le véritable nom du comte.

Ce fut Valery qui, le premier, rompit le silence, et avec l'intonation d'un homme qui serait inconnu à celui à qui il parle, il dit à Félicien :

— Monsieur, vous devez avoir reçu ce soir la visite de mademoiselle Blanche, qui a dû vous remettre une lettre de moi.

Félicien fit un signe d'assentiment.

— Je viens moi-même, reprit l'ancien mendiant, chercher votre réponse à cette lettre.

— Asseyez-vous, monsieur Valery, dit Félicien d'une voix douce, et causons.

— Vous m'avez donc reconnu, monsieur? demanda Valery.

— Depuis hier je sais par M. Maréchal que Dieu vous a sauvé, et depuis un instant, je sais que M. de la Marche et M. Valery ne font qu'un seul et même homme.

Instinctivement, Valery regarda autour de lui.

Cette idée venait de lui traverser l'esprit, que Félicien voulait peut-être le faire arrêter et révéler tout de suite la déclaration qu'il avait reçue.

Valery avait compté sur un coup de théâtre, sur un grand effet à produire quand il dirait à Félicien son véritable nom : il était reconnu d'avance; le jeune prêtre ne laissait voir devant lui aucun étonnement, aucune émotion.

Ce premier moyen sur lequel il avait compté lui man-

quant, il sentit en lui un commencement d'infériorité, et il reprit :

— Eh bien oui ! monsieur, je suis M. Valery, et je viens vous demander la main de mademoiselle Blanche, que j'aime et qui m'aime.

— Si vous aimiez ma sœur, monsieur, au lieu de me le dire d'un ton froid et presque menaçant, ainsi que vous venez de le faire, vous vous jetteriez à mes genoux en pleurant, et vous me diriez : Mon frère, ma vie et ma mort sont en votre pouvoir; mon frère, vous tenez la justice et le pardon dans vos mains; mon frère, je me repens, car j'aime votre sœur, car un pareil amour renferme en lui toutes les vertus, et il sera mon châtiment ou ma délivrance éternelle, selon votre volonté.

— Et si je vous parlais ainsi, monsieur, que feriez-vous?

— Ce que je ferais, monsieur? Je vous prendrais la main, et vous relevant, je vous dirais :

Dieu emploie tous les moyens pour ramener à lui les âmes égarées; je remercie Dieu d'avoir choisi ma sœur pour opérer votre conversion.

Ayez patience un an, assurez-vous pendant cette année que votre âme ne se trompe pas, et dans un an, si votre repentir est ferme, si votre amour est sérieux, si votre conversion est sincère, je vous donnerai la main de ma sœur, non pas seulement pour la satisfaction de votre amour, mais comme un gage vivant du pardon de Dieu.

— Ainsi, reprit Valery, parce que je n'ai mis aucune hypocrisie dans ma demande, parce que je ne vous ai pas trompé par des feintes, parce que je vous ai fait froidement et gravement cette demande, vous la repoussez.

— Quelque moyen que vous eussiez employé, monsieur, j'eusse vu la vérité transparaître. J'aime trop ma sœur pour me tromper au sentiment qu'elle inspire.

— Alors, vous me la refusez?

— Oui, monsieur.

— Et vous faites aussi bien, répondit Valery d'une voix railleuse, car je ne l'épouserais pas.

— Alors, que faites-vous ici, monsieur, et pourquoi me demandez-vous la main de ma sœur?

— C'est qu'il y a une chose que vous paraissez ignorer, et que je vais vous dire. Il y a entre nous un secret terrible, monsieur.

— Quel secret?

— N'avez-vous pas reçu ma confession?

— C'est vrai.

— Ne savez-vous pas que c'est moi qui ai assassiné le curé de Lafou et sa servante?

— C'est vrai encore.

— Ne vous ai-je pas donné, croyant mourir, une déclaration de ces deux crimes avec l'autorisation de la rendre publique?

— Oui, eh bien?

— Eh bien, je ne suis pas mort, comme vous voyez, et ne veux pas mourir, surtout au moment où je suis, c'est-à-dire au moment de m'allier à une des plus grandes familles de France. Il fallait donc que je rentrasse en possession de cette déclaration maudite, ou tout au moins que je vous contraignisse au silence. Alors...

— Alors, répéta Félicien, pâle comme une statue.

— Alors je me suis fait aimer de votre sœur, et elle est devenue ma maîtresse.

— Vous mentez, monsieur, répondit Félicien d'une voix douce.

Valery tendit, pour toute réponse au prêtre, les lettres de sa sœur.

Pascal en ouvrit une au hasard et la lut.

Une grosse larme, une seule, tomba de ses yeux sur le papier qu'il lisait et qu'il referma silencieusement.

— Je vous demande pardon, monsieur, ma sœur est bien ce que vous dites; puis, restitution sublime, il rendit à M. Valery les lettres qui lui appartenaient.

Le calme du jeune homme irritait de plus en plus Valery, et il ajouta :

— Mais vous ne savez pas encore tout.

— Que peut-il y avoir de plus, mon Dieu!

— Dans quelques mois votre sœur sera mère.

Pascal s'appuya au mur d'une main et passa l'autre sur son front, comme pour contenir son cerveau près d'éclater.

— Et pourquoi toutes ces infamies? monsieur.

— Comment! vous ne comprenez pas, s'écria l'ancien mendiant avec son éternel sourire de haine et de défi.

— Non! je ne comprends pas que vous fassiez du mal à ceux qui ne vous ont rien fait.

— Ne fallait-il pas que je vous forçasse à vous taire sur mon compte, ne fallait-il pas que je sauvasse ma tête de l'échafaud?

— Il y avait pour cela un moyen bien simple, monsieur.

— Lequel?

— C'était de venir me dire : Je vis, et la mort, c'est-à-dire la cause de votre déclaration n'ayant pas eu lieu, l'effet devait disparaître avec elle. Un prêtre ne peut révéler la confession, vous n'avez donc rien à craindre de moi.

— Ainsi vous auriez gardé le secret?

— Oui, monsieur.

— Et maintenant?

— Maintenant, fit Pascal avec un effort, maintenant je le garderai encore, car c'est mon devoir de le garder. Puis, je prierai Dieu qu'il vous éclaire, et qu'il vous envoie à vous le repentir, à moi la résignation.

Si fort qu'il fût, Valery était anéanti devant cette force bien autrement puissante, bien autrement élevée que la sienne.

— Et cette déclaration? reprit Frédéric.

— La voici, monsieur.

Et Félicien, tirant d'un tiroir un papier cacheté, s'apprêta à déchirer ce papier.

— Non, rendez-la-moi, j'aime mieux cela, fit Valery, pâle et ne quittant pas le prêtre des yeux, car il lui semblait impossible qu'au moment de lui rendre la seule preuve qu'il eût contre lui, le jeune homme n'essayât pas d'étrangler l'homme qui venait de lui faire tant de mal.

Félicien rendit le papier à Valery, qui le mit dans sa poche et qui, reculant devant l'attitude calme, résignée, du jeune prêtre, gagna la porte à reculons, pâle, effaré comme don Juan devant la statue du Commandeur.

Cependant, il trouva le courage de s'écrier :

— Je l'ai enfin ! A moi l'avenir maintenant.

Félicien resta quelques minutes comme anéanti, puis levant les mains au ciel, il laissa les larmes déborder de ses yeux, et au milieu de ses larmes il murmura :

— Mon Dieu, vous m'avez mis entre ma conscience et mon honneur, entre mon devoir envers vous et mon amour pour ma pauvre Blanche; je vous remercie, mon Dieu, de m'avoir donné la force de tenir le serment que je vous ai fait, d'immoler à votre culte toutes les passions des hommes.

Et Pascal, se remettant à genoux, continua sa prière.

Alors un homme entr'ouvrit doucement la porte, et le considéra quelques secondes avec une touchante admiration.

Cet homme pâle comme un spectre, et qui, caché dans la chambre voisine, avait entendu tout ce qui venait de se passer, c'était Robert.

Il referma la porte sans interrompre la prière, descendit dans la rue, et suivant Valery qui s'éloignait :

— A nous deux maintenant, dit-il.

XXVIII

Le Pardon.

Félicien était brisé. L'âme, si chrétienne qu'elle soit, ne reçoit pas impunément de semblables secousses. La lutte

qu'il avait soutenue contre Valery n'était rien à côté de celle qu'il avait soutenue contre lui-même, et dont il venait de sortir victorieux. Félicien était jeune ; il aimait Blanche plus que sa vie, son honneur plus que Blanche ; mais il aimait Dieu plus que tout cela, et Dieu inspire de rudes devoirs à ceux qui l'aiment. Un moment, sa jeunesse, comme un jeune cheval sous l'éperon, avait bondi en lui sous l'effroyable défi de l'homme qui venait de sortir. Un moment, la nature de l'homme avait eu sa volonté sous le devoir du prêtre. Félicien avait senti dans ses oreilles bourdonner le sang rapide de la colère, il avait fermé ses yeux sous ce nuage brûlant qui donne le vertige, et qui, sans qu'on sache comment, vous met la vengeance au cœur et une arme à la main ; mais bientôt la résignation chrétienne s'était élevée du fond de son cœur jusqu'au niveau de sa passion, et l'avait dépassé, comme un fleuve pur qui monte et qui cache dans la transparence de ses eaux les rocs arides ou méphitiques qu'il avait un moment laissés à découvert. L'âme du pieux jeune homme n'avait plus offert alors qu'une surface calme et pure qui, au lieu de se ternir de la vase du fond, se colorait de l'azur du ciel.

C'était donc là une de ces effroyables victoires qui peuvent tuer les vainqueurs ; mais n'est-ce pas aussi une magnifique chose, que cette religion d'humilité, de devoir et de résignation, que Jésus a apportée sur la terre, et qui a révélé à l'âme ces grands et sublimes triomphes qu'elle sait, depuis Jésus-Christ, remporter sur elle-même ? N'est-il pas bien réellement un membre de la Divinité, l'homme qui se hausse à ce point au-dessus de lui-même, que, tout en souffrant, et en mourant quelquefois des blessures qu'on lui fait et des coups qu'on lui porte, il en laisse, comme le divin Rédempteur, couler le pardon avec son sang ? Ne doit-elle pas un jour enfin être la religion universelle, cette merveilleuse doctrine qui a pris l'âme esclave de la matière et qui a fait de la matière l'esclave éternelle de l'âme ?

Lorsque Pascal eut terminé sa prière, il s'assit, et, dans la solitude de sa petite chambre, il se remit une seconde fois en face de lui-même.

— Ainsi, se dit-il, voilà Blanche perdue, voilà notre nom flétri, voilà mon avenir brisé dès le premier jour. Dieu me donnera-t-il assez de piété, assez de temps pour reconstruire tout cet échafaudage de bonheur et de pureté? Je l'espère ; en attendant, j'ai fait ce que je devais faire. Dieu soit béni.

Alors Félicien appela sa vieille servante, brave femme qui, depuis vingt ans, était dans le bresbytère, qui l'avait vu naître et qui avait voulu le servir.

— Ma bonne Marguerite, lui dit-il, car les bonnes âmes deviennent d'autant plus expansives qu'elles souffrent plus ; ma bonne Marguerite...

Il s'arrêta là comme un homme qui ne se rappelle plus ce qu'il voulait dire.

— Que désirez-vous, monsieur le curé ?

— Je n'en sais rien, ma bonne Marguerite, mais embrassez-moi, ajouta Félicien en la prenant dans ses bras et en sentant son cœur se fondre dans ses larmes, j'ai besoin de presser sur mon cœur un cœur honnête et aimant.

— Qu'avez-vous donc, monsieur le curé ?

— Rien, Marguerite, rien.

Félicien prit son chapeau et descendit.

— Vive monsieur le curé ! crièrent les paysans qui attendaient à la porte.

— Merci, mes amis; mes bons amis, merci, répondit le jeune homme avec émotion. Soyez tranquilles, je prierai Dieu pour vous tous, et Dieu vous bénira.

Tous ces braves gens qui ne se doutaient certes pas de ce qui venait d'avoir lieu et à quelle douleur sérieuse leur joie naïve faisait cortége; tous ces braves gens, disons-nous, accompagnèrent Félicien jusqu'à la porte de la maison de sa mère, lui rendant ainsi un public et unanime

témoignage de leur estime, de leur admiration et de leur dévouement.

Au moment où Pascal refermait la grille du jardin sur lui, le cri : « Vive monsieur le curé! » retentit une dernière fois, puis ces bonnes gens se retirèrent gaiement, et le village retomba bientôt dans son silence accoutumé.

On eût dit que Dieu envoyait au jeune homme cet accord de touchantes et sincères sympathies pour le récompenser déjà de l'épreuve qu'il venait de subir.

Félicien trouva Blanche assise à côté de sa mère, l'œil fixé sur la porte de la chambre où elle était, et tressaillant au moindre bruit.

Son frère entra en lui souriant.

Il alla embrasser sa mère, puis, se penchant vers la jeune fille et lui prenant la main, il lui dit :

— Viens avec moi, Blanche, j'ai à te parler.

Blanche ne quittait pas du regard les yeux de son frère, comme pour y lire plus tôt sa destinée.

Il n'y avait toujours que de la bienveillance dans les yeux de Félicien.

Il emmena Blanche dans une chambre voisine.

Il s'assit et la fit asseoir à côté de lui; puis, sans dire une parole, il l'embrassa.

Ce baiser donna du courage à la pauvre enfant.

— Tu as vu M. de la Marche? lui dit-elle.

— Oui, répondit Félicien, et il m'a tout dit.

— Tout? s'écria Blanche.

— Tout.

— Et tu m'as pardonnée, mon frère? continua-t-elle en se jetant aux genoux de Pascal et en cachant sa tête dans le sein du jeune homme.

— De quel droit ne te pardonnerais-je pas?

— Et le comte t'a demandé ma main!

— Oui.

— Et tu la lui as accordée?

— Non.

— Non! fit Blanche avec étonnement.

— Cet homme ne t'aimait pas, et il était indigne de toi, mon enfant.

— Oh! sois béni, mon frère! s'écria la jeune fille en se jetant dans les bras de Félicien.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire, mon bon frère, que moi non plus je n'aimais pas cet homme; qu'une effroyable fatalité m'a fait tomber sous son pouvoir, et que j'acceptais ce mariage pour l'honneur de notre nom que j'avais taché, mais qu'il eût été ma punition éternelle. Que Dieu est bon de permettre que je puisse expier autrement la faute que j'ai commise! Il n'y a faute si grande que le repentir n'efface, n'est-ce pas, mon frère? Eh bien! j'entrerai dans un couvent, je prierai jour et nuit, mais au moins je ne serai pas la femme de cet homme, et je placerai mon cœur entre les mains de Dieu. Nul ne saura la cause de ma retraite, pas même notre mère, et mon âme, retardée par sa faute, finira cependant par rejoindre la tienne, et toutes deux marcheront côte à côte dans le chemin du Seigneur.

Félicien, la tête baissée, écoutait sa sœur, et sa poitrine se gonflait de plus en plus. Il allait lui répondre, quand les larmes se firent jour de nouveau et que son visage s'en couvrit comme d'une bienfaisante rosée.

— Dieu n'accepte pas le sacrifice que tu veux lui faire, ma Blanche bien-aimée, dit Pascal à sa sœur; tu te dois à ton enfant, innocente créature qui demanderait où est sa mère et que tu n'as pas le droit d'abandonner. Espère en Dieu, ma sœur, tu as été victime d'une fatalité. Au nom du Seigneur je te pardonne, comme frère je t'absous et je t'aime. Embrasse-moi, Blanche, et songeons à l'avenir. Le bien que nous faisons nous dédommagera du mal qu'on nous a fait, et nous serons heureux encore. Puis, nous avons un devoir à remplir. N'avons-nous pas promis à un brave cœur, que tu as blessé malgré toi, car le malheur est dans notre maison, n'avons-nous pas promis à

Robert de nous charger de Suzanne ? Il faut tenir cette promesse, Blanche, car il faut que Robert ignore ce qui s'est passé et qu'il parte à son tour. Ma mère et Suzanne resteront avec nous.

— Oh oui ! Félicien, fit Blanche en pleurant aussi, tu as raison de dire que le malheur est dans notre maison, et cependant tu ne sais pas tout.

— Qu'y a-t-il encore? mon enfant.

— J'aime Robert !

Le doux et pieux jeune homme n'eût jamais soupçonné que le cœur d'une jeune fille pût enfermer de pareils mystères.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il, que vas-tu devenir maintenant entre ta faute et ton amour !

XXIX

La Force physique.

Croyez-vous que la force physique ait été donnée à l'homme comme elle a été donnée au taureau, sans cause, sans intelligence, sans but providentiel ?

Je ne le crois pas, moi.

Croyez-vous que Dieu ait donné à certains hommes justes et honnêtes le droit de se faire, sans le secours de la loi, les instruments de sa justice quand ils se trouvent en face d'exceptions aussi fatales et aussi dangereuses pour toute une société, que celle que nous avons essayé de peindre dans Valery ?

Je le crois fermement.

La nuit était obscure, Robert suivait Valery à trente pas de distance.

L'un était pâle, agité, frissonnant comme l'image de la terreur ; l'autre pâle aussi, mais calme et sombre comme une statue de la Nécessité.

Tout à coup Valery disparut dans une ruelle, espèce

d'escalier étroit et raboteux, conduisant entre deux murs au fond de la vallée.

Au moment où il entrait, Robert disparaissait de son côté, mais il reparaissait bientôt au bas de cette ruelle et venait tranquillement s'asseoir sur la première marche de cet escalier, tournant ainsi le dos à celui qui descendait, et barrant complétement le chemin.

Valery, en arrivant à cet homme immobile, lui toucha l'épaule en disant :

— Mon ami, veuillez me laisser passer.

Alors Robert se leva, se retourna, et regardant le comte en face :

— Non, monsieur, lui dit-il, vous ne passerez pas.

— Et pourquoi cela? demanda Valery, qui ne reconnaissait pas ce jeune homme et croyait avoir affaire à un homme ivre.

— Parce que le pas que vous venez de faire est le dernier que vous ferez de votre vie.

Frédéric haussa les épaules.

— Allons, fit-il en étendant la main pour écarter le paysan, éloignez-vous.

— Regardez-moi donc, monsieur, et vous verrez que je ne puis pas vous laisser passer.

Valery se pencha sur son interlocuteur.

— Robert! s'écria-t-il.

— Oui, Robert.

— C'est autre chose alors. Et que voulez-vous?

— Je veux vous tuer.

— Vous!

— Moi.

— Et croyez-vous que je sois homme à me laisser tuer ainsi?

— Il le faudra bien.

— Et pourquoi voulez-vous me tuer? demanda le comte d'un ton moitié ironique, moitié ému.

— Parce qu'il est temps que vous soyez puni de tout ce

que vous avez fait. J'ai entendu tout ce que vous avez dit à Félicien tout à l'heure. Vous avez assassiné un homme et une femme; vous avez forcé une jeune fille à douter de la pudeur; vous avez voulu forcer un prêtre saint comme un martyr à douter de Dieu. Sur mon âme et sur ma conscience, vous avez mérité la peine de mort, non pas cette peine de mort légale qui laisse au condamné le temps et le moyen de faire du mal avant de mourir, mais cette peine de mort qui tue comme la foudre et qui est la brusque volonté de Dieu.

— Allons, monsieur, tuez-moi, reprit Valery en portant la main à la poche de son habit et en y armant un pistolet, car, comme on le pense bien, Valery n'était pas de ceux qui sortent, qui dorment même sans armes.

Robert vit le mouvement, et saisissant d'une main vigoureuse et impassible comme un étau le bras de son adversaire :

— Cinq minutes encore, monsieur, et dans cinq minutes je vous laisserai décharger cette arme contre moi, et j'espère même que vous me blesserez; mais auparavant je veux que vous sachiez bien à qui vous avez affaire et ce qui va se passer. J'aime mademoiselle Pascal et je veux l'épouser, mais vous comprenez bien que pour cela il faut que vous soyez mort. Votre enfant, je le reconnaîtrai et il portera mon nom; cela vaut bien quelque chose, n'est-ce pas? Je pourrais vous tuer en duel, mais vous n'en valez pas la peine, d'ailleurs je n'ai pas le temps d'attendre; vous êtes une bête fauve, et j'aime mieux vous tuer d'un coup de poing.

— Essayez.

— Patience, seulement je ne veux pas qu'on me tranche le cou pour avoir commis un assassinat. Il y a trop longtemps que je souffre à cause de vous, il est temps que vous me dédommagiez. Je vais vous lâcher le bras et vous barrer le passage, vous me tirerez évidemment le coup de pistolet que vous tenez là, ce sera donc un duel où vous

aurez toutes les chances; seulement, comme il y a un Dieu, vous me blesserez peut-être, mais vous ne me tuerez pas. Alors je serai en cas de légitime défense, et je vous assommerai comme on assomme un bœuf, d'un coup de poing. Je vous prendrai les lettres de Blanche, que vous avez sur vous, je les brûlerai, mais je laisserai sur votre cadavre la déclaration que Félicien vient de vous rendre. J'irai déclarer que j'ai tué un homme qui, sans raison, m'avait tiré un coup de pistolet. Je suis connu, aimé, honoré ici. Quand on m'interrogera, je répondrai que je ne vous connaissais pas, que j'ignore pourquoi vous m'avez attaqué, et comme on aura trouvé sur vous cette déclaration qui prouve que vous êtes un assassin, on rejettera cette nouvelle tentative de meurtre sur les terreurs familières aux gens de votre espèce, qui croient voir un juge et un dénonciateur dans tous ceux qu'ils rencontrent. On me plaindra et je serai acquitté. Avouez que tout cela est bien raisonné et qu'il n'y a pas besoin d'être un malhonnête homme pour trouver une pareille combinaison.

Vous devinez, n'est-ce pas, de quel ton tout cela était dit?

— Oui, c'est bien raisonné, reprit Valery d'une voix rauque; mais il se passera bien des choses avant que cela s'accomplisse, et je ne suis pas encore mort.

— Eh bien, monsieur, essayons. Vous êtes un homme fort, vous avez brisé tous les obstacles qui s'opposaient à vos volontés; je vous défie de briser celui-ci. Et en disant cela, Robert lâcha la main de Valery pour lui laisser tous les moyens d'attaque et de défense, et lui montrait ses deux vigoureux poignets.

Valery tira son pistolet de sa poche.

— Voulez-vous me laisser passer? lui dit-il.

— Non.

Et Robert ne bougea point.

— Vous ne le voulez pas?

— Non.

— Prenez garde!

— Tirez donc, monsieur.

— C'est vous qui l'aurez voulu, s'écria Valery. Et ivre de colère et tremblant de toutes les émotions du jour, il étendit le bras sur Robert et lâcha la détente de son arme.

Le colosse ne bougea point, cependant Valery était sûr d'avoir touché son adversaire.

En effet, malgré l'obscurité de la nuit, il vit une large tache de sang rougir la chemise du jeune homme à la hauteur du cœur. Il espéra alors, car plus un homme est criminel, plus il espère, il espéra encore avoir le temps de se sauver et il fit un pas en arrière, mais avant qu'il en eût fait un second, Robert, muet et pâle, l'avait saisi d'une main et levant l'autre :

— Te repens-tu? lui dit-il.

Au lieu de répondre, Valery, de la main qu'il avait libre, essaya de déchirer le papier que Félicien venait de lui rendre, mais au moment où il le saisissait, Robert jetait au loin le chapeau de Frédéric et laissait, véritable massue, tomber son formidable poing sur la tête de ce misérable.

Valery vacilla comme un homme ivre, ses yeux roulèrent sans regard dans leur orbite, des mots sans suite s'échappèrent de sa bouche, il étendit le bras, et tournant deux ou trois fois sur lui-même, il tomba, chose inerte, heurtant de sa tête les marches de l'escalier et froissant dans ses mains crispées la preuve de tous ses crimes.

Robert ramassa le pistolet déchargé, prit la déclaration de l'assassin et les lettres de Blanche, qu'il anéantit, puis avec une force surhumaine, car la balle du comte lui avait traversé la poitrine, il regagna la ville, se rendit tout sanglant chez le maire et lui dit :

— Monsieur le maire, en passant pour revenir ici par le chemin creux de la vallée, j'ai rencontré un homme qui m'a tiré un coup de pistolet et m'a fait la blessure que

vous voyez. Je me suis défendu comme j'ai pu, et je crois bien que je l'ai assommé d'un coup de poing. Voilà une lettre cachetée qu'il tenait à la main et le pistolet dont il s'est servi. Je me constitue prisonnier, mais je demande un médecin et un prêtre. En disant cela, Robert souriait au maire, comme un homme tellement calme de conscience qu'il trouve moyen de rire dans la douleur, et le maire, qui le connaissait bien, s'écriait :

— Je vais chercher le médecin moi-même, qu'on aille chercher M. Pascal.

Une demi-heure après, le premier pansement était fait, et Félicien accourait auprès de Robert.

Quant au médecin qui avait fait le pansement, c'était M. Maréchal, lequel, comme on le sait, n'avait pas encore quitté Moncontour.

Quand le premier appareil eut été posé sur sa blessure, Robert tendit la main à M. Maréchal :

— Merci, docteur, lui dit-il, veuillez me laisser quelques instants seul avec Félicien.

M. Maréchal se retira.

— Mon frère, dit alors Robert, je puis mourir. Il faut donc que je me confesse, et le jeune homme raconta au prêtre tout ce qui s'était passé, puis il ajouta :

— Voilà toute la vérité, mon cher Pascal, j'ai fait ce que j'ai cru de mon devoir et de mon droit de faire. Par un hasard étrange, la force du bien et la force du mal pesant chacune de son côté, le mal l'emportait, cela ne pouvait être, et la force physique, cette force absurde du poignet, est venue providentiellement, croyez-le bien, rétablir l'équilibre. Je ne suis pas prêtre, moi, je n'ai pas fait vœu de résignation et d'humilité. J'ai abattu cet homme comme j'ai abattu le taureau qui se précipitait sur vous; ç'a été entre nous un duel loyal dans lequel je ne me suis servi que de ma seule force et de mon seul droit contre un homme armé. Tout cela fut fait en dehors de vous, et vous n'en êtes solidaire en rien. Cependant, je n'ai pas encore

réparé tout le mal que cet homme a fait. Allez chercher mademoiselle Blanche, mon frère, j'ai quelque chose à lui dire.

Pascal, pleurant et priant pour ce noble cœur, embrassa Robert, et sans dire une parole, alla chercher sa sœur.

Pendant ce temps, le substitut du procureur du roi était venu pour interroger le meurtrier, car, en somme, aux yeux de la loi, il y avait meurtre.

— Racontez-moi les faits, monsieur, dit le substitut.

— J'étais assis dans le chemin creux, répondit Robert, quand un homme qui le descendait m'a touché l'épaule, en me disant : Laissez-moi passer; il paraît que je ne lui ai pas obéi assez vite, car il a pris un pistolet, et à trois pas il a fait feu sur moi. La balle m'a traversé la poitrine; alors je me suis précipité sur lui, et d'un coup de poing sur la tête je l'ai étendu à terre. Cet homme avait l'air effaré d'un criminel qui se sauve, et j'ai rapporté ici un papier qu'il tenait à la main, qu'avant de tomber il a essayé d'anéantir, et le pistolet dont il était armé.

— C'est bien la vérité?

— Oui, monsieur.

C'était la vérité en effet, sinon dans les causes, du moins dans les résultats, c'était la seule vérité que, pour l'honneur de Blanche et de Pascal, Robert pût dire à la justice des hommes.

Le substitut décacheta la déclaration et la lut.

— Vous ne vous êtes pas trompé, monsieur, dit-il à Robert, vous aviez affaire à un grand criminel.

La balle avait été extraite de la blessure, on s'assura qu'elle était du calibre du pistolet saisi, lequel portait sur sa poignée les initiales de M. de la Marche, et le substitut, se levant, dit à Robert.

— Je suis forcé, monsieur, préventivement, de vous maintenir en état d'arrestation, mais l'instruction de cette affaire ne durera pas longtemps, je le pense, et vous serez libre bientôt, je l'espère.

— Je suis prêt à vous suivre, monsieur le substitut, mais j'ai une grâce à vous demander.

— Laquelle?

— Je puis mourir de la blessure que cet homme m'a faite; je puis être condamné, puisqu'il n'y a pas d'autre témoignage que le mien: avant que je meure, avant que j'aille en prison, pendant que je suis encore un homme vivant et un honnête homme, je voudrais donner mon nom à une jeune fille que j'aime et que je devais épouser. Nous sommes ici chez le maire, le frère de cette jeune fille est prêtre, elle va venir; c'est l'affaire de deux heures. Dans deux heures je me rendrai où la justice ordonnera que je me rende.

— C'est bien, monsieur Robert, demain je vous ferai transporter, non pas à la prison, mais à l'infirmerie de la prison; et jusque-là vous êtes prisonnier ici, mais seulement sur parole.

Robert remercia le substitut, qui s'éloigna avec toutes les marques possibles de sympathie pour le prisonnier.

Cinq minutes après, Blanche et Pascal entraient.

— Robert, vous êtes blessé! s'écria Blanche en se précipitant aux genoux du jeune homme, et pour moi! Dieu me pardonnera-t-il jamais tout ce que je vous aurai fait souffrir, mon ami!

— M. de la Marche est mort, Blanche.

— Je le sais.

Et la jeune fille baissa la tête devant ce nom qui était la preuve de sa faute.

— Ne vous avais-je pas promis, reprit Robert, que le mal serait réparé?

— C'est vrai.

— Félicien, il y a quinze jours, vous m'avez offert la main de votre sœur, maintenant, que j'ai tué un homme, me l'offrez-vous encore?

— Il y a quinze jours, répondit Félicien, je ne savais

pas ce que je sais, Robert; aujourd'hui je ne puis plus offrir la main de Blanche.

— Blanche, dit alors Robert, voulez-vous être ma femme?

— Hélas! s'écria Blanche en éclatant en sanglots et en cachant son visage dans ses mains, je ne pouvais être la femme que du père de mon enfant.

— Eh bien! Blanche, fit Robert avec une voix et un sourire impossibles à rendre, soyez la mère de Suzanne, je serai le père de cet enfant.

Mon frère, continua Robert en se soutenant sur Pascal, faites préparer l'église, dans une heure nous vous rejoindrons, Blanche et moi.

En effet, une heure après, Blanche et Robert étaient agenouillés devant l'autel, et Pascal les mariait.

Robert demandait à Dieu de donner à Blanche la force nécessaire pour accomplir le sacrifice qu'elle faisait au repos et à l'honneur de sa famille, car Robert ne se savait pas aimé de Blanche.

Après la cérémonie, elle rentra avec son frère, et Robert se fit transporter à l'infirmerie de la prison.

Au bout d'un mois, l'instruction de l'affaire était faite, Robert était guéri, et les assises s'ouvraient à Niort.

Le tribunal était envahi comme l'avait été celui de Nimes pendant le procès de Raynal; seulement, au contraire du premier accusé, Robert n'était entouré que de sympathies, et de tous les coins de la salle on lui souriait.

Au moment où allait commencer l'interrogatoire, l'avocat général se leva et prononça ces paroles en s'adressant aux jurés :

« Messieurs,

» Il y a huit ans, le tribunal de la ville de Nimes était plein comme l'est celui-ci. Un jeune homme était au banc des accusés; on l'accusait d'avoir assassiné son oncle et une vieille femme, et de les avoir volés après leur mort.

» Ce jeune nomme était innocent; mais les charges qui pesaient sur lui étaient accablantes.

» Il fut condamné à mort et exécuté. Le coupable assistait aux débats et vit l'exécution.

» C'est ce misérable, voleur, deux fois assassin, plus que jamais endurci dans le crime, que Robert a tué après avoir reçu de lui une blessure dont il est à peine remis, et la Providence a voulu que le meurtrier eût sur lui en ce moment la preuve écrite de sa main de tous ses crimes passés, preuve que M. le président a dans le dossier.

» Pourquoi a-t-il voulu tuer Robert? Je l'ignore; sans doute parce que, poursuivi de remords et d'épouvante, il croyait voir dans tout honnête homme un juge et un vengeur.

» Moi, avocat général, ministère public, je demande la mise immédiate en liberté de l'accusé Robert. »

Les paroles du magistrat furent accueillies par des applaudissements unanimes et des cris de joie.

Les jurés se levèrent et se retirèrent dans la salle des délibérations.

Cinq minutes après ils reparaissaient avec un verdict d'acquittement.

XXX

Noblesse oblige.

Ce procès et la déclaration qu'il fit connaître causèrent une grande émotion à Nîmes. On rechercha les parents de Raynal; ils étaient morts. On réhabilita la mémoire de l'innocent, c'était tout ce qu'on pouvait faire.

M. de Thonnerins et Léonie avaient quitté Paris. Ils s'étaient rendus dans leur terre du Dauphiné; mais, arrivés là, le père et la fille s'étaient séparés autant que les convenances le permettaient, c'est-à-dire que, sous le prétexte de s'occuper de musique ou de dessin, mademoiselle de

Thonnerins restait dans sa chambre, tandis que le marquis restait dans la sienne.

Le vieux noble avait vieilli de dix années en un mois. Il était aisé de voir qu'une grande douleur morale minait ce grand orgueil.

Léonie vivait comme elle avait toujours vécu.

Tous les matins elle montait à cheval et, suivie de deux domestiques, elle faisait dans un magnifique bois dépendant de sa propriété des promenades de deux ou trois heures, promenades pendant lesquelles elle lançait son cheval à fond de train et dont elle revenait haletante. N'y avait-il pour elle, dans ces courses forcenées, que le seul plaisir de se sentir emporter sur un cheval rapide comme le vent, et de lutter contre un danger?

Cette année-là, le marquis voyait peu ses voisins de campagne, et le château ne s'éclairait plus des fêtes d'autrefois.

Du reste, il allait devenir la résidence définitive de M. de Thonnerins, qui allait y rester seul après le mariage de sa fille, laquelle devait suivre M. de la Marche dans la mission diplomatique que son père avait obtenue à l'avance pour son gendre futur, qu'il n'avait point encore nommé.

L'époque à laquelle Frédéric devait venir en Dauphiné était déjà passée, quand un soir M. de Thonnerins lut dans un des journaux qu'il recevait et qui lui apportaient des nouvelles du monde au fond de sa retraite, les détails du double événement de la déclaration de Valery et de la mort de M. de la Marche.

Il pâlit en lisant ce récit, prit le journal et monta dans la chambre de sa fille.

— Lisez, lui dit-il en lui présentant la feuille et en lui montrant du doigt le paragraphe qu'elle devait lire.

Léonie prit le journal.

Pas un muscle de son visage ne tressaillit.

— C'est bien! mon père, dit-elle.

Le vieillard redescendit sans autre explication et se ren-

ferma dans sa chambre, sombre et muet comme le désespoir.

Léonie, restée seule, se leva, s'approcha de son miroir et s'y contempla quelques instants.

— C'est dommage! dit-elle en se souriant, j'étais belle.

Elle était belle, en effet, belle de cette beauté de race, froide, imposante, énergique, et aux traits de laquelle la noblesse et l'aristocratie donnent la hauteur mâle que le courage et la force donnent à l'homme.

Vers minuit, Léonie se coucha.

Deux ou trois fois, pendant la soirée, elle avait entendu des pas se rapprocher de sa chambre et s'arrêter à sa porte.

Elle avait reconnu le pas de son père, qui avait prêté l'oreille à ce qui se passait en dedans de la chambre, mais qui n'avait pas osé en franchir le seuil.

Mademoiselle de Thonnerins tenait un livre ouvert sur son lit, mais ses yeux et sa pensée étaient autre part.

Elle entendit sonner les unes après les autres toutes les heures de la nuit. Comme elle, son père veillait dans sa chambre; seulement, lui, il ne s'était pas couché, et continuellement il entr'ouvrait les rideaux de sa fenêtre, et ses yeux se fixaient sur les fenêtres éclairées de sa fille.

Enfin le jour parut.

Léonie se leva et revêtit son costume d'amazone, puis elle descendit retrouver son père dans la salle à manger pour déjeuner avec lui.

Le marquis était plus pâle qu'il ne l'avait jamais été.

Le déjeuner se passa comme de coutume; mais quand il fut terminé, mademoiselle de Thonnerins s'approcha du marquis et lui dit ce que depuis la visite de Frédéric elle ne lui avait pas dit une seule fois :

— Voulez-vous m'embrasser, mon père?

M. de Thonnerins prit sa fille dans ses bras et lui dit en l'embrassant et d'une voix faible :

— Du courage!

— J'en ai, mon père, soyez tranquille, répondit Léonie; et s'arrachant brusquement des bras du marquis, elle demanda son cheval.

On lui amena une magnifique bête aux jambes souples comme l'acier, et toute frémissante de jeunesse et d'ardeur.

Léonie se mit en selle. L'animal bondit deux ou trois fois sous cette main connue, et, suivie de ses deux domestiques, la jeune fille quitta le château.

Au bout de deux cents pas, elle mit son cheval au grand trot, et les deux valets mirent, tout en causant, les leurs à la même allure; mais ils furent bientôt forcés de la doubler, car du trot Léonie passa au galop et disparut dans un tourbillon de poussière.

— Diable ! quel train ! dit un des deux domestiques.

— Tu sais bien que c'est le plaisir de mademoiselle de lancer son cheval à toute vitesse.

— Oui, mais ordinairement ce n'est pas dans des allées comme celle-ci.

— Qu'a-t-elle donc, cette allée?

— Comment ! tu ne vois pas qu'elle est pleine de trous là-bas, et qu'il faut franchir des barrières à chaque instant? Tiens, regarde, voilà mademoiselle qui en saute une.

— Mais elle va se casser le cou !

En effet, Léonie faisait en ce moment sauter à son cheval une barrière qui avait au moins quatre pieds et demi.

— Quand mademoiselle se cassera le cou à cheval, le monde finira; regarde.

En ce moment, Léonie, qui avait franchi la barrière, reprenait sa course en se disant :

— C'est plus difficile que je ne croyais.

— Il faut dire aussi que Corinne a de fameuses jambes.

— Mais la voilà qui gagne drôlement sur nous. On dirait que son cheval l'emporte.

— Imbécile !

— C'est impossible autrement. La voilà qui court tout droit dans la direction du ravin : si elle ne s'arrête pas, elle est tuée.

— Hardi là!

Et les deux domestiques enfoncèrent les éperons dans le ventre de leurs chevaux, en hurlant, car le danger que courait Léonie était évident et effroyable :

— Mademoiselle, mademoiselle, arrêtez!

Mais Léonie n'entendait plus rien, et arrivant au bord du ravin, qui pouvait avoir une vingtaine de pieds de profondeur et dont le fond était occupé par de larges pierres granitiques, elle fit franchir à son cheval le garde-fou qui séparait le ravin de la route et s'élança dans l'espace, en criant avec une sorte d'ivresse fatale :

— Allons donc!

Femme et cheval roulèrent dans l'abîme.

Le cheval seul se releva, pour aller retomber quelques pas plus loin : il avait deux jambes cassées.

Quant à Léonie, elle avait été tuée sur le coup.

Une vieille femme, qui ramassait du bois dans le ravin et qui avait tout vu, raconta comment la chose s'était passée, et les deux domestiques, arrivés sur le lieu de l'accident, relevèrent le corps de leur maîtresse, firent une espèce de civière avec des branches entre leurs deux chevaux, et ramenèrent ainsi le cadavre au château, se demandant comment ils allaient annoncer au marquis cette effroyable nouvelle.

Remplacez chez Léonie et chez M. de Thonnerins le respect humain et l'orgueil du nom par la résignation de Pascal et la foi en Dieu de Blanche, et vous aurez un jour pour Léonie le repentir au lieu du suicide, et pour le marquis le calme au lieu du désespoir. Dieu, qui défend l'orgueil dans la vie, ne peut pas pardonner le suicide, cet orgueil de la mort. C'est ce qui fait dire à saint Augustin cette phrase sublime : « Oui, la mort de Lucrèce ne voulant pas survivre à sa pudeur est une belle et grande chose, mais le consen-

tement à la vie eût été plus beau encore, et, chrétienne, elle eût vécu. »

XXXI

Épilogue.

Sept mois après la mise en liberté de Robert, la nature, qui ne s'occupe ni des causes ni des effets, accomplissait son œuvre, et Blanche ressentait les premières douleurs de l'enfantement.

Madame Pascal, Félicien et M. Maréchal étaient là.

Robert, l'homme fort, pleurait et n'osait entrer dans la chambre où souffrait ce qu'il aimait le plus au monde.

Tout à coup, M. Maréchal vint le trouver et lui dit :

— Vous pouvez entrer, mon ami.

— Blanche?

— Est sauvée.

— Et l'enfant?

— L'enfant vit, mais dans deux heures il sera mort.

L'homme n'est pas complet comme Dieu. Robert avait juré de faire son enfant de cet enfant, mais Dieu, qui connaît la limite des forces humaines, rappelait à lui cette pauvre petite créature, c'est-à-dire une preuve vivante d'un passé douloureux.

Malgré lui, Robert remercia Dieu, revint s'agenouiller aux pieds de sa femme, qui, pâle, épuisée, mourante, lui tendit la main et lui dit tout bas :

— Robert, je suis en danger de mort, tout être qui donne la vie est près de mourir. J'attendais cette heure avec impatience, car à cette heure seulement il m'était permis d'être franche et d'avouer toute la vérité.—Robert, j'ai à te dire un mot qui depuis huit mois emplit mon cœur et m'étouffe. — Robert, je t'aime!

Et Blanche, brisée par la douleur et l'émotion, retomba sans mouvement sur son lit.

— Elle est morte ! s'écria Robert avec terreur.

— Non, fit M. Maréchal en souriant, elle dort, et dans quinze jours nous irons tous remercier Dieu et entendre le premier prêche de Félicien.

Quinze jours s'écoulèrent, et par une belle journée de dimanche, Robert, Suzanne, madame Pascal, M. Maréchal et Blanche, pâle et appuyée au bras de son mari, se rendirent à la petite église de Moncontour.

Au moment où ils entraient, Pascal montait en chaire, et le serment de ce jour fut un pieux et chaste développement de cette belle parole du Christ sur la femme égarée :

« Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. »

FIN.

TABLE

—

	Pages.
I. Prologue.	1
II. Le Nicolas.	41
III. Une partie de dominos.	44
IV. Force et faiblesse.	50
V. Le Mendiant.	63
VI. Anatomie morale.	76
VII. Monsieur Raynal.	81
VIII. Le Crime.	86
IX. La Réparation.	90
X. Félicien Pascal.	94
XI. Le Retour.	105
XII. Blanche.	109
XIII. Le Secret de Blanche.	114
XIV. Projets.	119
XV. Robert.	123
XVI. Ce que Frédéric allait faire à Paris.	131
XVII. Un caractère de jeune fille.	142
XVIII. Ce que le monde appelle un beau mariage.	158

Pages.

XIX. Confidences forcées. 162

XX. Suzanne. 188

XXI. L'Amour de Robert. 201

XXII. Un Ami. 211

XXIII. Oui et non. 217

XXIV. Comment Frédéric s'était fait aimer de Blanche. 235

XXV. Une visite inattendue. 269

XXVI. Valery. 281

XXVII. L'Ordination. 292

XXVIII. Le Pardon 312

XXIX. La Force physique. 317

XXX. Noblesse oblige. 326

XXXI. Épilogue. 331

FIN DE LA TABLE

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

LIBRAIRIE NOUVELLE

15, BOULEVARD DES ITALIENS, 15.

JACCOTTET, BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS.

UN FRANC LE VOLUME.

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

Format in-16, imprimée avec caractères neufs, sur beau papier satiné.

Édition contenant 500,000 lettres au moins, valeur de deux volumes in-8°.

Jamais le besoin de lire n'a été plus développé qu'en ce temps-ci.

On lit tout autant et même plus que par le passé; seulement, les conditions de lecture sont changées. Donc quelque chose de nouveau est à faire.

Ce qui paralyse la librairie française, — pourquoi ne pas le dire tout de suite? — c'est la timidité des éditeurs.

On se défie du public, et l'on croit être fort audacieux en tirant un livre à 1,500 exemplaires. Qu'en arrive-t-il? Que, pour couvrir les frais de l'édition, les droits d'auteur, les remises aux confrères, et avoir, en fin de compte, un bénéfice suffisant, on est forcé de vendre fort cher ce qu'on aurait pu donner à *deux tiers meilleur marché* avec un tirage plus considérable.

C'est aussi évident qu'incontestable.

Partant de ce principe, les fondateurs de la *Bibliothèque Nouvelle* viennent hardiment faire, pour les produits littéraires, ce qui se fait pour tous les autres produits industriels; ce qui s'est fait, — et l'on sait avec quel bonheur, — pour les grands journaux, par exemple.

Donner beaucoup, donner à bon marché, tout est là aujourd'hui; c'est vingt fois prouvé.

Les volumes de la *Bibliothèque Nouvelle* seront, du premier coup, tirés à 10,000 exemplaires, et le prix en sera uniforme, accessible à tous : — **un franc seulement.**

Quelques considérations sont nécessaires pour expliquer cette tentative.

La librairie a affaire :

Aux auteurs, — aux libraires, — au public.

Prouver que libraires, auteurs et public ont tout à gagner à cette combinaison, c'est prouver que le problème est résolu.

AVANTAGES OFFERTS AUX LIBRAIRES.

A part quelques librairies de grandes villes qui reçoivent tout ce qui s'édite à Paris, le plus grand nombre des libraires de province restreint ses demandes, par crainte de nouveautés onéreuses et d'une vente difficile. Au prix de **un franc**, cette crainte n'existera plus. Les acheteurs augmenteront en proportion directe de l'abaissement des prix; l'écoulement sera prompt, le bénéfice immédiat.

AVANTAGES OFFERTS AUX AUTEURS.

Le bénéfice que peut rapporter un volume n'est pas la seule chose qu'un auteur demande à l'édition. Ce qu'il lui faut surtout, pour sa réputation, pour la juste satisfaction de son amour-propre, c'est d'être acheté par le plus grand nombre possible de lecteurs.

En vendant son œuvre à 10,000 exemplaires *au moins*, la *Bibliothèque Nouvelle* lui procure toute l'expansion qu'il est en droit de demander. Sans diminuer en rien son bénéfice légitime, elle étend son action, en même temps que la juste popularité qu'elle lui donne.

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC.

Quant aux avantages que la *Bibliothèque Nouvelle* offre au public, ils sont tellement visibles, qu'il suffira de les énoncer.

Grâce à elle, le lecteur de province et de l'étranger est assimilé au lecteur parisien. Du fond de la France, comme à Paris même, il pourra suivre le mouvement littéraire de son époque; son libraire ne craindra plus d'acheter des livres d'un placement douteux, et lui-même, vu l'abaissement des prix, en achètera davantage.

A Paris, comme en province, le public payera **un franc seulement** ce que jusqu'à ce jour, chez n'importe quel éditeur, il a payé 3 fr., 3 fr. 50 et 5 fr.

Il trouvera dans un format élégant, imprimé sur beau papier, avec des caractères neufs, la matière de ces volumes dits *Charpentier* qui ont eu, jusqu'à ce jour, une faveur méritée malgré leur prix relativement élevé.

Quelques rapprochements, donnés ici comme exemples, sur trois volumes pris dans différentes librairies, montreront éloquemment la vérité de cette assertion :

LAMARTINE. — *Geneviève, Histoire d'une Servante*, dont plusieurs éditions ont été épuisées, et qui se vend actuellement chez deux éditeurs au prix de 3 fr. . . . . **1 fr.**

STENDHAL (Henry Beyle). — *Le Rouge et le Noir, la Chartreuse de Parme*, etc., qui viennent d'être réédités avec un si grand succès en volumes de plus de 500 pages, partout vendus 3 fr. . . . . **1 fr.**

GÉRARD (Jules). — La *Chasse au lion et les chasses de l'Algérie*, par le célèbre *tueur de lions*, était en vente au prix de 7 fr. 50 c. La Bibliothèque Nouvelle, donnant en plus **120** saisissantes gravures dessinées par GUSTAVE DORÉ, le plus populaire des illustrateurs contemporains. . . . **1 fr.**

On pourrait multiplier ces citations; mais à quoi bon?

Les éditeurs de la *Bibliothèque Nouvelle*, loin de s'en défier, ont la plus grande confiance dans l'intelligence des lecteurs français. Ils fondent le succès de leur entreprise sur l'accueil qu'ils attendent du public, des auteurs et des libraires.

Plus de 200 volumes seront publiés dans le courant de la première année. Ils comprendront non-seulement les auteurs contemporains les plus en vogue, mais la plupart des chefs-d'œuvre des morts glorieux dont il n'est permis à personne d'ignorer les œuvres. Les littératures étrangères fourniront aussi leur contingent, scrupuleusement choisi.